

ESSAI SUR L'ART DE LA GUERRE,

PAR M. le Comte TURPIN DE CRISSÉ, Brigadier des Armées
du Roi, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Hussards.

Vis Consili expers mole ruit suâ. Hor. Liv. 3. Od. 4.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils Fainé, Quai de Conti, à la Charité,
{ JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi, rue Dauphine, à l'Image N. D.

M DCC LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROL.



A U R O I.



I R E,

*CET Ouvrage est le fruit des réflexions que j'ai
faites sur mon métier. L'hommage que j'en fais à VOTRE*

E P I T R E A U R O I.

MAJESTÉ, est moins un tribut du devoir, que celui d'un cœur plein de zèle pour la gloire de son Maître. En rendant mes recherches publiques, je n'ai d'autres vues, que celles de partager avec mes Compatriotes le bonheur de contribuer au succès des Armes de VOTRE MAJESTÉ; de ces Armes qui n'ont jamais été que l'appui de vos Alliés, le rempart de vos Peuples, & le frein de vos Ennemis. Mon zèle est le sentiment d'un Soldat & d'un François. Quelle époque plus favorable pour essayer d'approfondir l'Etude de l'Art de la Guerre, que le Regne d'un Roi juste & d'un Conquérant pacifique ! Heureux si vos Sujets puissent dans ces instructions des secours qui guident leur valeur; plus heureux encore, si je puis moi-même un jour les leur faire pratiquer!

Je suis avec le plus profond respect,

S I R E ,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*Le très-humble, très-oumis
Serviteur, & fidèle Sujet,
LANCELOT-TURPIN DE CRISSÉ.*

E X P L I C A T I O N

des Vignettes & Culz-de-Lampes.

LE Frontispice représente un groupe de Génies, avec les attributs des Sciences & des Arts: au-dessus est le Génie de la Guerre qui les couvre de ses ailes. Pour Légende :

NOBIS HÆC OTIA FECIT.

Il nous assure ce repos.

LA Vignette de la Lettre au Roi représente le Temple de Janus fermé; la France de la main droite tient la clef de la porte, sa gauche est appuyée sur un jayelor, Minerve paroît sur un nuage, & semble parler à la France attentive à ce qu'elle lui dit. Pour Légende :

S U A D E N T E M I N E R V A.

Docile aux conseils de Minerve.

LA Marche de M. le Prince de Conti dans les Alpes, pour aller attaquer les Barricades, est le sujet de la Vignette du premier Livre.

Le Cul-de-Lampe représente deux Génies qui consultent une Carte Géographique. La Légende est :

S I C I T U R.

C'est ainsi qu'on va sûrement.

LA Vignette du second Livre représente l'attaque des Lignes de Wissembourg par M. le Maréchal de Cogny.

Et le Cul-de-Lampe un Héros dans un Char antique attelé de deux Chevaux Gravis; la Victoire tient les rênes. Pour Légende :

E V E H I T A D D E O S.

Elle le met au rang des Dieux.

VIGNETTE du troisième Livre, une Tente ouverte. Le Général à la tête desarmée; autour de lui sont des Officiers Généraux dans différentes attitudes, armés de pied en cap. Sur une Table est une Carte Topographique où est écrit : *QUARTIERS D'HIVER.*

Explication des Vignettes & Culs-de-Lampes.

Le Cul-de-Lampe représente le Jardin des Hespérides gardé par le Dragon. Pour Légende :

VIGILANTIA.

Ce n'est que par ma vigilance.

VIGNETTE du quatrième Livre, la Prise de Bruxelles par M. le Maréchal de Saxe.

Cul-de-Lampe, Jason enlève la Toison ; le Dragon endormi est sur le devant. Pour Légende :

CONSIGLIO.

Par la Sagesse.

VIGNETTE du cinquième Livre, un Combat d'Hussards.

Cul-de Lampe, un Centaure poursuivi par les Lapithes, & qui en fuyant leur décoche un trait. Pour Légende :

VEL IN FUGA METUENDUS.

A craindre même dans la fuite.



DISCOURS

DISCOURS *PRÉLIMINAIRE.*

S'IL est vrai que les Sciences soient plus ou moins nobles à mesure qu'elles sont plus ou moins utiles, quels avantages la Science de la Guerre n'a-t-elle pas sur toutes les autres? La Guerre est un fléau; mais il est inévitable, & souvent nécessaire. Si le premier qui réduisit en règles l'Art de détruire ses semblables, n'avoit eu pour but que de servir les passions des Souverains, c'étoit un monstre qu'il eût été heureux d'étouffer même en naissant; mais s'il ne l'avoit fait que pour la défense de la vertu persécutée ou pour la punition du vice triomphant, pour mettre un frein à l'ambition ou pour balancer les droits injustes du plus fort, l'humanité devoit lui dresser des Autels.

C'est dans ces dernières circonstances que la Science de la Guerre est la plus nécessaire & la plus utile de toutes les Sciences: elle présente à l'esprit les connaissances les plus difficiles à acquérir. Il est peu de Sciences dont les principes ne soient certains, ou dont on ne puisse du moins s'assurer par le secours de l'expérience; il ne faut que de l'application pour les

A

comprendre, ou du talent pour les mettre en œuvre. La Philosophie, les Mathématiques, l'Architecture & tant d'autres sont fondées sur des combinaisons invariables. Tout homme avec un esprit, même borné, peut retenir des principes, en faire des applications & quelquefois en tirer des conséquences justes : il n'en est pas de même dans l'étude de l'Art de la Guerre ; il est si rare qu'on puisse appliquer l'expérience aux principes, qu'il n'y a qu'une étude assidue qui puisse donner des lumières pour appliquer avec justesse les principes aux circonstances.

Il est peu d'Artistes qui ne puissent joindre la Pratique à la Théorie, & perfectionner ainsi l'une par l'autre. Le Guerrier n'a pas toujours le même secours : il consume une partie de sa vie à combiner des plans, dont l'humanité ne lui permet pas même de désirer l'exécution ; & lorsqu'il se trouve à même de juger par l'expérience de la solidité de ses principes, les opérations sont si rapides, les mouvements si variés, les actions si tumultueuses, qu'à peine il a le temps d'entrevoir les choses qui demanderoient les réflexions les plus profondes.

La Théorie consomme les Savans dans tous les genres ; dans l'étude de la Science militaire, elle ne fait que les préparer. Combien en est-il, qui, croyant être assurés de leurs principes, ont éprouvé que des

marches, des camps, des dispositions, des manœuvres combinées dans le cabinet avec un ordre exact & sévere, ont été non seulement très-difficiles, mais encore impraticables sur le terrain? Une disposition bonne dans un País de montagnes, sera mauvaise dans un País de plaine; une disposition exacte dans un País de plaine, manquera dans un autre País de plaine, parce qu'on n'aura pas prévu que telle manœuvre, qui dans telle occasion a fait gagner une Bataille, peut la faire perdre dans une autre: les circonstances des tems & des lieux dérangent presque toujours les systèmes les mieux combinés. Ce n'est donc qu'à force d'étude & par des combinaisons sans cesse réitérées, qu'on peut en quelque sorte suppléer à la pratique, ou du moins rendre l'exécution moins difficile.

Un Militaire qui veut s'instruire n'a point de momens à perdre; c'est pendant la Paix qu'il doit travailler avec le plus d'ardeur; pendant la Guerre il voit ses principes se développer comme d'eux-mêmes; alors ses idées sont plus distinctes, il pratique avec discernement dans tous les cas qu'il a prévus, & il applique ses règles à tous ceux qui s'offrent à lui pour la première fois, & qui lui avoient échappé jusques-là. Qui ne sait que la bravoure, le courage, l'étendue d'esprit, sont inutiles & souvent funestes au Militaire qui n'a aucune connoissance de son métier? Dépourvu

de toute étude , il arrive souvent que plus il a de bravoure , & plus il est exposé à faire des fautes qu'il ne peut ni prévoir ni éviter.

La Science de la Guerre offre tant de détails , elle embrasse tant de parties , il y a tant de réflexions à faire , tant de circonstances & de cas à combiner , qu'il n'y a qu'une application continue fondée sur l'amour de son devoir & sur le goût de son métier , qui puisse y faire parvenir.

Faire marcher une Armée dans toutes sortes de Païs , soit de plaine , de bois ou de montagnes ;
faire asseoir un Camp dans tous ces Païs qu'il faut connoître exactement pour qu'il y soit assûré ; faire une disposition juste pour une Bataille , soit par rapport à celle de l'Ennemi ou selon l'assiette du Païs ; prévoir des évenemens qui dépendent , pour ainsi dire , du hasard ; méditer une retraite à propos & avec ordre ; ordonner des Fourages sans fatiguer ni exposer les Troupes ; envoyer des Détachemens avec précaution ; faire marcher des Convois avec sûreté ; faire cantonner une Armée ; l'établir dans des Quartiers d'hiver de façon que par la disposition juste de chaque Quartier elle puisse se réunir promptement au premier ordre , quoique dispersée ; établir des magasins dans des lieux sûrs & à portée de l'Armée ; faire en sorte que la subsistance ne lui manque jamais ;

tels sont les premiers objets de la Science Militaire. Les Alexandre de Parme, les Spinola, les Gustave, les Veïmars, les Condé, les Turenne, les Montécuculli, les Vendôme, les Marlboroug, les Eugéne & tant de grands Hommes qui nous ont précédés, ne seroient point le sujet de notre admiration, s'ils avoient négligé cette étude dans aucune de ses parties.

C'est le courage dans un Général, c'est le génie, c'est sa capacité, c'est le coup d'œil prompt & assuré, c'est le sang froid, c'est la connoissance exacte du Païs, c'est le choix qu'il faura faire des Officiers qui sont sous ses ordres, c'est la discipline qu'il établira dans son Armée, qui lui feront prendre des mesures assez justes pour faire manquer celles de l'Ennemi.

On pense communément qu'il suffit à un Militaire de savoir obéir, & que pourvû qu'un Général joigne à toutes les qualités dont on vient de parler, la confiance de ses Soldats, le succès d'une journée ne peut être douteux.

Il est vrai que c'est à leur capacité, à la confiance que les Soldats avoient pour eux, que plusieurs Généraux dans des occasions épineuses, ont dû en partie les avantages qu'ils ont remportés sur l'Ennemi; mais l'Officier qui aime son devoir, & qui veut parvenir, est-il moins obligé de connoître les talents qui lui

sont propres , & de savoir qu'il doit avoir telle ou telle qualité dans telle ou telle circonstance : qu'ici ce n'est que de la bravoure , là que du courage , & qu'il n'est pas toujours obligé d'avoir l'un & l'autre à la fois ?

Ces deux vertus souvent confondues dans le même sujet , méritent une distinction particulière ; elles ne sont pas si étroitement unies qu'elles ne se trouvent bien souvent l'une sans l'autre : le courage paraît plus propre au Général & à tous ceux qui commandent ; la bravoure est plus nécessaire au Soldat & à tout ce qui reçoit des ordres ; la bravoure est dans le sang , le courage est dans l'ame ; la première est une espèce d'instinct , le second est une vertu ; l'une est un mouvement presque machinal , l'autre est un sentiment noble & sublime : on est brave à telle heure & selon les circonstances ; on a du courage à tous les instans & dans toutes les occasions : la bravoure est d'autant plus impétueuse qu'elle est moins réfléchie ; le courage est d'autant plus intrépide qu'il est mieux raisonné . L'impulsion de l'exemple , l'aveuglement sur le danger , la fureur du combat inspirent la bravoure : l'amour de son devoir , le désir de la gloire , le zèle pour la Patrie & pour son Roi animent le courage . Le courage tient plus de la raison , la bravoure est plus du tempérament . * Achile , tel que le dépeint Horace d'après

* Horat. de Art. Pot-
tica.

Homère, implacable, cruel, méprisant tout autre droit que celui de la force, ne m'offre que l'intrépidité d'un Gladiateur : * Mais ce Général des Romains, dont la perte auroit entraîné la ruine de l'Armée, Scipion couvert des boucliers de trois Soldats pour éviter une grêle detraits, que les Ennemis dirigeoient contre lui, s'approchant ainsi en sûreté des murs qu'il tendit assiéges, & qui simple spectateur des combattans, se contente de leur donner des ordres, me donne l'idée du vrai courage. Enfin la bravoure est essentielle dans le moment d'une action; mais le courage doit être durable dans tout le cours d'une campagne. La bravoure est comme involontaire, & ne dépend point de nous; au lieu que le courage (comme le dit Sénèque) peut bien être persuadé & s'acquérir par l'éducation; mais il faut que la Nature en donne les premiers sentimens. Il seroit aisē de faire encore mieux sentir la différence de ces qualités en parcourant tous les états où elles se rencontrent, si l'on ne craignoit d'aller trop loin dans une matière si abondante. On dit d'un Magistrat, qui expose sa vie & sa fortune pour maintenir les loix, qu'il a de la vertu. Ciceron se précautionnant contre la haine de Catilina, manquoit sans doute de bravoure; mais certainement il avoit de l'élévation & de la force d'ame, (ce qui n'est autre chose que du courage) lorsque dévoilant sous les yeux du Sénat la

* *Tit. Liv. Liv. 26.*

conjuration de ce traître, il désignoit tous les compli-
ces, ou lorsqu'il plaidoit pour Déjotarus contre César,
sa Partie & son Juge.

Le sang froid émane du courage, il connoit le danger; mais il ne se sert de cette connoissance que pour donner des ordres sûrs; il est tout entier à lui-même; précautionné contre l'évenement, l'occasion le décide, & le plus grand péril ne fauroit le distraire des manœuvres de l'Ennemi, ni de celles qu'il doit faire pour s'y opposer. A la Bataille de Cannes, comme Giscon paroissoit fort étonné de la supériorité du nombre des Ennemis, Annibal lui répondit froidement: » Il y a, Giscon, une chose plus surprenante » encore & à laquelle tu ne prens pas garde: » Giscon lui ayant demandé ce que c'étoit; » c'est, lui dit » Annibal, que dans tout ce grand nombre d'hommes,
 * *Plut. in Fab. Max.* » il n'y en pas un seul qui s'appelle Giscon. » * Plutarche observe que ce sang froid d'Annibal anima le courage des Carthaginois, qui ne pouvoient se persuader que leur Général pût plaisanter dans un moment aussi important, sans être assuré de battre les Ennemis.

Quoique la bravoure & le courage soient les qualités les plus essentielles au Militaire qui est commandé, celles qu'on exige dans le Général, & dont on a déjà parlé, ne lui sont pas moins nécessaires: l'obéissance aux

aux ordres qui lui sont confiés, n'est une vertu qu'autant qu'elle n'est point aveugle, & qu'il sait où on le conduit. * La Guerre est un métier qu'il faut apprendre comme les autres, dit un Auteur célèbre; mais il suppose des qualités qui naissent avec nous, il en exige d'autres qui s'acquièrent: comme elles émanent du génie, que celui qui se destine aux armes, ne s'y engage point sans l'avoir consulté & sans connoître son talent & ses forces. La capacité, soit dans le Général, soit dans l'Officier, est le fruit du génie excité par un goût naturel pour son métier: Sans ce goût, sans cette espèce de vocation, qui nous entraîne comme malgré nous, & qui est la marque la plus sûre d'un talent décidément, on étudie sans fruit & l'on pratique sans discernement.

Le génie ne s'acquierte point, il naît avec nous: on a défini le génie, une aptitude naturelle à faire quelque chose: on s'est trompé; c'est le talent qu'on devrait définir ainsi. Il est plus aisé, * dit-on, à la Nature de produire un monstre qu'un homme sans talent; mais tout le monde ne naît point avec du génie; c'est la plus belle qualité de l'âme. Avec du talent on peut-être un bon Militaire, avec du génie un bon Militaire devient un grand Général, c'est quelquefois l'assemblage des talents, c'est toujours la perfection de celui que la nature nous a donné, qui décèle le génie. On

* S. Reat,
Traité de l'ar-
Vateur.

* Toublet,
Eff. de Mo-
rale & de
Litt.

étudie, on cherche son talent, souvent on le manque ; le génie se développe de lui-même. Le talent peut être enfoui, parce ce qu'il n'a pas des occasions pour éclater ; le génie perce malgré tous les obstacles. C'est lui seul qui produit ; le talent ne fait que mettre en œuvre.

Il arrive souvent que celui, qui n'a que de l'esprit, croit avoir du génie ; ces deux modifications de l'ame, sont bien différentes l'une de l'autre. Le génie ne peut s'appliquer qu'à des Sciences & à des Arts sublimes, l'esprit plus léger voltige indifféremment sur tout ; l'un n'enbrasse qu'une Science, mais il s'approfondit ; l'autre veut tout embrasser, & ne fait qu'effleurer ; l'esprit rend les talents plus brillans sans les rendre plus solides ; le génie avec moins d'application, voit tout, dévance l'étude même & perfectionne les talents.

Il en est parmi nous qui ne servent que parce que leurs Ancêtres ont servi ; ils ont sans doute de la bravoure, cette vertu est-elle si rare parmi les François ? Mais il en est bien d'autres qui doivent accompagner celle-là. Les vertus de nos Aieux doivent élever notre ame & nous engager à marcher sur leurs traces ; mais il ne nous ont pas toujours transmis avec leur sang cette sagacité, cette intelligence, ce goût pour son métier, (la marque du génie) en un mot ces

talens dont nous devons porter le germe dans nous-mêmes.

Cependant ceux, qui se trouvent engagés par leur naissance dans le parti des armes, avant que l'âge ne leur ait permis de consulter leur génie & leurs forces, doivent-ils y renoncer s'ils s'apperçoivent qu'ils n'ont pas tous les talens que cette profession exige ? Non sans doute, parce qu'ils peuvent les acquérir : l'étude & l'application suppléeront à leur génie, la docilité à leurs talens, & l'amour de la gloire au goût pour leur métier : qu'ils aient toujours devant les yeux les vertus de leurs Pères : quand on n'a point des Ancêtres à imiter, on est, pour ainsi dire, le maître de se faire une réputation plus ou moins éclatante : avec des Ayeux célèbres on est forcé de suivre leur exemple & souvent d'enchérir sur leurs vertus. Claudio reprochoit à Ciceron d'être le premier de sa race ; & *vous êtes le dernier de la vôtre*, lui répondit Ciceron. Une origine illustre est souvent un fardeau ; si elle donne plus d'éclat à l'homme vertueux, elle avilit toujours celui qui ne sçait pas la soutenir.

Le coup d'œil est naturel à certaines personnes, & dans ceux-là il est l'effet du génie ; d'autres l'acquièrent par l'étude ou par l'expérience : celui, qui sçait se posséder & qui a assez de courage pour conserver le sang froid dans les occasions les plus pressantes, a le

coup d'œil plus prompt & plus juste. Un homme vil & bouillant quoique brave ne voit rien, ou s'il voit quelque chose, c'est confusément & toujours trop tard.

C'est ce coup d'œil, qui fait juger d'un poste avantageux, d'une manœuvre à faire & d'une bonne disposition dans les Troupes, par rapport à celle de l'Ennemi ou relativement à la situation & à l'assiette du País.

Il est un coup d'œil qui dépend de l'Ennemi, & un autre qui en est indépendant. Il en dépend, lorsque l'Ennemi a pris une position, & que pour l'attaquer il faut sur le champ en prendre une autre qui rende la sienne défectueuse & faible en quelque partie ; lorsqu'étant posté avantageusement on l'oblige de changer sa position, en lui faisant craindre d'être pris en flanc, ou d'être tourné, ou de rendre les Troupes de sa droite inutiles en attaquant sa gauche, sans qu'elles puissent les secourir.

Il est indépendant de l'Ennemi pour celui qui, en étant éloigné, sait prendre une position avantageuse pour une Armée quelconque ; qui sait l'asseoir dans un Camp fort par sa situation ; qui voit sur le champ l'appui qu'elle aura à sa droite & à sa gauche, ce qui peut empêcher qu'elle ne soit inquiétée ni tournée, & les postes nécessaires à occuper pour sa sûreté ; qui, en marchant en détachement, s'applique à reconnoître

un Terrein où il puisse se retirer au cas qu'il soit attaqué & repoussé par des forces supérieures ; qui fait en sorte que, dans la position qu'il a prise, il ne puisse être tourné, & que l'Ennemi ne lui oppose un front plus considérable que celui qu'il lui présente.

Le coup d'œil n'est autre chose que ce génie pénétrant à qui rien n'échappe ; il voit dans les cœurs jusqu'aux plus légères impressions qui peuvent les agiter. Le Général qui sait allier le sang froid à cette qualité, ne manque jamais de ressources ; il trouvera dans les événemens, qui pour tout autre seraient le présage de sa défaite, la déroute même de ses Ennemis.

* L'Armée de Cyrus en présence de celle de Crœsus à Timbrée, prend pour un mauvais augure un éclat ^{* Xenophon Cyrus pédie} de Tonnere qu'elle entend : cette impression n'échappe pas au coup d'œil de Cyrus ; mais le sang froid qu'il sait conserver dans cette occasion, lui suggéra une interprétation de ce présage qui rassura ses Soldats : *Mes amis, s'écria-t-il, le Ciel se déclare pour nous, marchons, j'entends le cri de la victoire ; nous te suivons, Grand Jupiter.*

Le choix des Officiers Généraux dépend de ce génie qui fait tout discerner : ils doivent être la main droite du Général, & non moins capables que lui-même de commander l'Armée.

Quelque bonnes dispositions qu'un Général puisse

faire, elles seront infructueuses s'il n'est secondé par les Officiers Généraux qui sont sous ses ordres; il ne peut être partout, ni prévoir tous les cas qui peuvent arriver. Il est réduit à ne donner que des ordres généraux, c'est donc à ceux qui commandent sous lui, de sçavoir profiter d'un faux mouvement de l'Ennemi, de prendre sur eux de faire attaquer ou soutenir les Troupes qui sont aux prises; & selon les circonstances, les faire avancer vers lui ou pour le contenir ou pour l'attaquer. J'en excepte cependant la réserve qui ne doit jamais marcher sans l'ordre du Général.

Il est avantageux que des Princes soient employés dans les Armées en attendant que l'âge, l'étude & l'expérience les mettent en état de commander en chef; le danger disparaît aux yeux du Soldat, lorsque de tels Généraux, qu'il regarde comme au-dessus de l'humanité, le partagent avec lui. Mais cet avantage est plus réel parmi nous. Les François chez qui l'honneur est * le premier mobile des vertus, obéit avec plus de zèle & d'intrépidité lorsqu'il sçait qu'il a pour compagnons des hommes nés pour être ses Maîtres: d'ailleurs l'amour du François pour son Roi, se plaît à retrouver en eux son sang & son image.

* *Mon-
tefauve,
Eprut des
Lxx.*

A la Bataille de Steinkerque, gagnée en 1692, par M. le Maréchal de Luxembourg, M. le Duc de Chartres, M. le Prince de Condé & M. le Prince de Conti,

qui commandoient sous lui , augmenterent par leur courage & par leur capacité la valeur de ceux qui attaquaient les Ennemis , & ranimerent l'ardeur de ceux qui sembloient se ralentir.

Mais toutes ces qualités dont on vient de parler seraient inutiles , si l'ordre & la discipline n'étoient sévèrement observés : l'Armée la mieux composée & la plus nombreuse , ne seroit bientôt plus qu'un assemblage de maraudeurs , qui n'étant unis que par l'espoir du butin , se désuniroit lorsque ce motif cesseroit ; qui se livrant chacun à ses lumières ou à son caprice , se seroit massacrer en détail : ensin si le Général n'entretenoit cette subordination , (l'ame & le nerf d'une Armée) il n'aura qu'une Troupe de Tartares qui agiront plutôt pour le pillage que pour la gloire.

Quel art & quel génie ne faut-il pas pour entretenir cette subordination ? trop de sévérité rebute le Soldat & le rend mutin , le décourage & le fait déserter ; trop d'indulgence le plonge dans l'indolence & le fait négliger ses devoirs ; le libertinage lui fait trouver accablante cette subordination , sur laquelle on ne doit jamais se relâcher : il perd le respect qu'il doit à son Officier , souvent même la confiance ; & l'impunité fait souvent d'une Troupe aguerrie des lâches qui ne marchent que malgré eux , & qui mollissent dans les occasions les plus intéressantes.

Les Romains nous ont laissé des exemples d'indulgence & de sévérité ; aucun Peuple n'a mieux saisi les occasions de punir ou de mollir à propos. Manlius fit punir son fils de mort , pour une désobéissance qui , dans un autre tems , auroit mérité les honneurs du triomphe. Varon fut applaudi pour une imprudence , qui dans tout autre conjecture , lui auroit fait donner la mort : dans les siècles de la République il falloit être sévère , parce que tous les Romains pouvant aspirer au même grade , il auroit été dangereux que l'impunité pour des fautes légères contre l'ordre , ne les eût autorisés à des entreprises qui auroient pu déranger tout le système de leur Gouvernement politique.

La capacité , la prévoyance & la sagesse d'un Général lui acquièrent la confiance entière du Soldat & de l'Officier ; le Soldat ne juge à la vérité que par instinct , & ne se décide que par le succès , mais son jugement n'en est pas moins infaillible ; celui de l'Officier n'est pas moins juste , mais il ne se décide qu'avec une entière connoissance , il fait abstraction des événemens & n'accorde sa confiance qu'au courage & à une sage conduite. On acquiert encore la confiance par l'affabilité pour ceux qui nous sont subordonnés , & en allant au-devant de leurs besoins ; ces deux motifs de confiance sont une moisson abondante & sûre de lauriers pour le Général. M. de Vendôme , M. de Luxembourg ,

Luxembourg, M. de Turenne, M. le Prince Eugéne, M. le Maréchal de Saxe & plusieurs autres, ont dû une partie des avantages qu'ils ont remportés sur l'Ennemi à la confiance des Soldats qui aimoient leur Général, qui se faisoient un devoir de lui plaire & qui ne comptoient la victoire pour quelque chose qu'autant qu'ils la partageoient avec lui.

Outre ces qualités, qui sont essentielles à un Général, & que tous ceux qui veulent parvenir à ce degré d'élévation doivent nécessairement avoir, il en faut encore bien d'autres pour mériter le titre de grand Homme. Avec moins de vertus on pourra devenir un Héros; le grand Homme est toujours un bon Citoyen; il fait de l'humanité le premier de ses devoirs, il est juste, simple & désintéressé; son esprit peut être vif; mais cette vivacité est toujours balancée par la sagesse; il donne des conseils avec la même simplicité qu'il en demanderoit; il n'en exige que de ceux dont l'expérience prouvée par des faits plutôt que par l'âge, peut en donner de solides; il n'est fier qu'avec les Ennemis, libre avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il est brave sans présomption ni témérité & accessible à tout le monde.

Le Général doit connoître les intérêts & les forces des Princes (Science très-nécessaire pour juger de la puissance de deux Princes Ennemis, & pour tomber

plutôt sur le païs de celui qui pourroit nuire à ses projets, que sur un Prince, qui par la position de ses Etats & de ses forces, ne peut s'opposer à ses desseins.) En un mot un Général doit réunir en lui, pour mériter le titre de Grand Homme, toutes les vertus civiles, guerrières & politiques. C'est par là qu'il parviendra aisément à faire la guerre avec succès : rien ne lui échappe, il connoît sans obstacle le génie de chaque païs, celui des Peuples dont l'Armée Ennemie est composée, celui des Généraux qui les commandent & le caractère des Troupes qu'il a sous ses ordres. Sans ces précautions il ne croiroit jamais pouvoir agir sûrement. Il faoit qu'on peut hasarder une manœuvre avec des Troupes, qu'on n'oseroit tenter avec d'autres qui auraient le même degré de bravoure. Telle Nation est vive, bouillante & redoutable dans la première chaleur ; telle autre est moins prompte, mais plus constante ; avec la première c'est le moment qui décide du succès ; avec la seconde l'action est moins rapide, mais l'événement est plus assuré.

On ne naît pas Général, quoiqu'on porte en naissant le germe des vertus qui font le Grand Homme. César, Spinola, Turenne, le Grand Condé & quelques autres, ont montré dès leur plus tendre jeunesse des qualités qui les mettoient au-dessus des autres hommes ; ils portoient en eux la source de ces gran-

des vertus qu'ils développerent par une étude profonde, & qu'ils perfectionnerent par le secours de la Pratique ; ceux qui les ont suivis, peut-être avec moins de talents naturels que ces Grands Hommes n'en avoient, se sont rendus dignes par leur étude de leur être comparés : César & tous les Conquérans avoient cet avantage, qu'ils étoient comme les Maîtres des occasions, & qu'ils pratiquoient, pour ainsi dire, lorsqu'ils vouloient.

On peut être bon Général sans être un Turenne : à peine des siècles entiers produisent-ils de ces génies rares ; mais plus ils se sont élevés au-dessus de l'humanité, & plus ils doivent exciter l'émulation. Ce n'est pas en tâchant de surpasser des génies médiocres, c'est en s'efforçant d'égaler les plus sublimes, qu'on parvient à les imiter. Ce sentiment dans un Militaire n'est ni orgueil ni présomption ; il est vertu, & c'est par cette seule route qu'il peut espérer d'être utile à l'Etat & de participer à la gloire de son Roi.

Quelque recherché que soit l'honneur de commander les Armées, il humilie celui qui n'en est pas digne ; ce grade si ambitionné touche les deux extrémités, ou la gloire ou la honte. Je ne blâme point un Militaire qui travaille à se rendre capable de commander ; son ambition est noble : en étudiant l'art de commander, il apprend à obéir & à exécuter ; je serois bien

plus étonné si je voyois des Militaires n'avoient en vue que de parvenir, & qui négligeassent l'étude de leur métier ; je le ferois peut-être moins si j'en voyois qui, sans s'être éprouvés, se proposassent pour commander en Chef, parce que de semblables démarches supposent une témérité ridicule, fondée sur l'ignorance profonde des talens qu'il faut avoir & des vertus qu'on n'a pas ; une telle audace est le partage d'un génie borné qui ne voit pas les dangers : j'aimerois encore mieux la timidité qui se laisse abattre par la crainte du péril, elle en suppose du moins la connoissance ; l'une & l'autre sont condamnables, la modestie seule convient au Militaire ; elle donne de l'éclat aux vertus, elle annonce la méfiance de soi-même & le desir d'arriver à la perfection.

** Justin.*
Liv. 2. * Mardonius, Général de Xercès, se propose pour commander ses Armées ; cette confiance dans ses propres talens auroit dû le faire rejeter, les Troupes innombrables qu'il conduissoit furent défaites par un petit nombre de Grecs, & sa présomption ne fit qu'ajouter au malheur de son Prince. Cincinnatus avec toutes les qualités d'un grand Homme & d'un grand Capitaine, attend derrière sa charrue que les Romains viennent lui confier le sort de la République ; il part, & Rome est délivrée de ses Ennemis.

Le titre de Général séduiroit moins, si l'on faisoit

plus d'attention aux qualités qu'il exige & aux devoirs qu'il impose. Il ne paroîtroit alors qu'un fardeau très-honorables, mais bien pénible. La réflexion seule que de la conduite d'un Général dépendent le sort de l'Etat, la gloire des Armes du Prince & sa propre réputation, doit effrayer le génie le plus ferme & le plus intrépide.

La récompense qui suit des travaux si pénibles, doit cependant animer à les entreprendre. Les obstacles, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont pas insurmontables, puisque tant de Grands Hommes les ont surmontés: que les difficultés irritent l'émulation du Militaire; mais qu'elles ne l'effrayent point. Qu'il tâche d'imiter de si grands modeles, s'il ne peut parvenir à les égaler.

J'ai divisé cet Ouvrage en cinq Livres: dans le premier je parle de toutes les opérations d'une Campagne depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, à l'exception des Sièges qui ne sont pas de mon sujet, & j'ai tâché de donner les moyens de les exécuter dans quelque paix que ce soit.

Dans le second, je parle des précautions qu'il faut prendre pour attaquer l'Ennemi dans toutes ces mêmes opérations.

Le troisième traite des Cantonemens, des Quartiers & des Manœuvres qui y ont rapport.

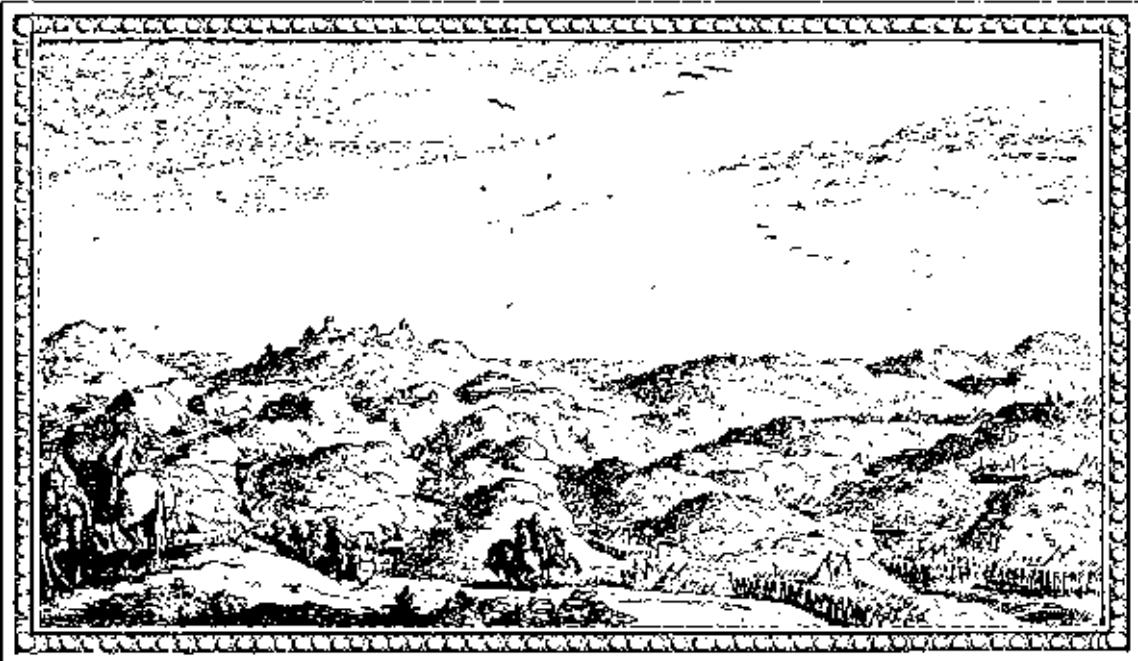
Le quatrième de l'attaque des Quartiers ou Cantonemens des Ennemis, soit en général, soit d'un certain nombre, soit d'un seul.

Dans le cinquième je parle de la petite Guerre, de la nécessité des Troupes légères & de l'usage qu'on doit en faire. Presque toutes les Puissances ayant de ces Troupes, je crois qu'il est très-important de sçavoir comment elles doivent être conduites, & de prouver l'utilité qu'on en peut retirer, soit pendant la Campagne, soit les jours de Bataille.

En un mot, j'ai tâché d'établir une Armée dans toutes les positions & dans tous les pais où elle peut se trouver pendant une Campagne, & je n'ai point donné les moyens pour la défense sans donner aussi les moyens pour l'attaque.

Les Lecteurs consommés dans la Science Militaire, trouveront peut-être de l'aridité dans les préceptes qui leur sont connus, qu'ils me pardonnent quelques moments d'ennui en faveur de l'instruction qu'en peuvent retirer ceux qui commencent à servir.

J'ai moins cherché à plaire à l'oreille qu'à persuader le cœur : si le zéle pour son Roi, si l'amour pour sa Patrie, enfin si l'honneur & la vertu avoient un style particulier, ce seroit celui que j'aurois choisi ; mais un Militaire est assez éloquent lorsqu'il rend ses idées avec netteté ; mes vœux sont remplis, si je suis entendu du Soldat sans qu'il ait besoin de m'étudier.



Marche de Mr le Prince de Conti pour aller attaquer les Barbares.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Connoissance du Païs.



Il n'est point de Projet de Campagne, il n'est point de manœuvre dont on puisse garantir le succès sans une connoissance exacte du païs sur lequel on veut les mettre en exécution. Les Marches, les Camps, les Convois, les Fourages, les Détachemens, en un mot, les plus grandes Opéra-

tions feront exécutées sans justesse, si cette connoissance ne la précède, souvent elle décide des événemens.

Il y a une connoissance du pais qu'il est honteux d'ignorer; telle est celle des Villes, Bourgs, Villages, Forêts, Fleuves, grandes Rivieres, &c. Celle-là s'acquiert par le secours des Cartes géographiques. Il y en a une plus particulière, qui est celle des Lieux ou d'un Terrain déterminé, de la situation, de la régularité du sol, s'il est plainier ou coupé par des Ravins, des Ruisseaux, des Collines, &c. & l'on acquiert cette connoissance au moyen des Cartes topographiques. Quelque étude qu'on doive faire de ces dernieres, il faut toujours être en garde, & ne pas s'en rapporter aveuglement aux indices qu'elles donnent. Les Cartes Topographiques ne sont presque jamais parfaitement exactes; outre que mille circonstances peuvent quelquefois, en un an, changer une étendue considérable de pais, rarement marquent-elles les ponts, les gués qui sont sur les petits ruisseaux, les monticules, les ravins de peu d'importance; elles ne peuvent marquer ceux qui ont été occasionnés par des innondations récentes, par des éboulemens de terre &c. Cependant une seule de ces circonstances qu'on n'aura pas prévue, peut devenir un obstacle à un grand projet, soit en retardant la marche d'une Armée, soit en empêchant une colonne de Troupes de s'avancer, soit en laissant

à

à l'Ennemi des issues qu'on auroit pu lui couper.

Mais les Cartes ne peuvent pas tout détailler : un ravin, par exemple, y sera marqué ; mais en connoîtra-t-on mieux la profondeur, saura-t-on s'il est facile d'y descendre ou d'en remonter ? Un Général qui ne veut rien négliger, avant que de s'engager dans aucune manœuvre, doit s'informer par lui-même de toutes les particularités du pays, & suppléer ainsi à ce qui manque dans les Cartes. En effet comment asseoir un Camp dans une position forte par son assiette, si l'on ne la connoît pas, si l'on ignore ce qui peut appuyer les ailes, s'il y a quelque rivière qui la couvre, si elle est facile à passer, & quelle est la nature de ses bords.

Pour prévenir les erreurs où les Cartes pourroient faire tomber, le moyen le plus sûr est de s'adresser aux Habitans du pays, de le parcourir avec les paisans les mieux instruits, & de remarquer jusqu'aux plus légers obstacles.

Mais pour marcher avec plus de sûreté, il faut former de ces paisans une Compagnie de guides, s'assurer de leur fidélité, se les attacher par toutes sortes de moyens & surtout par une libéralité sans bornes. Ce n'est qu'à force d'argent qu'on peut avoir des espions sûrs & des guides fidèles ; les derniers sont moins coûteux, mais non moins nécessaires que les premiers. On ne doit rien épargner à la Guerre, parce que (comme le

26 ESSAI SUR L'ART

** Liv. 3. ch. 1. art. 3.* dit Vegéce *) on ne doit point ménager des richesses, dont il s'agit d'assurer la possession par la protection des Armes. Il faut surtout renouveler ces guides avec soin, à mesure que l'on avance dans le pays.

Cette Compagnie doit avoir pour Chef un homme intelligent, à qui rien de ce qui regarde le pays ne soit inconnu, qui soit en état de répondre juste aux objections du Général ou de l'Officier qu'il accompagne. Cette Compagnie de guides instruira le Général de tout ce qui pourroit lui échapper, & le dirigera dans ses recherches; & ses découvertes seront toujours sûres. Ainsi ni la situation ni la distance d'un lieu à un autre, ni la position d'une telle Ville, de tel Bourg, de tel Village, rien n'échappera au Général qui réunira ses connaissances à leurs lumières; il sera instruit de tous les sentiers, de l'issue des chemins dans la campagne; il saura si plusieurs aboutissent au même; il verra combien d'hommes, soit à pied ou à cheval, peuvent y marcher de front; si l'Ennemi peut s'empêcher d'y passer, en prenant dans la campagne, & jusqu'à quelle distance il peut marcher à couvert.

Il doit envoyer des Détachemens avec quelques-uns de ces guides pour examiner les petites rivières qui traversent le pays, si leur embouchure est éloignée, dans quel fleuve elles se jettent, où sont leurs sources, si sur ces rivières il y a des ponts, si les gués sont aisés à passer,

si les bords en sont escarpés ou faciles, s'ils sont marécageux ou couverts de broussailles ; d'autres doivent être employés à remarquer les bois, s'ils sont praticables ou inaccessibles. Un Général doit vérifier par lui-même le rapport que lui feront ces petits Détachemens, ou en envoyer de plus considérables commandés par des Officiers supérieurs. Il ne faut pas toujours s'en rapporter aux espions & aux guides, quelqu'assuré que l'on soit de leur fidélité ; la méfiance, qui partout ailleurs est souvent un défaut, est presque toujours une vertu dans le métier de la Guerre.

Avec ces éclaircissements on pourra donner à l'Artillerie & aux Equipages le chemin le plus facile, à l'Infanterie le plus court, & le plus long à la Cavalerie : on verra d'un coup d'œil en combien de Colonnes on pourra partager l'Armée relativement au terrain pour accélérer sa marche, & la disposition des Colonnes relativement à la position de l'Ennemi.

La connaissance du pays indiquera les Camps que l'Ennemi occupe, ou peut occuper, & ceux qu'on doit prendre pour s'opposer à ses desseins ; si ses détachemens peuvent s'approcher aisément, comment on peut aller à lui sans être vu ; s'il a des fourages près de son Camp, ou s'il est obligé de les aller chercher au loin ; où sont établis ses magasins, & si l'on peut tenter de les enlever ; quelle est sa position dans ses Quartiers ; quels

font les plus exposés ; par quelle distance on est séparé de lui ; où sont ses postes & quels sont ceux qu'on doit faire occuper relativement à la position du Camp ou des Quartiers & à celle de l'Ennemi ; quelle est la route que les Détachemens & les patrouilles doivent tenir pour la découverte ; & enfin la facilité que l'Ennemi peut avoir d'attaquer l'Armée dans sa marche, si c'est en tête ou en flanc. Cette connoissance est essentielle dans quelque pays que ce soit ; mais surtout il seroit très-dangereux & même impossible de faire mouvoir une Armée dans un pays de bois & de montagnes qu'on ne connoît pas.

Les Cartes peuvent apprendre s'il y a des forêts dans un pays ; mais si l'on ne prend là-dessus des éclaircissemens par soi-même, on ignorera si elles sont marécageuses, si elles sont claires ou fourées, & par conséquent s'il est possible d'y faire passer des Troupes, de l'Artillerie & des Equipages.

** Région de la Journée de Nimègue, tirée du Mercure galant.* En 1702, M. le Duc de Bourgogne * voulant attaquer les Ennemis derrière Cleves, ne connaissant pas à fond la forêt derrière laquelle ils étoient, détacha M. le Marquis d'Alegre avec cinq cents Grenadiers, & huit cents chevaux, pour examiner s'il ne seroit pas possible de trouver des passages au-travers de cette forêt. M. d'Alegre rencontra un défilé occupé par les Ennemis, il le fit attaquer & le força ; mais

s'étant avancé au-delà, il vit qu'il étoit impossible de pénétrer plus avant, par la grande quantité de défilés qui se succédoient les uns aux autres; ainsi il revint sur ses pas & envoya reconnoître une autre passage, où il trouva encore de plus grands obstacles; il en rendit compte à M. le Duc de Bourgogne qui, ne voulant pas manquer d'attaquer les Ennemis, le renvoya avec un plus gros Détachement, afin qu'il examinât si en longeant la forêt, on ne pourroit point aller à eux par les bruyères de Mook, du côté de Grave & de Nimégue: le Marquis d'Alegre trouva un défilé qui menoit à ces bruyères; il s'en empara, en fit avertir M. le Duc de Bourgogne qui fit avancer l'Armée, & obliga les Ennemis de faire entrer leur Infanterie dans Nimégue; il fit canonner leur Cavalerie qui étoit restée sur les glacis; elle ne put y tenir, & les Ennemis perdirent beaucoup de monde, de Chariots d'Artillerie & d'Equipages.

On voit par cet exemple qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux Cartes. Il n'est pas douteux que M. le Duc de Bourgogne n'eût les plus exactes. Cependant il n'auroit peut-être pas eu le succès qu'il eut, s'il avoit négligé d'envoyer M. d'Alegre reconnoître les passages, & en faire sonder deux avant d'aller à celui par lequel il fit marcher son Armée.

Règle générale: c'est sur le terrain même, & non sur les

Cartes, qu'il faut reconnoître les chemins où l'on veut faire marcher une Armée, & la situation des lieux où l'on veut asseoir un Camp & choisir un Champ de bataille. On ne doit jamais faire faire aucun mouvement à une Armée sans avoir fait ouvrir sa marche pour toutes les Colonnes. Il n'en est pas de même d'un Détachement; comme ce sont les circonstances qui le font ordonner, on ne peut prévoir la route qu'il tiendra. Que le choix de celui qui doit le commander ne tombe jamais que sur un Officier intelligent, dont le génie soit connu du Général, qui ait fait une étude particulière de son métier, qui ait surtout acquis la connoissance du pays. Un choix éclairé excite l'émulation de ceux qui commencent, & les engage à faire tous leurs efforts pour mériter une distinction si flatteuse.

Dans combien de fautes les plus grands Généraux mêmes ne sont-ils pas tombés pour n'avoir pas eu cette connoissance du pays, & pour s'en être rapportés à des notions communes; combien de grandes entreprises n'ont-elles pas échoué par-là? M. de Feuquieres en rapporte plusieurs exemples.

» A la fin de l'année 1673, lorsque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps considérable d'Infanterie avec très-peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange ayant assemblé toutes les forces des Hollandais & des Espagnols, vint sur la Meuse pour com-

» battre M. de Luxembourg entre Maebrick & Charle-
» roy. Cette marche obligea la Cour d'ordonner à M.
» de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hai-
» nault & de la Flandre, pour venir au-devant de M.
» de Luxembourg fort inférieur en Cavalerie à M. le
» Prince d'Orange. L'objet de ce Prince devoit donc
» être d'empêcher ces deux Généraux de se joindre, &
» de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction.
» Le manque de connoissance du pais, lui fit prendre
» pour vraies les fausses démonstrations que fit M. de
» Luxembourg, pendant qu'il étoit sur la Riviere d'Our-
» te, de vouloir prendre sa marche par la Condros &
» les Ardennes pour gagner Sedan & Meziercs ; M. le
» Prince d'Orange s'approcha de Hui & de Namur &
» par-là s'éloigna trop de la grande chaussée, de sorte
» que M. de Schomberg put avec sa Cavalerie s'avancer
» jusqu'à Tongres, en même tems que M. de Luxem-
» bourg par une marche vive passa la Meuse à Maef-
» trick, & arriva sans aucun inconvénient à Tongres,
» où se fit la jonction des deux Armées.

Deux réflexions sur la nature du pais, auroient fait éviter à M. le Prince d'Orange l'erreur où il tomba ; la premiere, c'est que personne n'ignore que la Condros & les Ardennes sont un pais aride & montagneux, qu'ainsi M. de Luxembourg n'auroit pû faire subsister son Armée, surtout au mois de Décembre ; les

chemins qui y sont très-mauvais en Eté, sont impraticables pendant l'Hyver; par conséquent les charrois n'auroient pu se faire que très-difficilement.

La seconde, c'est que si M. de Luxembourg avoit été réellement dans le dessein de passer par les Ardennes, pourquoi M. de Schomberg se seroit-il avancé vers Tongres pour s'exposer à se faire battre, sans pouvoir être secouru par l'Armée de M. de Luxembourg, qui étoit de l'autre côté de la Meuse? Si M. le Prince d'Orange avoit eu une parfaite connoissance du pais par où M. de Luxembourg sembloit vouloir passer, il se seroit facilement apperçu que ce ne pouvoit être que pour l'inquiéter & pour le laisser dans l'incertitude sur le chemin que devoit naturellement prendre le Général Ennemi: en un mot il n'auroit pas balancé un instant sur le parti qu'il avoit à prendre.

Ce Prince devoit donc rester du côté de Liège, & par cette position il auroit arrêté M. de Schomberg, qui n'auroit osé s'avancer jusqu'à Tongres, ni M. de Luxembourg tenter le passage de la Meuse à Maestrick; ainsi la jonction ne se seroit point faite, ou si l'une des deux Armées se fût avancée, ce Prince eut été à même de l'attaquer & de la battre sans que l'autre eût pu la secourir.

Il est certain qu'une exacte connoissance du pais, auroit engagé M. le Prince d'Orange à rester du côté de

de Liége : cette position rendant la jonction de M. de Schemberg & de M. de Luxembourg impossible , ce dernier auroit été comme forcé de continuer sa marche par la Cendres & par les Ardennes : sans exposer un seul homme de son Armée , M. le Prince d'Orange auroit fait périr une partie de l'Armée de M. de Luxembourg , qui n'auroit pu résister au froid & à la faim ; quelle gloire n'auroit-il pas acquis de plus ? Peut-être auroit-elle fait oublier ses malheurs.

L'Antiquité nous a laissé plusieurs exemples de Généraux qui sont tombés dans les mêmes fautes , pour s'être engagés dans un pays qu'ils ne connoissoient pas. Cambise* envoie de Thébes où il est , cinquante mille hommes à travers des déserts arides & brûlans contre les Ammonites ; à peine cette Armée s'y est-elle engagée qu'un vent furieux l'ensevelit dans les sables. Le même Prince , dans sa marche contre les Ethiopiens , s'engage dans des pays stériles , & ses Soldats , après avoir mangé les bêtes de charge , se devorent entr'eux. Annibal* ,

* *Hérodote.*

* *Tu. Liv.*

qui sçavoit profiter de toutes les fautes de ses Ennemis , a dû plusieurs succès à la négligence des Romains à éviter les postes désavantageux où il les attiroit.

Avec cette Compagnie de guides , un Général aidé de cette connaissance exacte du pays , entreprendra ce qu'un autre n'oseroit tenter avec le double de troupes , ces précautions lui fourniront des ruses souvent plus

infaillibles que la force & la valeur. Sous une apparence de fuite , il gagnera un poste favorable pour lui & attirera l'Ennemi dans un poste qui causera sa perte.

Si M. de Turenne n'eût pas connu parfaitement l'Alsace & les gorges des Montagnes des Vauges qui y débouchent, auroit-il réussi, lorsqu'en 1675, avec vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes , il entreprit de chasser l'Armée de l'Empereur forte de soixante mille , & qui avoit déjà pris ses quartiers dans cette Province.

Il est souvent arrivé , & il arrive encore tous les jours , qu'un Général qui scâit profiter de la connoissance du païs , quoiqu'inférieur en forces , fera changer une Guerre défensive en une Guerre offensive. En 1671 , M. le Maréchal de Créqui qui avoit commencé par la défensive , finit par obliger M. le Duc de Lorraine à passer le Rhin ; ce Prince dispersa son Armée & pendant ce tems-là , M. de Créqui fit le Siège de Fribourg.

Mais c'est surtout pour les retraites que la connoissance du païs est essentielle : il faut plus d'art & plus de précaution dans une retraite que dans toute autre manœuvre , celle-là renferme toutes les autres. Si un Général obligé de se retirer avec précipitation , ne connaît que superficiellement le païs , comment ralliera-t-il ses Troupes ? comment rétablira-t-il l'ordre , & pour-
** Et Lors* ra-t-il marcher en sûreté ? Après la bataille * & la prise

d'Agrigente , tandis que les Romains célébrent encore leurs victoires par des fêtes , Annibal renfermé dans la place , d'où il semble ne pouvoir s'échapper , en sort avec ses Troupes , & se retire pendant la nuit avec tant d'ordre & de promptitude , que les Romains ne peuvent le joindre.

La retraite des dix mille par Xénophon , est une leçon des plus utiles pour tous ceux qui commandent ; cette entreprise réunit les vertus d'un Général consumé & le courage du Soldat le plus intrépide , & suppose surtout la connoissance du pais la plus profonde . L'histoire de cette retraite écrite par le Général lui-même , donne l'exemple des précautions les plus recherchées . Ce jeune Athénien conduisant sa Troupe , après le passage du Tigre , dans des chemins couverts de neige à la hauteur de six pieds , prenant partout des éclaircissements , fait voir combien il seroit dangereux de s'en rapporter aux notions générales qu'on peut tirer des Cartes . Cette marche & le passage des Alpes par Annibal , offrent des préceptes qu'un Général seroit coupable de négliger , surtout lorsqu'il porte la Guerre dans un pais froid , montagneux , couvert de bois ou de marais .

A l'exemple du Général Grec , M. le Maréchal de Belleisle entreprend au mois de Décembre 1742 , de faire sortir de Prague l'Armée de France qui y étoit enfermée , & de lui faire traverser pendant une route

de trente-huit lieues un pays ennemi, couvert de glace & de montagnes où les précipices étoient cachés sous la neige, ayant encore à combattre un Corps de dix-huit à vingt mille hommes, commandés par M. le Prince de Lobkowits. On se contentera de détailler en peu de mots cette retraite qui mériteroit d'être écrite par Xénophon même.

M. le Maréchal de Belleisle apprend que M. le Prince Lobkowits est détaché de l'Armée du grand Duc, pour venir encore resserrer de plus près l'Armée dans Prague ; il retire ses quartiers dont il forme un Camp pour tenir les débouchés qui mènent à l'Elbe : tandis qu'il s'occupe à rassembler des fourages & à mettre son Armée en état d'agir dès que M. de Lobkowits seroit rappelé par le Prince Charles de Lorraine, ce Général vient camper à quatre lieues de Prague avec une Armée de vingt mille hommes effectifs, auxquels se joignent six mille Chasseurs ou milices de Moravie.

M. le Maréchal de Belleisle prend la résolution de sortir de Prague, & fait les préparatifs les plus solides sans laisser transpirer son dessein, qu'il cache avec autant de soin à son Armée qu'à celle de l'Ennemi. Il fait reconnoître les chemins qui conduisent de Prague à Egra, n'en trouve que deux trop connus à l'Ennemi, envoie des espions pour en découvrir un troisième ; il fait enfin sa retraite dans le silence, il part,

met son Armée en marche sur deux Colonnes la nuit du 16 au 17, lui donne rendez-vous à trois grandes lieues de la Ville, où il arrive le 17 au point du jour avec onze mille hommes d'Infanterie, trois mille Cavaliers, Hussards & Dragons, trente pièces de canon avec des chariots de munitions & de vivres.

M. le Prince de Lobkowits n'apprend la retraite de l'Armée Françoise que trente-six heures après son départ, & n'en est informé que par une vingtaine de Cuirassiers, que l'avant-garde de l'Armée prit dans leurs quartiers, & tout le Régiment auroit eu le même sort, sans un brouillard épais qui facilita leur fuite: ces Cuirassiers furent envoyés avec un Trompette par M. le Maréchal de Belleisle à M. le Prince de Lobkowits.

Ce même le pais est fort ouvert, & qu'il y a environ quatorze lieues de plaine à traverser, que l'Ennemi avoit plus de huit mille chevaux, M. le Maréchal de Belleisle partage son Armée en cinq divisions; disposition la plus convenable au pais & qui mettoit l'Armée en état de faire face en force à la tête, à la queue & le long de la Colonne.

L'Armée à son départ de Tuchlowitz, est inquiétée par des Hussards & des Croates, soutenus par douze Escadrons de Cuirassiers; mais le feu des Grenadiers postés derrière les chariots & le canon, obligent l'Ennemi de se retirer en désordre; le Centre fut attaqué

le même jour, mais avec le même succès : il se présenta aussi inutilement à l'avant-garde. Tous ces combats ne firent que rallentir la marche.

Les Ennemis avoient déjà rompu tous les ponts sur le chemin de la gauche, ne croyant pas que l'Armée pût prendre à droite comme elle fit.

M. le Maréchal de Belle Isle, pour mieux les tromper, fit arrêter l'Artillerie & quelques Brigades à Jechnitz, pour leur laisser croire qu'il alloit continuer sa route vers Pilsen ; mais dès l'entrée de la nuit il tourna vers Steben.

Comme c'étoit-là que commençoiient les montagnes & les défilés, il change sa disposition, envoie la Cavalerie à Egra, ne garde qu'une partie des Carabiniers, tous les Hussards & tous les Dragons & remet l'Armée en marche à une heure après minuit, quitte le grand chemin à environ une lieue, prend à gauche à travers des montagnes escarpées, où jamais Armée n'avoit passé, & après vingt-quatre heures de marche, cantonne ses Troupes dans les Fauxbourgs de Luditz ; il est obligé de faire traîner son Artillerie autour d'une montagne inaccessible par la glace dont elle est couverte, sur des marais glacés ; il arrive à l'entrée de la forêt qui couvre la montagne de Konigswart, d'où il descend par un chemin de précipices, qui eût été impraticable sans la neige qui en adoucissait l'escarpement.

Enfin le 27 il fait cantonner toute l'Infanterie entre la Riviere d'Egra & celle de Vonheim, & la Cavalerie de l'autre côté de la Riviere d'Egra.

M. le Maréchal de Belleisle, admirable dans sa retraite, plus admirable encore par les précautions qu'il prit pour tromper l'Ennemi sur ses véritables desseins, fait voir par sa conduite, qu'un Général doit tout combiner, tout prévoir, & surtout avoir une connoissance exacte du pais, une présence d'esprit que rien ne puisse distraire, & une fermeté que les dangers les plus évidens ne puissent abattre.

Il ne perdit dans une marche aussi pénible, que sept à huit cens hommes & quinze Officiers qui ne pouvoient suivre, dont les uns, que le froid avoit glacés, moururent, & les autres à qui M. le Maréchal de Belleisle avoit laissé des Passeports, furent remis par un Trompette aux Ennemis comme prisonniers de Guerre.

Ce Général ne laissa dans Prague que quatre mille hommes, la plupart infirmes, malades ou convalescents. M. de Chevert Lieutenant Général, à qui il confia le Commandement de ses Troupes dans la place, obtint par sa fermeté & par sa conduite qui méritent d'être admirées, la Capitulation la plus honorable.

La connoissance du pais n'est pas moins nécessaire à l'Officier particulier qu'au Général de l'Armée, parce qu'il doit exécuter en détail ce que le Général exé-

cute avec toutes ses Troupes. Cette connoissance, une des principales parties de l'Art militaire, jointe à la pratique & à l'expérience, le mettent à même de comprendre plus facilement, & d'exécuter l'intention & le projet du Général qui lui confie une expédition, & lui feront prendre les mesures les plus justes pour y réussir; au lieu que s'il se met en marche sans connoître le pays, son esprit méfiant multipliera les dangers en voulant les prévenir; il en supposera dans les endroits où il n'a rien à risquer, & souvent il tombera dans ceux qu'il craignoit le moins. Ainsi préoccupé il hésitera toujours, & cette préoccupation le distraira de mille choses plus importantes; quelque brave, quelque bien intentioné qu'il soit à exécuter les ordres qui lui ont été donnés, il fera nécessairement des fautes par la crainte même où il sera d'en faire.

Compter sur la fortune dans ces occasions, est une foible ressource; c'est à sa sagesse qu'on doit ses succès; ce que le Vulgaire appelle bonheur n'est que le fruit de l'Etude & de la Science la plus consommée.

Le Général qui commande dans des Cantonemens & des Quartiers d'Hyver, & les Officiers particuliers qui commandent dans chaque Quartier, ne prendront jamais de mesures justes s'ils ne connoissent le pays; ils ne pourront ni se tenir en force quoique séparés, ni se joindre facilement au premier ordre; on ignorera
quel

quels sont les postes nécessaires à garder ; on occupera ceux qui ne doivent pas l'être ; on laissera sans défense ceux qui pourront être attaqués ; on fatiguera beaucoup de Troupes par des postes multipliés inutilement, par des patrouilles ou par des Détachemens trop nombreux ou superflus ; enfin quelque précaution que l'on prenne au-dedans, les Quartiers ne seront jamais en sûreté si l'on ne connaît exactement les dehors.

Un Général peut être surpris dans son Camp, s'il ne coupe toute sorte de communications à l'Ennemi, s'il ne fait rompre les ponts qu'il ne peut garder par leur éloignement, s'il ne s'assure de tous les passages, & si par ses Détachemens il n'occupe tout le pays qui est entre l'Ennemi & lui. Sans ces précautions peut-il être tranquille, lorsqu'il ignore seulement qu'il y a des rivières entre son Camp & ses Quartiers & ceux de l'Ennemi ; s'il n'a toujours des Détachemens sur ces rivières pour empêcher l'Ennemi de rétablir les ponts ou de passer les gués ; s'il ne fait fouiller les bois exactement, s'il n'occupe les gorges & les défilés, s'il ignore où les chemins aboutissent & d'où ils viennent ?

En un mot soit dans les manœuvres & dans les opérations de la Campagne, soit dans l'établissement des Cantonnemens & des Quartiers, on ne scauroit jamais porter assez d'attention à connoître le pays.

cette connoissance exacte, il est comme impossible qu'un Général ne tombe dans des sautes, qui ne peuvent que déranger ses projets, & procurer même à l'Ennemi des succès inespérés.

C H A P I T R E I I.

Préparatifs avant que d'entrer en Campagne, & Marche d'une Armée qui sort de ses Quartiers pour aller cantonner.

UNE Armée sort de ses Quartiers, ou tard ou de bonne heure, relativement au projet que le Général a formé pour la Campagne : elle sort de très-bonne heure si elle est éloignée du pais où l'on veut porter la Guerre ; plus tard si, par la position de ses Quartiers on peut commencer ses opérations en faisant deux ou trois marches ; mais soit que cette position donne les moyens d'entrer d'abord en Campagne en sortant de ses Quartiers, soit qu'on fasse cantonner l'Armée, il faut que ses Magasins en soient toujours à portée, surtout lorsque n'y ayant pas encore de fourages sur terre, il faut faire subsister la Cavalerie au sec : ils doivent être distribués en divers endroits, afin que les Troupes aient moins de chemin à faire pour

avoir des fourages. C'est au Général à donner ses ordres à l'Intendant de l'Armée, & à lui marquer les endroits où il veut qu'ils soient établis ; il faut, pour les mettre en sûreté, y placer des Troupes, & que les chemins soient faciles, que la communication soit bien gardée, afin que les Convois puissent y arriver sûrement.

Les Magasins doivent être partagés suivant les mouvements que le Général prévoit devoir faire faire à son Armée en sortant de ses Quartiers, supposé qu'il la laisse au sec ; mais s'il y a des fourages sur terre, & que l'on soit sur le païs Ennemi, il semble qu'il est plus avantageux de conserver le reste des Magasins ; ce qui non-seulement évite bien des embarras pour le transport des fourages, mais encore épargne beaucoup d'argent au Roi.

Dans quelque païs que ce soit (ce qui s'entend du païs Ennemi) il faut toujours, autant qu'on le peut, fourager en avant, & conserver les fourages qui sont derrière pour les retrouver sur la fin de la Campagne dans les granges ; si l'on ne prend cette précaution, on n'en retrouvera plus pour le retour de l'Armée, & l'on sera obligé d'en faire venir de son propre païs, & de consommer le reste des Magasins qu'on avoit épargnés ; dès-lors il n'y auroit plus d'épargne, la dépense ne feroit que différée, & même elle augmenter-

roit par le transport des fourages des Magasins à l'Armée.

On ne doit point attendre les approches de la Campagne pour faire les Magasins. L'Intendant sur les ordres du Général, doit ramasser les provisions pendant l'hyver, & les distribuer dans les Villes frontières, afin que de-là elles puissent être transportées où le Général l'ordonnera. Avec ces précautions on ne sera point obligé d'attendre qu'il y ait des fourages sur terre, & l'on pourra entrer le premier en Campagne. On peut voir, pour l'emplacement & pour la fourniture des

* Monté. Magasins de Guerre & de bouche, ce qu'en dit M. * de cuculli, Liv. 1. ch. 2. art. 3. 4.

3. §. 1. 2. 3. 4. On doit prendre les mêmes précautions pour l'Artillerie, soit pour celle dont on a besoin dans un Siège, si l'on projette d'ouvrir la Campagne par cette opération, soit pour celle qui est nécessaire dans le cours d'une Campagne ; elle doit être assemblée sur les glacis des Places frontières, ou mieux encore des Places conquises, avec tout l'attirail qui lui est nécessaire. Plus elle fera à portée de joindre promptement, & plutôt les opérations commenceront.

De la sagesse de ces dispositions, tant pour les Magasins, pour l'Artillerie, que pour tout ce qui est nécessaire à une Armée, il résulte qu'on aura souvent fait un Siège ou du moins investi une Place & achevé ses

lignes de circonvallation, avant que l'Ennemi soit en état de sortir de ses Quartiers : on aura fait plusieurs marches ; on se sera emparé de postes avantageux, sans que l'Ennemi ait pu s'y opposer.

La prévoyance du Général, l'activité dans l'exécution des ordres qu'il donne, assurent la réussite de ses projets ; la négligence & la lenteur les font toujours échouer.

Ce seroit ici le lieu de marquer l'ordre qu'une Armée doit observer dans sa marche pour investir une Place ; de parler des précautions qu'elle doit prendre pour le faire avec sûreté ; mais ce ne seroit que répéter ce qu'a dit sur cette grande opération M. le Maréchal de Vauban : ce qu'on en pourroit dire n'ajouteroit rien à la profondeur & à la sagesse de ses instructions ; ainsi on renvoie le Lecteur aux Ecrits de ce grand Homme, cette partie n'étant point l'objet de cet Ouvrage.

On doit observer que pour faire sortir une Armée de ses Quartiers, & la faire cantonner à une marche près du pays où l'on veut commencer les opérations, il faut faire partir toutes les Troupes ensemble de leurs Quartiers, les rassembler en plusieurs Corps, en différentes Villes frontières, proportionner les jours de marche à l'éloignement des Quartiers & au rendez-vous qui leur aura été indiqué, afin qu'elles arrivent

46 *E S S A I S U R L' A R T*

au jour marqué, & que de-là elles marchent en corps au lieu où elles doivent cantonner.

Ou tous les Corps marchent sur le nombre des Colonnes que peut comporter la situation du pais, & arrivent ensemble au Cantonnement, ou ils marchent séparément & arrivent en différens jours ; mais dans l'un & l'autre cas les Cantonnemens pour chaque Régiment doivent avoir été marqués, & s'il se peut, les fourages pour chaque Quartier y être portés au moins pour deux ou trois jours.

Il faut marquer avec soin, dans les ordres qu'on envoie à chaque Chef pour marcher, la situation & le nom du lieu où doit cantonner chaque Régiment ; s'il est à la droite, à la gauche ou au centre : de plus, spécifier la discipline qui doit y être observée, le lieu où l'on ira prendre l'ordre & celui où l'on prendra le fourage.

Le Commandant de chaque Quartier doit à son arrivée le reconnoître, s'instruire au juste de sa situation ; s'il est couvert par d'autres Quartiers ou par des Rivieres ; si l'Ennemi à la faveur de quelques bois ou ravins, peut facilement approcher de lui, mettre les postes qu'il croit nécessaires, & rendre compte au Général des découvertes & des dispositions qu'il aura faites pour sa sûreté.

Dans la marche des Troupes, on doit toujours

observer la plus exacte discipline , & ne les faire jamais avancer qu'avec le même ordre & les mêmes précautions que si elles risquoient d'être inquiétées ou attaquées.

Lorsqu'on cantonne une Armée , c'est presque toujours sur le pais conquis ; mais pour le faire sûrement , il faut avoir au moins une Place qui puisse lui servir d'appui. En 1746 Bruxelles étoit le centre des Cantonnemens de l'Armée de M. le Maréchal de Saxe. En 1747 Anvers appuyoit les Quartiers de la gauche , Malines & Louvain le centre & Namur la droite. S'il ne se trouve pas de Place , il faut marcher en force & camper au lieu de cantonner.

Les Cantonnemens n'étant , pour ainsi dire , qu'un dépôt , où les Troupes attendent que la saison leur permette de se mettre en Campagne , d'aller au soudrage ou que les préparatifs nécessaires pour les opérations projetées soient faits , doivent être plus resserrés que des Quartiers d'Hyver ; mais dès que le tems le permet , & que tous les préparatifs sont faits , ce qui doit avoir été prévu pendant l'Hyver , il ne faut pas perdre un moment , parce qu'il vaut mieux camper de bonne heure , prévenir l'Ennemi autant qu'on peut , & commencer la Campagne , n'importe par quelles opérations , avant qu'il ait le tems de se rassembler.

Cette maxime a été constamment suivie par les plus

grands Généraux, & de nos jours par M. le Maréchal de Saxe. Le Cantonnement de son Armée sous Bruxelles, en 1746, & la marche célèbre qu'il fit en 1748, pour investir Maestricht en sortant de ses Quartiers, sont des exemples qu'on doit prendre pour modèle, sans cependant négliger les circonstances.

Il est vrai qu'une Armée commandée par un seul Chef, qui ne reçoit l'ordre que de son Maître, doit être bien plutôt en état d'entrer en Campagne, qu'une Armée combinée commandée par autant de Chefs qu'il y a de Nations, & dont chacun a son Maître, dont il suit les ordres souvent plus relatifs à son intérêt personnel qu'au bien général.

Si dans la marche il y a quelqu'une des Colonnes qui prête le flanc à quelque Ville ennemie, quoiqu'elles doivent toutes marcher avec tout l'ordre & la discipline possibles, cette Colonne y est encore plus obligée; la nécessité lui en fait un devoir; mais afin qu'elle ne soit pas trop exposée, il faut lui donner des Hussards qui marchent sur son flanc, & qui s'avancent même en vue de ces Villes. Que cette Colonne soit composée d'Infanterie ou de Cavalerie, il faut en détacher des Troupes, pour soutenir les Hussards en cas qu'ils soient attaqués & repoussés. Par la position de ces Départemens sur le flanc, ils éloigneront l'Ennemi de la Colonne & soutiendront en même tems les Hussards.

Enfin

Enfin la disposition pour faire sortir une Armée de ses Quartiers, soit pour la faire cantonner ou pour la faire camper, doit être prévue avec tant de justesse qu'en peu de jours on puisse la rassembler. L'Artillerie, les Chariots composés pour l'Infanterie, les provisions de bouche, les Magasins de Fourages & tous les attirails nécessaires pour une Campagne demandent la même prévoyance, afin qu'ils puissent marcher au premier ordre, & qu'on puisse être assuré, avant de faire sortir l'Armée de ses Cantonemens, que lorsqu'elle s'engagera dans le pais Ennemi, il ne lui manquera rien de ce qui peut lui être nécessaire, soit pour subsister soit pour agir.

C H A P I T R E I I I.

Marche d'une Armée dans un Pais de plaine.

SI l'on a plus de dangers à courir, comme dit Végece, dans la marche qu'en Bataille rangée, parce que le Soldat ne voit point l'Ennemi & qu'il est souvent moins sur ses gardes, on a par conséquent plus de précautions à prendre, afin de n'être point surpris par une attaque imprévue & pour ne pas tomber dans des embuscades dont on doit toujours se méfier.

G

50 *ESSAI SUR L'ART*

C'est sur la connoissance exacte du païs où l'on fait la Guerre, qu'un Général doit diriger la marche des Armées, qu'il doit prendre les moyens de les conduire en sûreté & qu'il peut prévoir les mouvemens de l'Ennemi.

Le Théâtre de la Guerre ne peut être qu'un païs de plaine coupé de rivières, de bois ou de montagnes ; les dispositions pour la marche sont différentes à mesure que la situation des lieux varie : il y a moins de précautions à prendre dans un païs de plaine, quoique coupé quelquefois par des bois & par des ravins : il laisse voir ou du moins cache peu les manœuvres de l'Ennemi ; il y a plus de danger à courir dans un païs de montagnes, parce que l'Ennemi trouve des ressources dans les obstacles mêmes qui peuvent arrêter une Armée ; qu'il peut marcher sans être vu, & tendre des pièges presque à chaque pas.

Dans un païs de plaine on est comme le maître de se frayer la route la plus commode sans être assujetti à tenir la plus battue ; on peut ouvrir des marches à travers la Campagne en coupant des hayes, en comblant des fossés, en adoucissant les pentes des ravins pour y descendre & pour y remonter, en construisant des ponts sur les petites rivières ou sur les ruisseaux qui coupent le païs ; mais le Général ne doit point se repose entièrement sur la facilité de la marche ; la con-

fiance est toujours dangereuse avec l'Ennemi , il ne faut rien négliger , surtout dans une marche ; ne point craindre l'Ennemi quand il est près , mais le redouter quand il est loin.

Le nombre des Colonnes est arbitraire dans un païs de plaine , lorsqu'on marche en avant & que l'Ennemi est trop éloigné , pour attaquer ou inquiéter l'Armée dans sa marche . S'il est plus près & qu'il lui soit possible de l'attaquer , l'Armée doit être disposée de façon qu'en peu de tems & au moindre signal , elle puisse se ranger en bataille , & prendre une position favorable pour le combat . Il faut sans doute imputer à ce défaut de prévoyance , le malheureux succès de la Bataille de Ramillies ; on sçait que le Général qui commandoit l'Armée , resta toujours dans la même position , tandis que l'Ennemi en prenoit une nouvelle .

Si l'Armée prête le flanc à l'Ennemi , la disposition doit changer sans examiner si elle peut être attaquée ou non , & elle doit toujours marcher comme si elle devoit l'être .

On ne doit jamais faire marcher une Armée , sans avoir prévû & examiné la marche qu'on veut lui faire faire , sans sçavoir positivement où est l'Ennemi & sans connoître la position du Terrein sur lequel on veut asseoir son Camp : elle ne doit jamais se mouvoir sans dessein , & ne le faire que pour occuper un poste avan-

tageux, pour s'opposer à une marche que l'Ennemi voudroit faire, pour l'attaquer ou pour l'attirer dans un poste moins favorable pour lui, ou enfin pour lui ôter ses subsistances ou pour en chercher soi-même.

Ce principe établi, on suppose qu'un Général veuille faire marcher une Armée, que l'éloignement met à couvert des attaques de l'Ennemi : le Général peut faire ouvrir quatre, six ou huit chemins, selon le nombre de ses Troupes. Plus il y aura de Colonnes, moins il y aura de Troupes à chacune, par conséquent moins d'embarras, & plutôt l'Armée arrivera dans son Camp.

Dans la supposition que le Général, sans rien craindre de l'Ennemi trop éloigné, veuille faire marcher l'Armée sur six Colonnes, il semble qu'il doit faire les dispositions suivantes, dont on ne peut cependant donner que des idées générales, parce que tout y dépend des circonstances.

Avant que de projeter la marche & de décider sur combien de Colonnes l'Armée marchera, quoique le Général connoisse le pays, il doit faire partir quelques jours auparavant un Détachement, pour reconnoître la marche de l'Armée, ainsi que le Camp qu'elle doit occuper, commandé par les Officiers qui seront de jour lors du départ; qu'il y ait avec eux des Officiers de l'Etat Major, des guides pour les conduire & pour

les informer de ce qui pourroit être un obstacle , de l'origine & des aboutissans des chemins , &c ; il faut qu'il y ait encore des Travailleurs pour réparer les chemins , élargir les routes , en former de nouvelles , couper les hayes , combler les fossés , adoucir la pente des ravins , rétablir & assurer les ponts , &c.

Lorsque l'Officier Général , commandant ce Détachement , sera prêt à entrer dans le différens chemins que l'Armée doit suivre , il le partagera en autant de Corps que l'Armée doit se diviser dans sa marche ; s'il y en a quatre , le Maréchal de Camp en prendra un , le Brigadier un autre , le Colonel le troisième & il restera à la tête du quatrième. Ce partage ainsi fait , il distribuera à chaque Détachement des Officiers de l'Etat Major , des guides & des Travailleurs , avec ordre de se réunir au même point où ils se sont séparés.

Chacun de ces Détachemens doit s'avancer jusqu'aux extrémités des bois , s'il en rencontre , & des chemins qui mènent au Camp que l'on veut occuper ; les Officiers Commandans & ceux de l'Etat Major s'avanceront alors avec une Escorte pour en reconnoître la position , & laisseront une partie de leurs Troupes embusquées dans les bois , ou cachées derrière quelques hauteurs ou dans quelques ravins. La connoissance de la position du Camp prise , chaque Détachement reprendra le chemin par lequel il est

54 *E S S A I S U R L'A R T*

venu ; mais avant , les Officiers commandans chaque Détachement , rendront compte au Général des chemins où ils auront passé , des découvertes qu'ils auront faites , en un mot ils détailleront tout ce qu'ils auront rencontré sur leur route , soit bois , villages , ravins , ponts & tout ce qu'ils auront fait pour rendre le chemin facile pour la Colonne qui doit y passer . Ce Détachement rassemblé au point de réunion prendra la route du Camp , & le Lieutenant Général ira faire son rapport au Général de l'Armée .

Avec ces précautions l'Armée peut non-seulement s'avancer en sûreté , mais encore les chemins pour chaque Colonne ayant été reconnus & accommodés , il ne peut y avoir nul retard dans la marche .

Il faut avoir attention qu'il y ait toujours des Détachemens d'Hussards ou de Dragons en avant & sur les flancs pour éclairer la marche de l'Armée . Un Général ne doit pas être dans une entiere sécurité par l'éloignement de l'Ennemi ; mais lorsqu'on voit toujours devant soi , il y auroit de la foiblesse à craindre d'être surpris , surtout quand on a pris les précautions nécessaires pour ne point l'être ; les prendre c'est sageffe , les multiplier sans sujet , c'est inquiétude & timidité .

Il faut , autant qu'on le peut , faire marcher l'Armée dans le même ordre qu'elle doit camper ; ainsi que

les Troupes puissent entrer dans le Camp sans confusion : on suppose que l'Armée marche sur six Colonnes ; l'Infanterie en formera trois, l'Artillerie & les Equipages feront la quatrième ; la Cavalerie, le reste des Corps de Hussards qui ne sont point détachés & les Dragons, les deux dernières sur les flancs ; de sorte que l'Armée dans sa marche sera dans la disposition suivante : la Colonne de la droite sera de Cavalerie, celle qui la joint d'Infanterie, celle qui vient après, sera formée par l'Artillerie & les Equipages ; ensuite feront deux Colonnes d'Infanterie, & la sixième fermant la gauche, sera de Cavalerie. Il faut observer que si les Equipages de l'Armée forment une file trop longue, on en peut faire passer quelques-uns à la queue des Colonnes d'Infanterie, avec défense expresse aux Officiers d'en faire marcher dans la Colonne.

Chaque Colonne doit avoir une Avant-garde & une Arrière-garde, formée des Troupes dont la Colonne est composée ; avoir des Détachemens d'Hussards sur les flancs de la Cavalerie, afin d'éloigner les Partis ennemis qui pourroient s'avancer pour inquiéter l'Armée dans sa marche. L'Arrière-garde de la Colonne des Equipages doit être d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons, outre l'Escorte qui leur est destinée. Les Officiers Généraux qui sont à la tête des deux Colonnes de Cavalerie, ne doivent point marcher trop

vite , parce qu'ils devanceroient l'Infanterie , ce qu'il faut éviter. La marche de l'Armée ainsi disposée , chaque Colonne entrera dans le Camp en même tems , & se trouvera vis-à-vis de son emplacement.

Voyez la premiere Planche.

Si l'Armée , par la position de l'Ennemi quoiqu'éloigné , lui prête le flanc dans sa marche sans qu'elle puisse craindre d'en être attaquée , cependant comme il peut avoir dérobé une ou deux marches , ainsi qu'il est arrivé en plusieurs occasions ; il faudra dans ce cas ne mettre que deux Colonnes d'Infanterie dans le centre. La troisième sera placée sur le flanc que l'Armée prête à l'Ennemi ; de sorte qu'elle se trouvera ainsi rangée dans sa marche. En supposant que ce soit la droite qui prête le flanc , la première sera une Colonne d'Infanterie , la seconde de Cavalerie , la troisième d'Artillerie , la quatrième & la cinquième d'Infanterie & la sixième de Cavalerie. Les Equipages seront alors distribués aux trois Colonnes de la gauche , afin que les deux Colonnes de la droite ni l'Artillerie n'en soient point embarrassées s'il faut combattre ; si c'est la gauche qui prête le flanc , on fera la même disposition par la gauche. Il faut faire attention que l'Artillerie doit avoir ordre (supposé que l'Ennemi vienne en force pour attaquer) de se porter à la Colonne de l'Infanterie , de

se

se partager sur le front , lorsqu'elle sera en bataille , & de faire un feu continu , de donner le tems au Général de faire les dispositions qu'il trouvera nécessaires.

La Colonne de Cavalerie doit se partager en deux , & se porter sur les flancs de l'Infanterie , qui est en bataille en présence de l'Ennemi ; les autres Colonnes doivent suivre les ordres qui leur auront été donnés , & les exécuter avec célérité.

Voyez la seconde Planche.

Si l'on s'apperçoit par la proximité & par la position de l'Ennemi , que l'Armée puisse être attaquée en front , la marche doit être disposée dans le même ordre que l'Armée devroit l'être pour le combat ; il faut alors distribuer l'Artillerie aux Colonnes d'Infanterie , afin que , suivant les divisions où elle est placée , chaque Brigarde se trouve étendue sur le front de la première Ligne. Dans ce cas on formera de l'Infanterie quatre Colonnes qui marcheront dans le centre , les deux de Cavalerie sur leurs flancs , de sorte que la tête de chaque Colonne jusqu'au centre , en se mettant en bataille , puisse former la première Ligne , que le reste , depuis le centre , puisse former la seconde , & que la réserve qui marche après , se mette en bataille derrière les deux Lignes. Il faut que l'Armée ainsi disposée ait ordre de se ranger en bataille au premier signal convenu : ce signal sera deux ou trois coups de

canon. Le signal donné, la premiere Ligne, la seconde & la réserve se trouveront formées en peu de tems. Si par la proximité de l'Ennemi, par sa position & par la facilité qu'il peut avoir d'attaquer, on peut appréhender de l'être, il faut envoyer les gros Equipages sur les derrières, bien gardés & bien escortés.

Dans cette occasion le Campement doit précéder de peu l'Armée, son Escorte doit être plus forte ; des Détachemens d'Hussards marcheront en avant pour la couvrir, & iront au loin à la découverte. Le reste des Corps d'Hussards seront sur les flancs de l'Armée, soutenus par des Dragons qui, au signal donné, viendront se ranger à la place qui leur aura été assignée pour le combat.

Le Campement doit se retirer à la premiere vûe de l'Ennemi, parce qu'il ne s'agit plus de camper lorsqu'il faut combattre ; mais l'Escorte se mettra en bataille, & les Hussards s'approcheront de l'Ennemi, autant qu'il leur sera possible, pour reconnoître ses dispositions & ses forces. L'Officier qui les commande, enverra aussitôt rendre compte de ses découvertes au Général de l'Armée qui, dans toute occasion doit être à la tête, & même en avant, pour reconnoître la situation du terrain, étant très-certain qu'on voit beaucoup mieux par soi-même que par les autres. C'étoit la méthode de M. le Maréchal de Saxe, surtout lorsqu'il pouvoit crain-

dre d'être attaqué dans sa marche, ou qu'il vouloit attaquer. A mesure que l'Ennemi s'avancera, l'Escorte des Campemens se repliera en bon ordre, sans cependant négliger l'occasion, si elle se présente, de harceler l'Avant-garde de l'Ennemi, afin de retarder sa marche, & de donner par-là plus de tems à l'Armée de se ranger en bataille, & au Général de faire les dispositions qu'il jugera à propos : lorsqu'après avoir amusé l'Ennemi ou rallenti sa marche, elle se sera retirée en ordre, & qu'elle sera près du corps de bataille, chaque Troupe rentrera dans sa Brigade.

Si par la connoissance qu'on a du pais, on sçait que, quoique dans un pais de plaine, il y ait des broussailles, quelques ravins ou quelques hauteurs à droite ou à gauche, & que ce terrain peut être favorable à l'Ennemi, il faut tâcher de s'en emparer. Si cette entreprise n'est pas possible, comme certainement il en profitera, & qu'il placera de l'Infanterie ou dans ces broussailles ou sur ces hauteurs, il faut mettre à la tête de chaque Colonne de Cavalerie une Brigade d'Infanterie, qui puisse entremêler par pelotons cette Ligne de Cavalerie lorsqu'elle sera en bataille.

Cette disposition fut faite par M. de Turenne au combat de Sintzheim & à la bataille d'Enzheim. Si par la situation du pais, les flancs ne peuvent être appuyés ni par un ravin, par un marais, une Riviere, un Bourg ou

un Village, il faut mettre les Hussards & les Dragons sur les ailes, mais en écharpe; afin de pouvoir prendre l'Ennemi en flanc lorsqu'il viendra charger la première Ligne, ou afin de contenir sa seconde. Ces Hussards & ces Dragons doivent être soutenus par l'Infanterie des Troupes légères qui seront dans l'Armée; si l'on peut appuyer la droite à un Village & la gauche à un ravin, il faut y placer de l'Infanterie & de l'Artillerie; s'il n'y a que la droite ou la gauche qui puisse être appuyée, il faut soutenir celle qui ne l'est pas, & observer la même disposition dont on vient de parler, par rapport à l'Armée dont les flancs ne peuvent être appuyés.

Voyez la troisième Planche.

Si en partant du Camp, l'Armée prête le flanc à l'Ennemi, & qu'il puisse l'attaquer dans sa marche, elle ne marchera que sur deux ou trois Colonnes au plus. Chaque Colonne doit être disposée de maniere que, par un *à-droite* ou un *à-gauche*, selon le flanc qui peut être attaqué, chaque Bataillon & chaque Escadron se trouvent en bataille devant l'Ennemi. Ale-

* Histoire de Flandres par Bentivoglio.

Cette marche fut encore exécutée par M. le Maréchal de Saxe, pendant la Campagne de 1746, en partant de son Camp sur l'Orneau pour marcher sur la Méha-

gne : l'Armée Françoise prêtoit le flanc droit à l'Ennemi, & sa disposition étoit telle que par un à-droite par la gauche, elle se trouvoit en bataille prête à combattre.

L'Avant - garde doit être composée d'Hussards, soutenue de Dragons ; l'Arrière - garde de Cavalerie, soutenue d'Infanterie ; il doit y avoir des Hussards sur les flancs de la Cavalerie & quelques pièces de canon avec l'Infanterie. L'Artillerie doit être distribuée par Brigades, dans la Colonne d'Infanterie la plus proche de l'Ennemi, afin qu'en suivant le même mouvement que les Troupes, elle se trouve placée sur le front de la première ligne, pour pouvoir tirer au premier ordre. On donne à l'Armée le nombre de trois Colonnes, afin que la première, la seconde ligne & la réserve soient formées en même tems, ce qui ne pourroit être, si elle ne marchoit que sur deux : l'on seroit obligé de prendre des Troupes de ces deux lignes, pour en former la réserve, ce qui prendroit un tems considérable & par conséquent retarderoit les dispositions ; au lieu que cette réserve formant la troisième Colonne, est séparée du Corps de bataille & en état d'agir promptement, suivant les ordres qui lui seront donnés.

Comme dans cette marche les Equipages ne pourroient qu'embarasser, il faut les envoyer sur les derrières bien escortés, & les faire joindre le lendemain au nouveau Camp.

Il faut observer que chaque Arme doit être placée dans l'endroit où elle doit combattre ; par conséquent les deux Colonnes qui doivent former les deux lignes, lorsque l'Armée sera en bataille, doivent être composées de Cavalerie & d'Infanterie, afin que, lorsque les Colonnes feront à-droite par la gauche, l'Infanterie se trouve dans le centre & la Cavalerie sur les ailes, à moins que l'affiette du pays n'exige une autre disposition : alors c'est au Général à donner des ordres relatifs à la situation du pays & aux Troupes, qui peuvent agir plus facilement.

Voyez la quatrième Planche.

C H A P I T R E I V.

Marche d'une Armée dans un Pays de montagnes & de bois.

SI la situation des lieux fournit plus de ressources dans un pays de montagnes, pour cacher ses manœuvres à l'Ennemi, elle exige aussi plus de précautions & plus de connaissances dans le Général, pour ne point en être surpris. Si ces pays présentent plus d'avantages pour dérober ses manœuvres, ils offrent aussi beaucoup de difficultés pour le transport des vivres

& de l'Artillerie, & demandent plus de vigilance pour la sûreté des Magasins & la communication avec les Villes frontières.

Le Général doit disposer la marche de l'Armée selon l'assiette du pays, prendre garde aux surprises, soit de nuit soit de jour, s'assurer des passages, s'en servir contre l'Ennemi, en un mot ne négliger aucune circonstance, & tirer des avantages des obstacles mêmes.

Il est à craindre que dans un pays de montagnes, dans des chemins qu'on ne peut élargir, les Troupes trop resserrées ne puissent se mouvoir que difficilement, & qu'elles ne s'embarrassent l'une l'autre, il faut assurer également le front, l'Arrière-garde & les flancs; que les Colonnes soient continues & serrées, qu'elles ne laissent point de distance entr'elles, & surtout qu'il n'y ait point d'alte, parce que c'est ce qui fatigue le plus une Armée.

Il est encore dangereux, ainsi que l'a observé le Commentateur d'Onozander, que les Troupes se trouvant resserrées dans un chemin étroit, le Général pour leur donner plus de facilité à se mouvoir, n'allonge trop ses Colonnes: d'où il résulte deux inconvénients, le premier c'est qu'il les affaiblit, & que dans le cas d'une surprise, il ne seroit pas difficile à l'Ennemi de les défaire entièrement, & qu'il seroit impossible de les ral-

lier ; en second lieu ces Colonnes ainsi allongées , en tournant une montagne & en descendant dans un vallon , tiendroient une étendue immense ; d'où il est souvent arrivé que , les détours du chemin cachant le milieu de la Colonne , ceux qui marchent au premier rang ne voyent que ceux qui sont aux derniers , & retardent leur marche ; parce que trompés par l'éloignement , à peine peuvent-ils distinguer s'ils avancent , ou s'ils sont arrêtés.

Pour prévenir ces inconvénients , il ne suffit pas seulement au Général d'avoir une connoissance profonde du pais ; il doit d'abord pour s'en instruire au juste , prendre les précautions qui ont été indiquées pour la marche dans un pais de plaine , & faire partir un Détachement tel qu'on l'a supposé dans le Chapitre précédent. Ce Détachement examinera les gorges , reconnoîtra les gués , les sondera , parcourera les détours des montagnes ; s'il y a plusieurs chemins , il verra quel est le plus aisé & celui où l'Armée , l'Artillerie & les Equipages pourront le plus facilement passer ; quels sont les ruisseaux qui le traversent , s'il y a des ponts ; il examinera s'ils sont assez forts , les assurera ou en construira de nouveaux. Souvent dans le pais de montagnes un chemin qui seroit très-court & très-facile , se trouve coupé ou par la séparation de deux rochers ou par des ravins. Comme ces coupures quel-

que

que profondes qu'elles soient, ne peuvent point être d'une certaine largeur: afin d'éviter les détours qu'il faudroit faire pour les tourner, on jettéra des ponts, s'il est possible, d'un rocher à l'autre.

Mais comme dans une marche il se présente très-souvent des occasions à jeter des ponts, soit en païs de plaine, soit en païs de montagnes, il est essentiel de dire un mot en passant sur la maniere de les construire.

On placera en travers du ruisseau ou de tout autre mauvais pas qu'on voudra franchir, six ou huit grosses poutres, à six pieds de distance l'une de l'autre; on traversera celles-ci d'autres poutres moins grosses, à la distance de trois pieds; on fixera les unes & les autres par de grosses chevilles, on fera des fascines qu'on mettra dessus, & qu'on liera bien ensemble: quand le pont en sera couvert, on y jettéra de la terre qu'on foulera pour la faire entrer dans les vides des fascines, & pour leur donner de la consistance, on jettera encore de nouvelles terres par-dessus que l'on bâtra avec force. Ce pont ainsi fait, les Troupes, l'Artillerie & les Equipages pourront facilement y passer.

Il faut observer que les ponts doivent être de la largeur des chemins, qu'ils doivent être plus que moins larges, parce qu'outre le danger qu'il y auroit

66 *E S S A I S U R L' A R T*

à courir pour l'Artillerie & les Equipages , s'ils étoient plus étroits , les rangs étant obligés de se rétrécir & la Colonne de s'allonger , la marche seroit nécessairement retardée , & il seroit même difficile d'éviter la confusion.

Les Travailleurs qui accompagnent le Détachement , doivent être munis de tous les outils propres à remuer la terre , à abattre des arbres , à les travailler & à les mettre en œuvre.

Ce Détachement divisé , comme on l'a observé , en autant de Corps qu'il y a de chemins par où l'Armée doit passer , se rejoindra au même endroit d'où il est parti , & le compte que les Officiers de chaque Corps rendront au Lieutenant Général , sera rapporté au Général de l'Armée.

Sur ce rapport , le Général fera partir trois ou quatre heures avant l'Armée , autant de Détachemens qu'il doit y avoir de Colonnes dans la marche. Ces Détachemens marcheront avec précaution sur les chemins reconnus & préparés ; ils fouilleront tout , hayes , gorges , cols , bois , hauteurs , villages , enfin tout ce qui peut servir de retraite à des Troupes embusquées ; & pour une plus grande sûreté , ils laisseront dans les Villages des postes , qui ne se retireront qu'avec l'Arrière-garde de l'Armée.

L'Officier qui commande chaque Détachement ,

doit s'emparer des hauteurs de droite & de gauche, par des pelotons d'Infanterie qu'il distribuera de distance en distance des rochers & des gorges, pour empêcher l'Ennemi de s'en emparer; il faut toujours faire à son égard ce qu'on craint qu'il ne fasse contre soi, & garder jusqu'aux moindres sentiers: lorsque l'Officier commandant le Détachement, se sera avancé jusqu'aux débouché des gorges, ou jusqu'à l'endroit marqué pour camper, il établira son Infanterie dans les postes les plus avantageux; il placera ses Hussards ou ses Dragons en avant, à portée d'en être secourus; il enverra des patrouilles d'Hussards en avant de son Infanterie; s'il a connaissance de l'Ennemi, il en fera aussi-tôt avertir le Général; mais si sur le rapport qui lui a été fait, l'Ennemi ne lui paroisse pas assez fort pour inquiéter l'Armée dans sa marche, si ce n'étoient que des Partis qui vouloissent tenter d'entrer dans les gorges, son Détachement suffit pour les éloigner, surtout étant maître des gorges & des hauteurs.

Ces Troupes doivent attendre le campement dans la position où on les aura placées. Dès qu'elles le verront, elles marcheront en avant, & pendant que le Maréchal de Camp, aidé des Officiers de l'Etat Major, marquera le Camp, elles s'empareront des Villages, gorges ou chemins par où l'Ennemi pourroit venir l'attaquer. Ces Détachemens resteront dans leurs

postes, jusqu'à ce que les Officiers de jour viennent les relever, ce qu'ils ne feront que lorsque les Gardes de Cavalerie & les postes d'Infanterie nécessaires pour la garde du Camp, seront placés. Alors, quoique l'Armée ne soit point encore arrivée, ils pourront entrer dans le Camp qui se trouvera couvert par les nouvelles gardes qui ont escorté les campemens. Avec ces précautions si l'Ennemi est trop éloigné pour attaquer l'Armée, la marche pourra se faire sans aucun embarras; les chemins ne présenteront aucun obstacle, on n'aura point à craindre que les chariots s'embourbent, & si les roues ou quelques essieux cassaient, ils seroient bientôt raccommodés au moyen de ceux qu'on doit avoir de réchange; si au contraire l'Ennemi est assez proche pour qu'on puisse craindre d'en être attaqué, les précautions sont prises pour l'arrangement des Troupes en bataille, & pour les manœuvres nécessaires dans le Combat.

On a déjà observé que la marche de l'Armée doit être divisée en autant de Colonnes que les Détachemens auront reconnu de gorges ou de chemins qui conduisent au Camp que le Général veut occuper: l'on en suppose deux, l'Armée marchera par conséquent sur deux Colonnes. La disposition des Troupes dans leur marche est entierement différente de celle qu'on doit faire dans un païs de plaine;

L'Avant-garde de chacune doit être d'Infanterie, distribuée soit dans les gorges soit sur les hauteurs, & avoir quelques Détachemens d'Hussards en avant pour fouiller les gorges : l'Arrière-garde sera seulement d'Infanterie, le reste des Troupes peut être disposé de la façon suivante.

On mettra quatre ou cinq Brigades d'Infanterie, selon le nombre de celles qui seront à l'Armée, à la tête de chaque Colonne ; on fera le même partage de l'Artillerie, & on la fera suivre après l'Infanterie ; on fera marcher la Cavalerie après, les Equipages de chaque Colonne suivront la Cavalerie, & seront escortés par de l'Infanterie ; le reste des Corps de Hussards qui ne seront point détachés, marcheront après ; & les Dragons seront placés les derniers, pour soutenir l'Arrière-garde, en mettant pied à terre, au cas qu'elle puisse être attaquée.

Chaque Colonne doit avoir le même nombre de Troupes tant Infanterie que Cavalerie. Des pelotons d'Infanterie doivent être détachés, pour marcher sur les hauteurs de distance en distance afin de couvrir les flancs de droite & de gauche ; il faut observer de marcher très-lentement à la tête, parce que sans cela les dernières Troupes ne pourroient suivre, & l'on seroit obligé pour leur donner le tems de joindre, de faire faire alte à la tête, ce qui retarderoit la marche & fatigueroit les Troupes.

7^o *E S S A I S U R L' A R T*

Voyez la cinquième Planche.

Ces dispositions sont nécessaires, parce que, comme dans le pays de montagnes l'Ennemi ne peut attaquer qu'avec de l'Infanterie, il faut lui opposer la même Troupe; l'Artillerie est placée derrière l'Infanterie, parce que si l'Ennemi en force attaque vivement en tête, si le chemin où les Colonnes passent est assez large, on pourra faire passer en avant quelques pieces de canon, qui tirées à cartouche, éclairciront ses rangs & rallentiront son ardeur; si le chemin se trouve trop rétréci, & qu'il n'y ait place que pour quatre ou cinq hommes de front, par conséquent que l'Artillerie ne puisse se porter qu'à dos de Mulets, comme on y est très-souvent obligé dans les Alpes, alors l'audace doit suppléer au secours qu'on tireroit du canon, & il faut charger l'Ennemi la bayonnette au bout du fusil; manœuvre d'autant plus aisée à faire que l'Ennemi ne peut présenter un front plus considérable que celui qu'on lui oppose, & qu'on est maître des hauteurs. La Cavalerie ne marche à la suite que parce que, ne pouvant agir dans ce païs, il faut la couvrir par l'Infanterie. Les Equipages qui suivent sont assez défendus par les Colonnes qui les couvrent, & par l'Infanterie qui l'escorte. Cette Infanterie cependant doit joindre, autant que les circonstances le permettent, sans craindre de s'exposer; celle qui est sur

les hauteurs pour la renforcer, en cas que la tête de l'Armée soit attaquée. Le reste des Corps de Hussards pouvant aussi peu agir que la Cavalerie, est entièrement hors d'insulte : les Dragons qu'on a placés après, joignant l'Arrière-garde, peuvent, en mettant pied à terre, la secourir si elle est attaquée : les Troupes ainsi distribuées marcheront en sûreté ; celles qui peuvent agir facilement, couvrent & protègent celles qui ne le peuvent pas, & elles n'en font point embarrassées.

Il y a des païs de montagnes si difficiles, qu'il n'est pas possible de faire suivre la Cavalerie, soit parce qu'il faut s'emparer promptement d'une position, ou parce que l'Ennemi occupe les montagnes, & qu'il faut l'en chasser pour pouvoir avancer, ou enfin parce qu'il feroit fort difficile de l'y faire subsister ; dans ces occasions il faut laisser la Cavalerie derrière, & ne la faire joindre que lorsque le païs est entièrement libre d'Ennemis, qu'on est assûré de ses derrières, qu'on peut la faire agir, & qu'on a des fourrages pour la faire subsister.

Si on peut marcher sur quatre Colonnes, les dispositions doivent être les mêmes ; mais la tête des Colonnes sera plus foible en Infanterie, les hauteurs doivent être gardées également, & l'Arrière-garde assez forte pour résister à l'Ennemi ; la même disposition doit être faite pour une scule Colonne.

72 E S S A I S U R L' A R T

Si la marche se fait dans un païs de bois , les précautions dont on a parlé pour reconnoître les chemins que l'Armée doit tenir , & les Détachemens qui doivent partir la veille pour la devancer , doivent avoir lieu ; mais la disposition & l'arrangement des Troupes sont différens. Si par la situation du païs , l'Armée est forcée de marcher toujours dans les bois jusqu'au Camp , la Cavalerie & les Équipages doivent être aux trois Colonnes du centre ; mais il faut mettre de l'Infanterie à leur tête & à leur Arrière-garde : l'Infanterie marchera sur deux Colonnes , l'une à la droite & l'autre à la gauche de la Cavalerie & des Equipages , & l'on distribuera dans chacune de ces Colonnes d'Infanterie quelques Brigades d'Artillerie ; le reste marchera à la tête de celles des Equipages ; les flancs des quatre Colonnes doivent être couverts par des pelotons d'Infanterie placés de distance en distance , & qui suivent les Colonnes à quarante ou cinquante pas , sans jamais les perdre de vue.

Voyez la sixième Planche.

Si par la connoissance qu'on a du païs , ou mieux encore par le rapport des Officiers , qui ont conduit les Détachemens pour reconnoître , ouvrir & raccommoder les chemins , on sait que le païs est entrecoupé de bois & de petites plaines , les dispositions doivent entierement être changées ; il suffit que le second

Détachement

Détachement, qui, dans les autres cas, doit partir la veille, part deux heures seulement avant le Campement. Ce Détachement doit être composé d'Infanterie, d'Hussards & de Dragons; l'Infanterie pour fouiller les Villages & les bois, les Hussards pour pénétrer dans les bois où ils pourront entrer & éclairer la marche de l'Infanterie, & les Dragons pour soutenir le tout.

Quant à la disposition pour la marche de l'Armée, dans la supposition qu'on la mette sur cinq Colonnes, l'Infanterie doit en former deux, la Cavalerie les deux autres, l'Artillerie & les Equipages la cinquième. Si l'on croit avoir besoin d'Artillerie, on peut en distribuer une ou deux Brigades aux deux Colonnes d'Infanterie, & le reste pourra marcher à la tête de l'escorte des Equipages, qui sera défendue par le Régiment de l'Artillerie, auquel on joindra un Détachement d'Infanterie, qui en fera l'Avant-garde. La Cavalerie & les Dragons, autant qu'il sera possible, marcheront dans le pays le plus ouvert, & l'Infanterie dans le plus couvert; il faut faire en sorte de faire marcher ces premières Troupes sans passer dans les bois, & avoir toujours l'attention de donner à l'Artillerie & aux Equipages le chemin le plus aisé. Afin que les Colonnes marchent de même hauteur, il faut mettre à la tête de celles de Cavalerie une Brigade d'Infanterie:

l'on négligeoit cette précaution, qui assure la tête de ces Colonnes, la Cavalerie & les Dragons déborde- roient de beaucoup celles de l'Infanterie, ce qu'il faut éviter. L'Arrière-garde doit être d'Infanterie, de Ca- valerie ou de Dragons. Les Hussards doivent tous marcher sur les flancs de droite & de gauche & en avant de l'Armée.

C'est ainsi que l'on peut disposer la marche d'une Armée dans un pais de montagnes ou de bois ; mais il faut toujours se régler sur les circonstances & sur l'affiette du pais où l'on fait la guerre : s'il étoit tou- jours libre au Général de se choisir la route qu'il vou- droit, il devroit plutôt se régler sur le genre & sur le nombre de Troupes qu'il a, que sur la facilité du che- min : la Cavalerie ne peut agir que très-difficilement dans un pais de bois ; elle n'est d'aucune utilité dans un pais de montagnes, au lieu que l'Infanterie peut seule faire la Guerre avec fruit dans ces pais. Si l'on est in- férieur pour le nombre de Troupes, il faut choisir les défilés, parce qu'on peut toujours présenter à l'Ennemi un front égal au sien. Qui ne sait que Léo- nidas avec huit mille Grecs, au passage des Thermo- philes, arrêta l'Armée innombrable de Xercès qui ne put le forcer ?

Un pais de montagnes & de bois, lorsqu'il est par- faitement connu, devient un Théâtre plus favorable

pour les ruses de la Guerre, qu'un pais de plaine; il est vrai qu'il est difficile à connoître, & qu'il exige dans le Général plus de lumiere & plus de vigilance. Annibal fut entraîné dans des embuscades par ses guides mêmes: exemple mémorable pour un Général, qui prend des guides, ou peu affectionnés ou sans connoissance du pais; il ne sçauroit assez les éprouver, & souvent leur ignorance est plus dangereuse que la trahison même.

Il doit choisir pour former les Détachemens qui devancent l'Armée, des Soldats actifs & valeureux. Il est souvent arrivé que des guides & même des Détachemens entiers, saisis d'une vaine terreur, ont cru voir les Ennemis où ils n'étoient pas, & ne sçavoient point les appercevoir où ils étoient.

On doit connoître dans quel lieu l'Ennemi peut mettre des embuscades; ce n'est pas toujours dans les lieux les plus secrets qu'elles sont; c'est souvent dans les plus découverts. Plus les embuscades * se font à découvert, & moins on s'en méfie.

Les marches qui demandent le plus de précaution, sont celles qui se font de nuit, celles qu'on fait, pour ainsi dire, à la vûe de l'Ennemi, & celles qui doivent être secrètes.

Il faut éviter les premières autant qu'on le peut, surtout dans un pais de montagnes, parce que les

surprises sont plus inévitables, & que l'effroi du Soldat, qui suppose le danger toujours plus grand qu'il ne le voit, rend ces marches plus difficiles & très-dangereuses. Si l'on est battu, la retraite devient plus périlleuse que le combat même, & si l'on est vainqueur, cet avantage devient inutile, parce qu'on ne peut poursuivre l'Ennemi, soit à cause des embuscades qu'il pourroit avoir cachées pour assurer sa retraite, soit par

* *Salust. de Bello Jug.* la crainte de s'égarer. Les Numides, * qui avoient plus d'adresse que de force dans la Guerre, attaquerent Marius pendant la nuit, parce que, disoient-ils, les ténèbres leur auroient servi à s'échapper, s'ils avoient été vaincus, & qu'elles ne les empêchoient point, quand ils étoient vainqueurs, de poursuivre l'Ennemi dans un pais qu'il ne connoissoit pas, & qu'ils connoissoient parfaitement.

Mais si les circonstances exigent & forcent de marcher pendant la nuit, dans un pais de montagnes, il faut du moins que les chemins ayent été bien reconnus pendant le jour, que les guides marchent à la tête de l'Armée, que les rangs soient très-ferrés, pour que les Soldats ne se perdent point de vue, & qu'une partie des Troupes ne prenne pas un défilé pour l'autre, ce qui pourroit arriver dans l'obscurité, si l'Avant-garde alloit un peu trop vite, & si les Officiers devançoient trop leur Troupe. Les Grecs dans des occasions sem-

blables, au rapport de Xénophon, donnoient des armes plus pesantes à ceux qui marchoient à la tête, afin qu'ils fussent obligés d'aller plus lentement.

Dans les marches qui se font en vûe de l'Ennemi, outre les précautions qu'il faut prendre pour la sûreté des Troupes, & dont on a déjà parlé, il faut encore tâcher de l'éblouir par les apparences & par une ostentation souvent nécessaire dans ces circonstances ; donner à l'Armée autant de front qu'il est possible, étendre les intervalles des rangs & des Colonnes, sans cependant les affoiblir ; profiter d'une élévation, s'en emparer, y placer quelques Troupes, afin de faire soupçonner à l'Ennemi qu'il peut y en avoir derrière ; profiter d'un bois, & par des marches & des contre-marches faire passer & repasser les mêmes Troupes, pour faire croire à l'Ennemi qu'on est plus fort qu'on ne l'est réellement. On a vû des Généraux dans des occasions semblables profiter si bien du terrain : que par l'arrangement des Troupes, ils sembloient les multiplier aux yeux de l'Ennemi, & qui, quoique inférieurs en forces, paroifsoient avoir l'avantage du nombre, & le tenoient en respect.

Mais à moins que ce ne soit pour tromper l'Ennemi, un Général doit lui cacher ses forces & ses manœuvres ; ses forces, parce que s'il est supérieur, il ne manquera pas de profiter de cet avantage, & s'il est

inférieur, il éludera le combat : ses manœuvres, parce qu'il préviendra tous les desseins du Général, & qu'il s'instruit également par ses succès & par ses per-

* *Tut. Liv. Lib. 35.* Pirrhus * apprit l'Art de la Guerre aux Romains

* *Anto. nro de Solis.* qui le vainquirent. Les Mexicains * se servirent plusieurs fois contre Cortez & les Espagnols des ruses & de l'art de leurs vainqueurs, & le Czar Pierre Premier, comptoit pour rien une défaite lorsqu'elle lui servoit à acquérir des moyens pour vaincre à son tour.

On ne peut point établir des principes pour les marches secrètes, c'est à l'adresse du Général à profiter des circonstances ; c'est par la ruse qu'il doit échapper à la vigilance de l'Ennemi, & donner le change aux espions. On peut voir les marches du Grand Condé & de M. de Turenne de 1674, rap-

* *Mémoires de Feuquieres, Tome 2.* portées par M. de Feuquieres * dans ses Mémoires.

La dernière Guerre fournit un exemple mémorable d'une marche, qui prouve en même temps le génie vaste & pénétrant des Princes qui l'ont projetée, & l'intelligence des Officiers Généraux qui l'ont exécutée sous leurs ordres.

En 1744 l'Armée combinée de France & d'Espagne, commandée par son S. A. R. l'Infant & par S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, part pour aller attaquer le Roi de Sardaigne dans ses Barricades ; la

Colonne de la droite de Nice ; celle de la gauche de Briançon ; les deux autres du centre partagées en trois divisions , passent par différens cols pour entourer les Barricades , que le Roi de Sardaigne croyoit impénétrables.

Par la juste disposition de chaque Colonne & de chaque division , les Barricades se trouverent enveloppées ; elles furent si bien entourées & avec tant de célérité , que l'Armée du Roi de Sardaigne , pressée dans tous ses points , fut forcée , sans que ce Prince fût où porter du secours.

Quelque difficile qu'il soit de connoître parfaitement un pays de montagnes , cette marche suppose dans les deux Princes qui l'exécuterent , l'étude la plus réfléchie & la connoissance la plus profonde : on ne scauroit assez admirer la justesse des ordres , & la précision avec laquelle chaque Chef arrive à-peu-près en même tems au point où tout se réunit pour attaquer , & les précautions infinies qu'il a fallu prendre pour la subsistance de l'Armée , qui , dans une marche de onze jours dans un pays aride , ne manqua de rien.

Cette marche est un chef-d'œuvre , auquel le sceau de l'Antiquité la plus reculée ne donneroit pas un plus beau lustre , aux yeux même de ceux qui n'admirent & ne respectent que ce qui est éloigné de leur siècle.

Dans le passage des montagnes, s'il n'y a qu'une issue, c'est plus souvent par l'adresse que par la force qu'on peut s'en emparer. Le Duc de Valentinois voulant passer par la Toscane, & craignant que le chemin des Alpes ne lui fût fermé, envoya demander passage aux Florentins, & pendant cette négociation

* *Not. de Vigener sur Onozander.* il passa les Alpes sans attendre leur réponse.*

S'il y a plusieurs issues, il faut les faire toutes garder,

* *Histoire de François I. Tom. I. Liv. 1. par Varillas.* & n'en négliger aucune. En 1515 François I.* voulant passer en Lombardie, & ayant appris que des Suisses l'attendoient à différentes gorges de la montagne, il

envoya des Détachemens vers chacun de ces endroits, comme pour les forcer; & tandis qu'il les tenoit ainsi en échec, il passa avec son Armée par une autre gorge, que lui enseigna un Païsan des terres du Comté de Moret; mais lorsqu'on ne peut le tromper, & que les circonstances ne permettent point de se servir de la ruse pour cacher sa marche, il faut du moins prendre toutes les précautions qu'il est possible; un rien peut les faire manquer, le hennissement des chevaux, le feu de la pippe, le choc des armes, &c. pendant la nuit; la poussière, l'éclat des rayons du Soleil réfléchis par l'acier pendant le jour. Il faut prévenir tous ces inconvénients en marchant, autant qu'on le peut, dans des

* *Sandax, Croy, des Marches.* bois ou par des détours, en recommandant le silence aux Soldats, en abandonnant les juments* & les chevaux

chevaux qui hennissent, & généralement tout ce qui peut faire du bruit.

Mais, si malgré toutes ces précautions, les Ennemis supérieurs en force se sont emparés d'un passage, on ne peut les endéloger que par adresse ; on doit feindre d'attaquer un poste pour les y attirer, & s'emparer de celui qu'ils abandonnent ou qu'ils dégarnissent ; faire des diversions, simuler une retraite & même une fuite ; examiner s'il n'y a pas quelques hauteurs qui les dominent, s'il y en a, les attaquer d'un côté opposé, afin que, tandis qu'ils sont occupés à se défendre, on puisse faire gagner à des Troupes le poste qui domine celui qu'ils occupent ; employer tout-à-tout la ruse & la force, & le plus souvent qu'on le peut, l'un & l'autre à la fois. Un Général Grec * fit mettre le feu à un bois qui étoit au pied d'une montagne, dont les Ennemis s'étoient emparés & qu'il vouloit franchir ; les flammes & la fumée obligèrent l'Ennemi de fuir & de lui laisser le passage libre.

On ne peut donner que des règles générales sur les dispositions qu'on doit faire des Troupes dans une Marche : ce sont plutôt des conjectures que des principes, parce qu'un Général d'Armée dépend toujours des circonstances ; c'est la situation & l'affiette du pays, le nombre des Troupes, la proximité de l'Ennemi, la facilité des fourrages, les passages dont l'Ennemi

s'est emparé, qui doivent le décider. En un mot quels que soient l'ordre & l'arrangement qu'on met dans les Troupes, il faut toujours qu'elles puissent se soutenir l'une l'autre, que les flancs soient gardés, que les devants soient assurés, que les chemins aient été reconnus & ouverts, & que dans quelque pais que ce puisse être, toutes les Colonnes puissent arriver & entrer dans le Camp en même tems & sans confusion.

C H A P I T R E V.

Des Camps dans la Guerre offensive.

PRENDRE une position avantageuse pour une Armée, choisir un terrain sûr & fort par son assiette, pour y asseoir un Camp & pouvoir y mettre l'Armée à portée de marcher facilement aux Ennemis, sans craindre d'en être inquiétée; enfin leur opposer des difficultés pour les empêcher d'y venir la harceler, est une des Sciences les plus essentielles au Général. Celui qui a ce talent, peut avec une Armée inférieure non-seulement tenir tête à l'Ennemi, mais encore faire échouer ses entreprises, le fatiguer pendant toute la Campagne par des marches & des contre-marches, qui ne mènent à rien, l'obliger à rester dans l'inac-

tion, & l'attirer enfin dans une position favorable où il puisse être moralement assuré de le battre, ainsi que fut en 1675 M. de Turenne qui, après avoir épuisé tout ce que l'art de la Guerre peut fournir de ressources, pour attirer dans un poste avantageux pour lui M. de Montécuculli, avoit enfin trouvé l'occasion de l'attaquer, lorsque la mort enleva M. de Turenne au moment de sa victoire.

Ou la Guerre est offensive ou défensive; comme l'une & l'autre demandent des manœuvres différentes, on ne les confondra point dans le même Chapitre; on parlera d'abord des Camps relatifs à la première, ensuite de ceux dont il faut se faire dans la seconde, ainsi que des occasions où il faut les retrancher. On supposera ces deux différens genres de Guerre, tantôt dans un pays de plaine, tantôt dans un pays de bois & de montagnes.

On suppose d'abord une Armée en Campagne dans le dessein de faire des conquêtes, soit en attaquant l'Armée ennemie, soit en avançant dans son pays, en la faisant reculer ou en attaquant quelqu'une de ses Villes.

Avant que de se mettre en Campagne, un Général doit être assuré du nombre de Troupes qu'il aura, être certain que ses magasins de Guerre & de bouche sont prêts, ainsi que tous les chariots, pontons &c.

84 ESSAI SUR L'ART

autres attirails nécessaires à une Armée , parce qu'il peut arriver des événemens qu'il est presque impossible de prévoir , & qui souvent changent les projets les mieux concertés. On a vu des Généraux qui , projetant une Guerre offensive , se sont vus forcés de se tenir sur la défensive , parce que des magasins qu'ils avoient ordonnés , n'ont point été assemblés par la négligence de ceux qui en étoient chargés ; parce que leur Armée a été affoiblie par les secours qu'ils ont été obligés d'envoyer ou à une autre Armée ou à des Alliés , ou à quelques Villes menacées par l'Ennemi ; de tels inconvénients dérangent entièrement le plan d'une Campagne.

Mais on suppose que le Général a les Troupes nécessaires pour faire une Guerre offensive , ou que les événemens des Campagnes précédentes forcent l'Ennemi à se tenir sur la défensive ; que l'Artillerie de Siège & de Campagne , que les chariots pour les transports sont prêts à marcher , que les magasins sont remplis , les chemins libres & assurés , les pontons & les batteaux rassemblés , soit pour le passage des Troupes ou pour le transport des vivres , en cas que le pais soit coupé de rivières ; alors un Général qui a les talens nécessaires , peut prévoir l'événement avant même que d'entrer en Campagne ; il peut savoir d'avance les marches qu'il fera , les Camps qu'il occu-

pera, & ceux dont l'Ennemi s'emparera pour s'opposer à ses entreprises.

La Guerre offensive dans un pays de plaine, est sans doute plus aisée que dans les montagnes. Là on agit ouvertement, les fourrages y sont plus abondans, le transport des vivres plus facile & les marches plus aisées. Ici celui qui connaît le mieux le pays, dont l'esprit est plus fertile en ressources & qui est le plus vigilant, quoiqu'inférieur en Troupes, a souvent l'avantage, du moins il a plus de facilité pour se maintenir & pour conserver les postes dont il s'est emparé; & quoiqu'il n'y en ait point qui ne puissent être tournés, son attention à profiter des avantages que le terrain lui présente, lui donnera toujours au moins l'égalité sur l'Ennemi.

Mais ou dans un pays de plaine ou dans un pays de bois ou de montagnes, quelque supérieure que soit l'Armée à celle de l'Ennemi, la moindre négligence dans le choix d'une position, peut rendre la supériorité des Troupes inutile & même nuisible; inutile si en voulant embrasser trop de terrain, on partage l'Armée de façon que l'Ennemi puisse tomber sur une droite ou sur une gauche sans qu'elle puisse être secourue; nuisible si en voulant la réunir dans un terrain trop étroit, les Troupes trop serrées ne peuvent agir sans s'embarrasser. Cette supériorité ne doit pas

faire négliger au Général la sûreté des Troupes dans leut Camp ; il doit veiller pour les maintenir dans l'ordre & la discipline la plus exacte ; il ne faut souvent qu'un ou deux échecs pour décourager le Soldat & lui ôter toute confiance ; les postes en avant doivent être bien gardés, les flancs assurés, les Détachemens vers l'Ennemi fréquens, enfin la vigilance & l'exactitude assurent le succès, la négligence & l'indiscipline sont la ruine de l'Armée la plus formidable ; & le mépris qu'on semble faire de l'Ennemi le rend plus audacieux. (a)

Dans quelque position que l'on soit, on doit éviter de prêter le flanc à l'Ennemi, & tâcher, autant qu'on le peut, d'asseoir son Camp dans une position forte par elle-même, de donner un appui aux ailes, d'assurer par des Détachemens les devants & les derrières, & surtout avoir attention, dans quelque païs qu'on se trouve, qu'il y ait des fourrages, de l'eau & du bois à portée du Camp.

Il faut observer de ne point asseoir un Camp sur le bord des rivieres, mais de laisser toujours entr'elles & le Camp un espace suffisant pour pouvoir ranger l'Armée en bataille : si l'on n'avoit cette attention, il pourroit arriver que l'Ennemi campé près ou loin de l'au-

(a) *Nil nütz in hoste despiciatur, quem spreveris valentiorum negligenter facies.* *Quint. Curt. Lib. 6. ch. 3.*

tre côté de ces rivières, étant averti de la position de l'Armée, viendroit pendant la nuit donner l'alerte au Camp, & par un feu de Mousqueterie & d'Artillerie mettre la confusion dans le Camp sans risquer de perdre un seul homme. De plus en campant l'Armée sur le bord des rivières, comment la pouvoir mettre en bataille, ou placer les Gardes avancées ? Par toutes ces raisons il faut qu'un Camp soit toujours placé au moins à quatre ou cinq cens toises d'une rivière, afin que les Gardes puissent être en avant sans être exposées, & que dans l'emplacement du Camp & l'enceinte des Gardes, l'Armée puisse trouver du fourrage au moins pour quatre jours, & plus, s'il est possible.

Il y a des positions qui paroissent très-fortes pour un Camp, mais qui peuvent être très-dangereuses ; si l'on n'a soin d'examiner si l'on peut en sortir facilement pour se mettre en bataille, & si l'Ennemi peut l'empêcher en fermant l'entrée & les issues, on s'expose à s'enfermer soi-même, ainsi que firent les Ennemis à Seneff en 1674, & en 1743 à Aschaf-fembourg.

Si l'on fait la Guerre dans un pais de bois, on doit prendre en général les mêmes précautions pour la sûreté des Camps ; mais il faut en changer la disposition selon la situation du pais ; il n'en est point, quelque rempli de bois qu'il soit, où il n'y ait quelques

plaines. Le choix & la force du Camp dépendent de la position de l'Ennemi & de l'assiette du païs : on doit toujours éviter de camper la cavalerie dans le bois, & surtout il faut donner un appui aux aîles ; faire occuper les bois par l'Infanterie & faire des abat-
tis en avant selon les projets qu'on peut avoir ; si les aîles sont appuyées à un Village, le retrancher & y placer de l'Infanterie, se couvrir d'une rivière autant qu'on le peut, à moins qu'on ne projette de marcher à l'Ennemi ; alors on doit éviter tous les obstacles qui peuvent empêcher de le joindre ; mais si quelques succès ou la supériorité des Troupes ne permettent pas de se décider pour l'offensive ouverte, il faut faire en sorte d'y parvenir, & en attendant se précautionner dans le Camp, établir des postes sur la rivière, dont on tâchera de se couvrir, avoir sans cesse au-delà des Détachemens de Hussards, qui, en la longeant, puissent empêcher les Partis Ennemis de la passer pour prendre les derrières du Camp, inquiéter les convois & attaquer les fourrages. S'il y a des bois peu éloignés du Camp, il faut y établir des postes d'Infanterie. Les Gardes de Cavalerie ne sont bien placées que dans une plaine ; cependant s'il se trouvoit entre deux bois un intervalle où elle pût agir & d'où l'on pût découvrir de loin, il faudroit y en mettre une ; mais placer des postes d'Infanterie dans le bois pour la protéger,

&

& sur lesquels elle pût se retirer, si elle étoit attaquée.

Dans quelque païs que ce soit, il est souvent nécessaire d'avoir des Corps détachés de celui de l'Armée, pour couvrir ou pour garder la communication avec une Place, pour empêcher l'Ennemi de fourrager trop près du Camp, pour conserver des fourrages, pour établir des contributions au loin, pour occuper quelque poste avantageux, pour engager l'Ennemi à se diviser & à s'opposer à ce Corps, pour couvrir le Camp en avant ou sur les flancs, selon le côté le plus dégarni ou le plus exposé, enfin pour avoir sans cesse des Détachemens sur l'Ennemi, ainsi que l'ont toujours pratiqué beaucoup de Généraux, & dans la dernière Guerre M. le Maréchal de Saxe. Ce Corps est plus ou moins considérable suivant l'usage que le Général veut en faire; mais ordinairement il est composé de Hussards, de quelques Régimens d'Infanterie des Troupes légères & d'une ou deux Brigades de Dragons. On verra dans la suite l'emploi qu'on doit en faire; mais dans quelque position qu'il soit placé, il faut que la communication soit gardée entre l'Armée & lui, qu'il puisse la joindre au premier ordre, & que son Camp soit assis de façon que le Général soit toujours informé par ce Corps des moindres mouvements de l'Ennemi.

Voyez la Planche septième.

Si la Guerre se fait dans un pays de montagnes, il y a toujours quelques petites plaines ou quelques vallées où l'on peut camper une Armée, ou en totalité ou du moins en partie; d'ailleurs dans ces pays on est presque toujours obligé de partager ses Troupes & de détacher plusieurs Corps pour garder des gorges & les communications entre chaque Corps, pour tâcher de gagner les flancs de l'Ennemi ou pour des manœuvres semblables; ainsi l'Armée n'étant pas réunie dans un seul Corps, on peut trouver à placer le plus considérable.

Un Général qui fait la Guerre dans un pays de montagnes, & qui, par la supériorité de son Armée, est dans le cas de l'offensive, doit s'attacher par les positions qu'il prend, à tourner l'Ennemi, à lui rendre les fourrages difficiles, à le fatiguer par des Détachemens peu nombreux, mais continuels, auxquels l'Ennemi sera obligé de s'opposer par un nombre de Troupes plus considérable, à tâcher de lui dérober une marche; & quoiqu'on ne doive jamais compter à la Guerre sur la négligence de l'Ennemi, cependant avec de l'activité & de la promptitude dans l'exécution, on a vu des Armées gagner un ou deux jours de marche sur les Ennemis, quoique commandés par des Généraux habiles. Si la vigilance de l'Ennemi em-

pêche le succès, il faut employer de nouvelles ruses, & ne point se rebouter, tenter toutes celles qui mènent au même but, quoique par différens chemins, en faisant attaquer quelques postes détachés pour obliger l'Ennemi d'y porter du secours, l'affoiblir par-là dans quelques endroits, & tâcher alors de l'y forcer ; en décampant soi-même & en feignant de vouloir pénétrer d'un autre côté, pour l'obliger d'abandonner un Camp & une position avantageuse, & l'attirer ainsi dans un poste plus foible ou par sa situation ou par l'étendue de paix qu'il sera forcé de garder, & par ces raisons trouver jour à l'attaquer avec avantage.

Enfin dans quelque paix & dans quelque occasion que ce soit, un Camp est toujours défectueux si ses flancs ne sont appuyés, si l'Ennemi peut facilement le tourner, si ses devants ne sont gardés, si ses derrières ne sont à couvert, si la communication avec ses Villes frontières n'est sûre & facile, s'il n'y a du bois, des fourrages & de l'eau, enfin s'il n'y a point de Détachemens en avant pour empêcher l'Ennemi d'en approcher.

Un Général, qui joint l'étude à l'expérience, doit lire dans l'intérieur du Général Ennemi, juger de ses desseins par la moindre de ses démarches. Tous ceux qui commandent les Armées ne peuvent avoir ce coup d'œil juste, ce génie prompt pour juger sur le champ

d'une bonne manœuvre ou d'une bonne position. Les uns ont excellé dans les marches, les autres dans la position des Camps, ceux-ci dans l'arrangement des Troupes en bataille, ceux-là dans la conduite au moment de l'action, d'autres dans les subsistances, d'autres dans les projets de Campagne. On a cependant vu de ces Hommes supérieurs, dont le génie & le cœur ont réuni & porté toutes ces qualités au dernier degré de lumière & d'élévation ; mais plus ils sont rares, plus on doit par un étude continue tâcher d'en augmenter le nombre, & s'efforcer de mériter d'être compté parmi ces Héros, l'honneur de l'humanité, les soutiens de leur Patrie & la gloire de leur Maître.

C H A P I T R E V I.

Des Camps dans la Guerre défensive.

LA Guerre défensive est plus difficile à faire, surtout dans un pays de plaine, que dans un pays de montagnes. Dans le premier, nul obstacle ne peut cacher à l'ennemi les mouvements & les manœuvres de l'Armée, au lieu que dans le second la situation des lieux empêche l'ennemi de les découvrir ; mais dans

quelque païs que ce soit , le choix d'un Camp dans la Guerre défensive , l'art de l'asseoir dans une position avantageuse , est ce qui prouve le plus le génie & les talens d'un grand Capitaine : outre la connoissance la plus exacte du païs , cette opération exige un coup d'œil prompt & pénétrant pour s'emparer des postes , qui par leur situation , peuvent empêcher l'Ennemi ou d'attaquer ou de pénétrer dans le païs. Il n'est pas difficile d'arrêter l'Ennemi par sa valeur , lorsqu'on est égal en force ; il est plus aisé encore de lui faire la loi , lorsqu'on a l'avantage du nombre ; mais celui qui pourroit la recevoir , doit chercher dans ses talens & dans son intelligence des ressources qui balancent la supériorité de l'Ennemi , ou qui le rendent d'égale force.

Un Général qui agit offensivement dans un païs de plaine ou de bois , tire le parti qu'il veut des circonstances ; il manœuvre comme il lui plaît , & n'a pas besoin de se régler entierement sur les mouvemens de l'Ennemi ; au lieu que celui qui est trop foible pour attaquer , est presque toujours obligé de n'agir , pour ainsi dire , que d'après l'Ennemi , & de régler ses manœuvres sur les mouvemens qu'il voit faire à l'Armée opposée , à moins que la supériorité de ses talens ne lui donne un avantage marqué sur le Général Ennemi.

Quoiqu'un Général soit toujours obligé de connoî-

tre parfaitement le païs, cette connoissance lui devient plus nécessaire dans la Guerre défensive. Il doit empêcher l'Ennemi d'entrer dans son païs & d'y faire quelque Siège ; projet qu'il ne peut exécuter qu'en s'emparant des positions les plus avantageuses, & de celles qui couvrent les Villes qui pourroient être menacées, en assurant son Camp par des dispositions justes, en gardant ses devants, ses derrières, ses fourrages, ses magasins & la communication de son Camp avec les lieux où sont ses magasins, en tâchant d'inquiéter l'Ennemi dans ses convois & dans ses fourrages, en le harcelant dans son Camp, en le fatiguant par des Détachemens peu nombreux, auxquels l'Ennemi sera obligé d'en opposer de plus considérables ; ces manœuvres ménagées à propos, le distrairont des entreprises qu'il pourroit former contre l'Armée.

La supériorité de l'Ennemi, l'assiette du païs, des Campagnes malheureuses, doivent décider si le Camp doit être retranché ou non : les retrachemens des Camps exigent plusieurs observations. Il est facile, dit ^{* Liv. 1.} Végece, ^{* Ch. 3.} de retrancher un Camp lorsque l'on est éloigné de l'Ennemi ; mais cette opération est très-difficile lorsqu'il est près. Les Romains, selon lui, étoient dans l'usage de mettre alors toute leur Cavalerie & la moitié de leur Infanterie en bataille, pour couvrir les Troupes qui travailloient aux retrachemens. César

en Espagne se fortifioit ainsi sous les yeux même d'Af-
franius & de Petreius, sans qu'ils s'en apperçussent.

Avant de retrancher un Camp en plaine, il faut observer dans quelle position le terrain a permis qu'on établit le Camp, s'il ne peut être tourné, s'il couvre entierement le pais qu'on veut garder ou les Villes pour lesquelles ou a le plus à craindre, si les dertieres sont libres, si les fourrages y sont abondans, si les vi-
vres peuvent y venir facilement, s'il y a de l'eau & du bois, si l'Ennemi ne peut entrer dans le pais qu'après avoir forcé le Camp: si toutes ces circonstances se trouvent réunies, il est avantageux de le retrancher.

Un Général ne doit jamais se reposer sur la supé-
riorité du nombre, il ne doit pas même négliger de fortifier son Camp: quand même il feroit une Guerre offensive, ces retranchemens ne l'empêcheront point de marcher à l'Ennemi, quand il le jugera à propos; mais son Armée y sera à l'abri des courses de l'En-
nemi. César ^{*}, qui n'avoit pas moins de bonheur que d'intrépidité, après avoir rangé tout le pais de Beau-
vais, venant comme un Conquérant sûr de la vic-
toire, mais manquant de fourrages, obligé par consé-
quent d'assoir l'Armée pour grossir les Détachemens qu'il envoyoit fourrager, prit avant tout la précau-
tion d'environner son Camp de nombreuses fortifica-
tions.

** Com-
mentaires de
César.*

Si l'on craint de fatiguer les Troupes, ou d'affoiblir l'Armée en employant une partie des Troupes à ces travaux, il faut se servir de tous ceux qui suivent l'Armée; il feront le même ouvrage que les Soldats; rien ne rend plus industrieux & plus laborieux que le péril commun. Lors du Siège de Carthage, les femmes, les enfans & les vieillards travailloient eux-mêmes; & leurs travaux réunis retarderent du moins quelque tems la prise de cette Ville. César, pour ne point fatiguer ses Troupes, n'employoit que les gens de la Campagne à retrancher ses Camps.

Il y a plusieurs manieres de retrancher un Camp, par des lignes partant de la droite couvrant tout le front du Camp jusqu'à la gauche; ces lignes dans leur étendue ont de distance en distance des redoutes & des angles, & la ligne dans sa longueur forme les courtines. En avant on creuse un fossé large & profond, quelquefois on y joint un chemin couvert qu'on palissade & l'on fraise tout le front des lignes. Pour les rendre encore plus fortes & plus difficiles à forcer, on creuse des puits en avant du chemin couvert. Ces puits sont rangés en échiquier, ils ont six pieds de profondeur & cinq de large, & ont la forme d'un cône renversé. Telles étoient les lignes que M. le Maréchal de Berwick fit faire en 1734, à nos lignes de circonvallation devant Philisbourg; à cela près qu'il

qu'il n'y avoit point de chemin couvert; sans doute ces lignes sont formidables & même très-difficiles à attaquer; mais il faut beaucoup de tems pour les construire, & si l'on ne peut avoir assez de païsans pour y travailler, on est obligé d'y employer les Troupes pour accélérer l'ouvrage, ce qui non-seulement les fatigue, mais encore en fait périr beaucoup, parce que les remuemens de terre causent de grandes maladies, surtout si elle est marécageuse ou trop grasse. Outre le tems considérable qu'elles enlevent, ces lignes sont défectueuses, en ce qu'il y en a peu d'attaquées qui ne soient forcées, & que si l'Ennemi perce par quelque endroit, les Troupes qui les gardent sont obligées de les abandonner & de se retirer, pour n'être pas attaquées en tête & en flanc.

La Méthode de M. le Maréchal de Saxe paroît bien supérieure à ces lignes; elle embrasse un espace d'une aussi grande étendue, sans cependant en diminuer le travail, parce qu'au lieu de lignes ce sont des redoutes, qui exigent un ouvrage aussi considérable, pour former les quatres faces & le chemin couvert, que les lignes dans toute leur longueur. Au Siège de Maestrick en 1748, il se servit de ces redoutes au lieu de lignes; chacune étoit à quatre-vingt toises de distance, étoit fraisée, le chemin couvert palissadé; ces redoutes présentoient un angle dans la Campagne,

par conséquent se protégeoient mutuellement ; elles pouvoient contenir chacune un Bataillon.

Son projet étoit de faire occuper toutes les redoutes , supposé que l'Ennemi fût venu pour attaquer l'Armée ; de placer entre chacune dix pièces de canon & de ranger derrière l'Armée en bataille , l'Ennemi auroit été obligé de forcer les redoutes avant d'attaquer l'Armée , ce qu'il n'auroit pas fait sans perdre beaucoup de monde ; mais en supposant qu'il les eût forcées , comment sans se désunir , seroit-il entré dans les intervalles des redoutes ? L'Armée étant derrière en bataille , l'auroit chargé sans lui donner le tems de se reconnoître , & par conséquent il est probable qu'elle l'auroit battu . En suivant cette maniere de retrancher un Camp , si quelques Bataillons Ennemis forcent par exemple deux ou quatre redoutes , ils n'oseroient certainement pas s'avancer tant que les autres résisteront ; ainsi l'on peut , en détachant quelques Brigades , les faire marcher au secours des Bataillons , qui ont été forcés dans leur redoute & les reprendre , ou , sans rien déranger dans l'ordre de bataille , détruire à coups de canon les Troupes qui s'en feront emparées ; enfin il paroît que cette Méthode est excellente en ce qu'il est prouvé que l'Armée ne seroit point battue , quand même toutes les redoutes seroient forcées , parce qu'elle n'auroit point souffert , qu'elle

feroit demeurée en bataille avec tout son canon, & que l'Ennemi feroit obligé de livrer un second combat. Les lignes au contraire n'ont pas le même avantage ; toutes les Troupes, ou du moins la plus grande partie les bordent ; le canon est placé de distance en distance ou sur les angles des redans ou sur ceux des redoutes : si un seul endroit est forcé, l'Armée est battue & le canon pris, parce que l'Ennemi l'attaque sur tout son front, & que l'Armée étant occupée en tête, les Troupes qui sont entrées prennent en flanc les lignes, par conséquent elle est nécessairement enveloppée, si elle ne se retire promptement.

Les lignes ne sont bonnes que lorsqu'on veut garder une grande étendue de pais, & couvrir une frontière des incursions de l'Ennemi : un Camp retranché n'a jamais que deux lieux de front plus ou moins ; au lieu que des lignes pour couvrir un pais, en ont quelquefois jusqu'à dix ; mais on pense que pour couvrir un pais, il suffit d'avoir des points d'appui, & qui soient en force & bien retranchés avec des patrouilles continues le long des postes, & à chaque poste des signaux de jour & de nuit. Il n'est pas nécessaire que les patrouilles soient fortes, pourvu qu'elles se succèdent les unes aux autres, & qu'elles se croisent continuellement, elles suffisent afin que l'Ennemi ne puisse passer sans qu'on en soit averti. Il est certain que l'En-

N 11



nemi n'osera passer entre les postes fort ou foible ; s'il passe en force , il sera certainement coupé , & ses convois lui seront entierement interdits ; s'il ne passe que des Partis , ils n'en seront coupés que plus facilement ; d'ailleurs des lignes de cette espéce demandent beaucoup de travail , & même plusieurs années pour les achever.

* *Mém. du Maréchal de Villars*, Tom. 3. Les lignes de Stolhoffen * sont une preuve que quelque fortifiées qu'elles soient , elles ne sont pas impénétrables. M. le Prince de Bade avoit employé un tems considérable à les construire ; il n'avoit rien oublié pour les rendre très-fortes , & on les regardoit comme imprénables : cependant M. le Maréchal de Villars les força en 1707 en très-peu de tems , & sans perdre un seul homme.

Il y a encore plusieurs exemples de ces lignes , qui , embrassant une trop grande étendue de terrain , ont été forcées : celles de Flandres gardées par les François , furent forcées en 1705 par le Duc de Malboroug , & plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter.

La Méthode de M. le Maréchal de Saxe pour retrancher un Camp , paroît encore très-bonne dans un pais de bois entremêlé de petites plaines ; les redoutes seroient élevées dans la plaine ; & dans le bois on feroit des lignes , selon l'usage ordinaire , avec des redans placés

à côté l'un de l'autre à quatre-vingt toises de distance ; il y auroit au-devant un fossé palissadé, & les lignes, ainsi que les demi-lunes, seroient fraisées ; on mettroit derrière ces lignes, qui ne peuvent avoir une grande étendue, parce qu'elles ne sont que sur une partie du front du Camp, les Troupes nécessaires pour les défendre, on feroit derrière un abattis considérable, on entre-lisseroit les branches des arbres l'une dans l'autre, & l'on laisseroit quelques ouvertures assez grandes, pour permettre aux Troupes qui gardent les lignes de passer, au cas qu'elles fussent forcées & obligées de se retirer ; le canon seroit placé en face de ces ouvertures ; le reste de l'Armée seroit en bataille derrière ces abattis & les demi-lunes à cent cinquante pas au plus. Les abattis doivent être derrière les lignes environ à soixante ou quatre-vingt pas, & non devant, parce que c'est un nouvel obstacle auquel l'Ennemis ne s'attend pas. Des abattis faits avec soin avec de gros arbres ne peuvent être détruits que par du canon, ce qui prend un tems considérable ; s'ils étoient devant les lignes ce seroit sans doute un rempart de plus, mais qui deviendroit inutile & peut-être nuisible, parce que l'Ennemis en tirant dessus pour se faire jour, enverroit dans les lignes les éclats des arbres fracassés par le canon, ce qui seroit plus de mal que le canon même.

Voyez la Planche huitième.

Dans un pays de montagnes, les dispositions pour les retrachemens sont différentes; il est impossible d'y trouver des plaines assez grandes, pour ranger une Armée en bataille & pour la mettre derriere des redoutes, comme en un pays de plaine: on ne peut retrancher que des gorges, des cols & des passages; les redoutes ne suffroient pas, parce qu'il faut non-seulement garder les gorges, mais encore occuper les hauteurs. Or sur les montagnes il n'y a pas bien souvent un pied de terre, comment donc y éléver des redoutes? Il faut alors se servir des secours que le pays peut fournir, soit en entassant pierre sur pierre ou en faisant des abattis bien joints, & par ce secours se construire des lignes assez fortes, pour mettre le Soldat à couvert du feu & de toute insulte. Dans un pays de plaine on accommode, pour ainsi dire, le terrain à ses manœuvres; dans un pays de montagne on adapte ses manœuvres au terrain; mais dans quelque pays que ce soit, il faut se servir de tous les secours de l'Art pour retrancher les Camps; dans le pays de montagnes on a de plus les inégalités du terrain qui rendent à l'Ennemi l'approche des lignes plus difficile. Quoiqu'il soit presque impossible, dans un pays de montagnes, qu'un Camp puisse être attaqué de front, il ne faut cependant rien négliger pour le faire garder; mais il faut retrancher avec soin les gorges par où l'on pourroit

être tourné , s'assurer des hauteurs qui dominent , parce que l'Ennemi , sans avoir le dessein d'attaquer en front , l'amusera pendant le tems qu'il fera prendre à des Troupes un long détour , pour pénétrer jusqu'au Camp d'un autre côté. Si Léonidas ^{*} avec ses huit mille Grecs , *Diodore de Sicile , Liv. 17. Ch. 4.* se fût emparé de toutes les gorges & de tous les chemins & hauteurs par où il pouvoit être coupé , comme il avoit fait du passage des Thermopyles , jamais Xercès avec son Armée innombrable n'auroit pu le forcer dans les défilés qu'il gardoit. Les trois combats de Fribourg sont un exemple mémorable de la nécessité d'assurer ses derrières , & d'occuper les postes par lesquels on pourroit être tourné. M. de Mercy attaqué par deux Généraux de la plus haute réputation (le grand Condé & M. le Vicomte de Turenne) prit de si bonnes positions dans ces trois attaques , que , quoique forcé de se retirer & suivi d'un poste dans un autre , il ne put jamais être tourné & qu'il fit paisiblement sa retraite par la vallée de Saint Pierre , sans jamais pouvoir être entamé par l'Armée Françoise.

Les retranchemens ne doivent pas être éloignés du Camp de plus de deux cens cinquante à trois cens toises , qui font de cinq à six cens pas , & le Camp doit être divisé en trois parties ; cet éloignement fera que les Troupes seront à portée d'examiner quels sont les endroits les plus faciles à être emportés , & qui ont

le plus de besoin d'être secourus, afin qu'elles puissent s'y porter avec plus d'ordre, de vitesse & de facilité : au lieu que si l'on n'observe pas cette distance, il arrivera, comme on l'a vu quelquefois, que les Troupes n'ayant pas assez de terrain pour se mettre en bataille, la confusion & le désordre empêcheront leurs manœuvres, & l'Ennemi aura forcé les lignes, avant qu'elles puissent s'y opposer.

Mais dans un pays de montagnes, il ne suffit pas de ne pouvoir pas être tourné, de profiter si bien des avantages du terrain, que l'accès du Camp soit très-difficile à l'Ennemi, d'ajouter l'art à la nature & de couvrir entièrement le pays qu'on veut garder ; il faut encore rendre la communication du Camp avec les Villes voisines où sont les magasins de guerre & de bouche, sûre & facile : si une de ces qualités manque, le Camp est exposé, l'on ne peut tout au plus s'y arrêter qu'autant de tems qu'il en faut pour retarder la marche & les projets de l'ennemi. Comme il n'est presque point de poste, ainsi qu'on l'a déjà dit, qui ne puisse être tourné ou dominé, il ne faut retrancher le Camp qu'autant que les retranchemens peuvent être un obstacle à l'Ennemi, & qu'ils peuvent donner le tems de se retirer pour occuper un autre poste.

Lorsque l'Ennemi entreprend le Siège de quelque Ville, & qu'on veut le secourir, ou faire lever le Siège,
 quoiqu'avec

quoiqu'avec une Armée inférieure, il faut chercher un terrain fort par son assiette, le retrancher suivant sa position; si c'est en plaine, selon la méthode dont on a parlé ci-dessus; dans les montagnes, selon les secours que la nature du pays peut donner, se servir des retranchemens comme d'un asile sûr, pour faire des courses sur l'Ennemi, pour attaquer ses fourrages, ses convois & pour le forcer de lever le Siège, tant par les fatigues du Siège qu'on fait traîner plus long-tems qu'il n'avoit projeté, que par la disette où l'on le réduit & par les inquiétudes continues que l'Armée retranchée lui donne. Metellus * leva le Siège de Zama, parce que lorsqu'il vouloit donner l'assaut à la Place, Jugurtha l'attaquoit de tous côtés avec son Armée, & le Général Romain étoit forcé d'abandonner l'attaque de la Place pour repousser Jugurtha.

* *Sallust.*
Bell. Jugur.

Il est encore des occasions où l'on retranche des Camps sous des Places; on peut voir dans les Mémoires de M. de Feuquieres, * dans quelles circonstances ces retranchemens sont nécessaires: en rapportant plusieurs exemples de cette espèce de Camps, il semble les condamner lorsqu'on s'attache trop à les fortifier; parce que, dit-il, la perte du Camp entraîne la perte de la Ville. La réflexion de M. de Feuquieres suppose qu'on négligeroit la défense de la Place pour les retranchemens, ce qui n'est point ordinaire; mais sans combattre cette

* *Mem. de*
M. de Feu-
quieres, ch.
4.

opinion, on peut avancer que la meilleure méthode de défendre une Place, c'est d'opposer toujours de nouveaux obstacles à l'Ennemi qui se fatigue, qui perd de ses forces, dont l'ardeur se rallentit & qui souvent se rebute; d'ailleurs plus on l'arrête ou par des retranchemens extérieurs ou par des tranchées qu'on avance vers lui (ainsi qu'on l'a pratiqué au dernier Siège de Prague en 1742) & plus la Place a le tems de se fortifier en dedans. Rhodes appartiendroit encore à ses défenseurs, s'ils n'avoient pas été trahis: également fortifié au-dedans & au-dehors, chaque retranchement étoit un obstacle à l'Ennemi d'autant plus difficile à surmonter, qu'il étoit défendu par des Soldats pleins d'honneur & de zéle pour la Religion, & chaque retranchement à forcer, étoit l'occasion de nouveaux combats. Tandis que les fortifications extérieures retardoient l'Ennemi, & qu'on n'y respiroit que le carnage & tout ce que la Guerre a de plus affreux, l'intérieur de la Ville étoit tranquille; le Général y rassembloit son Conseil, il prenoit de nouvelles lumières; le Soldat fatigué y alloit réparer ses forces, & la confusion ne regnoit que parmi les Ennemis.

On ne s'arrêtera pas davantage à ce genre de retranchemens, qui regardent plutôt les Siéges que les Camps.

Dans un païs de plaine on campe pour long-tems,

parce qu'on est, pour ainsi dire, assuré qu'aucune des manœuvres de l'Ennemi ne peut être si bien cachée qu'on ne puisse la prévenir, mais dans un pays de montagnes, à peine est-on assuré d'occuper le lendemain le même poste qu'on occupoit la veille : il faut donc faire en sorte de camper dans un endroit d'où, si l'on vient à être attaqué avec force & avantage, l'on puisse parvenir sans danger à une autre poste & échapper à l'Ennemi. L. Minutius, * faisant la Guerre contre les Eques, & ne cherchant qu'à les éviter, s'enferma dans des défilés, se couvrit de montagnes à droite & à gauche & derrière lui : les Eques s'emparerent du seul endroit par où il pouvoit sortir ; par cette position ils lui coupèrent les vivres & les fourrages, & sans Cincinnatus qui vint au secours des Romains, & qui enferma les Eques entre l'Armée de Minutius & la sienne, ce Général auroit été obligé de se rendre sans combattre.

Il paroît cependant également dangereux de choisir ou de ne point choisir les lieux, qui ont un plus grand nombre d'issues ; d'un côté, parce que si l'on est attaqué dans un Camp enfermé par des rochers, ou enfermé dans un vallon qui n'a qu'un ou deux débouchés, il est très-difficile de se débarrasser de l'Ennemi ; de l'autre, si le terrain dont on s'est emparé a plusieurs fentiers ou plusieurs gorges par où l'Ennemi puisse

Oij

* *Tit. Liv.*
Dec. 1. L. 3.

aisément investir le Camp, il faut beaucoup de monde pour garder les défilés. C'est au Général, dans ces occasions, à disposer si bien les Troupes, à si bien maintenir l'ordre & la discipline dans le Camp, à faire faire les patrouilles avec tant d'exactitude, qu'il se mette à l'abri de toute surprise.

Il ne doit point y avoir de différence entre une Ville bien policée & un Camp bien ordonné; l'ordre le plus sévère y doit être observé. Si une discipline exacte n'y regne pas, si le Soldat est maître d'en sortir, ou d'y rentrer à son gré, les espions ne manqueront point d'en profiter. Si le Camp est mal fait, s'il manque de vivres, d'eau, de bois ou de fourrages & que le Soldat ait à se plaindre justement, on a tout à risquer de son découragement. Souvent c'est par le peu d'ordre qui y regne, que les bruits sourds se répandent dans le Camp & que l'effroi gagne les Soldats: des Troupes épouvantées sont vaincues avant d'en venir au combat.

Il faut éviter dans un pays de montagnes, les lieux qui peuvent être facilement inondés, soit par la fonte des neiges, soit par des torrens, qui dans certaines saisons ne paroissent que de faibles ruisseaux, & qui dans d'autres grossissent & entraînent tout ce qu'ils rencontrent. Tels sont ceux dont parle M. de Feuquieres,

* *Mém. de Feuquieres, ch. 34.* 1690, & qu'il emporta sur les Barbets. La proximité

des bois est souvent à craindre ; l'Ennemi peut y mettre le feu & porter l'incendie jusques dans le Camp. Le Général doit encore faire attention à la nature des eaux, qui peuvent être très-bonnes pour les Habitans du païs, & dangereuses pour les Etrangers ; telles font celles de plusieurs endroits de l'Italie par rapport aux François. Dans le même païs les eaux de certains ruisseaux ou des rivières sont dangereuses ; & celles des fontaines & des puits sont très-saines.

On peut voir dans Végece, Santa-Cruz, Montecuculli, Puyfégur, quelle doit être la police d'un Camp, soit qu'il soit retranché ou non. On ne scauroit prendre assez de précautions pour sa sûreté ; elle dépend de la capacité du Général & de la discipline qu'il fait observer à ses Troupes.

C H A P I T R E V I I.

De l'Escorte des Convois.

LA conduite des Convois est une des opérations les plus importantes & les plus difficiles. L'éloignement de la Ville d'où ils partent, les dangers auxquels ils sont exposés par les différens Partis qu'ils peuvent rencontrer, l'éloignement & les forces de l'Ennemi, l'étendue & la nature du païs que l'on a à

110 ESSAI SUR L'ART

parcourir si c'est un pais de plaine ou de montagnes, le nombre des chariots, la qualité des Convois, s'ils sont en argent, en munitions de Guerre ou de bouche, extraordinaires ou journaliers, doivent régler le Général dans le plus ou moins d'escorte qu'il doit leur donner, dans le plus ou le moins d'Infanterie ou de Cavalerie dont elle doit être formée. Des escortes trop nombreuses fatiguent inutilement les Troupes; si elles sont trop faibles, elles sont battues. Il est

* Art. de
la Guerre, T.
1. chap. 4.
art. 2.

aussi dangereux, dit le Maréchal de Puylégur, * de donner à un Convoi deux mille hommes d'escorte, lorsqu'il n'en a besoin que de mille, que de n'en donner que cinq cens lorsque mille sont nécessaires. Dans le premier cas on fatigue inutilement les Troupes, dans l'autre on s'expose à perdre le Convoi.

Toutes ces considérations supposent dans le Général des lumières infinies. On ne pourra faire une juste disposition de ses Troupes, que par une connoissance exacte du pais, (la base de toutes les manœuvres.) Si l'on ignoroit les endroits les plus propres à cacher des embuscades, où sont les ponts & les gués, quels sont les passages les plus dangereux & par où l'Ennemi peut venir attaquer; si c'est en tête, en flanc ou par derrière, on n'agiroit qu'au hazard, & l'on ne feroit que des dispositions vagues, sans égard à la situation des lieux & à l'assiette du terrain. Si l'on étoit attaqué,

comme sans cette connoissance on n'auroit pu prévoir ni la disposition de l'attaque ni les manœuvres nécessaires à faire pour se défendre, les ordres seroient exécutés sans précision & les manœuvres sans justesse, les Troupes mal disposées, & par conséquent chaque Arme ne pouvant se secourir & se soutenir mutuellement, seroit bientôt dispersée ou battue, & le Convoi enlevé.

L'Officier Général qui commande le Convoi doit, pour l'assurer, distribuer ses Troupes de façon qu'elles puissent mutuellement se secourir. Le choix des Troupes qui doivent former l'escorte est arbitraire, c'est la nature du pays qui en détermine la qualité; dans un pays de montagnes & de bois, on doit se servir d'Infanterie, de Hussards ou de Dragons; ces Hussards ou ces Dragons doivent marcher en avant & sur les flancs, fouiller les bois, sonder les gorges & s'assurer des défilés. Dans un pays de plaine, l'escorte doit être composée d'Infanterie, de Cavalerie, de Hussards ou de Dragons; mais dans l'un & l'autre pays, il ne faut jamais s'avancer sans envoyer des Détachemens à la découverte.

Si le Convoi marche dans un pays de montagnes, beaucoup de Cavalerie, seroit inutile & ne feroit qu'embarrasser, parce qu'elle ne pourroit agir que très-difficilement, au lieu qu'elle est très-utile dans

112 E S S A I S U R L' A R T

un païs de plaine. On ne peut se passer d'Infanterie dans quelque païs que ce soit, surtout quand l'Ennemi peut agir avec la sienne. Dans un païs de plaine, comme il lui faut un appui, c'est à la Cavalerie à lui en servir; dans un païs de montagnes elle peut aisément faire seule la Guerre.

Dans ce dernier cas, l'Officier qui commande l'escorte doit mettre un Corps d'Infanterie à la tête, un autre au centre & un troisième à l'Arriere-garde, distribuer des petites Troupes de distance en distance, à droite & à gauche, observer surtout de s'emparer des hauteurs: les Hussards seront partagés à l'Avant & à l'Arriere-garde; & pour être assuré d'une recherche exacte, à mesure que le Convoi avancera, quoique ceux de l'Avant-garde aient déjà fouillé les gorges, les bois, les vallées, les villages & les ravins, ceux qui sont à l'Arriere-garde iront encore dans ces mêmes endroits faire de nouvelles découvertes; ces précautions ne sont jamais inutiles & ne retardent point le Convoi. Ces petits Détachemens doivent avancer dans le païs autant qu'ils le pourront, sans jamais s'exposer à être coupés, les Hussards le pistolet ou le musqueton à la main & les Dragons avec le fusil; afin qu'ils puissent en tirant avertir le Commandant de l'escorte qu'ils ont rencontré l'Ennemi, & qu'il ait le tems de faire ses dispositions pour se défendre & sauver le Convoi.

On

On peut avancer jusqu'à ce que l'on découvre l'Ennemi ; mais au premier signal on doit s'arrêter, & les Capitaines du Convoi doivent faire parquer leurs charriots, ou, si le terrain ne le permet pas, les faire tenir très-ferrés, les doubler & laisser entre chaque chariot doublé quatre pas de distance, qu'on remplira d'Infanterie ; par ce mouvement, on raccourcira l'étendue de terrain que les charriots tencient, & l'on rapprochera les Troupes l'un de l'autre, afin qu'elles aient plus de force & de consistance, & qu'elles puissent plus facilement se secourir.

Il est rare & comme impossible que dans un pays de montagnes, l'Ennemi puisse attaquer en même tems l'Avant-garde, l'Arrière-garde & le centre ; si cependant il trouvoit jour à former ces trois attaques à la fois, si l'on suit les dispositions dont on vient de parler, il trouvera partout des Troupes prêtes à le recevoir ; il ne pourra s'empêcher des hauteurs qu'en lesattaquant ; mais les Troupes qui les occupent ayant déjà l'avantage du terrain, les repousseront aisément, & par le renfort que l'Officier, qui commande l'escorte doit tâcher de leur faire passer, elles s'y maintiendront, protégeront le Convoi, & l'Ennemi ne pourra attaquer que par une ou trois gorges.

Si l'Ennemi ne forme qu'une attaque, il ne faut y porter qu'une partie des Troupes, parce qu'il y auroit

à risquer que cette attaque ne fût faite que pour y attirer toutes les forces du Détachement, qui réunies dans ce seul endroit, laisseroient à l'Ennemi embusqué la facilité de tomber sur la partie du Convoi, qui dépourvue de Troupes, seroit sans défense. Il ne faut point que les Troupes de centre marchent au secours de l'Avant-garde, si c'est elle qui est attaquée, ni celles de l'Arrière-garde au centre, si c'est le centre qui est attaqué ; mais on doit rassembler une partie des Troupes qui bordent le Convoi, & les porter dans l'endroit attaqué ; quelque resserré que soit le pais, il est facile de faire longer le Convoi par l'Infanterie, ce qui seroit impossible avec de la Cavalerie. Lorsqu'on rencontre une gorge qui traverse le chemin que tient le Convoi, il faut la masquer par une Troupe d'Infanterie, qui doit y rester jusqu'à ce que l'Arrière-garde l'ait jointe ; alors elle rejoindra son premier poste en longeant le Convoi ; il est toujours à supposer que cette gorge a été fouillée par les Détachemens en avant.

Si l'escorte est composée d'Infanterie & de Dragons, on peut faire mettre pied à terre à ces derniers pour donner plus de force au secours, & leurs chevaux seront attachés aux charriots ; si ce sont des Hussards, & que la situation du pais ne leur permette pas d'être utiles étant à cheval, ils peuvent aussi mettre pied

à terre, pour ne pas embarrasser l'Infanterie, & lui être au moins de quelque utilité. Les Hussards sont des Troupes qu'on peut employer dans toute occasion, & quoiqu'ils ne puissent pas être d'un aussi grand secours que les Dragons par la différence de leurs armes, ils peuvent cependant occuper une partie des Troupes ennemis, & par là faciliter à l'Infanterie le moyen de les battre, ou du moins de les obliger à se retirer.

Les Hussards sont d'autant plus nécessaires dans l'escorte des Convois, qu'ils voltigent de tous côtés & qu'ils sont très-agiles pour fouiller exactement un païs, qu'ils ne laissent rien sans l'avoir reconnu, à moins que des bois trop épais ou que d'autres obstacles ne les empêchent de pénétrer plus avant; alors ils protégent l'Infanterie qui se glisse plus aisément dans les endroits où ils n'ont pu entrer. En un mot dans quelque païs que ce soit, il faut toujours avoir des Hussards, parce que le Commandant de l'escorte ne peut s'assurer que le païs soit exactement reconnu, s'il n'emploie que de la Cavalerie pour la découverte; non que la Cavalerie ne s'expose avec la même volonté & la même valeur que les Hussards; mais le cheval du Cavalier est moins léger que celui du Hussard; embarrassé d'une cuirasse & souvent de fourrages, il ne peut hasarder d'aller aussi loin sans s'exposer à être pris, parce qu'il ne peut se retirer avec la même

promptitude ; d'ailleurs le Hussard plus agile & plus au fait d'une découverte , fouille avec plus de soin & se précautionne davantage ; au lieu que le Cavalier qui ne marche qu'en Troupe , qui est habitué à être toujours commandé , & qui n'agit jamais par lui-même , ne peut fouiller qu'imparfairement.

Quoique la disposition des Troupes doive toujours être relative au pais où marche le Convoi , au flanc que l'Ennemi peut attaquer & au nombre de Troupes que l'on a , il ne faut cependant jamais négliger , dans quelque position qu'on se trouve , d'assurer la tête , le centre & les derrières ; mais avant de mettre le Convoi en marche , il faut faire la disposition en cas que l'on soit attaqué , afin que chaque Commandant de Troupe sçache où il doit se porter , & ce qu'il aura à faire dans le moment de l'attaque. Par la connoissance que l'Officier-commandant l'escorte doit avoir du pais , il peut sçavoir les endroits les plus favorables à l'Ennemi pour l'attaquer , & par conséquent faire sa disposition , eu égard à la situation du terrain. Généralement dans quelque manœuvre que ce puisse être , il faut toujours prévoir l'attaque , la défense & la retraite.

Comme dans les pais de bois il y a toujours quelques petites plaines , les Hussards & les Dragons peuvent agir plus aisément ; si l'attaque se fait dans le bois , il faut faire les mêmes manœuvres dont on a parlé par

rapport au pais de montagnes, à cela près qu'on peut présenter à l'Ennemi un front plus considérable & avoir les Troupes plus réunies, n'étant point obligé de se diviser pour occuper des hauteurs.

Dans un pais de plaine, l'Avant-garde & l'Arrière-garde doivent être de Cavalerie soutenue d'Infanterie, dans le centre l'Infanterie doit être prolongée à droite & à gauche des charriots & de la Cavalerie, partagée par Troupes sur ses deux flancs à cent ou cent cinquante pas de l'Infanterie. Sur les flancs du reste du Convoi on entremêlera de distance en distance des pelotons d'Infanterie & des sections de Cavalerie; dans cette position si la tête, le centre ou l'Arrière-garde sont attaqués, ces pelotons & ces sections doivent avoir ordre de marcher au secours.

Voyez la Planche neuvième, Fig. I^e.

Les Détachemens d'Hussards qui sont en avant ou sur les flancs, en avertissant que l'Ennemi est dans le pais & qu'il vient attaquer, donnent le tems de faire parquer les charriots & de réunir toutes les Troupes; alors l'Infanterie se placera dans le parc, la Cavalerie se mettra sur les flancs du front qui peut être attaqué, & les Hussards sur les flancs de la Cavalerie.

L'attaque d'un Convoi est toujours prompte & rapide; c'est la première charge qui décide du succès; qu'on l'enlève ou qu'on le manque, il faut se retirer

avec promptitude, par la crainte des secours qui pourroient lui arriver; il ne peut donc être attaqué que par de la Cavalerie, des Hussards ou des Dragons: il arrive cependant quelquefois que la Cavalerie porte en croupe de l'Infanterie; si le Convoi a le tems de se parquer, l'effort de cette Infanterie ne peut s'exercer que contre celle qui est retranchée derrière les charriots; la Cavalerie ennemie étant attaquée par celle de l'escorte du Convoi, la partie devient égale pour la Cavalerie; mais elle ne l'est pas pour l'Infanterie, qui a un grand avantage sur celle qui attaque, en ce qu'elle est à l'abri derrière les charriots. Si d'ailleurs l'Ennemi n'a que des Hussards pour soutenir son Infanterie, ceux-ci seront vivement attaqués par la Cavalerie de l'escorte & par les Hussards, qui les prendront en flanc & par derrière; l'Infanterie ennemie n'étant plus soutenue sera battue d'autant plus aisément, que ses Hussards étant pliés, on laissera une partie des Hussards de l'escorte & une partie de la Cavalerie à leur poursuite, le reste attaquera en flanc leur Infanterie. Si elle est battue, comme on peut le penser, sa retraite paraît impossible, ou du moins bien difficile, parce que se trouvant dépourvue de sa Cavalerie, elle aura à soutenir en front l'Infanterie & à repousser la Cavalerie qui la harcelera en flanc.

Voyez la Planche neuvième, Fig. 2.

Si dans un pais de plaine on est obligé de marcher sur une chaussée, les précautions deviennent encore plus nécessaires ; les Hussards qui marchent en avant doivent faire les recherches les plus exactes, parce qu'il peut arriver qu'on ne puisse faire sortir les charriots dans la campagne pour les faire parquer, & par conséquent étant obligés de rester sur la chaussée, on ne peut tout au plus que les faire doubler, pour rapprocher les Troupes & raccourcir l'étendue du terrain, afin qu'elles soient plus en force ; alors les dispositions dépendent des circonstances ; mais elles doivent toujours se faire de maniere que chaque Arme puisse mutuellement se protéger, & que par la résistance que l'Ennemi trouvera partout, on ait assez de tems de porter du secours aux endroits qui en ont le plus de besoin.

Il faut observer que si l'Ennemi est plié, on ne doit jamais le poursuivre trop loin, de peur que s'il reçoit un renfort, les Troupes qui le suivent, se trouvant trop éloignées, ne soient battues, & qu'il ne leur ferme tout chemin à la retraite.

Il est des occasions où il ne faut point s'obstiner à suivre l'Ennemi, comme quand les Armées sont près l'une de l'autre, & que le Convoi approche de quelques-uns des postes de l'Ennemi, parce qu'alors, vû la proximité de l'Armée, il peut attaquer avec de l'Infan-

terie, sans avoir besoin de la faire mettre en croupe, ainsi qu'il arriva en 1747. Nos Convois qui partoient d'Anvers pour Berg-op-zoom, étoient continuellement attaqués par de l'Infanterie, postée depuis Bréda jusqu'à Voude. Dans ces occasions on doit garder la même disposition pour la défense; si l'on oblige l'Ennemi à se retirer, il ne faut pas le suivre, mais se contenter de sauver le Convoi, de crainte qu'il ne profite de la proximité de ses quartiers, & que le secours qu'il peut en recevoir, ne soit funeste à l'escorte & au Convoi. On ne doit jamais se proposer d'autre avantage en escortant un Convoi, que de le conduire avec sûreté, quand même on seroit assuré de battre & de prendre le Détachement Ennemi. Souvent on perd un avantage réel en s'attachant à poursuivre une victoire incertaine. Il y a moins de gloire à vaincre lorsqu'on passe les bornes de son devoir, qu'il n'y a de honte à être vaincu, lorsqu'en le suit avec exactitude: un Officier ne mérite des éloges qu'autant qu'il remplit avec sagesse les ordres qu'il a reçus; s'il est battu il n'a rien à se reprocher; au lieu que celui qui se livre trop à sa valeur & qui se laisse entraîner par le succès, se charge & doit répondre de l'événement.

Si le Convoi doit passer un pont ou un défilé, ce n'est pas assez de connoître le païs jusqu'au pont ou

au défilé inclusivement, il faut encore que les Hussards aillent au-delà, & fouillent au loin très-exactement. Pendant que les Hussards sont à la découverte, il faut avoir attention de faire doubler les chariots par quatre, par huit ou par dix de front, si le terrain le permet, afin de réunir les Troupes de l'escorte. Les Troupes du centre joindront l'Avant-garde, & couvriront les chariots; celles de l'Arrière-garde se mettront en bataille, & feront face au pais parcouru; les pelotons & les sections qui marchoient le long du Convoi, se placeront sur les deux flancs pour les couvrir. Quant le pais en avant aura été bien reconnu, l'Avant-garde, ainsi que les Troupes du centre, passeront, couvertes par les Hussards, & s'avanceront assez en avant pour que les chariots aient assez de terrain pour être doublés ou pour se parquer. Les Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, qui marchoient de distance en distance, se placeront sur les flancs pour les garder: lorsque le Convoi, & l'escorte seront passés, on fera marcher les chariots, & les Troupes observeront la même position où elles étoient avant le passage, supposé cependant que la situation du terrain n'en exige point une autre; alors c'est à l'Officier commandant à donner ses ordres selon qu'il le jugera à propos. Pour plus de sûreté, il faut faire rester près du pont ou à l'embouchure du

Q

défilé un Détachement d'Hussards, jusqu'à ce que l'Arrière-garde soit en marche, & qu'elle en soit éloignée; alors ce Détachement rejoindra son poste.

Voyez la Planche neuvième, Fig. 3.

Il est encore une autre disposition qu'on peut faire dans un pays de plaine, soit que le Convoi marche sur une chaussée ou par des chemins battus; c'est de diviser l'escorte en plusieurs parties égales en Troupes de toute espèce, de faire partir le premier Corps, une heure avant que le Convoi ne se mette en marche, le second Corps une demi-heure après que le premier sera parti, avec ordre aux Commandans de ces deux Corps de faire fouiller très-exactement le pays de droite & de gauche & en avant, d'avoir attention de n'être point coupés par quelques Détachemens Ennemis, qui pourroient être en Campagne; pour cet effet ces deux premiers Corps ne doivent point être éloignés l'un de l'autre, de plus de trois quarts de lieue, afin d'être à portée de se secourir mutuellement. Le dernier Corps qui est parti, ne doit point s'éloigner de l'Avant-garde de l'escorte, de plus d'une demi-lieu.

Comme on suppose que le Convoi marche en pays de plaine, on met la distance de trois quarts de lieue entre le premier & le second Corps, & d'une demi-lieu entre le second & celui qui tou-

che à la tête du Convoi ; si le païs devenoit plus fourré, ces Corps devroient se rapprocher pour être toujours en vue l'un de l'autre, & à même de se secourir.

Lorsque ces deux Corps seront partis, le Général mettra son Convoi en marche, & formera une Avant-garde d'un des Détachemens divisés de l'escorte ; l'Infanterie de ce Détachement restera à la tête des chariots, & la Cavalerie marchera par troupes trois cens pas en avant ; il formera une Arrière-garde pareille à l'Avant-garde ; mais au de-là de cette Arrière-garde, il doit résérer un Corps de Dragons & d'Hussards, pour marcher à un quart de lieue & même plus, selon la situation du païs, derrière le Convoi ; le reste de son Infanterie sera distribuée le long du Convoi de distance en distance, & ce qui lui restera de Cavalerie sera placé sur les flancs du Convoi à trois cens pas.

Le Général doit avoir attention de garder avec lui des Hussards, pour fouiller le païs par de-là la Cavalerie, qui marche sur ses flancs, ainsi qu'à l'Arrière-garde, parce qu'il se peut faire que lors de la recherche des premiers Détachemens en avant, l'Ennemi ne soit point encore arrivé.

On a vu souvent que des bois qu'on faisoit fouiller, dans lesquels on n'avoit point trouvé l'En-

mi, il sortoit un essain d'Hussards qui n'y étoient pas une demi-heure avant & qui venoient attaquer une Arriere-garde.

Quand un Convoi est d'une si grande importance que son enlevement pourroit influer sur le reste de la Campagne, il faut non-seulement lui donner une escorte plus forte & plus nombreuse, mais encore faire partir des Détachemens, qui, sans avoir ordre d'attaquer, marchent entre l'Ennemi & le chemin que tient le Convoi, aïn de traverser le projet qu'il auroit pu former. Deux exemples, que fournit la dernière Guerre, prouveront combien cette méthode est sûre & nécessaire.

Pendant la Campagne de 1746, M. le Maréchal de Saxe étant campé sur l'Orneau, attendoit un Convoi considérable de Judoigne. Comme il étoit très-important qu'il arrivât sans danger au Camp, il fit partir pendant la nuit du jour qu'il devoit se mettre en marche, M. le Marquis d'Armentieres, alors Maréchal de Camp, avec un gros Détachement, & lui donna ordre de marcher du côté de Ramillies. Il en fit partir en même tems un autre du Camp de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, commandée par M. le Marquis de Froulay, Maréchal de Camp, avec ordre de marcher sur l'Abbaye de Ramé : ces deux Détachemens mirent le Convoi en sûreté, d'un côté en

occupant l'Ennemi, & de l'autre en lui masquant entièrement la marche du Convoi, qui arriva au Camp sans avoir été inquiété.

Au commencement de la Campagne de 1748, ce même Général ayant dessein de faire le Siège de Maestrick, par conséquent ayant besoin de toutes ses Troupes, voulut ravitailler auparavant Berg-op-zoom dont il s'éloignoit, & qu'il n'alloit plus être à même de secourir. Pour cela il ordonna un Convoi considérable, qui partit d'Anvers pour cette Ville sous une bonne escorte ; mais pour empêcher qu'il ne soit attaqué (ce qui étoit arrivé plusieurs fois pendant l'hiver, même avec perte, les Ennemis étant répandus en divers quartiers depuis Bréda jusqu'à Voude qu'ils occupoient) il détacha M. le Comte d'Efrées, Lieutenant Général, avec un Corps considérable de Cavalerie pour marcher du côté de Bréda, avec ordre de prolonger des Détachemens jusqu'à Voude. Ce Détachement avoit deux objets ; l'un étoit la sûreté du Convoi, l'autre de tenir les Ennemis en suspens sur le Siège qu'il vouloit faire, & de les arrêter près de Bréda : ce gros Corps de Cavalerie contint les Ennemis qui étoient près de cette Ville ; & pendant cet intervalle M. le Maréchal de Saxe marcha sur Maestrick. Les Ennemis n'osèrent point attaquer le Convoi, pour ne se point mettre entre l'escorte & les

Troupes du Comte d'Estrées ; le Convoi entra dans Berg-op-zom, & Maestrick fut investi.

On peut conclure de ces deux exemples combien il est nécessaire de couvrir les Convois importans, indépendamment de l'escorte qu'on leur donne. En un mot on doit assurer toutes les manœuvres qu'on fait ; les précautions ne sont jamais superflues, quand elles sont conduites avec sagesse, & qu'elles ont pour but le succès d'un projet bien réfléchi.

CHAPITRE VIII.

Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au vert.

LES manœuvres qui ont pour objet la subsistance des Troupes, exigent les précautions les plus exactes ; parce que, comme dit Végece, * la disette est souvent plus funeste aux Armées que les Batailles, & que le faim est plus cruelle que l'épée. On peut se défendre contre l'Ennemi, quelque supérieur qu'il soit, au lieu que si les Fourrages & les vivres manquent, il ne reste plus d'espoir.

* Liv. 3.
Ch. 2.

Il est très-difficile de pourvoir une grande Armée de Fourrages, & si le Général n'a sur cette opération une expérience consommée, s'il manque de ce coup

d'œil qui combine en un moment les besoins d'une Armée & les moyens de la faire subsister, il l'expose souvent à des dangers inévitables.

Les Fourrages comme les convois sont plus ou moins difficiles, à mesure que le pays est plus ou moins accessible, & que l'Ennemi est plus ou moins éloigné. La disposition de la Chaîne dans un pays de plaine, change dans un pays de montagnes ; les Fourrages qui se font à portée de l'Armée & loin de l'Ennemi, demandent moins de Troupes & de détail, parce que si l'on est attaqué, on a bientôt du secours ; mais à mesure qu'on s'éloigne du Camp & que l'on approche de l'Ennemi, les précautions doivent augmenter ; on doit marcher avec plus de Troupes, & souvent même se munir de canon.

Il ne faut jamais perdre de vue cette règle, qu'il faut opposer à l'Ennemi la même arme dont il peut se servir dans l'attaque ; or si le Fourrage se fait dans un pays de plaine, comme il aura sans doute plus de Cavalerie que d'Infanterie, il faut marcher avec plus de Cavalerie, & n'avoir de l'Infanterie qu'autant qu'il en faut pour occuper les postes qui doivent être gardés ; la disposition sera toute différente dans un pays de montagnes, parce que la Cavalerie ne pouvant s'y mouvoir aisément, il faut que la Chaîne soit plus forte en Infanterie. En un mot le nombre & la qualité des

Troupes doivent être réglés, comme dans les convois, sur l'éloignement ou la proximité de l'Ennemi, sur l'étendue du terrain qu'on veut fourrager & sur l'assiette du pays, & avoir égard avant d'aller reconnoître le fourrage (ainsi que l'observe M. le Maréchal de Puy-ségar) au nombre des chevaux qu'on a à nourrir, au terrain plus ou moins fertile sur lequel on veut envoyer fourrager ; s'il est plus fertile, une étendue moins considérable suffit ; s'il l'est moins, elle sera plus grande ; mais la Chaîne doit toujours lui être proportionnée.

Il faut, avant d'entreprendre un Fourrage, reconnoître le terrain sur lequel on veut le faire ; pour y parvenir le Général enverra la veille ou l'avant-veille l'Officier Général qui doit le commander, avec un Détachement pour reconnoître la situation du pays, les endroits où il placera les Troupes de Cavalerie & de Dragons, les postes que l'Infanterie doit occuper, le terrain nécessaire pour les Fourrageurs, celui où il placera un Corps de réserve, & les endroits en avant de la Chaîne nécessaires à faire fouiller par ses Hussards. Après avoir tout reconnu, l'Officier en viendra faire le rapport au Général, qui, sur le compte qui lui sera rendu, lui donnera les Troupes nécessaires pour assurer le Fourrage & pour le faire tranquillement.

L'enceinte du Fourrage doit être proportionnée au
nombre

nombre de Troupes qui doivent fourrager, ce qui dépend de la quantité des champs ensemencés & de l'épaisseur des grains. Outre la Cavalerie, les Dragons & l'Infanterie, il faut encore avoir des Hussards qui fouillent le pais en avant de la Chaîne : le nombre en est indéterminé ; il suffit qu'ils puissent garder tous les devants, & qu'il ne puisse rien paroître ni approcher sans que le Général en soit averti.

Les Troupes destinées à former la Chaîne du Fourrage, doivent partir au point du jour & le soir même de la veille, si le Fourrage doit se faire loin du Camp, ainsi que fit M. le Maréchal de Coigny pendant la Campagne de 1735. Ce Général voulant faire un Fourrage sous le canon de Mayence, les Troupes des Corps séparés de l'Armée, destinées pour la Chaîne, dont l'un étoit sous les ordres de M. le Comte de Belleisle, aujourd'hui Maréchal de France, l'autre sous les ordres de M. le Marquis de Dreux, partirent après la retraite, & au point du jour la Chaîne se trouva placée. Quand le Fourrage est moins éloigné, il suffit qu'elles partent au point du jour ; le Général qui les commande a tout le tems nécessaire pour établir sa Chaîne, surtout ayant reconnu deux jours avant le terrain & les postes à occuper. Il faut avoir attention que la Chaîne soit établie avant que les Fourrageurs arrivent, & que la découverte en avantaït

été faite par les Hussards, premierement pour ne point faire attendre les Fourrageurs, ce qui fatigueroit beaucoup les chevaux; en second lieu afin qu'aucun Cavalier ou Domestique ne passe la Chaîne, ce qui arriveroit sans doute, s'il y avoit un vuide où l'on n'eût point encore placé de Troupes.

Il faut que toutes les Troupes soient placées de façon qu'elles puissent se voir, & que même les Védettes qui sont entre chaque Troupe pour empêcher le Fourrageurs de passer, puissent se parler. L'Infanterie doit être postée dans les chemins creux, dans les Villages, derrière des hayes, & avoir de la Cavalerie ou des Dragons pour appuyer ses flancs & la soutenir. Si l'on trouve le moyen d'entremêler la Chaîne de ces Troupes, la disposition n'en sera que meilleure, pourvu cependant que l'Infanterie soit à couvert par quelques ravins, hayes ou buissons.

Il faut placer des Grenadiers, soutenus par de la Cavalerie & même par du canon, si l'on en a, sur les côtés que l'Ennemi peut le plus facilement attaquer, soit à cause de la situation du pais, soit parce qu'il est plus près; il faut cependant prendre garde qu'en renforçant trop ces postes, on n'affoiblisse la Chaîne dans quelqu'une de ses parties. L'Ennemi qui veut attaquer un Fourrage, tâche de pénétrer par différens endroits: s'il ne formoit qu'une seule attaque, la Chaîne devien-

droit inutile, parce qu'il faudroit réunir toutes les Troupes dans le seul endroit qu'il peut attaquer; mais comme il faut croire qu'il en formera plusieurs, s'il agit en Homme de guerre, il faut être en force partout: la réserve qui est au centre, portera un secours prompt & facile au moindre signal, dans les endroits attaqués.

Avant de placer la Chaîne, on enverra des Hussards pour reconnoître & fouiller exactement, au moins trois quarts de lieue ou une lieue en avant, les bois, les Villages, les ravins & généralement tout ce qui peut contenir des embuscades. Pendant cette recherche, les Troupes destinées pour la Chaîne doivent être en bataille en avant du terrain qu'on veut fourrager, pour le couvrir & pour protéger les Hussards s'ils étoient attaqués.

Lorsque la découverte sera faite, on peut commencer à placer la Chaîne; les Hussards resteront en avant jusqu'à la fin du Fourrage; ils feront distribués par Troupes & marcheront autour de la Chaîne en se croisant les uns les autres, s'arrêtant cependant de tems en tems & détachant quelques Hussards pour patrouiller en avant d'eux.

Si les Hussards ont connoissance de l'Ennemi, soit qu'il marche pour attaquer, soit qu'il ait formé quelques embuscades, ils en enverront sur le champ avertir

l'Officier Général commandant la Chaîne , qui aura attention , pour ne pas se faire chercher , d'indiquer l'endroit où il se tiendra ; sa place doit être dernière la Chaîne , dans l'endroit le plus exposé & le plus en face de l'Ennemi ; il disposera sa défense selon la rapport qui lui aura été fait. Une embuscade reconnue & des Troupes qui marchent pour venir attaquer , doivent toujours faire soupçonner qu'il peut très-bien y avoir d'autres embuscades & d'autres Corps qui marchent pour former différentes attaques ; alors , bien loin de dégarnir la Chaîne dans quelques endroits , il faut la fortifier en y faisant marcher , selon les circonstances , ou toute la réserve ou une partie.

Dans un terrain montagneux , l'Infanterie doit occuper les gorges & les hauteurs ; les gorges pour défendre à l'Ennemi l'entrée de la vallée ou de la plaine que l'on fourrage , les hauteurs , afin que de-là elles puissent découvrir l'Ennemi de loin , pour l'empêcher de s'en emparer & de prendre en flanc les Troupes qui gardent les gorges. Dans ce cas il faut plus d'Infanterie que de Cavalerie ; il ne faut même avoir de cette dernière Troupe que ce qu'il faut pour soutenir l'Infanterie , pour lui servir d'appui en cas qu'elle soit attaquée , repoussée & obligée de se retirer par un vallon ou une plaine : si elle n'avoit point de Cavalerie pour appuyer ses ailes , elle seroit en l'air & l'Ennemi

supérieur pourroit attaquer en même tems le front & les deux flancs ; au lieu qu'ayant de la Cavalerie , cet inconvénient est prévu , d'autant que cette Troupe pouvant agir facilement sur ce terrain , elle peut-être à l'Infanterie d'un très-grand secours.

Si le Fourrage se fait loin du Camp & près de l'Ennemi , l'Infanterie qui garde les gorges levera de la terre devant elle , ce qui est bientôt fait ; c'est alors qu'il faut avoir du canon pour en placer deux ou trois pièces à chaque gorge ; mais il ne faut jamais négliger d'occuper les hauteurs : c'est une règle générale & un principe dont il ne faut jamais s'écartez , quand on marche dans un pais de montagnes , ou qu'on y exécute d'autres manœuvres de guerre , soit que l'Ennemi soit près , soit qu'il soit éloigné .

Si le Fourrage se fait dans un pais de plaine , il faut avoir beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie ; cependant l'Infanterie est absolument nécessaire pour garder les Villages , les ravins & autres endroits qui ne peuvent être que très-difficilement gardés par la Cavalerie . En un mot , comme il faut toujours proportionner le nombre de Troupes au terrain qu'on veut embrasser , & se servir de l'Armée qui peut agir plus facilement dans le pais où se fait le Fourrage , & qu'on fait d'ailleurs quelles seront les Troupes dont l'Ennemi se servira pour attaquer , il faut lui opposer celles dont

on peut espérer la meilleure défense, ou mieux encore, le contraindre à ne se servir que de l'Arme qu'on veut lui opposer.

Si l'Ennemi forme une ou plusieurs attaques, les petites Escortes de chaque Régiment se réuniront au premier ordre pour couvrir, autant qu'elles le pourront, les Fourrageurs qui doivent se rassembler en même tems par Régiment dans le centre. Les Fourrageurs doivent toujours avoir avec eux leur mousqueton ou leur sabre ; & quoique réunis ils ne soient pas formidables contre des Troupes armées & équipées, ils ne laissent pas cependant quelquefois d'en imposer.

Si en plaine, l'Ennemi n'ayant formé qu'une attaque, vient charger la Chaîne dans un seul point, les Troupes de Cavalerie & celles de Dragons, qui lui sont opposées, marcheront à lui & soutiendront ses efforts avec audace ; si elles sont repoussées, l'Infanterie qui aura resté dans son poste, les soutiendra ; les Hussards qui étoient en avant, se réuniront & se placeront sur les flancs des Troupes attaquées pour les couvrir, & pour pouvoir tourner l'Ennemi, & le charger par derrière & sur ses ailles : si l'on est certain qu'il ait réuni toutes ses forces dans cette seule attaque, on peut alors faire venir des Troupes de la Chaîne, soit Cavalerie ou Infanterie, pour l'obliger plutôt à se retirer ; s'il se retire, on pourra le faire suivre par

les Hussards, soutenus de quelques Troupes de Cavalerie & de Dragons, jusqu'à ce que l'on soit bien assuré de sa retraite, en observant de ne pas le suivre trop loin, de peur qu'il ne revienne sur ces Troupes, qui, s'étant trop éloignées de la Chaîne, ne pourroient être assez promptement secourues. D'ailleurs le premier objet étant de faire & d'achever le Fourrage, on doit se contenter de ce succès, sans en rechercher un autre qui n'auroit aucun rapport avec la première destination des Troupes. Lorsque l'Ennemi se sera retiré, l'Officier Général remettra la Chaîne & les Fourrageurs dans leur première position, sans cependant rien négliger pour leur sûreté, ne devant point se confier sur la retraite de l'Ennemi, qui peut revenir plus en force avec des Troupes fraîches ; mais si l'Ennemi, au lieu d'être forcé à se retirer, pénètre la Chaîne, l'Officier Général, qui, au premier avis qui lui aura été donné que l'Ennemi marche pour l'attaquer, aura fait rassembler dans le centre tous les Fourrageurs, les fera retirer en ordre, & les petites Escortes feront leur Arriere-garde ; dès qu'ils seront partis, il rassemblera le plus promptement qu'il pourra toutes ses Troupes, & s'opposera à l'Ennemi en couvrant la retraite des Fourrageurs, & en observant toujours de régler sa disposition sur celle de l'Ennemi & sur l'assiette du pays.

Si l'Ennemi forme plusieurs attaques, les Fourrageurs

qui se seront rassemblés dans le centre, comme on l'a déjà dit, doivent avoir ordre de prendre le chemin du Camp avec les petites Escortes qui en feront l'Arrière-garde ; il leur sera cependant défendu d'y rentrer ; mais comme on ne doit abandonner un Fourrage qu'à la dernière extrémité, il leur sera commandé, lorsqu'ils seront à un quart de lieue du Camp, de se ranger en bataille pour revenir l'achever au premier ordre. Si l'Ennemi est en force, si sa supériorité empêche d'espérer de pouvoir continuer le Fourrage, enfin s'il se fait trop loin du Camp pour que les Troupes de la Chaîne puissent espérer un prompt secours, l'Officier Général doit faire sa retraite avec toutes les dispositions dont un Homme de guerre est capable, & joindre ensemble la science, l'audace & la vigilance.

Si au contraire l'Ennemi est plus faible, ou même s'il est d'égale force, il ne faut point hésiter de le charger ; l'Ennemi réglant lui-même l'attaque sur la défense, est obligé de se resserrer pour donner plus de consistance & de force à son attaque : ainsi les Troupes réunies le chargeront en tête, & si, avec le secours des Hussards qui étoient en avant, & qui feront les manœuvres dont on a parlé plus haut, l'Ennemi est obligé de se retirer, il faut le faire suivre, ainsi qu'on l'a dit, & alors faire revenir les Troupes pour achever le Fourrage.

Dans

Dans le cas d'une retraite forcée après avoir été battu, comme on est, pour ainsi dire, obligé de recevoir la loi des circonstances, & de n'agir que d'après les manœuvres de l'Ennemi, il faut tâcher de se retirer avec le plus d'ordre qu'on peut, faire marcher l'Infanterie dans le centre, en Colonnes ou en Bataille, selon la situation du terrain, la Cavalerie & les Dragons sur les ailes, les Hussards sur leurs flancs pour ne point embarrasser leurs manœuvres; pour leur servir d'appui, empêcher qu'ils ne soient tournés ou pris en flanc, & faire ensuite, par la disposition des Troupes & par le chemin qu'elles tiennent, que l'Ennemi ne puisse présenter plus de front que celui qu'on lui oppose. Quoiqu'on ne puisse sçavoir au juste les dispositions d'une attaque ou d'une retraite, parce qu'on est obligé de les changer à mesure que celles de l'Ennemi changent, ou que le terrain varie, il faut du moins faire ensuite que chaque Arme se soutienne & puisse agir sans s'embarrasser. Il n'y a que des occasions aussi pressantes qui puissent faire abandonner un Fourrage, & c'est au moins une satisfaction d'avoir pu mettre les Fourrageurs & leurs chevaux en sûreté.

Mais si dans la retraite il arrivoit un secours de l'Armée, il faudroit alors charger l'Ennemi, quand même il seroit trop tard pour continuer le Fourrage; & si l'on réussit à le faire reculer ou à le battre, il faut

le poursuivre sans relâche, & tâcher de lui ôter le desir même de tenter une autre attaque ; alors pour profiter entierement de cet avantage , il paroît naturel qu'on doive laisser sur le terrain qu'on a repris, un gros Détachement d'Infanterie , de Cavalerie , de Dragons & de Hussards pour y passer la nuit ; le lendemain matin les Fourrageurs avec une Escorte suffisante viendront enlever le Fourrage , & lorsque cette Escorte sera parvenue en avant de l'enceinte , le Détachement qui aura passé la nuit , rentrera dans le Camp.

Il y a encore beaucoup d'autres précautions à prendre pour assurer les Fourrages ; si la proximité de l'Ennemi les rend trop difficiles , il faut employer un plus grand nombre de Troupes pour former la Chaîne. Des Fourrages si considérables ne doivent point être si souvent réitérés , parce que la quantité de Troupes qu'il faut employer pour la Chaîne , fatigueroit l'Armée , & que l'éloignement harrafferoit les chevaux , surtout au retour où ils sont chargés.

Ces Fourrages ne sont usités que dans le cas où l'on veut ménager ceux qui sont près du Camp , afin de les avoir dans la suite plus à portée. Comme on ne peut être assûré du tems qu'on restera campé au même endroit ; dans cette incertitude , M. de Montécuculli ^{* Liv. 1.} _{Ch. 4.} exhorte de fourrager toujours aux lieux les

plus éloignés, pour en venir peu-à-peu aux plus proches, parce que plus les Fourrages sont ménagés avec économie, plus long-tems l'Armée peut rester dans le même Camp, & moins elle est exposée à faire des mouvemens inutiles & fatiguans; de plus en fourrageant au loin, on enlève la subsistance à l'Ennemi, qui, souvent est obligé d'abandonner un poste avantageux pour aller subsister ailleurs.

Il faut encore prendre garde que les Fourrageurs, en entrant dans l'enceinte, n'embrassent plus de terrain qu'il n'en faut, & qu'ils ne gâtent plus de grains qu'ils n'en peuvent emporter, parce qu'on seroit obligé d'assoirblir la Chaîne en l'étendant, qu'on la rendroit par-là plus facile à être forcée, & que d'ailleurs on doit ménager les Fourrages. Les Capitaines commandans les petites escortes qui marchent à la tête de leur Régiment, doivent être chargés d'y prendre garde; ces Capitaines feront marcher leurs Troupes, autant qu'ils le pourront, dans les chemins ou terres labourees, jusqu'à ce qu'ils soient à l'endroit où ils doivent fourrager. Si toutes les terres sont ensemencées, il faut mettre pied à terre dans l'endroit où ils auront fait alte; les Cavaliers qui sont munis de faulx, iront couper les grains; les autres tiendront les chevaux, & lorsque le Fourrage sera coupé, n'y ayant plus à craindre de le gâter, le Régiment remontera à cheval & ira

le prendre. Chaque place doit être marquée pour une Brigade ou pour un Régiment, & cette distribution doit être faite par les Officiers de l'Etat Major, avant que les Troupes n'arrivent.

L'Officier Général commandant la Chaîne, ne doit la rassembler, que lorsqu'il ne restera plus de Fourrageurs dans l'enceinte ; mais à mesure qu'ils se retirent ; il peut la rétrécir pour lui donner plus de consistance ; les Capitaines commandans les petites escortes, ne partiront qu'avec la permission du Général & lorsque leur Régiment aura fourragé ; ils en feront l'Arrière-garde, & à leur arrivée au Camp, ils iront rendre compte du Fourrage au Brigadier & à leur Colonel.

Quand tous les Fourrageurs seront partis, l'Officier Général rassemblera toutes les Troupes de la Chaîne, formera une Arrière-garde, restera à la tête & fera marcher le reste sur le plus de front qu'il pourra ; quelques Troupes de Hussards feront l'Arrière-garde du tout ; mais éloignés pour ne pas embarrasser les Troupes de l'Arrière-garde, si elles étoient attaquées vivement & repoussées ; le reste des Hussards sera sur les deux flancs de l'Arrière-garde, qui sera composé d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons ; les Hussards qui font l'Arrière-garde du tout, doivent avoir ordre, en cas qu'ils soient attaqués, de se retirer sur ceux qui couvrent les flancs de l'Arrière-garde, &

non sur l'Infanterie qui la forme ; par cette disposition, si le Général est attaqué dans sa retraite, ses Troupes pourront faire toutes les manœuvres nécessaires, & se soutenir l'une l'autre sans rien déranger dans l'ordre de leur marche.

Voyez la Planche dixième.

C H A P I T R E I X.

Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au sec.

SI les Fourrages au vert demandent beaucoup de détails & de connaissances, les Fourrages au sec en exigent peut-être davantage : généralement tout ce qui regarde les Fourrages, soit au vert, soit au sec, demande une attention particulière dans le Général, & ainsi que dit M. le Chevalier Folard, * à la Guerre tout dépend du secret, de la diligence & de la connaissance exacte du pays.

Les dispositions pour la Chaîne d'un Fourrage au sec, ne sont pas les mêmes que pour un Fourrage au vert ; mais quoique les Fourrageurs au sec embrassent pour l'ordinaire moins de terrain, comme les Villages qu'on veut fourrager, peuvent être éloignés les uns des autres, on indiquera les moyens de donner

* Liv. 3.
Chap. 22.
Sect. 2.

à la Chaîne une étendue proportionnée à sa force, & de mettre en même tems les Fourrageurs en sûreté.

Les dispositions pour un Fourrage au sec, changent encore suivant la nature du païs ; mais que ce soit dans un païs de plaine ou de montagnes, il faut toujours que chaque Arme soit placée dans l'endroit où elle peut le plus facilement agir, que l'Infanterie garde les Villages, que la Cavalerie occupe la plaine en avant, & qu'elle soit placée de façon qu'elle puisse se retirer aisément sur l'Infanterie, & en être protégée.

Avant de faire fourrager, le Général doit marquer les Villages à l'Officier Général qui doit commander le Fourrage, & en régler la quantité sur le nombre de Troupes qu'il veut faire fourrager. Il suivra les premières dispositions dont il est parlé au Chapitre précédent, par rapport au Fourrage au vert ; ainsi il enverra l'Officier Général sous les ordres duquel se doit faire le Fourrage, avec un Détachement pour reconnoître le terrain, les postes qui doivent être occupés par les Troupes de la Chaîne, les Villages qui doivent être fourragés, leur position, les Rivieres qui les couvrent ou traversent, les ponts qu'il faut garder, l'éloignement d'un Village à l'autre, & la difficulté qu'il pourroit y avoir pour assurer leur communication. Après ces découvertes, il jugera facilement de la

quantité de Troupes qu'il lui faudra pour former la Chaîne & pour assurer les Fourrageurs, ensuite il fera venir les Baillis ou Bourgmestres de chaque Village, & s'informera d'eux de la quantité de Laboureurs qu'il y a, & combien ces Laboureurs ont de charrues ; il verra par-là ce que chaque Laboureur peut recueillir de gerbes.

On peut compter pour chaque charrue environ trente arpens de terre, & suivant la fertilité ou la stérilité du terrain, chaque arpent produit de dix à quatorze douzaines des gerbes ; ainsi l'on peut supposer ce que ce Laboureur qui a trois ou quatre charrues, peut avoir recueilli, & par cette évaluation on peut sçavoir au juste si la quantité de gerbes qu'on suppose dans chaque Village, suffit pour les Troupes qui doivent y venir.

On suppose que chaque arpent de terre rapporte douze douzaines de gerbes ; un Laboureur qui auroit trois charrues, auroit recueilli douze mille neuf cens soixante gerbes. Or en comptant douze gerbes par trouffe, chaque trouffe du poids de six cens livres, les gerbes pésant ordinairement cinquante livres, on aura chez ce Laboureur de quoi faire cent quatre-vingt trouffes ; il est vrai qu'il faut distraire du nombre des gerbes que peut rapporter l'arpent, ce que le Laboureur ou le Maître du champ peuvent avoir conservé

ou consommé, soit pour leur usage journalier ou pour la semence.

C'est une attention très-essentielle à avoir, que de laisser au Laboureur assez de grains, non-seulement pour vivre, mais encore pour ensemencer ses terres, surtout si l'on prévoit que la Campagne prochaine peut se faire dans le même pays.

Comme cette façon de compter peut avoir ses inconvénients, en ce qu'il y a des Villages qui font un commerce particulier de Fourrage & de grains, & que souvent les greniers & les granges peuvent se trouver épuisés, on peut encore supputer la quantité de gerbes ou de grains qui restent, par le nombre des habitans & des bestiaux qu'il y a à nourrir. La Mé-

* Part. 1. Ch. 6. Art. 5. thode de M. le Maréchal de Puységur, * qui consiste à s'informer de la quantité de bestiaux à cornes & de chevaux, en déduisant les jours qu'ils vont pâtrir, est très-bonne; mais elle exige un calcul embarrassant, parce qu'on ne peut jamais être certain du temps fixe que les bestiaux pâturent.

Quand on sera à-peu-près assuré de la quantité du Fourrage, du terrain où l'on doit placer la Chaîne, & des postes que doit occuper l'Infanterie, le Général Commandant, après avoir pris une note de la quantité de Fourrage, emmènera avec lui un ou deux Baillis ou Bourgmestres du lieu, comme Otages pour la sûreté

reté des Fourrages, & il leur ordonnera d'avertir les Habitans que, s'ils détournent une seule gerbe sur la totalité, il fera piller le Village, & après y fera mettre le feu afin que les Paysans, sur qui ces menaces ont souvent beaucoup d'effet, n'aillettent cependant point informer l'Ennemi du Fourrage projeté, il faut laisser dans chaque Village quelques Troupes d'Infanterie, soutenues d'un Détachement de Hussards, qui, par des patrouilles continues pendant la nuit au-dehors, arrêteront tous les allans & les venans qu'ils rencontreront. L'Infanterie fera une garde très-exacte au-dedans; elle ne laissera sortir personne, empêchera qu'on ne sonne les cloches, qu'on ne mette des Drapeaux au clocher, qu'on n'allume des feux, & généralement tout ce qui pourroit être un signal convenu avec l'Ennemi. Quand il aura fait ces dispositions, il viendra rendre compte du tout au Général.

Le même Officier Général partira au point du jour qui aura été marqué pour le Fourrage, avec les Troupes destinées pour la Chaîne & des Officiers de l'Etat-Major. Quand il sera arrivé à la vûe des Villages qui doivent être fourragés, il ne doit pas manquer de les faire reconnoître, quoique la veille il y ait laissé des Troupes. Quand tout sera reconnu, il laissera les Villages derrière lui, marchera en avant & se rangera en bataille; ensuite il placera la Chaîne en se réglant sur

la position du terrain & de chaque Village reconnue dès la veille ; ses Hussards iront à trois quarts de lieue ou une lieue en avant pour fouiller le pays ; pendant ce tems-là les Officiers de l'Etat-Major, instruits par l'Officier Général de la quantité de gerbes qu'il y a dans chaque Village, suivis des Baillis ou Bourgmestres, feront la distribution du Fourrage par Régiment ou par Brigade, & assigneront une grange à chacune ou une à deux, selon la quantité de gerbes qu'elle contient. Cette distribution faite, les Officiers de l'Etat-Major iront en faire le rapport au Général commandant le Fourrage.

Quant à la Chaîne, l'Infanterie occupera les Villages, les haies ou les ravins qui se trouvent dans la Chaîne. La Cavalerie & les Dragons resteront dans la plaine en avant des Villages, mais à portée d'être soutenus & secourus par l'Infanterie. Il faut avoir attention de garder en réserve les Troupes qui peuvent plus facilement se porter où le besoin l'exigera ; cette réserve sera placée dans le centre, ou près de l'endroit le plus exposé ou le plus facile à attaquer.

Les Villages qu'on a marqués pour être fourragés n'étant pas tous sur une même ligne, ceux qui se trouvent être derrière, & couverts par d'autres Villages où il y a de l'Infanterie, & par la Chaîne de Cavalerie & de Dragons qui est en avant, n'ont besoin que

d'un petit nombre de Troupes, & si l'on y place un Détachement d'Infanterie, ce n'est que pour empêcher la maraude de la part des Cavaliers & des valets.

L'Escorte de chaque Régiment commandé par un Capitaine, doit rester dans l'endroit où le Régiment fourrage, & avec le secours de l'Infanterie, empêcher le désordre, & faire partir ceux qui auront chargé. Dès qu'un Régiment sera parti, le Capitaine de la petite Escorte en rendra compte au Général qui commande le Fourrage; il le suivra & en fera l'Arrière-garde.

Lorsque l'Officier Général aura appris par les Officiers Majors de l'Armée & par les Capitaines des petites Escortes qu'un Village est évacué, il pourra resserrer sa Chaîne, & la rapprocher jusqu'à ce que tous les Fourrageurs soient partis; lorsqu'ils le feront, il rassemblera ses Troupes, détachera autant de pelotons d'Infanterie qu'il y a de Villages, ou mieux encore chaque Troupe d'Infanterie placée dans les Villages pendant le Fourrage, ne doit en sortir qu'après une recherche très-exacte des traîneurs & des maraudes; l'on pressera les traîneurs, l'on arrêtera & l'on punira sévèrement les autres en arrivant au Camp. Lorsque toutes les Troupes seront rassemblées, & que tous ceux qu'elles commandent auront fait leur rapport, l'Officier Général fera rappeler ses Hussards, formera une Arrière-garde, comme dans le Chapitre précédent.

dent, & marchera vers le Camp dans le même ordre & les mêmes dispositions que s'il devoit être attaqué.

Voyez la Planche onzième.

Il est une disposition plus sûre & plus prompte pour faire un Fourrage au sec ; c'est d'abord de prendre les précautions dont on a déjà parlé, pour le Détachement commandé la veille ou l'avant-veille, pour les instructions qu'il faut prendre de la quantité de Fourrages, pour la situation du terrain, la position de la Chaîne & l'éloignement de l'Ennemi.

Si le Fourrage se fait loin du Camp, le Général commandant partira la veille à la retraite avec les Troupes destinées pour la Chaîne, des Officiers de l'Etat-Major, & les Majors ou Aides-Majors des Régimens qui doivent fourrager. Si le Fourrage n'est pas éloigné, il suffit qu'on parte au point du jour ; mais on doit toujours se souvenir qu'il ne faut point s'avancer au-delà des Villages sans les faire reconnoître, quoiqu'on y ait placé des Troupes la veille ; ces précautions sont toujours nécessaires, & dans aucun cas ne sont jamais inutiles : du reste on doit observer les autres précautions qu'on a indiquées pour la première manière de fourrager.

Après ces premières dispositions, sur la connoissance que le Général aura acquise la veille, des Fourrages qu'il y a dans chaque Village, il en désignera un

pour une ou deux Brigades, plus ou moins ; ensuite il enverra des Officiers de l'Etat-Major dans chaque Village, avec les Majors ou Aides-Majors des Régimens, & il leur ordonnera de faire tirer des granges par les Paysans, tous les fourrages qui y sont, & les mettre en un ou plusieurs tas hors du Village, derrière & non devant pour plus de sûreté ; chaque tas fera pour une Brigade. Si par la proximité des Villages on pouvoit rassembler tout le Fourrage qu'ils renferment en plusieurs monceaux dans le même champ, la disposition seroit encore meilleure ; parce que la Chaîne seroit plus réunie, occuperoit beaucoup moins de terrain, & seroit par conséquent plus en force, même avec moins de Troupes. Mais si par la situation du pays cela ne se peut point, la seconde méthode paroît la meilleure, c'est-à-dire, celle de faire mettre les Fourrages hors des Villages en autant de monceaux qu'il y a de Brigades, en observant, comme dans la première disposition, de faire occuper les haies, ravins, avenues, &c. par l'Infanterie, la Cavalerie & les Dragons placés dans la plaine : le Fourrage en est plutôt fait, il ne peut y avoir de confusion, l'on évite toute maraude ; & si l'on a connoissance de l'Ennemi, il est bien plus facile aux Fourrageurs de se rassembler que s'ils étoient dans les Villages. Il faut expressément défendre à tous Cavaliers & valets

150 *E S S A I S U R L'A R T*

d'entrer dans les Villages, sous peine d'être punis comme maraudeurs, & l'on doit être très-exact à sévir contre ceux qui manqueroient à l'ordre.

De quelque méthode qu'on se serve, soit qu'on laisse le Fourrage dans les granges, soit qu'on le laisse mettre en tas hors des Villages, il faut que la distribution en soit faite avant que les Fourrageurs soient arrivés, & avoir une très-grande attention de ne les point faire attendre, ce qui fatigue plus les chevaux que la troussé qu'ils ont à porter, quoiqu'elle soit de six à sept cens livres en comptant le Cavalier.

Si ce Fourrage se fait dans un pays de montagnes, la disposition doit changer ; dans les montagnes les Villages sont ou dans les gorges, ou à l'entrée de quelques vallons, ou très-resserrés dans les vallées, ou appuyés à la montagne. Dans de certaines montagnes les Villages sont plus fréquens que dans bien des plaines ; dans ce cas le Fourrage sera moins étendu ; dans d'autres ils sont plus rares & plus dispersés, alors il le sera davantage ; dans l'une & l'autre position il faut avoir beaucoup d'Infanterie, parce qu'outre qu'il faut faire occuper par cette Troupe les Villages qu'on veut fourager, il faut aussi s'emparer des gorges qui y menent, des hauteurs & des chemins en avant qui donnent dans ces gorges. Dans les montagnes il n'est point nécessaire d'avoir de la Cavalerie pour la Chaîne, à

moins qu'il n'y ait quelque plaine où elle puisse manœuvrer & protéger l'Infanterie, supposé qu'elle fût obligée de se retirer devant l'Infanterie ennemie. Il ne faut négliger aucune des précautions qu'on a indiquées plus haut; si on peut suivre la dernière méthode qu'on a donnée, & que par des chariots on puisse transporter dans une vallée ou petite plaine le Fourrage de plusieurs Villages, & les partager en autant de monceaux qu'il y a de Brigades, il ne faudra tout au plus que deux ou trois heures pour faire enlever tout ce Fourrage, & même il ne sera plus nécessaire de garder les Villages déjà fourragés, & qui sont dans les gorges; il suffira de garder avec de l'Infanterie l'entrée des gorges ou des défilés qui donnent dans cette plaine & les hauteurs qui la dominent.

Après que les Fourrageurs seront partis, le Général commandant raliera ses Troupes & marchera vers le Camp en bon ordre, comme on l'a dit par rapport au Fourrage dans un pays de plaine. On ne saurait assez répéter qu'un Officier chargé de quelque Commission que ce puisse être, soit Convoi, Fourrage, Détachement ou autres manœuvres semblables, ne doit jamais se reposer sur l'éloignement de l'Ennemi; mais qu'il doit toujours être sur ses gardes, comme s'il étoit à portée d'en être attaqué. C'est le moyen de réussir, ou de n'être que bien rarement

trompé dans ses projets. Cette exactitude de la part d'un Général à savoir saisir les occasions, à les prévoir, souvent même à les faire naître & à profiter des circonstances, marque un génie sublime & fait entièrement son éloge. Elle est le soutien & l'aiguillon des Troupes, & la meilleure leçon pour les jeunes Officiers qui aspirent à la gloire, & qui désirent de s'instruire de leur profession.

CHAPITRE X.

Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un pays de plaine, coupé de Rivieres.

QUOIQU' les opérations & les manœuvres d'un Détachement exigent moins de détails que la marche d'une Armée, il est cependant nécessaire de parcourir succinctement quelles sont les règles qu'on doit observer, & en quoi elles changent suivant le pays par lequel on conduit le Détachement.

Un Détachement est exposé à être attaqué dans sa marche, parce qu'on ne peut pas toujours être assuré que l'Ennemi n'en ait eu connaissance par ces espions, & qu'on ne peut savoir les forces qu'il lui opposera. Un Détachement a plusieurs destinations ; ou il est envoyé

envoyé pour porter un secours, pour garder une communication, pour empêcher l'Ennemi de fourrager trop près du Camp, pour l'empêcher d'établir des contributions, pour l'éloigner de l'Armée, ou enfin pour le chercher & le combattre; s'il est envoyé pour porter un secours, il doit, autant qu'il le pourra, éviter la rencontre de l'Ennemi, pour ne pas retarder sa marche; si c'est pour garder une communication, il doit de même l'éviter, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au poste qu'il a ordre d'occuper; si sa commission est d'empêcher l'Ennemi de lever des contributions, de l'éloigner de l'Armée ou de le chercher pour le combattre, il doit faire toutes les perquisitions possibles pour le trouver & le combattre, sans cependant négliger les précautions nécessaires & les plus sûres. Un Détachement risque beaucoup moins dans un pays de plaine que dans les montagnes, parce que l'Ennemi ne peut s'embusquer aussi aisément, & qu'il est plutôt découvert.

Après que l'Officier commandant aura disposé son Détachement, eu égard aux circonstances, il formera des petites Troupes ou Partis, qui marcheront en avant, sur les flancs & derrière pour faire une découverte exacte. Ces patrouilles multipliées, fouilleront tout le pays, & détacheront des Avants-courreurs, qui, sans tenir aucun chemin, ne doivent cependant pas

154 E S S A I S U R L ' A R T

perdre de vue les Troupes dont ils sont détachés, afin qu'ils puissent les joindre dès qu'ils auront reconnu l'Ennemi, & se réunir ensemble au gros du Détachement.

Les Avant-coureurs prendront langue dans tous les Villages & Hameaux qu'ils rencontreront, ils informeront de tout le Commandant de la Troupe dont ils sont détachés, pour qu'il puisse en rendre compte à l'Officier qui commande le Détachement.

Avant de se mettre en marche, on formera une Avant-garde de Dragons, soutenue par l'Infanterie indépendamment des petites Troupes détachées. Le Détachement doit suivre à deux cens pas ; pour être à portée de soutenir son Avant-garde, & afin qu'il ait du terrain & du tems pour se former : il faut encore une Arrière-garde, composée des mêmes Troupes, avec ordre, s'ils étoient attaqués, de se replier sur l'Infanterie, & de se mettre sur les flancs de droite & de gauche pour pouvoir prendre en flanc l'Ennemi, en même tems qu'il seroit attaqué en tête par l'Infanterie. Avec ces précautions, un Détachement peut s'avancer sans craindre aucune surprise.

Si le Détachement est destiné à porter du secours, ou à s'emparer d'un poste, il ne faut point le diviser, excepté les Partis qu'il en faut détacher, pour fouiller le pais au loin. S'il est destiné à reconnoître le pais

& à en chasser l'Ennemi, & que le paix soit d'une grande étendue, il faut alors partager le Détachement pour fouiller avec plus d'exactitude ; dans cette occasion les Troupes doivent être assez nombreuses, pour que chaque Corps séparé puisse être assez en force, ou pour attaquer l'Ennemi ou pour se réunir, sans quoi elles risquent d'être entamées. Il faut donner aux Corps, lorsqu'ils se sépareront, un point de réunion, afin qu'ils sachent où se rendre au jour marqué, & qu'ils puissent se retirer sur cet endroit désigné, au cas qu'ils soient attaqués par des forces très-supérieures. Si cette étendue est moins considérable, & que chaque Corps séparé puisse être en vue l'un de l'autre, il faut en mettre un en dans le centre un peu en arrière, comme en réserve, pour soutenir ceux qui attaqueront, ou pour qu'ils puissent se retirer derrière, en cas qu'ils soient repoussés.

Si l'on trouve l'Ennemi, les dispositions qu'il fait, l'espèce d'Arme qui compose son Détachement, le terrain qu'on occupe, décident l'ordre du combat. Si le Détachement Ennemi est d'Infanterie, il faut lui opposer la même Arme, & placer les Dragons à portée de pouvoir le prendre en flanc lors de l'attaque ; si avec son Infanterie il a des Hussards, il faut faire la même disposition, & avoir en même tems une réserve, pour empêcher les Hussards de prendre le Déta-

chement par derrière. Cette réserve doit être d'Infanterie & formée en Colonne, dont la tête sera appuyée au centre de l'Infanterie qui est en bataille, par cette position le centre sera plus en force, les flancs & les derrières du Détachement seront gardés, les Hussards n'oseroient attaquer le Détachement par derrière, parce qu'ils effuieroient tout le feu de la Colonne en réserve : l'ordonnance de ce Détachement en bataille, tel qu'on le propose, formera un T. Cette ordonnance est forte dans toutes ses parties, & n'empêche point le Détachement d'avancer ou de se retirer. Si l'on peut donner un appui à l'un des flancs, comme un ravin, un marais ou un ruisseau, il faut saisir cette position, afin que tous les Dragons protégent le flanc qui n'est point appuyé ; mais si l'on ne peut avoir cet avantage, les Dragons y suppléeront en les partageant de droite & de gauche.

Si le Détachement n'est que de cinq à six cens hommes, il faut partager l'Infanterie par divisions, & se ranger en bataille, afin de pouvoir faire un feu continu : on peut encore rester en Colonne ; cette position est plus forte, soit qu'on veuille avancer ou se retirer. Quant à la Cavalerie ou aux Dragons, la distance doit être presqu'égale au front de la Troupe, c'est-à-dire, qu'il doit y avoir presqu'autant de vuide que de plein. Il faut très-peu de terrain de plus à la

Cavalerie qu'à l'Infanterie pour se mouvoir ; ces Troupes peuvent manœuvrer sur elles-mêmes ; il ne faut pas croire qu'il faille que la Cavalerie fasse de grands mouvemens : ils sont toujours défectueux devant l'Ennemi, & les plus courts qu'on pourra lui faire faire, seront les meilleurs ; cependant on doit observer qu'elle doit garder ses intervalles, afin que la seconde ligne puisse marcher au secours de la première, & afin que la confusion ne se mette point dans chaque Troupe, ce qui arriveroit certainement dans une retraite où chaque ligne doit se retirer l'une après l'autre.

Ces intervalles sont aussi nécessaires à la Cavalerie lorsqu'elle veut attaquer, parce que si la première ligne est pliée, la seconde peut, en passant par le vuide qui est entre chaque Troupe, charger l'Ennemi & rallentir son ardeur. Ces intervalles ne sont pas moins nécessaires pour la retraite, parce que le but est de toujours marcher, & qu'on ne le peut, s'il ne reste la moitié des Troupes pour soutenir celles qui se retirent. Les manœuvres qu'on fait faire aux Troupes pour se retirer, sont différentes ; les uns font retirer les Troupes de Cavalerie en leur faisant faire la caracole ; les autres par un demi-tour à-droite par homme ; d'autres par demi-Troupe ; d'autres enfin par quatre. La caracole a plusieurs inconvénients : 1°. il

faut à la Troupe le double de terrain que celui qu'elle occupe ; 2°. le mouvement est très-grand, par conséquent plus long à faire ; 3°. c'est un moment favorable à l'Ennemi pour l'attaquer, lorsqu'elle est à la moitié de son cercle, & par conséquent qu'elle prête le flanc à l'Ennemi ; 4°. lorsque les Troupes font leur retraite par une caracole, celles de la seconde ligne doivent être nécessairement derrière elles, & non vis-à-vis les intervalles; sans cela par la caracole que font les Troupes de la première ligne, elles se trouveroient nécessairement vis-à-vis celles de la seconde ligne, ce qui mettroit certainement de la confusion. 5°. Si par l'arrangement absolument nécessaire des Troupes, lorsqu'on se retire par une caracole, l'Ennemi presse vivement la première ligne, la seconde ne peut lui être d'aucune utilité, parce qu'elle est positivement derrière elle.

Le demi-tour à droite par homme, a aussi de grands inconvénients, & exige trois mouvements. Le premier est de trois rangs, se mettre sur six, ou de deux sur quatre, parce qu'il faut nécessairement *un Cavalier d'intervalle-avance*, premier mouvement ; le second est de faire le demi-tour à droite par homme ; le troisième est de se mettre sur trois rangs ou sur deux : si lorsqu'on fait cette manœuvre, l'Ennemi vient charger l'Escadron, il faut nécessairement faire les mêmes

mouvement pour se remettre en face, ce qui prend un tems très-considerable, que certainement l'Ennemi ne donnera pas.

Il peut être bon de se retirer par demi-Compagnie, mais le mouvement est encore grand, & il faut à la Troupe la moitié de plus de terrain qu'elle occupe pour pouvoir faire cette manœuvre, & ce mouvement étant plus grand, il lui faut plus de tems pour le faire. On pense donc que le mouvement le plus simple & le plus court, est de faire retirer chaque Troupe par un demi-tour à droite par quatre ; alors les Troupes de la seconde Ligne seront placées vis-à-vis des intervalles de la première, parce que chaque Troupe fait la manœuvre sur elle-même, que ce mouvement est fait dans une seconde, & que rien n'empêche la seconde Ligne de s'avancer pour protéger la retraite de la première Ligne ; de cette façon la retraite se fait sans interruption & sans confusion.

C'est une Règle établie qu'il ne faut jamais compter à la Guerre, & il semble qu'en faisant faire le mouvement par quatre, on soit obligé de compter ; mais il est aisé de faire voir que cela n'est point nécessaire : chaque Escadron ou Troupe est partagé par divisions de quatre Cavaliers avant de partir du Camp ; le Cavalier se compte lui-même ; quatre hommes n'en font qu'un ; s'il y en a un, deux ou trois de tués, celui

qui reste fait la manœuvre, comme s'ils étoient quatre; si les quatre sont tués, la division n'existe plus, & il n'y a point de dérangement dans les autres.

Il n'en est pas de même de l'Infanterie; elle peut faire la manœuvre par homme, & c'est même la seule qu'elle doit faire lorsqu'elle se retire; cependant elle n'a pas besoin d'avoir des intervalles comme la Cavalerie, étant même sur deux Lignes, parce qu'elle peut se retirer par la protection de son feu, sans avoir besoin d'être soutenue de sa seconde Ligne; & si cette première Ligne étoit obligée de se retirer promptement par la vivacité de l'attaque de l'Ennemi, elle pourroit en se joignant à sa seconde Ligne, & formant alors un Corps pesant par sa profondeur, charger la boyonnette au bout du fusil, & culbuter l'Ennemi: en Détachement, l'Infanterie ne doit point avoir des intervalles, à moins que le Détachement ne soit de plusieurs Bataillons; il n'en est pas de même d'une Armée qui est en bataille; elle doit avoir des intervalles, quoique moins grands que ceux de la Cavalerie. Ces intervalles pour une Armée en bataille, ne sont établis qu'afin que, si les Bataillons de la première Ligne sont obligés de se retirer, ils puissent le faire sans confusion & sans se mêler; mais comme dans un Détachement les Troupes sont moins nombreuses, qu'elles embrassent par conséquent moins de terrain, il est moins

moins à craindre que la confusion se mette dans les Troupes. Si le païs se rétrécit, il faut se former en Colonnes : on pense que c'est la disposition la plus forte, parce qu'elle est propre à tout païs, & que la retraite une fois commencée, il n'est plus besoin de donner de nouveaux ordres.

On verra dans le Chapitre XIII^e. de ce Livre, quelles sont les différentes dispositions qu'un Détachement peut faire dans une retraite ; mais quels que soient l'ordre & la disposition qu'on prenne en se retirant, il faut surtout éviter la multiplicité des commandemens ; les plus courts sont les meilleurs, pourvu qu'ils soient clairs. Si l'on les réitére ou qu'on les change, le Soldat s'étourdit, l'Officier s'embarrasse, & l'on n'exécute que lentement & sans ordre.

Si le Détachement est de trois ou quatre Bataillons, & d'Escadrons de Dragons à proportion, il ne faut plus compter par divisions, si ce n'est pour le feu qu'on peut encore partager par pelotons ; mais l'ordonnance doit être par Bataillon ou par demi-Bataillon, selon le païs où l'on est, alors il faut des intervalles ; mais l'on doit les régler sur les circonstances, ainsi que le nombre des Lignes sur lesquelles on doit marcher.

On doit régler le plus souvent la disposition pour l'attaque sur celle de l'Ennemi ; mais il seroit encore

mieux de tirer de l'ordonnance des Troupes & de la position du terrain tel avantage que l'Ennemi fut obligé de changer sa disposition, & l'assujettir à se régler sur celle qu'on lui présente.

Lorsqu'on est obligé de passer un pont, il faut ranger le Détachement en bataille, faire border à l'Infanterie la Rivière de deux côtés du pont, tandis que des Troupes de Dragons iront au-delà reconnoître & fouiller le pais : quand ils seront revenus le passage commencera par le centre ; à mesure que les Troupes passeront elles se mettront en bataille, & conserveront l'ordre qu'elles avoient avant de le passer. Pendant la découverte des Dragons au-delà du pont, l'Arrière-garde fera face au pais parcouru, & elle ne passera le pont que lorsque le Détachement commencera à se mettre en marche. Pendant que les Troupes défilent sur le pont, les Dragons qui ont été à la découverte, doivent rester en avant & couvrir le Détachement. Après que tout sera passé, on continuera la marche avec les mêmes précautions, & l'on changera la disposition des Troupes selon la variété du pais ; si l'on est obligé de revenir par le même chemin, il faut laisser de l'Infanterie au pont pour assurer sa retraite.

Voyez la Planche douzième, Fig. I^e.

Si un Détachement ennemi s'oppose de l'autre

côté au passage des Troupes, & que l'ordre de l'Officier qui le commande ne soit pas positivement de passer outre, on doit se décider sur la supériorité & sur les forces de l'Ennemi, & alors tenter le passage ou se retirer. Si l'Ennemi a retranché le pont, il est inutile de l'attaquer, parce que ce passage, lui étant sans doute important, il est en force ou à portée d'être promptement secouru ; il faudroit d'ailleurs pour l'attaquer, avoir du canon & des forces supérieures : or il n'est pas d'usage de mener du canon avec soi, lorsqu'on ne marche que pour battre l'estrade, & pour éloigner les Partis ennemis de l'Armée. Si ce poste est important pour l'Ennemi, le Général ne doit pas l'ignorer ; par conséquent s'il avoit voulu le faire attaquer, il auroit donné à l'Officier commandant le Détachement, les Troupes & les moyens nécessaires pour l'y forcer ; mais si le pont n'est point retranché, tout indique qu'on peut tenter le passage ; c'est le hasard qui fait rencontrer de l'autre côté le Détachement ennemi ; ce n'est point un poste de son Armée, & il n'est pas à portée d'en être secouru ; cependant on ne doit le tenter qu'autant que l'ordre du Général est de passer outre. Si l'Officier commandant est libre, il doit avoir égard aux obstacles, & prendre garde de ne point sacrifier ses Troupes inutilement.

Si le passage est ordonné, & que l'Ennemi en ba-

taille de l'autre côté veuille le disputer, supposé qu'on n'ait point assez d'Infanterie, il faut faire mettre pied à terre à la moitié des Dragons, dont on conduira les chevaux derrière hors de la portée du fusil : les Troupes s'avanceront en formant une Colonne dans le centre de la largeur du pont. Les Dragons qui ont mis pied à terre, & des Piquets d'Infanterie formeront comme deux ailes qui seront appuyées à la Colonne : dans cet ordre on avancera jusqu'au bord de la Rivière en faisant un feu continu. Dès que la tête de la Colonne sera proche du pont, les Grenadiers qui sont aux premiers rangs, fonceront sur l'Ennemi la Bayonnette au bout du fusil, protégés par le feu des Dragons & des Piquets qui sont sur les ailes. A mesure que la Colonne s'avancera, ceux qui auront passé le pont, feront feu des deux flancs. Dès que la tête de cette Colonne sera à cent pas, elle doublera les files, ce qui la rendra plus solide, lui donnera plus de front, & laissera plus de terrain au reste des Troupes pour passer. Les Dragons qui ont mis pied à terre, remonteront à cheval, & réunis à ceux qui tenoient leurs chevaux, passeront pour appuyer les flancs de l'Infanterie & pour la soutenir ; les Piquets qui bordoient la Rivière passeront les derniers, alors l'Infanterie réunie, protégée & gardée sur ses flancs par les Dragons, ou restera en Co-

lonne, si le terrain ne permet pas qu'elle présente un plus grand front, ou elle se déployera dans la plaine pour attaquer l'Ennemi en tête, pendant que les Dragons le prendront en flanc, ce qui doit décider sa défaite, surtout étant intimidé par l'audace & par la vivacité du passage.

Voyez la même Planche, Fig. 2.

Si c'étoit des Hussards, même de la Cavalerie qui fussent de l'autre côté pour en défendre le passage, ils ne soutiendroient point l'approche de l'Infanterie, dont quelques Troupes placées sur le bord de la Rivière, les éloigneroient bientôt; alors le centre commenceroit à passer, & lorsque la moitié de l'Infanterie seroit de l'autre côté, les Dragons passeroient pour la soutenir, le reste suivroit, & chaque Troupe reprendroit sa place; dans ce passage il faut surtout éviter la confusion, & défendre (comme l'observe Santa-Cruz *) à tout Officier ou Soldat d'entrer sur le pont avant sa Troupe. Les instructions qu'ils donne dans les quatrième & cinquième Chapitres, sur la maniere de jeter secrètement ou à la vûe de l'Ennemi, un pont sur une Rivière dont il garde le bord opposé, peuvent être d'une grande utilité pour un Détachement, quoiqu'il parle de la marche d'une Armée.

Avant de passer un pont ou un défilé, il faut toujours se mettre en bataille en déça, jusqu'à ce que le

** Chap. 2.
du Pass. des
Rivières.*

païs soit entierement découvert au-delà : c'est une légère fatigue pour les Troupes ; mais elle est une précaution nécessaire pour la marche d'un Détachement qui n'en sauroit trop prendre. Celui qui la néglige trahit la confiance du Général qui l'envoye, s'expose au danger d'être battu, & a la honte de l'être par sa faute.

CHAPITRE XI.

Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un païs de bois & de montagnes.

SI dans la marche d'une Armée les détails sont plus multipliés que dans celle d'un Détachement, qui ne sort que pour des événemens qu'on a prévûs, l'habileté d'un Officier ne paroît pas moins dans celle-ci, parce qu'étant moins en force, il a besoin de plus de ruses & de précautions.

Il est plus aisé de conduire un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un païs de montagnes & de bois, que dans un païs de plaine ; cependant, comme l'Ennemi a plus de facilité à s'embusquer dans un païs couvert, on ne peut s'avancer que lentement & après des recherches très-exactes.

Les précautions qu'il faut prendre, sont les mêmes que celles dont a parlé dans le Chapitre précédent,

du moins quant au dispositions qu'il faut faire avant de se mettre en marche ; avec cette différence qu'au lieu de Dragons qu'on a supposés pour fouiller en avant, ce seront des Hussards : ces patrouilles ne doivent point être en force, parce qu'elles ne pourroient s'opposer dans des montagnes à de l'Infanterie qui les attaqueroit ; au lieu qu'étant par petites Troupes, elles peuvent se retirer légèrement sur le gros du Détachement. Ces patrouilles doivent faire les perquisitions les plus exāctes, tourner les montagnes autant qu'elles le pourront, ne point laisser de gorges, de sentiers sans les fouiller ; mais comme elles ne pourroient que très-difficilement parvenir sur la croupe des montagnes, que si l'on ne fouilloit que dans les gorges & si l'on négligeoit les hauteurs, la recherche seroit imparfaite, il faut détacher des Troupes d'Infanterie, non-seulement pour reconnoître & pour fouiller le pais, mais encore pour s'emparer des hauteurs, & pour les disputer à l'Ennemi.

Les Hussards qui formeront l'Arrière-garde, auront ordre, s'ils sont attaqués par de l'Infanterie, de se replier sur la leur, ainsi qu'on l'a dit des Dragons. S'ils sont attaqués par des Hussards, ils sont à Armes égales & doivent les charger ; mais afin qu'ils puissent plus aisément attaquer l'Ennemi avec avantage, il faut faire passer quelques pelotons d'Infanterie sur leurs

flancs. Quelqu'étroit que soit le terrain, on peut toujours y placer assez d'Infanterie, pour protéger par son feu les Hussards qui sont à l'Avant-garde & à l'Arrière-garde ; il n'est point douteux que des Hussards ne s'exposeront point à essuyer le feu de l'Infanterie, surtout dans un pais où ils ne peuvent attaquer que d'un seul côté ; ainsi ce Détachement ne peut jamais être arrêté que par de l'Infanterie, encore faut-il qu'elle soit supérieure en force & qu'elle fçache choisir un terrain où elle puisse faire plusieurs attaques en même tems.

On ne doit jamais se mettre en marche sans avoir fait sa disposition pour l'attaque ou pour la défense, en cas qu'on soit attaqué, sans avoir assuré ses derrières, supposé qu'on soit obligé de revenir par le même chemin ; mais, autant qu'on le peut, il est toujours plus avantageux de prendre, en revenant, une route différente de celle qu'on a prise en allant : il faut avoir attention dans la marche de faire observer à chaque Troupe l'ordre qui lui aura été donné.

Si l'on connoît exactement le pais, il est comme impossible de ne point marcher en sûreté dans un pais de montagnes : comme l'on fçait quels sont les endroits les plus favorables à l'Ennemi pour s'embusquer ou pour attaquer, on peut prendre les mesures les plus justes ou pour se tenir sur la défensive, ou pour former

former soi-même une attaque : dans un chemin étroit l'on est assuré que l'Ennemi ne peut présenter que le même front, & qu'il ne peut prendre le Détachement en flanc, surtout si l'on a eu le soin de s'emparer des hauteurs.

Cependant l'Officier qui commande le Détachement, ne doit jamais présumer que l'Ennemi ignore ce qu'il connaît ; il doit même supposer qu'il a su profiter avant lui de l'avantage du terrain, qu'il s'est mis à même d'attaquer quand il le voudra, qu'il a partagé ses Troupes de façon qu'il puisse former l'attaque à son gré, & le charger en tête & en flanc ; pour prévenir cet inconvénient il doit toujours marcher comme s'il devoit être attaqué, ne laisser aucune gorge ni hauteur sans les faire fouiller exactement par les Partis détachés, & lorsqu'ils en seront revenus, il doit laisser à l'entrée de chaque gorge une Troupe d'Infanterie, jusqu'à ce que le Détachement soit entièrement passé, ainsi qu'on l'a dit au Chapitre septième de l'escorte des Convois.

Il faut s'arrêter à l'entrée de toutes les petites plaines ou vallées qui se rencontrent dans la marche, & avant de passer outre, faire fouiller les ravins, les bois, les gorges, en un mot tout ce qui pourroit contenir des Troupes embusquées. Le Détachement sera en bataille pendant tout le temps que les patrouilles

seront à la découverte ; le terrain ou les endroits qu'on doit occuper pour ne pas être pris en flanc, ou pour n'être pas tourné, en décideront la disposition.

Si l'on peut appuyer ses flancs à un ruisseau, à quelque montagne ou à quelque ravin, il faut prendre cette position, en assurant surtout les derrières ; la découverte faite, on continuera de marcher, en observant les précautions dont on a parlé ; si l'on ne les néglige point, il est difficile d'être surpris, ou du moins on est en état de défense. Si l'on est attaqué par de l'Infanterie, le Commandant du Détachement se réglera sur la force de l'Ennemi, pour se disposer à l'attaque, à la défense ou à la retraite. C'est moins du grand nombre des Troupes qu'il doit attendre le succès, que de la disposition juste dans l'ordre de bataille, de la confiance que les Soldats auront pour lui, du courage & de l'assurance qu'ils verront peints sur son visage, du coup d'œil prompt qu'ils reconnaîtront en lui, de son habileté à profiter d'une fausse manœuvre de l'Ennemi, de sa diligence à porter à propos les secours nécessaires aux endroits attaqués ou affoiblis : ainsi si l'Ennemi n'a que des forces égales ou très-peu supérieures, on peut l'attaquer ; mais si l'Ennemi par trop de supériorité ou par une position avantageuse, ne laisse aucune espérance de le battre,

ou qu'il y ait à risquer d'être battu, il faut se retirer plutôt que de hasarder un combat dont la suite pourroit être funeste. Les Romains n'accordoient point les honneurs du triomphe à un Général, qui, quoique vainqueur, avoit reçu ou donné la bataille dans un poste désavantageux. Ce Peuple belliqueux & sage, aussi instruit des principes de l'Art militaire, que convaincu que le hasard peut avoir part au succès, exigeoit du moins que ses Généraux par de justes & bonnes dispositions, ne düssent leur victoire qu'à leur science, & non au caprice de la fortune. On fit un crime * à Sp. Servilius, d'avoir poursuivi les Ennemis après une victoire complete, & d'avoir perdu dans cette poursuite, qui marquoit plus de courage que de prudence, quelques Soldats Romains.

* *Denis d'Halicarn.*
Liv. 9.

Quoiqu'on soit harcelé par des Hussards dans un chemin creux, on peut toujours poursuivre sa marche, en faisant la disposition dont il a été parlé pour l'Avant-garde & l'Arriere-garde.

Si c'est dans une petite plaine ou dans une vallée, comme le Détachement se trouve plus réuni, & qu'il peut se servir de ses Hussards, l'Infanterie doit rester en Colonne avec des petits Détachemens de Hussards sur les flancs, entremêlés de pelotons d'Infanterie : les Hussards Ennemis n'oseroient certainement en approcher ; mais comme il seroit à craindre que ces

Hussards ne furent l'Avant-garde d'un Détachement d'Infanterie qui seroit embusqué, & qu'ils ne furent venus que pour attirer le Détachement dans cette embuscade, il faut alors agir avec toute sorte de précautions ; & si le Commandant a ordre de conduire son Détachement au-delà, il doit faire charger les Hussards Ennemis par les siens, soutenus de quelques Troupes d'Infanterie, & à mesure que l'Ennemi recule, avancer lentement & avec prudence : on ne peut point marcher dans un pays où l'on ne voit point devant soi, tel qu'un pays de montagnes ou de bois, avec autant de célérité que dans un pays de plaine ; si l'on n'a ordre que d'inquiéter l'Ennemi, & de l'empêcher de venir trop près de l'Armée, on doit agir différemment, &, autant qu'on le pourra, ne point montrer son Infanterie. S'il se trouve des endroits propres à l'embusquer, non toute ensemble, mais en différens postes, il faut le faire & envoyer les Hussards en plusieurs Troupes pour fouiller le pays, avec ordre, s'ils rencontrent l'Ennemi, de tâcher de l'attirer sur les Troupes embusquées. Si l'Ennemi marche avec précaution, & qu'il découvre les embuscades, on ne peut plus espérer de le battre en entier ; mais il faut le charger avec vigueur, & tirer le meilleur parti qu'on pourra de l'attaque faite de différens côtés, ce qui est d'autant plus facile que l'In-

fanterie étant dispersée dans plusieurs postes, elle ne peut point avoir été toute reconnue. Ce premier moment doit être avantageux pour les Troupes embusquées, surtout si elles chargent l'Ennemi avec vivacité; mais il ne faut point se laisser entraîner par trop d'ardeur, ni s'engager dans un pays qu'on n'a pas encore reconnu. Le but du Détachement n'étant que d'empêcher l'Ennemi d'approcher l'Armée, on y sera parvenu; & si l'on n'a pu tirer un plus grand avantage de sa vigilance, on a du moins rempli l'intention du Général. Si l'Ennemi suit avec trop d'ardeur les Hussards, & que son imprudence le fasse tomber dans l'embuscade, il faut tâcher de l'environner, profiter, autant qu'on le peut, de cet avantage, & se retirer promptement, mais avec ordre, après l'expédition.

La Guerre dans les montagnes demande plus de sagacité que dans la plaine, quoiqu'il en faille beaucoup dans l'un & dans l'autre pays; si dans le premier elle y trouve plus de ressources pour former des embuscades, elle a aussi plus de surprises à craindre; si le Général néglige les moindres précautions, il expose ses Troupes à chaque pas; il doit toujours savoir ce qui se passe devant lui, & s'il ne le peut par lui-même ou par ses Détachemens en avant, il doit former des conjectures qui équivalent. On ne fit jamais de crime à *Fabius Cunctator* d'aller lentement dans les mesures qu'il prenoit contre les Carthaginois.

CHAPITRE XII.

*Marche d'un Détachement de Cavalerie & de Hussards
dans un païs de plaine.*

IL est surprenant que la plupart de ceux qui ont écrit sur l'Art Militaire, ayent négligé de parler des évolutions de la Cavalerie, cette Arme étant cependant une des forces les plus puissantes d'une Armée : Végéce * nous dit seulement de quelle façon ^{chap. 2.} les premiers Romains enseignoient à leurs Cavaliers l'Art de voltiger ; aux qualités que Xénophon demande aux Coureurs en avant, on reconnoît plutôt nos Hussards que des Cavaliers.

Les Modernes ont regardé les manœuvres de l'Infanterie comme seules dignes de leur attention, c'est sur elle que roulent tous leurs préceptes, tandis qu'ils n'ont parlé que très-superficiellement de la Cavalerie. Celle-ci, à la vérité, ne peut point agir dans toute sorte de païs ; mais dans un païs de plaine elle peut faire la guerre seule. Elle assûre & protége les ailes de l'Infanterie qu'elle peut même attaquer.

Le sentiment de M. le Chevalier Folard, qui ne paroît pas faire grand cas de la Cavalerie, & qui pré-

tend même qu'elle ne fert qu'à embarrasser dans une Armée, seroit peut-être dangereux ; à moins qu'il n'ait voulu dire qu'une trop grande quantité de Cavalerie seroit trop dispendieuse, & qu'elle exposeroit à de grands soins par la difficulté de trouver des Fourrages.

M. le Maréchal de Puységur est le seul de notre siècle qui se soit étendu sur cette partie, encore n'a-t'il parlé que des manœuvres & des évolutions auxquelles il faut exercer la Cavalerie, & il a négligé de l'établir à la Guerre ou devant l'Ennemi. Ceux qui ont parlé le plus amplement de ce Corps, sont le Chevalier Melzo & Georges Basta, Comte du Saint-Empire, qui vivoit en 1576, sous le règne de Rodolphe II ; ce sont les seuls qu'on connoisse qui ayent établi la Cavalerie à la Guerre.

En général la Cavalerie est aussi essentielle à une Armée que des armes à l'Infanterie ; tout consiste à faire la mettre en œuvre, & à s'en servir suivant les circonstances. Pour en faire voir la nécessité, & pour exposer en quoi consistent les manœuvres qu'elle peut faire à la Guerre, on fera marcher dans un pays de plaine un Détachement de Cavalerie & de Hussards ; on détaillera le plus succinctement & le plus clairement qu'il sera possible, quelles manœuvres elle doit faire dans telles ou telles circonstances.

Un Détachement de Cavalerie, qui marche dans un pays de plaine, doit, ainsi que les autres Détachemens dont on a parlé, avoir des Partis en avant, derrière & sur ses flancs, & des Avant-coureurs détachés de ces petits Corps pour fouiller exactement le pays. Ce Détachement doit marcher par Troupes, ce qui ne se décide que selon le terrain ; il doit observer de garder ses distances, afin qu'elles puissent se mettre en bataille par un quart de conversion, & mieux encore par quatre, si le Détachement est attaqué sur un des flancs : s'il l'est en tête, la seconde Troupe joindra la première, & se placera à côté d'elle sur sa gauche ; la troisième & la quatrième en seconde ligne, vis-à-vis les intervalles de la première ; la cinquième & la sixième, en marchant au trot, iront se mettre à la gauche des deux premières Troupes qui forment la première ligne ; la septième & la huitième joindront la troisième & la quatrième en seconde, ainsi des autres ; & dans très-peu de tems mille chevaux peuvent se mettre en bataille sans déforder & sans confusion, d'autant plus aisément que le Commandant doit être averti par ses Partis en avant, si l'Ennemi a formé quelqu'embuscade, ou s'il marche pour venir attaquer.

Ce Détachement peut encore se former en présentant un grand front à l'Ennemi ; ce qu'il est nécessaire de

de faire, lorsque l'Ennemi paroît assez près pour craindre d'en être attaqué sur le champ ; ainsi l'on formera d'abord la première ligne des quatre premières Troupes ; les quatre dernières en feront autant derrière pour former la seconde, en observant toujours la distance qu'il doit y avoir de la première à la seconde ligne, de même que l'intervalle d'une Troupe à une autre.

Voyez la Planche 13^e. Fig. 1^e.

On suppose que les Partis en avant ayant négligé de fouiller le pays, & par conséquent de le reconnoître, le Détachement soit surpris par l'Ennemi ; alors les Troupes de Cavalerie feront le mouvement dont on a parlé, suivant qu'elles sont attaquées ou en tête ou en flanc. L'évolution sur le flanc est faite dans la minute, un à-droite, un à-gauche sont aussitôt exécutés que commandés ; comme le second mouvement, pour former les deux lignes en avant, ne peut être aussi prompt, il faut d'abord former la première ligne, & charger l'Ennemi avec audace, sans attendre la seconde qui sera bientôt formée.

Si le Détachement est attaqué par des Hussards, & si l'Officier qui le commande a ordre d'aller en avant pour porter un secours, ou d'aller reconnoître un fourrage, les Hussards ne doivent point être un obstacle pour la Cavalerie si elle est bien conduite : le

Commandant doit faire les dispositions suivantes , & agir selon ses ordres , sans avoir égard au plus ou moins de force de l'Ennemi.

S'il est attaqué en flanc , il fera le mouvement dont il a été parlé pour s'opposer à l'Ennemi ; mais après avoir reconnu les Troupes qui l'attaquent , & leur nombre , il se remettra en marche par le même mouvement , & s'avancera en observant toujours de garder la distance nécessaire d'une Troupe à l'autre , avec ordre à chaque Commandant de Troupe , de faire marcher celle qu'il commande unie & serrée ; mais avant de faire faire ce mouvement pour se mettre en marche , le Commandant détachera le Lieutenant ou le

Une Troupe est partagée en quatre parties égales , chacune desquelles s'appelle Section . Cornette de chaque Troupe , avec une Section * qui s'avancera dix pas en avant de la Troupe dont elle est tirée ; alors le mouvement se fera pour se remettre en marche , & chaque Section se trouvera garder le flanc de chaque Troupe dont elle est détachée ; outre cette disposition , il partagera ses Hussards à l'Avant & à l'Arrière-garde , & en gardera quelques Troupes pour couvrir encore le flanc des Sections . Dans cette position il est assuré que le Détachement avancera toujours , & quoique les Hussards Ennemis le retardent peut-être dans sa marche , si chaque Commandant de Troupe a soin de la faire tenir bien unie & bien serrée , ils ne l'arrêteront jamais ; mais si une

seule Troupe se dérange, & que l'Ennemi puisse y pénétrer, le Détachement court risque d'être battu.

Voyez la Fig. 2e. de la même Planche.

Une Troupe battue donne aisément l'épouvante aux autres ; le Cavalier ne raisonne pas comme l'Officier ; rarement voit-il les suites & la fin des évolutions qu'on lui fait faire ; le Cavalier pense, en voyant une Troupe battue, que son salut qui, dans ce moment critique, consiste à être bien uni, ne peut être que dans la fuite ; il se débande, n'écoute plus le commandement, & le Détachement, qui tout au plus auroit pu être retardé sans être entamé, est perdu, parce que l'Ennemi le pénètre facilement.

Supposé qu'on ait ordre de continuer la route, il faut observer de ne point s'engager à la poursuite de l'Ennemi lorsqu'il se retire ; on peut seulement détacher quelques Troupes de Hussards, soutenus de deux ou trois de Cavalerie, pour être assuré de sa retraite : les Hussards ne le suivront tout au plus qu'une demiliue ou trois quarts de lieue, & les Troupes de Cavalerie qui les soutiennent, ne s'éloigneront pas du Détachement de plus d'un quart de lieue, surtout si le Détachement a été attaqué par des Hussards, parce qu'il pourroit se faire qu'ils ne fussent venus que pour attirer quelques Troupes dans une embuscade. Quand bien même on n'auroit point à craindre une

embuscade, les Hussards ne doivent jamais s'avancer au-delà du terme qu'on vient de marquer, de peur qu'ils ne soient coupés sans espoir de secours.

Il y a encore une autre façon de se ranger en bataille, qui fait qu'on est plus rassemblé, & par conséquent plus en force; c'est de s'y mettre par le flanc sur deux lignes, ce qui se fait ainsi qu'on va l'expliquer.

Chaque Commandant de Troupes (on en suppose huit, comme ci-dessus) fera marcher par un seul commandement, à droit ou à gauche, selon le flanc qui est attaqué; le tout étant en bataille sur une seule ligne pour en former deux, la première, la troisième, la cinquième & la septième, par un second commandement, marcheront toutes en avant à la distance nécessaire, & formeront la première ligne, les quatre autres resteront pour former la seconde. Par cette manœuvre, non-seulement l'ordonnance est plus forte que sur une seule ligne, mais encore les Troupes sont plus rassemblées. Si par la situation du pais il est facile d'entourer le Détachement, les Troupes se trouvant sur deux Colonnes par un à-droite ou un à-gauche par Troupe ou par quatre, elles occupent beaucoup moins de terrain, elles ont en même tems celui qui leur est nécessaire pour manœuvrer selon les circonstances, sont plus en force & peuvent plus ai-

sément avancer si elles ont ordre de continuer leur route, ou enfin se retirer, si le projet pour lequel le Détachement a été envoyé, est exécuté.

Les deux Colonnes du Détachement, soit qu'il avance soit qu'il se retire, doivent avoir des sections sur les flancs de chaque Troupe, & des Hussards sur leurs flancs. L'Avant-garde & l'Arrière-garde doivent être placées vis-à-vis l'intervalle des deux Colonnes pour la couvrir. Si dans ce Détachement il n'y a point de Hussards, il faut employer la Cavalerie à leur place & en faire le même usage, pourvu qu'elle observe de ne se pas trop éloigner du Détachement, parce qu'elle ne pourroit se retirer aussi promptement que les Hussards & qu'elle seroit facilement coupée.

Voyez la Figure 3^e. de la même Planche.

On doit observer qu'un Détachement de Cavalerie suivroit inutilement des Hussards qui ne l'attendroient pas, qui le harceleroient, mais qui ne s'exposeroient point à effuyer sa charge. On doit se contenter de les suivre avec ordre, de tâcher de les faire retirer ; mais on ne doit point espérer de les battre.

La Cavalerie ne marche point comme les Hussards ; cette première Troupe ne doit marcher que serrée & bien unie ; les Hussards sont employés à tout, tantôt ensemble & serrés, tantôt éparpillés & voltigeants, pourvû qu'ils ayent derrière un Corps qui les soutien-

ne, souvent même à pied lorsque les circonstances l'exigent. Les Hussards ont cet avantage sur la Cavalerie, qu'ils ne risquent jamais rien en l'attaquant, parce que s'ils ne peuvent la pénétrer, il leur est facile de se retirer ; au lieu que la Cavalerie risque beaucoup, si elle se désunit devant eux.

Si les ordres n'empêchent point le Détachement d'attaquer l'Ennemi dès qu'il le rencontre, si même il le bat, il doit tirer de la déroute de l'Ennemi tout le parti qu'il peut : c'est alors qu'il faut agir avec précaution : si la résistance de l'Ennemi a été opiniâtre, il n'y a aucun risque à le poursuivre vivement ; mais s'il ne s'est défendu que faiblement, si après une légère attaque, il se bat en retraite, on doit s'en méfier & craindre que cette retraite ne soit simulée pour attirer le Détachement dans quelque embuscade : cependant autant qu'on peut voir devant soi, il faut le charger ; mais avoir toujours attention de garder des Troupes en réserve, afin que, s'il recevoit du secours, on ait des Troupes en ordre, pour recevoir & protéger celles qui sont en avant, si elles étoient pliées ; car si le Commandant emploie d'abord toutes ses Troupes & qu'elles soient repoussées, soit par l'Ennemi attaqué, soit par le secours qu'il reçoit, il ne peut plus espérer de le battre ; il est même presque assuré qu'il ne fera sa retraite qu'avec peine, & qu'il

évitera difficilement d'être battu ; au lieu que n'en employant qu'une partie, & laissant le reste derrière en bataille, quand même celles qui sont en avant seroient pliées, il peut espérer, au moyen des Troupes qui sont derrière en ordre, & qui n'ont point encore chargé, de changer la face du combat en donnant le tems à celles qui ont plié de se réunir, de se retirer en ordre derrière les Troupes qui étoient en réserve & de retourner à la charge.

L'ordre & les dispositions changent totalement, si ce Détachement en rencontre un d'Infanterie, où l'avantage est du côté de la Cavalerie plus agile dans un pays de plaine, à moins que l'Infanterie ne soit étayée par quelques hayes, ravins ou quelqu'autre appui où elle ne puisse se mettre à couvert, & de-là par un feu continual empêcher la Cavalerie d'approcher d'elle ; mais si elle n'est point appuyée, & que la rencontre se fasse dans une plaine où rien n'empêche la Cavalerie de manœuvrer & de saisir tout l'avantage du terrain, le Détachement de Cavalerie doit charger l'Infanterie, à moins que celle-ci ne fût si supérieure en nombre, qu'il ne pût espérer sans témérité de la battre : cependant si le Commandant du Détachement de Cavalerie & de Hussards, remarquoit de l'irrésolution dans le Commandant ou dans les Officiers Ennemis, de l'embarras & de la lenteur dans les manœuvres ou

de la timidité dans les Troupes, il doit quoiqu'inférieur attaquer avec audace & célérité, sans donner à l'Ennemi le tems de se rassurer & de faire de nouvelles dispositions.

Alors il mettra toute la Cavalerie sur une seule ligne ; il feroit inutile & même dangereux d'en faire deux, parce qu'il faut charger & occuper tout le front de l'Ennemi, & le flanc même, s'il est possible. Une seconde ligne n'ajouteroit rien à la force de la première, quand même elle la joindroit, n'y ayant point d'impulsion dans la Cavalerie, & la vivacité d'une attaque ne consistant que dans la valeur du premier rang des Cavaliers, animés par la présence de leurs Officiers qui y sont entremêlés ; les rangs qui sont derrière, sans donner à un Escadron plus de force pour l'attaque, lui donnent cependant plus de consistance pour manœuvrer & pour éviter le flottement. On dit qu'une seconde ligne seroit inutile, parce que si la première est repoussée, elle ne peut qu'augmenter le désordre en tombant sur la seconde ligne qu'elle entraîneroit nécessairement avec elle dans sa fuite, à moins que cette seconde ligne ne fût placée assez loin pour que la première ligne battue ait le tems de se remettre, de se reconnoître & de passer par les intervalles de la seconde ligne, pour tenter une seconde attaque. On pense que de la Cavalerie attaquant de l'Infanterie,

c'est

c'est le premier instant qui décide du succès, qu'elle doit employer toutes ses forces, & par conséquent la seconde ligne ne pouvant charger en même tems que la première, deviendroit inutile. Ce principe qui paroît juste vis-à-vis de l'Infanterie, seroit faux vis-à-vis d'autre Cavalerie ; de la Cavalerie contre d'autre Cavalerie doit toujours avoir des Troupes en réserve & en ordre, parce que les Troupes qui seroient pliées & battues, seroient suivies de près, & qu'il en faut nécessairement d'autres pour les soutenir & pour les protéger; au lieu que si cette Cavalerie a affaire à de l'Infanterie, elle s'en éloigne ou revient à la charge à mesure qu'elle trouve plus ou moins de facilité.

Lorsque la Cavalerie sera ainsi rangée sur une ligne, avec des intervalles moins grands que ceux qu'on lui donne ordinairement, pour donner plus de pesanteur à la charge, les Hussards se rangeront à droite & à gauche en écharpe ; on fera sortir de chaque Troupe une section qui marchera quinze pas en avant sur le flanc de la Troupe dont elle est détachée, avec ordre dès qu'elle sera à quatre-vingt pas de l'Ennemi, de foncer sur lui en Fourrageurs le sabre à la main : ces sections seront suivies de près par les Troupes qui marcheront d'abord au trot, ensuite au petit galop ; & dès que les sections seront à portée de donner le premier coup de sabre, les Troupes suivront à toute bride,

mais ensemble, & chargeront l'Ennemi déjà ébranlé par l'attaque vigoureuse des sections. Les Hussards qui sont à-droite & à-gauche, prendront en même tems l'Ennemi en flanc & par derrière, (attaque qui occupera une partie de l'Infanterie Ennemie, & qui par conséquent laissera encore moins de force au front qui est attaqué avec vigueur.) Il faut observer que cette attaque doit se faire sans feu, tant par la Cavalerie que par les Hussards, & avoir attention que les sections puissent se retirer par les intervalles des Troupes de Cavalerie, supposé qu'elles ne trouvent point jour à pénétrer : cette retraite des sections ne doit point empêcher le Corps des Troupes de continuer son attaque ; il aura même plus de facilité à pénétrer, l'Infanterie ayant jetté une partie de son feu.

Si l'Ennemi est plus foible, il faut l'attaquer, quelque résolution qu'il puisse marquer. La Cavalerie, lorsqu'elle veut attaquer de l'Infanterie, ne doit point hésiter ni la tâter ; mais elle doit faire ses dispositions de loin & tomber vivement sur l'Ennemi.

Ou l'Ennemi est rangé en bataille sur une ou sur deux lignes, ou il se forme en Colonne ; alors les dispositions pour l'attaque dont on a parlé plus haut, feront-elles inutiles ? Non, sans doute ; car le pais étant uni & sans aucun obstacle qui puisse empêcher

la Cavalerie de manœuvrer, elle peut attaquer celle des Colonnes qu'elle jugera à propos, & celle qu'elle attaque sur un flanc, est obligée de présenter le front; alors cette Infanterie se trouve malgré elle dans la disposition qu'on a déjà supposée. Mais quelles manœuvres peut faire l'Infanterie pour se retirer devant de la Cavalerie dans un pais de plaine? Comme cette objection regarde le Chapitre des Retraites, on y renvoie le Lecteur: l'objet de ce Chapitre n'a été que de donner les moyens à la Cavalerie d'attaquer toute sorte de Troupes dans un pais de plaine, en profitant de l'affillette du pais, des avantages qu'il lui donne, sans égard à la force & aux dispositions de l'Ennemi.

Si le Détachement en rencontre un de Cavalerie de la même force, ou à-peu-près du même nombre, le succès dépend alors des bonnes manœuvres, des dispositions bien prises, du terrain dont on aura su s'emparer & de la sagesse des précautions, qui consistent à éviter d'être pris par les flancs, à présenter un front égal à celui de l'Ennemi, & même plus étendu, si on le peut sans s'affoiblir, pour pouvoir l'attaquer en flanc & sur le front en même tems; souvent le succès dépend de la promptitude avec laquelle on marche à l'Ennemi, de sçavoir éviter d'en être attaqué, d'être toujours le premier à donner le coup de

poitail. Il est à présumer, & il est même démontré qu'entre deux puissances égales, celle qui frappe la première, doit faire reculer l'autre; bien plus si une puissance inférieure est la première à attaquer avec force, elle doit enfoncer celle qui est supérieure.

C'est ce qu'on vit au Combat de Leuze, donné en 1691, où vingt-deux Escadrons de l'Armée de M. le Maréchal de Luxembourg en battirent soixante & douze de celle de M. le Prince d'Orange. A la Bataille de Gouastalla, gagnée en 1734, quatorze Escadrons François, commandés par M. le Duc de Chatillon, battirent vingt-huit Escadrons Ennemis; & dans cette dernière Guerre au Combat de Saé en Bohême, cinq cens Carabiniers & deux Régimens de Dragons, qui ne formoient ensemble que deux Escadrons, enfoncèrent & battirent quinze cens Cuirassiers de l'Empereur. La raison du succès est que les François furent les premiers à donner le choc du poitail, & à agir de leur épée sans s'amuser à tirer ni à attendre l'Ennemi: or si un petit nombre de Troupes en a pu battre un si considérable, il est évident que le Détachement, supposé égal en force & en nombre à peu de chose près à celui qu'il rencontre, l'emportera s'il est le premier à donner le choc, & à se servir de son épée.

Les mesures prises, l'ordre donné, la disposition

des Troupes faite , c'est la célérité de l'attaque , l'audace & l'intrépidité qui déterminent le succès : un Combat de Cavalerie doit être décidé dans la minute & sans retour : dans l'Infanterie il est plus aisé au Soldat de revenir au Combat , quand il a été plié , qu'à un Cavalier , parce que le premier se-conduit lui-même ; au lieu que le second doit conduire son cheval , dont l'ardeur & l'épouvante ne le laissent pas toujours le maître ; d'ailleurs des Troupes de Cavalerie battues par d'autres , en sont vivement poursuivies , & ne peuvent que très-difficilement se rallier , à moins qu'elles n'ayent derrière des Troupes en ordre pour arrêter l'impétuosité de l'Ennemi ; au lieu que de l'Infanterie n'est jamais suivie de si près par d'autre Infanterie , qu'elle ne puisse l'écartier par son feu ; il est même rare qu'il n'y ait quelques Troupes qui ne fassent ferme pendant que celles qui ont été enfoncées , peuvent se rallier : manœuvre plus difficile à la Cavalerie , parce que ses évolutions , sans embrasser beaucoup plus de terrain , sont cependant plus difficiles , que par conséquent la confusion doit être plus à craindre , & que très-souvent , ainsi qu'on l'a dit plus haut , le Cavalier n'est pas maître de son cheval . Il ne faut souvent qu'un cheval ombrageux ou peureux pour rompre une Troupe entière . D'ailleurs si la première ligne est battue , comme elle sera certainement suivie avec viva-

cité , il peut se faire que si cette première ligne n'a point attention de passer par les intervalles de la seconde , elle ne l'entraîne avec elle , & que cette seconde ligne , sans même avoir été attaquée , ne suive le torrent.

La Cavalerie ne peut se mouvoir aussi facilement que l'Infanterie , qui prend toutes les différentes formes qu'on veut lui donner , soit en Bataille , en Colonnes , en Bataillon quarré & autres ordonnances ; ainsi elle peut se défendre , quoiqu'attaquée en tête , en flanc & par derrière. Une Colonne de Cavalerie n'a nulle force , ni sur ses flancs , ni en tête , encore moins par derrière. Un Escadron quarré est mauvais à tous égards ; il ne peut se mouvoir , ni changer de disposition , sans donner jour à l'Ennemi à le pénétrer ; il n'a aucune force par lui-même ; surtout s'il est attaqué par les quatre angles ; il ne peut avancer ni reculer comme un Bataillon quarré , & s'il est entouré par des forces supérieures , il n'a d'autre ressource que dans l'audace pour tâcher de percer les Troupes ennemis , & éviter au moins la honte de se rendre sans combattre. Si la Cavalerie se met dos à dos , les flancs ne feront point gardés. Dans ces occasions , il semble que le parti le plus court & le plus sage , est de se retirer le plus en ordre qu'il est possible , en observant les dispositions dont il est parlé dans ce Chapitre , au

ujet de la Cavalerie & des Hussards attaqués par les mêmes Troupes ; à cela près , que ce Détachement qui ne fait sa retraite que par force , se mettra en bataille sur deux lignes par Troupes , & non en Colon-
ne , que les Sections seront sur les flancs de chaque ligne , & des Hussards sur les flancs des Sections. L'Avant-garde & l'Arrière-garde doivent être de Hussards pour éloigner l'Ennemi par leur feu , avec deux Troupes de Cavalerie pour les soutenir.

CHAPITRE XIII.

Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un pays de plaine coupé de Rivieres.

LA conduite d'un Détachement obligé de se retirer , suppose dans celui qui en est chargé , plus de talents & plus de connaissances que n'en exigent souvent des manœuvres qui , en apparence , sont plus importantes. Il a non-seulement à éviter un Ennemi supérieur en force , mais encore à relever le courage abattu de ses soldats , & à dissiper leur frayeur. La retraite d'une Armée exige sans doute de plus grandes lumières dans un Général , parce que plus le nombre qui se retire est considérable , & plus les Troupes

embrassent de terrain ; par conséquent ne pouvant voir d'un coup d'œil tous les mouvements de l'Ennemi, afin de s'y opposer, il faut y remédier par une activité & une prévoyance sans bornes : un Officier au contraire, qui conduit un Détachement, à toutes ses Troupes réunies sous ses yeux ; il voit distinctement celles de l'Ennemi, & par conséquent il peut s'opposer plus aisément aux manœuvres qu'il fait ; cependant le petit nombre est un nouveau sujet de terreur pour le Soldat, aux yeux de qui la crainte augmente toujours le danger, & fait souvent disparaître les raisons qu'il a de se rassurer.

Il semble que la Guerre soit plus difficile dans un pays de montagnes que dans un pays de plaine ; dans celui-ci rien n'embarrasse les manœuvres, où l'on n'y rencontre que de légers obstacles : tous les chemins sont ouverts à la retraite ; au lieu que la Guerre dans un pays de montagnes n'offre que des rochers à franchir, des torrens à passer, des hauteurs à occuper, enfin des obstacles partout à vaincre ; cependant ces mêmes obstacles sont, dans plusieurs occasions, des ressources salutaires qu'on seroit quelquefois heureux de rencontrer en plaine. Dans ce pays de montagnes on peut embusquer aisément de l'Infanterie ; & dans la retraite un Détachement peut, à l'aide de ces embuscades, espérer de se retirer en sûreté, & même d'y attirer

attirer l'Ennemi , & de le battre s'il le suit avec trop de chaleur & sans beaucoup de précaution.

Dans un païs de plaine toutes les Troupes sont à découvert ; l'Ennemi voit toujours devant lui ; une manœuvre faite mal-à-propos, un mouvement qui n'est pas exécuté avec la précision nécessaire , donnent jour à l'Ennemi pour pénétrer , parce que n'ayant en vûe que le Détachement qui se retire , & n'ayant point à craindre d'être attaqué par des Troupes embusquées , comme dans un païs de montagnes , son attention à profiter des moindres avantages n'est distraite par rien ; au lieu que dans un païs de montagnes sa marche est interrompue par les sinuosités des rochers , par la fatigue des Troupes , & par la crainte continue de tomber dans quelques pièges.

La Guerre offensive est moins difficile dans un païs de plaine que dans un païs de montagnes ; mais dans ce dernier païs la Guerre défensive peut avoir bien des ressources , qu'elle ne peut trouver dans le premier. Une Armée qui est sur la défensive , soit parce qu'elle est moins nombreuse que celle de l'Ennemi , soit parce qu'elle a eu quelque désavantage , ou dans la Campagne précédente ou au commencement de celle qu'elle entreprend , en supposant la même capacité & les mêmes lumières dans les Généraux , se soutiendra , & fera la Guerre dans un païs de monta-

gnes plus aisément que dans un pays de plaine ; parce que dans celui-ci on tire un très-grand avantage du nombre, pouvant faire agir toutes ses forces, ou au moins une grande partie ; au lieu que dans l'autre la ruse prévaut sur le nombre & souvent même sur la valeur ; ce n'est pas qu'on ne puisse employer l'adresse & la ruse en pays de plaine : la Guerre n'est autre chose que la valeur dirigée par l'Art ; mais il est plus difficile d'employer l'Art utilement, lorsque le moindre stratagème peut être découvert.

La retraite d'un Détachement en pays de plaine, n'est assurée qu'autant qu'on a eu soin, en marchant, de garder ses derrières, & de laisser des postes suffisans sur le chemin par lequel on prévoit que l'on sera obligé de repasser. En général, dans toutes les manœuvres il y a deux espèces de dispositions à observer ; la disposition intérieure & une autre qui est extérieure. La disposition intérieure consiste dans l'arrangement des Troupes pour l'escorte d'un Convoi, pour une Chaîne de fourrage, pour la marche d'un Détachement, pour le combat, la poursuite de l'Ennemi après le combat, & enfin pour la retraite. La disposition extérieure est pour les Détachemens en avant, sur les flancs & par derrière, en laissant des Troupes pour garder un pont, un défilé & les gorges par où il faut repasser.

L'assiette du terrain & la qualité de ses Troupes,

sont les premières choses, que doit observer l'Officier qui commande le Détachement, qui se retire devant l'Ennemi supérieur. S'il a de l'Infanterie & des Dragons, il doit être prompt à profiter des avantages que le terrain peut lui offrir, à saisir toutes les mauvaises manœuvres de l'Ennemi, & à en opposer de meilleures aux bonnes qu'il fera. Dans un pays de plaine on peut indifféremment marcher en Bataille ou en Colonne ; c'est à celui qui commande à choisir laquelle des deux dispositions est la plus favorable, & qui peut le mieux s'adapter au nombre de Troupes dont le Détachement est composé.

On suppose un Détachement de trois cens hommes d'Infanterie & de quatre cens Dragons : il semble que la position est bonne, en rangeant ces deux Troupes en bataille sur deux lignes ; alors il faut partager l'Infanterie par divisions avec des intervalles entre chacune, afin qu'elles puissent se retirer par échelons ; les Dragons seront placés sur les ailes par Troupe en partageant les divisions par vingt-cinq, il y en aura six en première ligne & autant en seconde ; les Dragons partagés par Troupe en formeront huit de cinquante chacune, dont quatre seront placées en première & seconde ligne de la droite, & les quatre autres à la gauche ; par cette disposition le Détachement se retirera par échelons, c'est-à-dire, que les six divisions

les plus près de l'Ennemi feront demi-tour à gauche par homme, passeront dans les intervalles de celles qui sont derrière elles, iront se placer à cinquante ou soixante pas plus loin, & referont un demi-tour à droite pour faire face à l'Ennemi; dès qu'elles seront placées, celles de la seconde ligne en feront autant, en observant que la ligne qui reste & celle qui se retire, doivent faire un feu continu, jusqu'à ce que celle qui se retire ait passé les intervalles: pendant cette manœuvre de l'Infanterie, les Dragons de droite & de gauche de la première ligne, attendront que celle de l'Infanterie ait passé les intervalles de la seconde, pour faire leur demi-tour à droite par quatre, & se retirer; ainsi des autres, à mesure que l'Infanterie se retirera.

On peut encore disposer différemment ce Détachement, quoique rangé en bataille; c'est en mettant l'Infanterie sur une seule ligne sur trois de hauteur; si elle étoit sur quatre, le dernier rang ne pourroit que très-difficilement faire feu, surtout pendant la retraite où la manœuvre doit être prompte, & le feu vif & continu; au lieu qu'étant sur trois, le feu est plus aisé à faire, sans même que le premier rang soit obligé de mettre genouil à terre; ce qu'il faut toujours éviter devant l'Ennemi, parce qu'on ne peut pas être assuré que le Soldat se relève après avoir tiré.

L'Infanterie doit être partagée par divisions ; mais elle doit être unie , c'est-à-dire , sans intervalles ; les Dragons doivent être placés sur les flancs de droite & de gauche sur deux lignes ; partie couvrira les flancs de l'Infanterie , & le reste sera en avant un peu plus loin pour former une réserve , & empêcher les Hussards ou Dragons ennemis , de prendre le Détachement qui se retire par derrière. Dans cette position , l'Infanterie se retirera au petit pas en faisant le feu de pelotons. Les Troupes en bataille doivent toujours marcher , & les divisions qui doivent tirer , faire demi-tour à droite , par homme , tirer & se remettre par un demi-tour à gauche , dès qu'ils auront tiré , d'autres divisions leur succéderont , & de cette façon toutes les Troupes feront feu l'une après l'autre , sans que leur marche soit retardée. Chaque division qui a tiré , doit charger ses armes en marchant , & elles doivent être chargées avant que les divisions aient joint le corps de bataille qui marche toujours. Les Dragons doivent se retirer à mesure que l'Infanterie marche , & pendant qu'une Troupe fait face à l'Ennemi , l'autre se retire en observant toujours de couvrir le flanc de l'Infanterie. Ceux qui sont en réserve doivent marcher en avant du Détachement , & avoir attention d'empêcher l'Ennemi de le tourner.

Cette disposition paroît meilleure que la première , en ce que les Troupes sont plus réunies , qu'elles sont

plus en force & qu'elles présentent un plus grand front ; elles peuvent mieux soutenir une attaque vive ; elles marchent toujours , le feu est plus considérable & plus continu , & il y a une réserve pour se porter partout où l'on pourroit en avoir besoin , (avantage qui ne se trouve point dans la première disposition , où toutes les Troupes , se retirant par échelons , ne peuvent être que sur deux lignes ;) ainsi divisées elles ne peuvent avoir autant de force , & le feu ne peut être aussi vif , parce que la ligne qui se retire dès qu'elle a passé les intervalles , ne peut plus tirer , & l'Ennemi n'a plus à combattre que la moitié du Détachement.

On n'a parlé plus haut de la disposition que l'on condamne ici , qu'afin de mieux faire voir en quoi elle est défectueuse , & afin qu'on ne s'en serve que lorsqu'on n'en pourra faire de meilleure par les obstacles que le terrain pourroit présenter ; on ne pourroit la faire que lorsque huit ou dix Bataillons se retirent ; mais dans cette occasion la Colonne est la meilleure de toutes.

Si le Détachement est plus fort en Infanterie , & qu'il puisse former une Colonne solide ou même deux , cette disposition est excellente ; mais il faut que les flancs soient gardés par des pelotons d'Infanterie entremêlés de Troupes de Dragons : ce que la Colonne a d'avantageux , c'est qu'elle peut être adaptée à tous les pays & à tous les terrains , qu'elle est en force dans

toutes ses parties, & qu'elle peut facilement marcher sans donner jour à l'Ennemi pour y pénétrer, (avantage que n'ont point ni l'ordonnance sur une ligne ou sur deux, ni le Bataillon quarré:) l'un & l'autre sont nécessairement obligés de se rompre selon la situation du pays; or le moindre mouvement pour changer de position fait devant l'Ennemi, est très-dangereux, surtout quand on est suivi vivement; au lieu qu'une Colonne qui est sur seize de front ou davantage, peut facilement se prolonger & se mettre sur huit, lorsque le terrain se retrécit. Si l'Ennemi se divise pour entourer la Colonne, les pelotons d'Infanterie, joints aux Troupes de Dragons qu'on met sur les flancs; peuvent les uns charger le sabre à la main, & les autres la bayonnette au bout du fusil, ce qui ne seroit point en force. Si l'Ennemi attaque l'Arrière-garde, qui doit être séparée de cinquante pas du Détachement, elle ne peut avoir attention qu'à repousser les Troupes qui l'attaquent par derrière, parce que ses flancs sont gardés par des pelotons d'Infanterie auxquels on peut en joindre d'autres si le cas l'exige.

S'il y a deux Colonnes, l'Avant-garde & l'Arrière garde masqueront l'intervalle qui est entr'elles deux, alors les pelotons & les Troupes de Dragons feront placés sur les flancs exposés, & non entre les deux Colonnes où ils seroient inutiles. Ces Troupes qui

couvrent les flancs, observeront la marche des Colonnes pour se retirer en même tems. Par cette disposition le feu n'en sera que plus vif, parce que l'Arrière-garde ne masquant que l'intervalle des deux Colonnes, elle ne les empêche point de tirer, qu'elle en est protégée, que l'Ennemi ne peut la prendre par ses flancs, & que le front de défense est plus considérable.

Si l'on trouve un ruisseau, un ravin ou autres avantages semblables, auxquels on puisse appuyer un flanc, soit qu'on se retire en bataille ou en Colonne, il faut en profiter & renforcer le flanc qui est en l'air, de l'Infanterie & des Dragons qui le couvrent.

Si le Détachement qui se retire par échelons ou ensemble sur une seule ligne, a un pont à passer, l'Officier qui le commande y aura sans doute laissé un poste pour le garder; ainsi en étant maître, il doit faire la manœuvre que M. le Maréchal de Saxe appelle le Chapelet, c'est-à-dire, que les deux premières Troupes de Dragons de droite & de gauche marcheront par les intervalles de la seconde ligne, passeront le pont, mettront pied à terre & borderont la Rivière des deux côtés du pont; les secondes les suivront, & ainsi des autres de la seconde ligne. Lorsque les Dragons seront passés, la première division de la droite

de

de la première ligne & la sixième feront la même manœuvre, & iront joindre les Dragons qui bordent la Rivière, la seconde & la cinquième en feront autant, de même que la troisième & la quatrième. Quand la première ligne sera passée, la seconde qui formoit six divisions, ne formera plus que trois Troupes, afin qu'en raccourcissant leur front, elles ne masquent pas l'Infanterie & les Dragons qui sont de l'autre côté du pont, qui doivent les protéger dans leur retraite par un feu continu. Ces trois Troupes se rapprocheront du pont, afin que, soutenues du feu de celles qui sont déjà passées, l'Ennemi ne puisse les attaquer en flanc. Dans cette position, la première en faisant demi-tour à gauche par homme, marchera vers le pont & le passera, la troisième ensuite. Dès qu'elles seront au-delà, la dernière se rapprochera encore plus près du pont & le passera par division, toujours protégée par le feu des Troupes qui ont déjà passé. L'Ennemi voyant le Détachement au-delà, à la dernière division près qui s'est approchée du pont & qu'il masque, ayant derrière elle des Grenadiers en Colonne qui la soutiennent, n'exposera pas ses Troupes au feu de l'Infanterie qui bordent la Rivière, ne pouvant plus espérer de l'entamer. Il faut rester dans cette position jusqu'à ce que l'Ennemi se retire, & faire cesser le feu, à moins qu'il ne s'approche de trop près. S'il se déter-

Cc

mine à la retraite , dès qu'il est à une certaine distance , il faut faire rompre le pont s'il est de bois , s'il est de pierre , il faut attendre que l'Ennemi soit assez éloigné pour être sûr de sa retraite , & qu'il ne puisse plus joindre le Détachement : alors on fera passer deux ou trois Troupes de Dragons pour l'observer ; lorsqu'on n'aura plus à craindre le retour de l'Ennemi , les Dragons reviendront , & le Détachement se mettra en marche & retournera vers le Camp. Ces deux ou trois Troupes de Dragons doivent rester au moins un quart d'heure en bataille près du pont , pour observer si l'Ennemi ne revient pas ; pendant ce tems le Détachement marche & gagne assez de terrain pour ne pouvoir plus être joint par l'Ennemi. Ces Dragons qui auront resté au pont , rejoindront le Détachement après le tems marqué , & en feront l'Arriere-garde. Si ce Détachement au lieu de se retirer par échelons , marche sur une seule ligne , il doit observer les mêmes dispositions , & passer le pont dans le même ordre qu'il est marqué ci-dessus.

Voyez La Planche quatorzième , Fig. 1^{re}.

S'il se retire en Colonne , les Dragons passeront aussi les premiers , mettront pied à terre & borderont la Rivière ; les têtes des Colonnes s'avanceront ensuite jusqu'au pont , en laissant la distance nécessaire aux rangs qui auront fait feu pour y passer ; s'il y a deux

Colonnes, elles se joindront, & n'en formeront plus qu'une pour être plus en force; la tête de la Colonne jusqu'au tiers passera & ira joindre les Dragons à pied qui sont de droite & de gauche du pont; pendant ce tems l'Arriere-garde, soutenue de Piquets, fera un feu continu. Dès qu'il fera passé assez d'Infanterie pour protéger les flancs de la Colonne, l'Arriere-garde se partagera en deux, & se mettra sur les deux flancs de la Colonne. Alors les trois derniers rangs de cette Colonne feront feu, & après se retireront en se partageant en deux, les uns à droite, les autres à gauche, & iront passer le pont en longeant la Colonne; l'Arriere-garde composée de quatre Troupes, dont deux de Grenadiers & deux de Piquets se retireront les unes après les autres, à mesure que la Colonne se raccourcira; lorsque toutes les Troupes de la Colonne seront passées, les Grenadiers & les Piquets se réuniront, les deux Piquets passeront l'un après l'autre & ensuite les Grenadiers; quand toutes les Troupes seront passées, le Commandant observera les manœuvres dont il a été parlé plus haut.

Voyez la même Planche, Fig. 2.

Si un Détachement d'Infanterie se retire dans une plaine, devant de la Cavalerie qui lui soit très-supérieure, les dispositions changent; la Cavalerie a un très-grand avantage dans un pays où rien ne l'empêche

de manœuvrer, & où l'Infanterie n'a pas un buisson pour se mettre à couvert. Dans ces occasions c'est l'ordonnance forte & juste que l'on donne à l'Infanterie, qui peut lui promettre de se retirer devant de la Cavalerie valeureuse & bien conduite.

On suppose cinq cens hommes d'Infanterie qui veulent se retirer devant mille chevaux. Cette Infanterie pourroit se retirer en Bataillon quarré, ayant des Grenadiers aux quatres angles en dehors ; ces Grenadiers ne doivent jamais tirer, à moins que la Cavalerie ne s'approche si près d'eux qu'ils courroient risque d'être culbutés, s'ils ne l'éloignoient par leur feu. Le feu de ce Bataillon quarré doit être ménagé, & l'on doit avoir grande attention de ne tirer que par pelotons, & lorsque la Cavalerie sera à trente pas ; si on laissoit approcher l'Ennemi plus près, le Soldat qui ne raisonne point comme l'Officier, qui souvent est plus épouvanté du cheval que du Cavalier, sans songer à présenter sa bayonnette & à tirer juste, reculeroit & feroit par conséquent un jour dans le Bataillon, par où des Cavaliers déterminés pourroient entrer ; au lieu qu'à trente pas, il n'est pas encore assez proche pour que le Soldat en soit intimidé, & il est à la distance nécessaire pour que le feu fasse l'effet qu'on doit en attendre. Mais on suppose pour un moment que le Soldat ne soit point effrayé de cette masse

de Cavalerie qui vient fondre sur lui, & qu'il l'attende à la longueur de la bayonnette, pour faire un feu plus sûr, & pour enfoncer en même tems sa bayonnette dans le poitrail du cheval ; le mouvement d'un cheval tué étant de tomber en avant, celui d'un autre qui n'est que blessé, de pousser sur celui qui le frappe, le Soldat sera nécessairement obligé de reculer pour faire place à ce cheval tué ou blessé ; or s'il entre un seul cheval dans les rangs mort ou en vie, le Bataillon est percé ; c'est pour cette raison qu'on dit qu'il ne faut tirer que lorsque l'Ennemi sera à trente pas, le feu sera dans toute sa force, & les chevaux tués ou blessés ne seront pas à portée de rompre le Bataillon ; de plus comme le feu ne doit se faire que par divisions, s'il y avoit encore quelques Troupes de Cavalerie qui n'eussent point été rompues, & qui voulussent continuer la charge, elles trouveroient partout du feu, qui probablement les contraindroit de s'éloigner en désordre du Bataillon. On doit cependant toujours préférer la Colonne au Bataillon quarré, par les raisons qu'on a dites ci-dessus : cinq cens hommes d'Infanterie forment une Colonne suffisante pour se retirer & pour que le feu soit continué.

Lorsque le Détachement est plus fort en Infanterie, & que l'Ennemi est supérieur à proportion, il vaut

mieux se retirer en Colonne, parce que la Colonne étant pleine, elle forme un Corps qui ne peut agir qu'ensemble, & dont toutes les manœuvres sont uniformes; avantage qui ne se trouve point dans le Bataillon quarré: comme le centre est vuide, un côté du quarré peut marcher plus vite ou moins lentement que les trois autres, ce qui fait un jour à deux des angles, quoiqu'ils soient gardés par des Grenadiers.

On suppose un Détachement de 1200 hommes d'Infanterie, attaquée par 2000 Chevaux; cette Infanterie se retire par un païs de plaine; on pense qu'elle doit se former en Colonne. Cette Colonne aura seize hommes de front sur soixante & deux de profondeur; les deux cens huit Soldats qui restent, qu'on suppose être des Grenadiers, seront partagés en quatre parties; deux appuyeront les deux flancs de la tête, les deux autres les deux de l'Arrière-garde. Dans cette position on pense que cette Infanterie peut se retirer facilement. Si l'Ennemi attaque d'un seul côté, en exécutant le feu qu'on a indiqué plus haut, il est certain qu'il perdra beaucoup de monde avant que de pouvoir approcher de la Colonne. De plus la profondeur de la Colonne occupant beaucoup moins de terrain que la Cavalerie ennemie n'en embrasse, à moins qu'elle ne se mette sur quatre ou cinq lignes, l'Infanterie ne peut jamais avoir affaire qu'à la première ligne,

celles qui sont derrière ne pouvant ajouter à la pesanteur de la charge, parce que dans la Cavalerie il n'y a ni ne peut y avoir d'impulsion ; celle qui peut y être n'est que dans la célérité de l'attaque des Cavaliers du premier rang ; ainsi la Colonne d'Infanterie est plus forte par elle-même que la Ligne de Cavalerie qui l'attaque. Si l'Ennemi attaque sur les deux flancs en faisant faire à-droite & à-gauche, cette Colonne se trouvera sur huit rangs d'un côté, & sur huit de l'autre ; s'il attaque la tête ou l'Arrière-garde, il trouvera, en comptant les Grenadiers, trente-quatre hommes de front ; ainsi de quelque côté qu'elle puisse être attaquée, elle paroît y être en force, & capable de résister à un Ennemi si supérieur.

Il faut observer un silence profond, pour que tous les feux ordonnés soient exécutés dans la dernière précision ; c'est aux Officiers particuliers à se faire obéir des Pelotons qu'ils commandent, & à sçavoir les empêcher de tirer lorsqu'ils le jugeront à propos ; car il n'est pas douteux que si on laisse faire les Soldats, ils tireront tous à la fois ; la Colonne dépourvue de feu, ce seroit un moment bien favorable à l'Ennemi pour attaquer, n'ayant plus à craindre que la bayonnette ; moment qu'il sauroit certainement : mais si l'on a attention de ménager le feu, & de ne faire tirer que par pelotons, il est moralement sûr qu'une

Colonne dans cette disposition , pourra se retirer devant de la Cavalerie très - supérieure en nombre. Si l'on peut empêcher l'Ennemi de pénétrer à sa première charge , on peut être persuadé que la seconde sera faite avec moins d'ardeur , la troisième encore moins , & qu'enfin il se rebuera , qu'il aura perdu beaucoup de monde , & que le Détachement n'aura pas perdu un seul homme.

Il est souvent plus difficile de faire une belle retraite que de battre l'Ennemi ; un faux mouvement , trop de précipitation peuvent donner à l'Ennemi le moyen de pénétrer par quelques endroits , surtout s'il est actif. C'est à l'autorité & à la confiance que le Commandant aura acquises sur ses Troupes , qu'il devra la précision des manœuvres qu'il leur aura ordonnées : la capacité dans celui qui commande , produit nécessairement la confiance de ceux qui obéissent , & s'il a leur confiance , il a bientôt l'autorité , toujours plus sûre lorsqu'elle est le fruit de l'amour & de l'estime , que lorsqu'elle est l'effet de la force & de la puissance.

Le Soldat juge plutôt par sentiment , qu'avec une connaissance raisonnée du mérite de ses Officiers ; il est difficile de le tromper : il marche avec joie sous les uns , sous les autres les armes lui tombent des mains. Un Général est l'ame de son Armée ; il lui communique sa valeur , ou la rend timide & irrésolue comme lui.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Huffards dans un País de montagnes & de bois.

IL n'est point de manœuvres qui n'offrent des difficultés, & qui n'exigent dans celui qui les conduit, des réflexions profondes ; mais il en est de plus difficiles les unes que les autres, & où la moindre faute, soit dans la disposition des Troupes, soit dans la précision de la manœuvre, peut entraîner leur défaite entière.

Celui qui commande un Détachement qui se retire devant l'Ennemi supérieur, a surtout besoin de ce coup d'œil prompt, qui fait qu'on profite des fautes de l'Ennemi, & qu'on oppose la ruse à la force ; d'un grand sang froid, qui lui fasse voir tout ce qu'il doit faire pour l'éviter ou pour le tromper, & de la plus exacte connoissance du pays, pour ne pas tomber dans des endroits qui pourroient retarder sa marche, ou dans les embuscades que l'Ennemi auroit pu lui tendre.

Pour ne pas tomber dans aucun inconvénient, la Retraite doit toujours être prévue, avant qu'un Détachement ne se mette en marche pour quelque pais que ce soit ; on doit connoître ses derrières, les assurer, & observer de se retirer avec ordre, & très-lentement.

D d

L'Arrière-garde qui est la plus exposée, & à qui nécessairement il faut plus de nerf & de valeur qu'à toute autre Troupe; doit être composée de Grenadiers soutenus de Piquets. Les Grenadiers sont l'élite des Troupes; on sait qu'ils choisissent eux-mêmes sur les plus braves Soldats ceux qu'ils veulent admettre parmi eux, & qu'ils ne les reçoivent qu'autant que leur valeur & leur probité sont éprouvées & reconnues.

Comme dans un pais de montagnes l'Ennemi ne peut présenter plus de front que celui qu'on lui oppose, parce que le pais est étroit & resserré, il n'est pas à craindre qu'il prenne par derrière le Détachement, qui d'ailleurs ayant déjà fait en allant, le chemin qu'il tient dans la Retraite, doit le connoître parfaitement; d'autant plus que les Hussards, qui étoient en avant, l'ont exactement fouillé, & que par cette exacte recherche, on a dû faire occuper les chemins & les gorges qui aboutissent au chemin par où l'on se retire, pour n'être pas coupé dans sa Retraite. Quoique l'on ait, & qu'il semble qu'on ne doive avoir en vue, en prenant ces précautions, que l'Ennemi qui attaque l'Arrière-garde, il ne faut point négliger de défendre les flancs qu'il peut attaquer en s'emparant des hauteurs, & l'on doit les faire occuper par des Détachemens tirés des Corps: c'est dans le moment d'une Retraite qu'on doit renforcer ces postes, & les défen-

dre avec la dernière opiniâtreté, sans quoi la Retraite n'est point sûre; parce que l'Ennemi ne négligera rien pour s'en emparer.

On doit être assuré que dans un pays de montagnes, où la Cavalerie ne peut agir que très-difficilement, le Détachement Ennemi sera d'Infanterie, & peut-être y aura-t-on joint des Hussards ou des Dragons, pour faire la découverte en avant & sur les flancs; le Détachement qui se retire en aura aussi; mais ces Troupes dans l'un & l'autre Détachement sont inutiles pour le combat, pour la poursuite ou la Retraite, tant que le pays est resserré, ainsi l'Ennemi ne pouvant employer que son Infanterie, il faut lui opposer la même Arme & faire passer les Hussards à la tête.

Les Troupes du Détachement doivent remplir le chemin; l'Arrière-garde composée de Grenadiers & de Piquets, doit laisser de chaque côté l'intervalle de deux hommes, afin que lorsque les trois premiers rangs auront fait leur feu, ils puissent en se partageant en deux, marcher de droite & de gauche, & prendre la tête de l'Arrière-garde pour recharger leurs Armes: pendant cette manœuvre de l'Arrière-garde, le Détachement doit toujours marcher, mais lentement & ne point s'en éloigner de plus de soixante à quatre-vingt pas, pour lui donner un prompt secours, si elle étoit vivement attaquée.

D d ij

Les Troupes qui occupent les hauteurs, doivent régler leur marche sur celle du Détachement, en marchant du même pas, parce qu'en se retirant trop vite, elles découvriroient ses flancs, & l'Ennemi pourroit l'attaquer avec avantage ou le couper. Si les hauteurs sont impraticables, & qu'on ne puisse les occuper, il n'y aura rien à craindre de la part de l'Ennemi, parce que l'impossibilité de s'en emparer est égale ; mais si on peut les occuper, les Troupes qui y sont doivent avoir un point de réunion : c'est à celui qui les commande à le leur donner ; la connoissance exacte qu'il doit avoir du pays, lui doit faire prendre le plus sûr. Les Troupes qui occupent les gorges qui se rendent au chemin, par lequel le Détachement se retire, peuvent les abandonner plus vite, pourvû qu'elles s'arrêtent à l'entrée des gorges qui donnent dans le chemin que tient le Détachement, elles doivent attendre qu'il soit passé en partie ; alors elles le joindront & rentreront dans leurs rangs.

On peut encore faire une autre disposition pour la Retraite. Dans la première ci-dessus, il n'y a jamais que l'Arriere-garde qui soutienne toutes les forces de l'Ennemi, sans que le Corps du Détachement puisse en être offensé, si ce n'est par quelques balles perdues ; mais si la Retraite est longue, les Troupes de l'Arriere-garde, non-seulement seront très-fatiguées, mais en-

core elles manqueront certainement de munitions. Pour partager dans tout le Détachement la fatigue & le péril, pour faire en sorte que la défense soit plus vive, & que le feu soit plus considérable, on pense que si les trois derniers rangs des Troupes du Détachement se partagcoient en deux, & se mettoient sur les flancs de l'Arrière-garde, ce qui feroit quatre divisions & même plus, l'Arrière-garde pouvant en faire deux ou quatre selon la largeur du chemin, le feu pourroit être roulant & continu. Quand les deux divisions sorties du corps du Détachement auront tiré, elles feront demi-tour à gauche par homme, se retireront & longeront le Détachement pour en aller reprendre la tête, en même tems d'autres leur succéderont. Cette manœuvre peut se continuer jusqu'à ce que le pais s'élargisse, & peut s'exécuter très-facilement ; mais pour la bien faire & promptement, il faut se servir du pas croisé.

Si le chemin est assez large pour y placer deux Troupes en bataille, la retraite sera plus aisée, parce que ces deux Troupes formeront huit pelotons & qu'elles pourront faire un feu continu en marchant toujours, ce qui revient à la disposition ci-dessus, à cela près que les Troupes du Corps du Détachement ne font que soutenir, sans marcher sur les flancs de l'Arrière-garde. Cette manœuvre est facile à faire; il ne

saut qu'un commandement général, & c'est aux Officiers particuliers, commandans chaque pelotons, à faire exécuter le feu ordonné dans la précision la plus exacte. Il n'y a nul autre mouvement à faire que de marcher, & de se retourner promptement, faire feu & se remettre en marche.

C'est un principe dont l'expérience a souvent confirmé la solidité, que tout mouvement où il faut compter, est défectueux, parce qu'il enleve un tems considérable, qu'il entraîne de la lenteur & qu'il met de la confusion ; or cette maniere de se retirer en partageant les Troupes par divisions, n'exige aucun calcul & la Retraite une fois commencée, il ne faut plus d'ordre nouveau.

Si l'Ennemi attaque l'Arriere-garde avec vivacité, elle doit tâcher de soutenir ce premier effort, pour donner le tems aux Troupes du Détachement de la joindre ; alors sans attendre que l'Ennemi réitére une seconde charge, elles doivent foncer sur lui la bayonnette au bout du fusil ; ce mouvement hardi lui en imposera & rallentira son ardeur ; s'il lui en impose, il faut continuer sa Retraite dans l'ordre marqué ci-dessus, à moins que ses manœuvres indécises ne donnent jour à le battre quoique plus foible ; s'il ne se rallentit point, il faut tâcher de donner le premier coup de bayonnette, parce que, comme on l'a déjà dit,

entre deux puissances égales, celle qui est frappée reçoit l'impulsion & doit reculer : or la profondeur sur laquelle marche le Détachement, quoiqu'elle ne soit point égale à celle de l'Ennemi qui lui est supérieure, doit cependant lui donner assez de force & de pesanteur pour l'enfoncer, s'il est le premier à charger. Dans ces sortes d'occasions où l'Ennemi presse & attaque vivement, l'audace doit suppléer au nombre, & rendre le Détachement d'égale force & quelquefois même supérieur.

Si le paix s'élargit, il faut présenter le plus de front qu'il se pourra ; alors la Retraite peut se faire sur une seule ligne sans intervalles, en observant de faire le feu par division, que les Troupes soient en force dans toutes les parties, & que les flancs soient appuyés à quelque montagne, ravin ou ruisseau pour n'être pas tournés.

Les Hussards ne font d'aucune utilité dans ces occasions, parce que dans ces paix resserrés, ils ne peuvent agir contre de l'Infanterie ; mais ils font utiles si le paix s'élargit : alors l'Ennemi ne manquera pas de saisir l'occasion d'employer ceux qu'il aura ; mais on leur opposera ceux du Détachement, le terrain étant égal pour le Détachement qui se retire comme pour l'Ennemi ; s'il n'en a point & que le paix en s'élargissant, donne du terrain aux Hussards pour harceler ses flancs,

il ne faut point manquer cette occasion pour le charger en tête la bayonnette au bout du fusil, pendant que les Hussards l'attaqueront en flanc & par derrière le sabre à la main. Dans ce moment il ne faut point que l'Infanterie fasse feu, parce que les Hussards, attaquant de tous côtés l'Ennemi, elle pourroit tirer sur eux comme sur lui. On dit qu'il faut attaquer, quoique l'Ennemi soit supérieur, parce que dans ces circonstances l'Ennemi, quoique plus fort, devient en quelque sorte d'égale force, par l'espèce d'Arme qu'on peut employer & dont il manque ; il faut l'attaquer avec vigueur & célérité. le feu ne remplit pas cet objet ; il n'est bon que pour amuser & décider rarement.

Dans une attaque vive ce n'est que l'Arme blanche dont il faut se servir, le brave homme ne s'en émût point ; mais celui qui n'agit qu'autant qu'on le pousse, est effrayé de voir l'Ennemi si près de lui, & souvent, sans se mettre en défense, il cherche son salut dans la fuite : plus on approche l'Ennemi & plus on devient redoutable ; un lâche peut tuer à cent pas un homme valeureux, qui, s'il en étoit proche, n'oseroit pas même le fixer : c'est ce qui fut dire au Chevalier Bayard, lorsqu'en France on commença à se servir des Armes à feu ; *c'en est fait de la valeur Françoise, le plus grand poltron tuera dorénavant le plus brave.*

S'il

S'il se trouve un défilé, l'Officier commandant qui a dû assurer ses derrières, aura sans doute laissé un poste suffisant pour les garder ; alors les Hussards commenceront par le passer, l'Infanterie passera ensuite par les ailes, c'est-à-dire, la division de la droite, ensuite celle de la gauche, ainsi des autres jusqu'à ce que tout soit passé.

Pendant la Retraite de chaque division, celles qui sont en présence de l'Ennemi feront un feu continué, & se rapprocheront toujours du défilé, en laissant cependant assez de place, afin que celles qui se retirent puissent passer. Les premières qui se seront retirées, s'empareront des hauteurs, si elles sont praticables, pour protéger celles qui se retirent & celles qui font tête à l'Ennemi. Quand il n'y aura plus que deux divisions à passer, elles se joindront pour faire un Corps plus considérable & pour masquer l'entrée du défilé ; ces Troupes réunies feront la même manœuvre qu'on a dit au Chapitre précédent.

Si le Détachement se retire par un païs de bois, il faut observer, pour y adapter les dispositions qu'on veut faire, si les bois sont d'un accès difficile ou aisé, s'ils sont continuels ou entremêlés de petites plaines. Lorsqu'ils sont de facile accès, l'Infanterie qui se retire a le même avantage que celle de l'Ennemi, elle peut faire les manœuvres les plus convenables

pour s'opposer à la supériorité du nombre & suppléer à sa propre faiblesse, par l'ordre qu'elle observera dans sa Retraite ; si l'accès est difficile, l'Infanterie ennemie ne peut tirer aucun avantage du nombre. Les flancs de la Colonne doivent être couverts par des pelotons d'Infanterie, placés à trente pas de la Colonne, de distance en distance, en observant de ne point perdre de vue les Troupes qu'ils couvrent.

Si ces bois sont continuels, on observera la même marche & la même disposition ; s'ils sont entremêlés de petites plaines, l'Infanterie marchera toujours en Colonne ; mais les Hussards qui marchoient en avant, ne pouvant agir dans ces bois contre de l'Infanterie, se placeront de droite & de gauche par Détachemens, entremêlés de pelotons d'Infanterie, pour le tems seulement que les Troupes feront en plaine ; dès qu'elles rentreront dans le bois, les Hussards reprendront la tête.

Si le Détachement est assez fort pour former deux Colonnes, & que la situation du païs le permette, l'ordonnance n'en sera que meilleure ; les Troupes occupant moins de terrain, seront plus réunies, & par conséquent plus en force.

Si au lieu de Hussards ce sont des Dragons, on en fera mettre une partie pied à terre ou même tous, selon les circonstances & le païs où marche le Détachement.

ment, pour le rendre à-peu-près égal en Infanterie à celui de l'Ennemi, d'autant plus qu'ils sont inutiles à cheval lorsqu'il faut se retirer par un païs de montagnes & de bois : alors les Dragons à pied soutiendront les Grenadiers, & les uns & les autres seront soutenus par des Piquets. Si le païs s'élargit & que l'Ennemi ait des Hussards, on fera remonter les Dragons à cheval pour garder les flancs & les derrières de l'Infanterie, qui pourroient être inquiétés par les Hussards Ennemis ; s'il faut passer un défilé, il remettront pied à terre, se joindront à l'Infanterie ; ceux qui tiennent leurs chevaux passeront les premiers : quant à l'ordre pour le passage, on suivra les dispositions dont il a été parlé plus haut.

La Guerre dans un païs de montagnes & de bois est très-difficile, elle est absolument différente de celle qui se fait dans un païs de plaine ; on ne parvient qu'avec beaucoup de peine à connoître le païs ; les manœuvres sont plus embarrassantes, parce que le terrain ne permet point d'agir comme on le voudroit, ainsi tout Officier qui veut parvenir, doit pendant la paix à force d'étude, de lecture & de recherches sur les Cartes, s'instruire de cette Guerre qu'il est à même de faire, puisqu'elle ne peut être sur nos frontières, sans se trouver nécessairement dans un païs de montagnes, à moins que son théâtre ne soit en Flan-

dre ou dans le Palatinat ; il est vrai que la théorie seule ne sçauoit le mettre à couvert de faire beaucoup de fautes , dans lesquelles il ne tomberoit pas s'il y joignoit la pratique de plusieurs Campagnes ; mais cette théorie le mettra à même de les connoître , de s'en corriger , & d'en faire moins que s'il n'avoit ni l'une ni l'autre.

Santa-Cruz , dans ses Réflexions Militaires , exhorte beaucoup à la lecture ; il se sert de l'exemple d'Alexandre , qui portoit toujours avec lui les Œuvres d'Homere , qu'il appelloit le Recueil de toute la Discipline Militaire & des actions de valeur. Charles XII , guidé par le même principe , portoit toujours un Quinte-Curce sur lui.

En effet l'usage de l'Histoire des Grands Capitaines élève l'ame , éclaire l'esprit , & met à portée un Officier judicieux de donner sur le champ un bon conseil , que ne donneroit pas un homme d'esprit sans lecture. Dans les occasions il mettra en œuvre les principes dont il sera rempli ; il trouvera sans effort la raison d'une marche , d'un mouvement que fera l'Ennemi , & ses conjectures seront très-souvent réalisées ; la pratique les rendra plus promptes & plus justes.

CHAPITRE XV.

Retraite d'un Détachement de Cavalerie dans un païs de plaine.

DANS un païs de plaine la Cavalerie peut attaquer & se défendre contre toute sorte de Troupes ; elle a le terrain nécessaire pour manœuvrer, & peut prendre les positions les plus favorables, soit pour une attaque, soit pour une Retraite ; le succès, dans une attaque, dépend de la disposition & de la célérité avec laquelle elle chargera l'Ennemi ; elle réussira dans la Retraite par l'ordre, le silence & la précision des mouvements, elle peut même, si elle est supérieure en force, attaquer un Détachement d'Infanterie, & espérer de le battre. Il est vrai qu'à la Bataille de Rocroi, donnée en 1643, elle ne put enfoncer le reste de l'Infanterie Espagnole, qui s'étoit formée en Bataillon quarré, & que le Grand Condé, alors Duc d'Enghien, fut obligé de faire rompre ce Bataillon avec du canon ; mais ce sont de ces exemples de fermeté & de valeur qui ne peuvent être cités comme règles certaines, parce qu'ils sont très-rares, & au-dessus même des principes.

Il est vrai que les premiers Cavaliers qui attaquent de l'Infanterie , soit en Bataille , en Colonne ou en Bataillon quarré , risquent beaucoup , & peuvent être appellés des Enfans perdus ; mais s'ils ont assez de résolution pour charger avec vigueur & célérité , & qu'il y en ait un ou deux qui puissent pénétrer dans le Bataillon , le reste des Troupes qui les suit , entrera certainement par le même endroit.

Un Détachement qui se trouve arrêté dans un païs de plaine par un Détachement de la même Troupe , mais plus fort , doit se retirer par Troupes ou par Escadrons , selon la force dont il est ; mais comme ordinairement la Cavalerie en Détachement ne marche que par Troupes , & qu'elle ne se forme en Escadron que lorsque les Etendarts marchent , elle doit se former ainsi sur deux lignes avec des intervalles , les Troupes de la seconde ligne placées vis-à-vis les intervalles de la première.

On suppose un Détachement de 600 Chevaux , il y a dans ce Détachement douze Troupes de 50 Chevaux chacune ; ainsi il y aura six Troupes en première ligne & six en seconde. Lorsque le Commandant aura ordonné la Retraite , la première , la troisième & la cinquième de la première ligne se retireront par un demi-tour à droite par quatre , & en passant par les intervalles de la seconde , iront se placer à quatre-vingt

pas derrière, & par un autre demi-tour à gauche par quatre, feront face à l'Ennemi; la deuxième, la quatrième & la sixième feront la même manœuvre, & iront prendre leur place à côté de celles qui se sont retirées les premières, si le terrain le permet; s'il se rétrécit, elles marcheront quatre-vingt pas plus loin, & se remettront, ainsi que les premières, en présence de l'Ennemi. La seconde ligne fera la même manœuvre par trois Troupes. Il est aisé de comprendre par cette disposition, que si le terrain se rétrécit, au lieu de deux lignes il faut en former quatre; mais rester sur deux, autant qu'on le peut, pour présenter plus de front à l'Ennemi.

On fait d'abord retirer la première, la troisième & la cinquième Troupe, & non toutes les six à la fois, parce que, dans un pays de plaine, il se peut très-bien que six Troupes ne puissent pas toujours marcher de front; d'ailleurs si la première ligne faisoit ensemble sa Retraite, ce mouvement feroit favorable à l'Ennemi pour charger cette ligne, au moment qu'elle lui tourneroit le dos; au lieu que pendant que trois se retirent, il en reste trois autres qui font face à l'Ennemi & qui le contiennent; d'autant mieux qu'elles sont soutenues par la seconde ligne: de plus, si le terrain se rétrécissoit, il faudroit donner un ordre nouveau pour faire faire alto aux trois premières,

afin que les trois autres marchassent plus loin ; alors l'Ennemi pourroit tomber sur la seconde ligne, n'étant point soutenue de celle qui s'est retirée ; il y a encore une autre raison pour croire que cette disposition est bonne, c'est que si la première ligne se retiroit ensemble ; l'Ennemi n'auroit qu'à attendre, pour charger, qu'elle fût près de passer par les intervalles de la seconde ; alors il est assûré de battre en attaquant vivement, parce que la première ligne lui tournant nécessairement le dos, il n'auroit à combattre que la seconde, qui ne pourroit résister à son impétuosité, & que sa manœuvre seroit embarrassée par la ligne qui se retire. La disposition qu'on vient de marquer pour douze Troupes, peut se faire également avec plus ou moins, suivant la situation du pays.

Si ce Détachement n'est que de Cavalerie, sans Dragons ni Hussards, le Commandant mettra sur chaque flanc des deux lignes une Section pour les garder, & pour empêcher l'Ennemi de les attaquer. Ces Sections seront placées à trente pas, & ne se retireront que lorsque la ligne entière se sera retirée, c'est-à-dire, qu'après que les trois premières Troupes, se seront retirées, les Sections doivent rester, & attendre que les trois autres Troupes aient passé dans les intervalles de la seconde ligne ; alors elles se retireront, & iront se placer sur les flancs de la ligne qu'elles gardoient ; celles

celles qui couvrent les flancs de la seconde ligne, en feront autant.

Si ce Détachement est obligé de se retirer sur quatre lignes, au lieu de quatre Sections il en faut huit, pour garder les flancs de chacune : mais comme chaque ligne n'est que de trois Troupes de front, & que la Retraite seroit très-longue, s'il falloit qu'elles se retrassent l'une après l'autre, on formera deux Troupes de Carabiniers qu'on partagera en quatre, afin qu'il reste toujours des Troupes pour soutenir celles qui se retirent : ces quatre Troupes seront éloignées du Corps de bataille de 60 ou 80 pas au plus ; elles feront leur Retraite par échelons, deux à deux, c'est-à-dire, la première & la troisième, ensuite la seconde & la quatrième : elles ne se mêleront jamais avec le Détachement ; mais elles en feront l'Arriere-garde ; les deux premières qui se retireront, ne marcheront pas plus de quarante pas en arrière, & de-là se présenteront devant l'Ennemi, ainsi des autres. Ces Troupes de Carabiniers peuvent tirer dans cette occasion ; mais elles doivent faire un feu ménagé, assez considérable seulement pour éloigner l'Ennemi, & avoir toujours le sabre au poing, pour s'en servir s'ils étoient serrés de trop près, & pour charger l'Ennemi ensemble.

Si ce Détachement a des Huffards, il faut en mettre une partie à l'Arriere-garde ; de la moitié de cette partie on

formera deux Troupes, & l'autre sera éparpillée pour rallentir la poursuite de l'Ennemi par un feu continu. Les deux Troupes de Hussards en bataille se retireront l'une après l'autre, parce qu'il en doit toujours rester une pour soutenir ceux qui sont en avant, & qui doivent se retirer à mesure que ceux qui sont en bataille suivent le Détachement. Ces Hussards éparpillés, & ceux qui sont partagés en deux Troupes pour les soutenir, doivent avoir attention de ne point trop s'éloigner du gros des Troupes. Ces Hussards doivent avoir ordre, en cas que l'Ennemi vienne les attaquer vivement, de se partager en deux & de se placer sur les flancs du Détachement, au lieu de se retirer sur lui; premièrement, parce qu'ils ne sont pas montés assez avantageusement pour soutenir le choc de la Cavalerie; secondement, s'ils se replient sur leur Cavalerie, ils l'empêcheroient non-seulement de marcher à l'Ennemi, mais même pourroient la rompre, à moins qu'ils n'eussent l'attention de passer par les intervalles de chaque Troupe; mais pour éviter tout inconvénient, on pense qu'il vaut mieux qu'ils se retirent sur les deux flancs; alors la Cavalerie peut marcher, & par une charge prompte, le sabre à la main, secondée des Hussards, rallentir l'impétuosité de l'Ennemi. Le reste des Hussards doit être mis par Troupes sur les flancs de droite & de gauche des deux

lignes pour les couvrir, au lieu des Sections ; ces Hussards destinés à couvrir les flancs, ne doivent point tirer ; mais avoir encore sur le leur une petite Troupe ou Section tirée de leur Corps, pour faire feu sur l'Ennemi s'il s'approchoit trop près d'eux.

En supposant six Troupes de Hussards, deux seront à l'Arrière-garde, l'une éparpillée & l'autre partagée en deux, les quatre autres feront sur les flancs des deux lignes, & l'on tirera une Section de chacune pour mettre sur le leur ; si ce Détachement se retire sur quatre lignes, des quatre Troupes on en formera huit ; alors elles n'auront point de Sections sur leurs flancs, n'étant plus que de vingt-cinq chacune ; dans ce cas elles peuvent tirer sur l'Ennemi, si les circonstances l'exigent. Si au lieu de Hussards on a des Dragons, tant que le païs est ouvert, il faut en faire le même usage que des Hussards, à cela près qu'il n'y en aura point d'éparpillés à l'Arrière-garde, mais qu'ils seront dans la même position que les deux Troupes de Carabiniers, & que, partagés en quatre Troupes, ils se retireront de même par échelons ; les autres seront placés, ainsi que les Hussards, sur les flancs de chaque ligne.

Si dans la Retraite il se trouve quelque buisson, ravin ou chemin creux, il faut faire mettre pied à terre à une partie, les y poster, & se retirer à la faveur de leur feu. L'Ennemi qui n'a que de la Cavalerie,

ainsi qu'on l'a supposé, ne s'exposera pas à effuyer le feu de ces Dragons à pied, & se défisera de sa poursuite.

Si l'Ennemi a de l'Infanterie, la Cavalerie marchant plus vite que l'Infanterie, cette dernière Troupe n'aura pu suivre le Détachement ; il n'y aura que la Cavalerie ennemie qui l'aura suivie : alors les Dragons ne doivent point mettre pied à terre, & le Détachement doit continuer à faire sa Retraite pour ne pas donner le temps à l'Infanterie ennemie de joindre sa Cavalerie ; ce qui arriveroit sans doute, si l'on saisoit mettre pied à terre aux Dragons pour arrêter cette Cavalerie, qui resteroit en panne jusqu'à l'arrivée de son Infanterie, & dès qu'elle l'auroit jointe, attaqueroit vivement les Dragons à pied, pendant que la Cavalerie ennemie chargeroit celle du Détachement ; cependant si la Cavalerie ennemie s'éloignoit tellement de son Infanterie qu'on pût avoir le temps de l'attaquer avec avantage, il ne faut pas laisser échapper cette occasion ; mais il faut que l'Officier commandant prenne si bien ses mesures, & ait le coup d'œil assez juste, pour que la charge ne soit point infructueuse, & pour que l'Infanterie ne puisse joindre sa Cavalerie pendant le moment de l'action.

On ne prétend pas assurer qu'en suivant les dispositions qu'on vient de marquer, on soit à l'abri d'être

battu ; on ne peut qu'indiquer les moyens qu'il faut employer pour tâcher de ne point l'être , & pour se retirer en ordre & sans confusion. On ne peut donner que des certitudes morales ; car il peut arriver qu'avec les meilleures dispositions & l'ordre dans la Retraite le mieux exécuté , on le sera ; il n'y a point de certitude physique dans tout ce où le hasard & les circonstances ont quelque part : la supériorité de l'Ennemi , un Général entreprenant , des Troupes qui secondent sa valeur , peuvent mettre obstacle à la Retraite du Dé-tachement , quoique composé de très-bonnes Troupes , commandées par un Officier intelligent & courageux ; mais du moins si ces Troupes sont battues , elles n'ont rien à se reprocher : leur Commandant a employé tout l'art possible dans les manœuvres qu'il leur a fait faire ; elles les ont exécutées avec courage & précision : s'il est battu , c'est un malheur , & non une faute.

Un bon Officier , un homme de courage peut être battu , même par sa faute ; il ne faut qu'une négligence à profiter d'une circonstance , à ne pas cacher ses manœuvres avec assez de soin à l'Ennemi : un tel homme sans doute est repréhensible ; mais il est différentes façons de lui faire reconnoître ses torts , qui , en les lui faisant appercçvoir , l'en corrigeant & l'encourageant à mieux faire une autre fois. Ce n'est pas toujours par la

sévérité qu'on peut y réussir ; elle flétrit le courage de l'Officier : il devient timide par trop de circonspection ; la crainte de manquer aux plus légers devoirs , fait souvent qu'il néglige les plus importans. La sévérité , quand elle est portée trop loin , produit parmi les Soldats des effets encore plus dangereux ; souvent trop de douceur ne l'auroit rendu qu'indolent , il devient traître & mutin par trop de dureté. Ce n'est pas qu'on doive fermer les yeux sur des fautes essentielles , il faut les punir , mais sans désespérer le coupable. M. le Vicomte de Turenne , avant de réprimander un Officier qui revenoit d'une expédition malheureuse , l'interrogeoit sur les raisons auxquelles il attribuoit sa défaite ; si dans ses réponses il reconnoissoit de l'intelligence , & s'il faisoit un aveu sincére de ses fautes , loin de le blâmer , il l'encourageoit par la promesse de le mettre bientôt à même de réparer l'échec qu'il avoit reçu. Une promesse aussi flatteuse produisoit sur cet Officier l'effet de la réprimande sans l'humilier , & lui inspiroit une nouvelle ardeur. Une conduite si remplie de bonté ne peut que faire aimer le Général , lui attirer la confiance du Soldat , & former d'excellens Officiers.

Quant aux précautions qu'il y a à prendre dans une Retraite , & qui dépendent de la sagesse de l'Officier commandant , soit qu'on se retire pour éviter le com-

bat, ou devant l'Ennemi supérieur on peut voir dans Végece * les moyens dont on peut se servir pour ^{* Liv. 3.} _{chap. 5.} tromper sa prudence.

Il ne faut pas, dit-il, que dans le cas où par des raisons d'infériorité on veuille se retirer devant l'Ennemi, le Soldat s'cache pourquoi il se retire ; ce seroit diminuer son courage & augmenter la confiance de l'Ennemi ; il faut tâcher au contraire de lui persuader que c'est pour attirer l'Ennemi dans quelqu'embuscade, ou pour gagner un poste avantageux.

Il avertit de cacher, autant qu'on le peut, tous ses mouvements à l'Ennemi ; les moyens dont les Romains se servoient, étoient d'étendre la Cavalerie devant l'Infanterie pour la dérober à ses yeux ; derrière ce rideau les Troupes se retiroient les unes après les autres, en commençant par les premières divisions qui passoient derrière les suivantes, ainsi des autres : mais on a pu voir dans le Chapitre précédent les inconvénients d'une telle manœuvre devant l'Infanterie ennemie.

On peut encore voir dans le même Auteur d'autres moyens qu'il donne pour se retirer dans les mêmes occasions.

Enfin dans une Retraite, quel que soit le pais & l'espèce d'armes qu'on peut faire agir, il faut toujours, autant qu'on le peut, opposer manœuvres à manœuv-

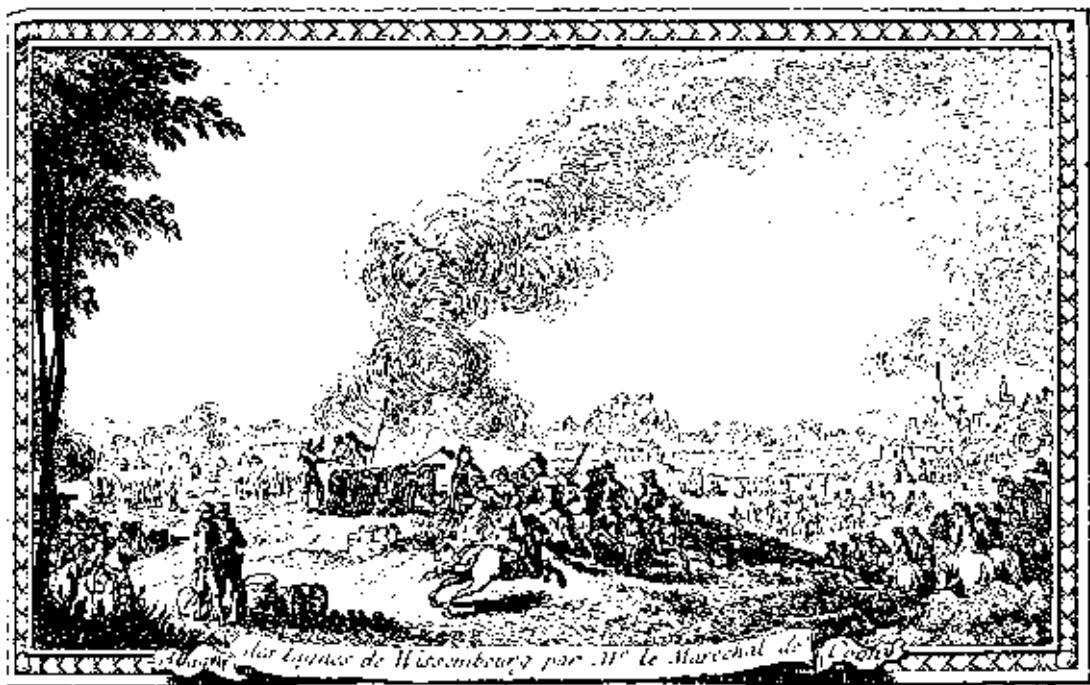
232 *ESSAI SUR L'ART DE LA GUERRE.*

vres, & que celles qu'on fait rompent entièrement les mesures de l'Ennemi : c'est dans ces occasions qu'un Officier doit chercher des ressources dans son génie ; il y a moins de science à harceler l'Ennemi, lorsqu'il se retire, qu'il n'y a de capacité à le contenir lorsqu'on est obligé de se retirer devant lui.

Fin du Livre premier.



LIVRE



LIVRE SECOND.

LA justice & l'humanité ayant été regardées dans cet Ouvrage comme les premiers principes de la Guerre, on a plutôt songé à donner dans le premier Livre des préceptes pour une juste défense, que des règles pour l'attaque. Suivant les loix de la nature, l'homme d'abord foible & timide ne cherche point à attaquer ; la paix dans cet état seroit, dit M. Montesquieu*, la première loi naturelle ; mais les passions ont changé cette timidité en furur ; l'homme a fait dépendre la conserva-

* *Liv. II
chap. 2.*

Gg

tion de son être de la destruction de ses semblables, sa liberté de leur esclavage, & sa grandeur de leur abaissement ; peut-être même cette autorité que les uns ont usurpée sur les autres ; cette envie de paroître redoutables n'étoit qu'un effet de cette crainte primitive. Il ne seroit pas si difficile de prouver que la bravoure & le courage n'ont été dans plusieurs Héros, que le masque de la timidité : cette vérité qui paroît un paradoxe, n'en est pas moins frappante, si l'on envisage les cruautés qu'ils ont exercées contre les vaincus : s'ils n'avoient eu d'autre but que la justice & la punition du crime, pourquoi se seroient-ils si fort attachés à la destruction de leurs Ennemis ? C'est que la vengeance ou d'autres passions, déguisoient à leurs propres yeux la crainte d'être exposés une autre fois à devenir leurs victimes ; ainsi l'attaque même n'est qu'une précaution pour prévenir des dangers dont on s'est cru menacé, & ne diffère, pour ainsi dire, de la défense, qu'autant qu'elle est fondée sur des forces plus considérables ; c'est pour cela qu'on a fait de l'attaque le sujet du second Livre. A suivre toutes les opérations d'une Campagne, on voit que tout n'est que défense ; ce n'est que dans la crainte d'être attaqué, qu'on a imaginé des précautions pour l'attaque même. Pourquoi chercheroit-on à surprendre l'Ennemi, à le pénétrer par des Espions, à l'entraîner dans des embusca-

des , à le prévenir dans sa marche , à le surprendre dans son Camp , à lui enlever ses Convois , à opposer Détachement à Détachement ; toutes ces manœuvres ne supposent-elles point que celui qui attaque , se méfiant des trames qu'on forme contre lui , cherche à les découvrir , à les rompre & à s'en défendre ? Dans un jour de bataille même la plupart des Soldats les plus aguerris n'aspirent à l'honneur de la victoire , qu'après avoir songé que la victoire de l'Ennemi pourroit entraîner leur perte.

CHAPITRE PREMIER.

Des Espions.

IL est comme impossible qu'un Général , & même qu'un Officier particulier , chargés du commandement d'un Corps détaché , puissent agir avec sûreté , s'ils n'ont des Espions ou des intelligences secrètes dans l'Armée ennemie ; ils seroient exposés à voir échouer tous leurs projets , toutes leurs précautions seroient inutiles , parce qu'elles seroient prises mal-à-propos.

Strada , Turenne , Vauban exhortent à ne point négliger d'en avoir , quoi qu'ils doivent coûter ; Vauban*

* *Traité de l'att & de la déf des Places*, t. 2.

G g ij

236 ESSAI SUR L'ART

ajoute qu'il y ait mieux se passer des choses les plus nécessaires, que d'Espions; on ne doit rien épargner,

* T. 2. ch. ajoute M. de Puysegur, * & même il faut garder à ces 8. art. 3. sortes de gens la fidélité la plus scrupuleuse dans les promesses qu'on leur fait.

* *Mém. de Feuquieres*, Feuquieres * ; il s'en trouve dans les Conseils des *chap. 44.*

Princes, dans les Bureaux des Ministres, parmi les Officiers de l'Armée, dans le Cabinet des Généraux, dans les Villes ennemis, dans les Monastères ; les uns s'offrent d'eux-mêmes, les autres sont formés par les Généraux ou par les Ministres ; mais tous ne sont portés à faire ce métier que par l'avidité du gain.

Outre les Espions du Cabinet, il en est encore qui sont occupés à aller d'un Camp à l'autre, & qui rapportent tout ce qui se passe chez l'Ennemi. On doit faire en sorte qu'ils ne se connaissent pas les uns les autres, & surtout qu'ils ne soient connus d'aucun Officier Général ou Particulier ; il faut leur parler toujours sans témoins, & prendre garde qu'ils ne se rencontrent jamais ensemble.

Il faut étudier leur caractère, & les mettre à différentes épreuves, leur parler de choses dont on ne s'embarrasse point d'être éclairci, & sur lesquelles le secret est de peu d'importance, les faire parler beaucoup, afin de connoître leur esprit & son étendue, & surtout les faire souvent épier.

Quoiqu'on doive se méfier d'un Espion dont on a reconnu la duplicité ; on peut cependant en tirer de grands avantages , pourvû qu'on sçache les tromper eux-mêmes , parce qu'on est assûré qu'ils rapporteront à l'Ennemi le contraire de ce qui aura été résolu.

L'Empereur Leon , dans sa Tactique , * conseille d'agir d'une façon , & de parler toujours d'une maniere opposée , lorsqu'on soupçonne que ce qu'on dit passera à l'Ennemi ; on ne peut , dit-il dans les Maximes qui sont à la fin , manquer de le tromper , lorsqu'il apprend par des Espions ou des Transfuges , le contraire de ce qui a été délibéré ; s'il n'ajoute pas foi à leurs rapports , il négligera les avis qu'il reçoit , & alors on peut prendre là-dessus ses précautions ; s'il les croit , il sera trompé & se livrera lui-même au piège qu'on lui tend . Si les Espions , ajoute-t'il , sont dépositaires du véritable secret du Général , il faut en changeant en quelque sorte ses projets , donner à l'Ennemi des soupçons contr' eux , il s'en méfiera & sera obligé d'en chercher d'autres , n'osant plus se confier à ceux-ci .

Si l'on conduit au Général quelqu'Espion de l'Armée ennemie , il doit le prendre en particulier , l'interroger avec douceur , lui parler avec une espece de confiance , ne point le menacer , & lui promettre récompense s'il veut lui dire ce qu'il sçait de l'Armée ennemie ; s'il lui trouve de l'intelligence , il doit

tâcher de l'engager à le servir : s'il peut le gagner à force d'argent , ce qui n'est pas difficile , il peut tirer un grand avantage d'un tel Espion ; mais il ne doit l'employer qu'après s'être bien assuré de lui , & sur de bonnes précautions.

On peut éprouver un Espion de plusieurs manières différentes ; s'il rapporte , par exemple , au Général , qu'un Détachement de l'Ennemi doit sortir un tel jour pour quelqu'expédition , il faut alors envoyer des Troupes au double de celles que doit faire marcher l'Ennemi ; afin que si l'on est trompé , on ne soit pas dans le cas non-seulement de voir réussir l'Ennemi , mais encore de faire battre les Troupes détachées. Si le Détachement Ennemi n'a pour but qu'un objet peu important , il suffit d'envoyer assez de Troupes pour connoître si le rapport de l'Espion est juste. On peut encore affecter de commander un Fourrage à deux jours de-là , avec peu de Troupes pour la Chaîne ; dans cet intervalle , si l'Espion est un traître , il aura le tems d'avertir l'Ennemi ; mais au lieu de n'envoyer que les Troupes commandées , on y joindra un autre Corps considérable , qui s'embusquera derrière le lieu où doit se faire ce Fourrage simulé. Si l'Ennemi est averti , & qu'il vienne attaquer la Chaîne , elle se retirera comme trop inférieure pour continuer le Fourrage sur les Troupes embusquées ; & alors réunies ensem-

ble, elles fondront de tous côtés sur l'Ennemi, qui sera certainement surpris, voyant les Troupes qu'il avoit attaquées, se multiplier & l'attaquer en flanc, en tête & par derrière : cette attaque faite avec célérité & valeur, peut faire espérer une victoire complète.

Si au contraire cet Espion ne paroît point intelligent, ou qu'il affecte de la stupidité, il faut le punir de mort, & le faire pendre à la vûe de l'Armée, pour effrayer, par la crainte du même sort, ceux qui pourroient être répandus dans le Camp ; il est inutile de l'interroger sur l'Ennemi, parce qu'il semble qu'il y auroit de l'inhumanité à faire périr un homme qui auroit donné des avis importans, quoique par crainte, par force ou peut-être sous la promesse du pardon.

Un Général n'a pas moins besoin d'Espions pour s'instruire, qu'une Armée n'a besoin d'Armes pour se battre : mais ce n'est qu'à force d'argent qu'on peut s'affûrer de leur fidélité, & si le Général n'est pas bien servi, c'est qu'il est trop ménager des fonds destinés par le Roi pour cet objet : quoiqu'il soit d'un bon Citoyen d'épargner, autant qu'il peut, les finances de son Maître, il est cependant des avis si importans qu'on ne sçauroit assez les payer. N'est-on pas assez dédommagé lorsqu'au moyen des avis qu'on a reçus, on a si bien sçu prendre ses mesures, qu'on a battu

les Ennemis, gagné quelques marches sur eux, ou qu'on les a prévenus dans quelqu'entreprise ?

Il faut choisir, dit l'Empereur Leon dans ses Sentences^{*}, des Espions fermes, industrieux & agiles.

^{* Ann. 34. lib. 3.} Ceux qui ont ces qualités seront justes & vrais dans leurs rapports; s'ils sont légers, vaîns, timides, il est à craindre qu'ils ne trahissent la vérité.

Si l'on reconnoît des Espions, il ne faut pas toujours les punir de mort; on peut en tirer quelqu'avantage en feignant de ne les point connoître, surtout s'ils ne

^{* Annal. lib. 3.} sont pas assez dissimulés. Les Vitelliens, dit Tacite^{*} dans ses Annales, s'instruisoient de tout ce qui se passoit dans le parti d'Othon, au moyen des Espions, qui, en s'informant avec trop de soin des affaires du Parti opposé, ne cachaient pas assez celles du leur.

Pour reconnoître des Espions qu'on soupçonne roder dans le Camp, Végéce^{*} dit qu'on n'a qu'à faire rentrer pendant le jour tous les Soldats & les Valets dans leurs tentes, les Espions seront d'abord pris.

On doit éviter que les Espions ne se connoissent entre eux. Les Espions de Pausanias^{*} causèrent la mort de ce grand Capitaine, parce qu'Aristide qui partageoit avec lui le Commandement, découvrit par ses Espions, que Xercès d'intelligence avec Pausanias, faisoit égorger tous ceux que le traître lui envoyoit, afin qu'on n'eût point connoissance à Sparte de leurs trames.

trames. De semblables négociations méritent un tel soin ; elles ne seraient avoir lieu , aujourd'hui que les Généraux & les Officiers sont Citoyens ; mais la connoissance des Espions entr'eux peut tirer à de grands inconvénients , qui porteroient un préjudice considérable aux projets d'un Général ou d'un Commandant particulier. Lorsque les Espions ne se connoissent point , on est mieux servi , on est plus assuré de ce qu'ils rapportent , parce que ne se connoissant pas , on s'assure de la fidélité des uns par le rapport que font les autres , & lorsque tous se réunissent à dire la même chose , leurs avis doivent être certains ; au lieu que s'ils se connoissoient , ils pourroient s'accorder ensemble pour dire la même chose : d'ailleurs un Espion qui sait qu'on le connoît , est toujours dans la crainte d'être vendu , & n'a ni la même confiance , ni la même hardiesse.

Quand on ignore les projets de l'Ennemi , on peut affecter d'en être instruit ; mais lorsqu'on les conçoit , il faut au contraire affecter de les ignorer , afin que l'Ennemi soit tranquille sur ses Espions , qu'il ne change rien à ses dessins , & qu'il ne cherche point à découvrir ceux qui peuvent en informer le Général.

Si l'on peut gagner de ces Espions , qui par leur état approchent de plus près le Général , comme par

exemple , un Secrétaire ou d'autres gens qui approchent le plus près de sa personne , & qui par conséquent peuvent donner des nouvelles plus certaines que ceux qui vont sans cesse d'une Armée à l'autre , & qui le plus souvent ne sont que les canaux pour faire parvenir les nouvelles , on peut s'en servir très-utilement.

Si un Général trouve dans l'Espion Ennemi un de ces gens qui l'approchent de plus près , il peut en tirer un grand fruit en le forçant d'écrire une fausse nouvelle , pour divertir l'attention de l'Ennemi sur ce qu'on veut exécuter ; mais il faut qu'il le fasse pendre tout de suite après , ne pouvant s'en servir qu'une fois. M. le Prince d'Orange , lorsqu'il vint attaquer M. de Luxembourg à Steinkerque , ayant découvert un de ses Musiciens , qui informoit l'Ennemi de tout ce qu'il projettoit , se servit de cette ruse , & quoiqu'elle ne réussit pas , par la vigilance de M. de Luxembourg & par la valeur de ses Troupes , il est rare qu'elle n'ait son effet dans beaucoup d'autres occasions , & même un peu plus tard M. de Luxembourg auroit été battu , s'il n'eût été averti à temps par des Détachemens qui étoient en avant , & qui lui donnerent celui de faire ses dispositions , & de pourvoir à tout.

Il est une ruse dont on peut se servir faute d'Espions , qui est moins dispendieuse ; c'est d'envoyer des Lettres

supposées : on prend le premier Païsan, il n'a rien à risquer, & loin de se cacher, il faut l'envoyer par un chemin sur lequel il puisse être pris par l'Ennemi : elles doivent être adressées à des Officiers Généraux commandans un Corps de Troupes, ou même au Général de l'Armée, supposé qu'elles partent d'un Corps avancé. Ces Lettres doivent contenir des projets praticables & bons dans l'exécution ; mais entièrement opposés à ceux qu'on médite & qu'on veut entreprendre ; il est souvent arrivé que l'Ennemi trop crédule a abandonné ses premiers projets pour en suivre de chimériques, qui lui paroissent d'abord très-bons, & qui ne portent aucun obstacle à ceux qu'on a dessiné d'exécuter. M. le Prince Eugène réussit par ce stratagème à faire lever le Siège de Coni, formé par les François en 1691.

On doit cependant prendre garde que, dans la crainte d'être trompé par des Lettres supposées, un Général ne néglige trop lui-même les avis qui lui sont donnés. Il doit, dit Onozander, * écouter tout le monde en tout tems & à toute heure : Alexandre * engagé loin de son païs, ne pouvant recevoir ses Courriers que fort tard, refusa d'écouter un païsan qui venoit lui indiquer une route plus courte, il s'en repentit bientôt & le fit chercher, mais inutilement.

244 ESSAIS SUR L'ART

Comme un Général doit toujours avoir des Espions dans l'Armée ennemie, il doit aussi craindre que l'Ennemi n'en ait dans la sienne ; ainsi il doit tâcher de les tromper, tenir ses desseins secrets, n'en parler qu'à très-peu de personnes, & ne publier que le contraire ^{* Chap. 13.} de ce qu'il projette. Il y a de la folie, dit Onozander,^{*} de publier indiscrètement ses desseins, surtout à la veille de l'exécution, tems où les Transfuges passent chez l'Ennemi, & qu'on est sur le point d'en venir aux mains.

Mais si l'on s'apperçoit que l'Ennemi soit instruit, il faut promptement, dit Végece, changer ses dispositions : Polibe ^{* Liv. 9.} recommande surtout le silence & la dissimulation dans des occasions semblables ; il étend ce précepte sur la pensée même, qu'il veut qu'on réprime quelquefois, de peur que nos actions ne la tra-

^{* Valer. Max. Lib. 7. chap. 4.} hissent & ne la fassent connaître. Métellus ^{*} répondit à un de ses Amis, qui, dans une occasion importante lui demandoit raison de certaines manœuvres, que si sa chemise sçavoit ce qu'il pensoit, il la brûleroit.

Pour n'être point exposé à la trahison, on s'est souvent servi avec succès d'ordres cachetés qu'on a remis aux Officiers, avec défense de les ouvrir que dans tel tems & en tel lieu : c'est un usage établi sur mer, mais on peut s'en servir sur terre, lorsqu'il s'agit d'une expédition qu'il est essentiel de cacher à l'Ennemi. En un

mot on ne sçautoit imaginer assez de ruses pour découvrir les dessins de l'Ennemi, ni prendre assez de précautions pour tromper ses Espions.

Montécuculli, dans ses Mémoires, * rassemble en peu de mots les préceptes qu'on vient de détailler : §. 32.

» On engage, dit-il, & on entretient les Espions à force d'argent ; car souvent ils sont doubles. Il est bon de s'assurer d'eux, & d'avoir entre ses mains leurs femmes & leurs enfans ; s'ils proposent quelqu'entreprise, il ne faut ni la faire connoître à d'autres, ni même qu'ils en devinent entr'eux l'exécution. On peut employer pour Espions des Prisonniers, des Trompettes, des Transfuges, tant de l'Armée ennemie que de sa propre Armée, des Paysans, des Courriers, des Soldats travestis & des Messagers.

On ne manque point de ces sortes de gens ; mais pour les engager à être fidèles, il faut les bien payer.



C H A P I T R E I I.

Des Embuscades.

** Liv. 3.
chap. 5.* **C**EUX qui perd une Bataille, dit Végece, * peut rejeter son malheur sur la fortune, quoique l'art & la science aient plus de part à ces événemens; mais celui qui s'est laissé surprendre, & qui est tombé dans les pièges que lui a tendus l'Ennemi, ne peut excuser sa faute, parce qu'il pouvoit éviter d'y tomber par sa vigilance & par ses Espions.

On ne doit jamais former un projet d'attaque sur des marches, des Détachemens, des Convois, des Fourrages, ou sur un ou plusieurs Quartiers, sans connoître les endroits par où l'on doit passer, & où l'on peut former des Embuscades, soit pour les éviter soit pour y embusquer des Troupes, pour faciliter sa retraite, ou pour y attirer l'Ennemi. Un Général qui, par ses espions est informé qu'on projette quelques entreprises sur quelques Corps détachés de l'Armée, sur un de ses Convois, sur un Fourrage ou sur ses Quartiers, doit aussi former de son côté des Embuscades sur les chemins qui y conduisent. Le nombre des Troupes embusquées, doit être réglé sur celui du

Détachement qu'on veut surprendre ; il doit être assez fort pour attaquer l'Ennemi de tous côtés , c'est-à-dire , en tête , en flanc & à l'Arrière-garde. Les Troupes qui partent pour s'embusquer , ne doivent jamais marcher que de nuit , à moins que ce ne soit dans un pays si couvert que l'Ennemi ne puisse les appercevoir.

Il faut tâcher , autant qu'on le peut , dit * Santa-Cruz , de former plusieurs Embuscades , afin que si l'Ennemi ne donne pas dans une , il n'échappe pas aux autres : elles doivent être placées de façon que l'une ne puisse attaquer ou être attaquée sans être entendue , soutenue & secourue par les autres : cette réunion est une ruse à laquelle l'Ennemi ne pouvoit s'attendre & qui assure la victoire. S'il est impossible d'en former plusieurs , soit par le peu de Troupes que l'on a , ou par les fatigues de la Campagne , il faut du moins en faire une qui soit assez forte pour résister à l'Ennemi qu'elle attaquera : il n'est cependant pas nécessaire qu'elle le soit autant , parce que des Troupes embusquées qui chargent un Détachement de toutes parts & au dépourvu , doivent avoir par cette surprise un avantage marqué , & par conséquent suppléer au nombre , ce qui arrivera indubitablement , surtout si l'Ennemi tombe dans l'embuscade pendant la nuit , & qu'on ait soin , lorsque les Troupes embusquées chargeront , de

** Tom. 3.
des d'esp. fit.
avant la B.
talle.*

mettre un nombre considérable de Tambours, de Trompettes & de tout ce qui peut multiplier le nombre en apparence, par l'effroi que le bruit augmente pendant la nuit.

Pour attirer l'Ennemi qui est en Détachement, il faut faire partir de petites Troupes qui aillent vers lui, avec ordre, dès qu'elles le rencontreront, de se retirer sur les Troupes embusquées.

Il faut que les Embuscades aient toujours un objet ; on doit savoir avant de les entreprendre, si l'Ennemi est en Campagne, s'il projette de venir attaquer ou inquiéter les Quartiers, s'il est à propos de l'attendre ou d'aller soi-même vers lui ; sans ces précautions on fatiguerait inutilement les Troupes.

Les Embuscades peuvent être formées d'Infanterie, de Hussards ou de Dragons : c'est la situation du pays qui doit en décider ; on peut mêler ces Troupes ou les envoyer séparément : c'est suivant ce que l'on projette ou suivant l'espèce de Troupes que l'Ennemi emploie dans ses Détachemens.

Si l'on projette d'attaquer un Convoi, toutes ces Troupes sont nécessaires, parce que l'Escorte sera infailliblement d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons, & qu'il y aura des Hussards pour éclairer la marche, si c'est un fourrage au vert, il est bon d'avoir de l'Infanterie ; mais elle doit rester en arrière pour assurer

assurer la retraite : de la Cavalerie avec des Hussards ou des Dragons suffit pour attaquer un fourrage , pour en battre l'escorte , ou au moins pour empêcher qu'il ne se fasse : si ce fourrage est au sec , il faut de l'Infanterie , parce que , comme il ne peut se faire que dans les Villages , il est assuré qu'ils seront occupés par de l'Infanterie , & qu'en avant il y aura une chaîne de Cavalerie qui en sera protégée ; si c'est un Détachement , c'est selon le pais où il marche ; si ce pais est ouvert , il faut se servir de Cavalerie , de Hussards & de Dragons ; si c'est un pais de bois ou de montagnes , c'est de l'Infanterie dont il faut se servir . Après tout , on ne peut donner des règles bien sûres sur l'espece de Troupes qu'on doit employer : il y a des pais de bois où les Hussards & les Dragons peuvent très-bien faire la Guerre & être très-utiles : il y en a de montagnes où ils peuvent agir sûrement , parce qu'on trouve dans le sein des montagnes de très-belles plaines coupées de bois , où ils peuvent s'embusquer ; mais il faut que leur retraite soit assurée ; il y a aussi des plaines si coupées par des ravins & par des canaux , qu'il n'y a que l'Infanterie qui y puisse agir ; ainsi c'est au Général à faire quelles sont les Troupes qu'il doit employer dans l'un & l'autre pais , pour qu'elles puissent servir utilement .

Une Embuscade faite à propos , peut faire manquer

l'entreprise la mieux concertée ; c'est une manœuvre d'une très-grande ressource dans la Guerre de Campagne ; c'est par-là qu'on parvient à ces coups heureux qu'on doit à la vigilance , & qui n'arriveront jamais, lorsque par une négligence condamnable, ou sous prétexte de ne vouloir pas fatiguer les Troupes , on les laisse languir dans le Camp & même dans les Quartiers sans les envoyer en Détachement.

La prévoyance & l'activité sont les premiers mobiles des grandes actions ; avec ces qualités un Général peut venir à bout de tout , ou du moins d'une grande partie des choses qu'il entreprendra. Plus l'entreprise paroît difficile , & plus le génie d'un Général doit s'élever , se replier & trouver des expédiens que le seul Homme de guerre peut imaginer : on trouve des ressources pour tout , lorsqu'on a le génie & le goût de son métier : l'art supplée à la force , & la ruse l'emporte sur la ruse.

Il n'y a point de païs qui ne présente quelqu' endroit propre à placer des Embuscades ; des ravins, une carrière , dont la sortie est facile , la moindre hauteur , des bois , des haies , des masures , des vignes , souvent des bleds de Turquie , des marais couverts de roseaux, tout offre des ressources à qui sait en profiter ; il ne s'agit que de placer les Embuscades de façon qu'elles ne soient pas découvertes par les Partis ennemis & qu'elles

ne se fassent pas découvrir elles-mêmes par l'imprudence de quelques Soldats, par le bruit ou par quelqu'autre accident, tel qu'on l'a indiqué dans le Chapitre des marches, en parlant d'une marche secrète. On y a vu combien il étoit dangereux d'avoir des chiens, dont l'abolement pourroit faire tout découvrir, &c.

Si l'Embuscade est de Hussards ou de Dragons, il ne faut point de chevaux entiers, leurs hennissements pourroient être dangereux : un Païsan attiré par l'abolement d'un chien ou par le hennissement d'un cheval, entre dans un bois, découvre une Embuscade, & souvent sous l'espoir d'une récompense, il va tout découvrir à l'Ennemi. Il faut arrêter sans bruit tout ce qui passe auprès de l'Embuscade, faire attacher les Païsans à des arbres & les faire garder par des Sentinelles ; si l'Embuscade est dans un chemin creux, derrière une élévation de terre ou dans quelques autres endroits, il faut faire attacher ensemble tous ceux qu'on prend, & les bien garder.

On doit tomber sur tous les Partis Ennemis qui passent près de l'Embuscade, à moins qu'on n'ait dessein d'enlever un Convoi ou d'attaquer un Détachement considérable, alors il faut rester en silence & les laisser passer ; mais si ces Partis en faisant une recherche exacte découvrent l'Embuscade, comme il n'y a plus d'espoir d'attaquer le Convoi ou le Détachement, il

faut leur tomber dessus, tâcher de les entourer, & s'il se peut, les faire prisonniers ; si l'on étoit assez heureux pour n'en laisser échapper aucun, l'Embuscade pourroit rester où elle étoit, & suivre toujours son premier objet, parce qu'il n'est point à craindre que personne ait pu en porter la nouvelle.

Il faut attaquer ces Partis le sabre à la main, & non en faisant feu, & autant qu'il est possible, ne pas leur donner le tems d'en faire eux-mêmes : deux avantages considérables résultent de cette maniere de les attaquer ; le premier, c'est qu'une attaque vive & imprévue les étonne, & leur laisse à peine le tems de songer à leur défense ; le second, c'est qu'en faisant feu, il seroit à craindre que, s'il y en avoit quelqu'autre plus loin, ils ne l'entendissent & n'envoyassent avertir : il est vrai que si ceux qui auroient entendu, venoient au secours des premiers, & si les Troupes de l'Embuscade se trouvoient plus fortes, ce seroit alors un avantage ; mais s'ils étoient en force, l'avantage seroit de leur côté ; de plus, s'ils ne venoient point, l'entreprise du Convoi ou du Détachement seroit manquée, parce qu'il n'y a pas de doute que se sentant moins forts, ils auroient été chercher de nouveaux secours : alors il faut changer de place, s'embusquer dans quelqu'autre endroit ; mais n'abandonner son projet qu'à l'extrême, & quand on a perdu tout espoir de réussir autrement.

La moindre chose, comme on l'a déjà dit, peut faire découvrir une Embuscade. Le feu de la pipe s'apperçoit de loin pendant la nuit; d'ailleurs pour si peu de Soldats qu'il y ait, qui fument, le vent peut porter la fumée & l'odeur du tabac vers l'endroit où l'Ennemi patrouille: on ne doit se charger d'aucuns valets ni de rien d'inutile, ordonner que les chevaux soient attachés avec soin, & que tout le monde reste dans un profond silence. Comme il est très-difficile que les Hussards & les Dragons en marchant, ne laissent après eux des vestiges qui puissent déceler l'endroit de l'Embuscade, il faut tâcher d'y entrer par un chemin détourné, ou du moins plus sec: pour effacer les traces des chevaux, huit ou dix Hussards ou Dragons pourront attacher à la queue de leurs chevaux des branches d'arbres, qui en marchant derrière le Détachement, & remplissant le même front que la Troupe, les effaceront; lorsqu'ils seront entrés dans le bois, ils en fermeront l'entrée avec les mêmes branches, dont ils formeront une espece de haye.

Si le bois est grand, on peut y entrer par différens endroits; on peut même faire entrer les Hussards ou les Dragons séparément; la trace en sera plus légère: quoique l'Infanterie laisse des traces moins visibles, on peut cependant exécuter la même chose lorsqu'elle y entrera. Si le Détachement qu'on veut embusquer est

obligé de marcher sur un grand chemin, qu'il soit d'Infanterie ou de Cavalerie, il faut que lorsqu'il est près de l'endroit marqué, le Commandant détache une Troupe pour marcher en avant, avec ordre de remplir le même front que le Détachement entier. Lorsqu'elle aura fait un quart de lieue ou une demi-lieue, elle reviendra par un autre chemin, quand même elle devroit faire un grand circuit, afin que les Partis ennemis qui viendront sur ce même chemin, ne s'apperçoivent point qu'il se soit arrêté des Troupes en cet endroit. Cette Troupe rejoindra celles qui sont embusquées, par le chemin le moins en vue de l'Ennemi, jamais en troupe, mais épargnée pour laisser moins de vestiges après elle. On mettra des Sentinelles cachées derrière des buissons en avant de l'Embuscade, afin qu'elles puissent voir dans la campagne & sur les chemins, sans être apperçues : il faut aussi faire monter un ou deux Soldats sur des arbres pour découvrir de loin, & pour avertir s'ils voyent quelques Troupes : on doit observer la même chose pour des Hussards ou des Dragons.

Avant d'entrer dans le bois où l'on veut s'embusquer, on détachera deux ou trois patrouilles pour le fouiller, de crainte que l'Ennemi n'y soit lui-même embusqué ; après que tout aura été reconnu, les Troupes y entreront & se rangeront selon l'ordre qui leur sera donné. Le Commandant formera trois corps de

son Détachement , & les éloignera les uns des autres : l'un sera destiné à attaquer l'Avant-garde , l'autre le centre , & le dernier l'Arrière-garde. Si c'est de la Cavalerie , la moitié de chaque Corps doit être à cheval ; personne ne doit s'écartez ni passer les Sentinelles ou Vedettes , sous peine d'être déclaré déserter. Pendant la nuit la Cavalerie sera à cheval , & l'Infanterie sous les armes : pour le jour , de trois heures en trois heures la moitié , qui est à pied , relevera celle qui est à cheval , ainsi que les Vedettes. Il en sera de même de l'Infanterie & des Sentinelles.

Si l'Embuscade est derrière une éminence ou une petite montagne , il faut placer en haut des Sentinelles couchées sur le ventre & sans chapeau : d'ailleurs on doit observer les mêmes dispositions , soit pour la marche , soit pour la conduite , cependant toujours relativement aux circonstances & à la situation du pays.

Il y a plusieurs manières d'attirer l'Ennemi sur des Troupes embusquées. Le Général commandant l'Armée ou les Quartiers , fera sortir un Détachement sous les ordres d'un Officier intelligent , avec ordre d'aller s'embusquer à une ou deux lieues , plus ou moins , suivant que le pays est propre à ces sortes de manœuvres , ou suivant l'éloignement de l'Ennemi ; il l'avertira que deux heures après qu'il sera sorti , il sera partit un autre Détachement moins considérable , qui aura

256 *E S S A I S U R L' A R T*

ordre d'aller du côté de l'Ennemi , de tâcher de le rencontrer , & qu'à la premiere vue il fera mine de le charger ; mais que le voyant plus fort , il commençera sa retraite , & la dirigera vers le lieu où seront ses Troupes embusquées. Sur cette instruction il partira.

Le Général fera venir ensuite l'Officier qui doit commander le Détachement, pour aller chercher l'Ennemi , l'instruira de celui qui est parti pour s'embusquer , & de l'endroit où il l'est ; il lui ordonnera de s'avancer le plus près de l'Ennemi qu'il le pourra , & de tâcher de l'attirer par une retraite simulée sur les Troupes embusquées.

Il n'y aura que ces deux Chefs qui soient instruits du projet : cependant le Commandant du Détachement qui doit aller vers l'Ennemi , pourra en faire part aux principaux Officiers qui sont sous ses ordres ; afin qu'au cas qu'il soit pris ou tué dans la retraite , celui qui prendra le Commandement , puisse agir selon les intentions du Général ; il faut surtout prendre garde qu'aucun Soldat , Cavalier , Hussard ou Dragon ne pénètre l'objet du Détachement , parce qu'un seul Déserteur pourroit faire manquer l'Embuscade elle : peut , comme on l'a dit , être composée indistinctement de différentes Troupes ou d'une seule : la situation du pais doit décider si elle doit être de Hussards , de Dragons ou d'Infanterie ;

d'Infanterie ; mais le Détachement qui doit aller chercher l'Ennemi pour l'attirer sur les Troupes embusquées, doit être de Hussards, à moins que le païs ne soit si fourré qu'on ne puisse y faire agir que de l'Infanterie.

Pendant que les Hussards sont en avant pour tâcher d'attirer l'Ennemi, les Troupes embusquées seront à cheval, & attendront en silence l'ordre du Commandant pour sortir & charger. Dès qu'elles auront chargé & battu l'Ennemi, de crainte qu'un autre Détachement peu éloigné de celui qui a été battu, ne vienne à son secours, elles prendront le chemin le plus court, & marcheront légèrement, mais en ordre vers le Camp ou les Quartiers. Le Détachement qui a attiré l'Ennemi sur l'Embuscade, en fera l'Arrière-garde, il marchera au petit pas pendant que le reste des Troupes se retirera en menant avec elles les Prisonniers. Si l'Ennemi envoie du secours, dès que cette Arrière-garde l'apercevra, elle doublera le pas, mais en ordre ; elle n'a point à craindre que l'Ennemi vienne trop promptement sur elle, parce qu'il craint de tomber dans une autre Embuscade : ainsi l'Arrière-garde peut se retirer facilement, & les Troupes qui menent les Prisonniers ont le tems d'arriver sans être inquiétées.

C'est dans ces occasions qu'il faut sçavoir réprimer

K k

sa valeur, & que la fuite est glorieuse ; il faut toujours craindre le désespoir de l'Ennemi surpris & même vaincu, lorsqu'il n'est point entièrement défait ; on doit se contenter d'une seule victoire, sans en tenter une seconde : en l'attaquant dans sa poursuite trop vivement, on peut tomber soi-même dans des Embuscades plus dangereuses que celles où on vient de l'at-

** Hist. de Malthe, T. 1. Liv. 3.* tirer. Robert, Comte d'Artois, * ayant découvert un

gué, obtint la permission de S. Louis de le passer, pour en faciliter le passage à l'Armée Chrétienne, avec promesse de ne rien entreprendre jusqu'à ce qu'elle fut passée ; il le passe heureusement, mais contre sa parole, il se jette avec ardeur sur un Détachement de trois cens Sarrazins qui fuyaient devant lui ; son courage l'emporte jusques dans les retranchemens qu'il force, & non content de ce succès plus brillant que solide, il les poursuit encore jusqu'à la Massoue qu'il voit ouverte ; il s'y engage malgré les remontrances des plus sages Généraux de l'Armée ; il entre suivi de ses Soldats, qui, tandis qu'ils s'arrêtent au pillage, sont chargés à leur tour par les Infidèles qui s'étoient ralliés ; ensorte que le Comte d'Artois, les Généraux qui n'avoient pu l'arrêter, les Hospitaliers & les Templiers qui l'accompagnoient, périrent dans cette malheureuse journée, perte qui fut cause de la prise de S. Louis frere du Comte, & des malheurs

que les Croisés effuyerent dans cette Campagne.

S'il est à craindre que l'Ennemi averti par quelques Transfuges, ne vienne en force, il faut alors changer de place, & se rapprocher de l'endroit d'où l'on est parti, afin que s'il étoit plus fort, on eût moins de chemin à faire pour se retirer, parce qu'il est certain qu'il marchera sur ses gardes, qu'il n'ira vers l'Embuscade formée & reconnue, que pour l'attaquer, & sa supériorité ne pourroit qu'être funeste aux Troupes embusquées.

Il peut arriver encore que l'Ennemi ne trouvant plus l'Embuscade dans les lieux indiqués par les déserteurs, il ne croye qu'elle s'est retirée, & que dans cette persuasion, il ne néglige les précautions nécessaires dans un pareil cas : alors il faut changer de lieu & se placer à un quart de lieue au plus de celui où l'on étoit posté, pour tomber sur l'Ennemi, qui marchera avec confiance ; mais il faut que le Détachement embusqué soit assez fort, afin qu'il puisse du moins se retirer si l'Ennemi est supérieur & qu'il se soutienne par ses propres forces. On a souvent vu des Détachemens de mille hommes, se retirer en ordre devant d'autres de deux à trois mille ; ce qui provient sans doute des positions avantageuses que le Commandant sait saisir, de la disposition qu'il fait de ses Troupes, de l'ordre qu'il y met & de l'audace qu'il leur

inspire ; avec ces qualités un Chef peut être du moins assuré que ses Troupes ne seront point battues si elles ne battent point, à moins qu'une force si supérieure ne l'emporte sur la valeur & sur une conduite sage & judicieuse.

** Remarques sur le chapitre 72.* Une Embuscade qui réussit, peut entraîner la destruction entière d'une Armée ; l'exemple que cite là-dessus M. de Feuquieres dans ses Mémoires, * est frappant. M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les équipages de l'Armée de M. de Turenne, parce que le Lieutenant Général qui commandoit l'escorte, ne prévit pas que l'Ennemi enfermé dans ses lignes de circonvallation devant Arras, ayant deux Armées près de son Camp avec dessein de l'attaquer dans ses lignes, pût songer à faire sortir un gros Corps de Cavalerie pour une entreprise de cette espèce ; cependant M. de Luxembourg qui s'étoit embusqué à portée de la Colonne des équipages, voyant que ce Lieutenant Général avoit pris les devants avec la tête de l'escorte, les croyant en sûreté, marcha diligemment à la tête de cette Colonne, en détourna la marche, qu'il fit diriger sur Saint-Pol, où il conduisit tous les équipages de l'Armée de M. de Turenne sans qu'il en fut averti. C'est ainsi que par la négligence d'un Officier & par une Embuscade placée à propos, une Armée se trouve dénuée de tous ses équipages,

&, pour ainsi dire, hors d'état de continuer la Campagne.

Si ce Lieutenant Général avoit eu des Espions, des Détachemens en avant & sur ses flancs, ces Détachemens auroient découvert l'Embuscade, & par les précautions usitées dans ces sortes d'occasions, il auroit mis les Equipages de l'Armée en sûreté ; de plus ses Espions l'auroient averti, qu'il étoit parti du Camp devant Arras un gros Corps de Cavalerie, par conséquent il auroit été sur ses gardes ; au lieu que rempli d'une fausse confiance, il marcha comme en plaine paix, & cette faute impardonnable entraîna la perte de tous les Equipages.

Un Officier qui commande un Détachement, pour quelque expédition que ce puisse être, ne sçauroit apporter trop de soins à prévenir les échecs qui peuvent lui arriver ; si l'on est battu, on ne doit l'être que par une force supérieure ; celui qui après avoir pris toutes les précautions possibles, est battu par un Ennemi qui a l'avantage du nombre, n'a rien à se reprocher ; celui qui avec de la capacité a cependant négligé certaines précautions, & se fait battre pour ne les avoir pas prises, est certainement coupable aux yeux des personnes de l'Art ; mais si cet échec l'engage à ne rien négliger pour en éviter dans la suite un second, il ne peut point passer pour un mauvais Officier : ce titre ne convient

qu'à celui, qui, se laissant aveugler par l'orgueil ou par de fausses lumières, que son amour propre lui fait prendre pour des effets d'un génie supérieur, livre aux Ennemis une victoire facile.

Un Général vaincu, comme Pompée le fut à Pharsale, n'en mériteroit pas moins des palmes & des statues, pourvû qu'il ne se laissât pas décourager comme fit ce grand Homme après sa défaite ; mais celui qui est battu comme Antoine le fut à Actium, ne fera couler que les pleurs d'un affranchi ou d'une maîtresse.

Le malheur ajoute à la gloire d'un Guerrier illustre, lorsqu'il sçait y trouver des instructions pour l'avenir. M. le Maréchal de Créqui, avant la Bataille de Conflans étoit un grand Capitaine, après il fut un grand Homme. C'est le jugement qu'en porta le grand Condé, qui cependant n'aimoit pas M. de Créqui : *Sire, dit-il à Louis XIV, votre Majesté vient d'acquérir le plus grand Homme de guerre qu'elle ait eu.*



CHAPITRE III.

De l'Attaque d'une Armée dans sa marche.

QUELQUE difficiles que paroissent certaines opérations à la Guerre , elles ne sont point impraticables , quand on sait prendre les précautions nécessaires pour en applanir les difficultés : l'Attaque d'une Armée dans sa marche , paroît au-dessus de tout effort ; cependant le succès ne dépend que de savoir prendre ses mesures , de choisir le terrain & de saisir le moment favorable. Il paroît encore plus difficile de surprendre une Armée dans sa marche , que de l'attaquer de vive force ; le nombre des Troupes ennemis , les précautions que leur Général aura prises , l'ordre , la diligence , le secret qu'il faut garder , offrent des obstacles presqu'insurmontables ; cependant en prenant des détours , en cachant sa marche à l'Ennemi , on peut l'attaquer en force par derrière ou sur un flanc dans le tems qu'on fait attaquer son Avant-garde avec quelque Infanterie , quelque Cavalerie & même du canon pour éloigner davantage ses idées sur l'Attaque par le flanc qui est la véritable.

Pour attaquer une Armée dans sa marche , il faut tâcher de la devancer , de lui dérober quelque mar-

che pour s'approcher d'elle ; on détachera quelques Partis , qui s'embusqueront pour arrêter tous les allans & venans , afin que la marche & les desseins de l'Armée soient cachés à l'Ennemi ; dans ces occasions où l'on est résolu d'attaquer , il ne faut point d'équipages ni gros ni petits ; mais les laisser derrière bien escortés , assez près pour les faire joindre après la victoire , mais pas assez loin pour que l'Armée soit obligée de s'en passer trois ou quatre jours.

Il faut être assûré du jour que l'Armée ennemie partira , & du pays qu'elle a à parcourir ; si c'est un pays de plaine , de montagnes , de bois , s'il est coupé , s'il y a plusieurs ponts à passer , sur combien de Colonnes elle marche , & savoir , autant qu'on le peut , quelle est sa disposition . On a vu dans le Chapitre troisième du premier Livre , en parlant de la Marche d'une Armée dans un pays de plaine , la disposition qu'on doit faire , en cas qu'on prête le front ou le flanc à l'Ennemi . Le Général qui a dessein d'attaquer , doit disposer ses Troupes relativement aux dispositions que l'Ennemi a prises , ce qu'il ne peut sçavoir que par ses Espions : s'il ne peut en être instruit , la meilleure règle est de les croire bonnes , & de disposer les siennes là-dessus ; il y auroit beaucoup d'imprudence à se persuader que les dispositions de l'Ennemi fussent mauvaises , au lieu qu'il n'y a jamais à craindre en les supposant bonnes , & en agissant en conséquence .

On

On fera marcher l'Armée sur six, huit ou dix Colonnes, suivant que l'affiette du païs pourra le permettre : elles doivent toutes arriver au lieu marqué à la même heure. Plus l'Armée sera près de l'Ennemi, plus l'attaque sera vive, parce que les Colonnes ayant moins de chemin à faire, l'Ennemi aura moins de tems pour faire ses dispositions.

Comme dans le cas d'une surprise, on ne peut donner de signaux, sans risquer de faire découvrir à l'Ennemi qu'il va être attaqué, il faut que chaque Officier Général conduisant les Colonnes, ait une montre réglée sur celle du Général, afin de marcher tous en même tems, à l'heure convenue & ordonnée. Les Anciens, au défaut de montre, se régloient sur le cours des étoiles ; & c'est sans doute pour cela que Polybe, Onozander, Aelian & plusieurs autres, exhortent les Militaires d'étudier l'Astronomie ; mais comme rarement on fait marcher une Armée de nuit, cette connoissance feroit très-inutile pour une attaque de jour ; d'ailleurs le soleil sur lequel ils se régloient aussi, ne pouvoit leur servir qu'autant que le ciel étoit clairin.

Si l'on veut attaquer le front de l'Armée ennemie, il faut détacher toutes les Troupes légères, soutenues d'un gros Corps de Cavalerie & de quelques Bataillons, avec ordre d'aller harceler les flancs pour dif-

traire l'Ennemi de la véritable attaque ; on ne fçairoit jamais donner assez de fausses allarmes à l'Ennemi sur l'attaque véritable : les Hussards sont les Troupes les plus propres pour ces sortes d'expéditions, par leur promptitude à se retirer, & par leur vitesse à passer d'un endroit à un autre. On doit observer la même règle, si la véritable Attaque est sur le flanc : alors les fausses Attaques doivent être sur le front.

* *Traité des Surprises, ch. 17.* On peut voir dans Santa-Cruz * les dispositions qu'il fait pour attaquer une Armée dans sa marche.

Il est permis à la Guerre d'employer la ruse & les surprises, pourvû qu'elles ne tiennent rien de la trahison. Dès qu'elles sont selon le droit de la Guerre, elles font l'éloge du génie du Général ; quelqu'irréprochable que soit la conduite de Scipion l'Africain, on ne peut approuver les moyens dont il se servit pour surprendre l'Armée de Syphax.

* *Tit. Liv. L. 10. Dic.* Le Général Romain * amusoit le Roi Numide par 3. des feintes propositions de paix, tandis qu'il en faisoit reconnoître le Camp par des Officiers déguisés en Esclaves, qui étoient à la suite des Ambassadeurs envoyés par les Romains. Il n'est point de métier qui exige plus de grandeur d'ame ; un vrai Soldat ne fçait point agir par des voies obliques ; il méconnoît la feinte ; la trahison est le partage des ames basses.

* *Tit. Liv. Liv. 24.* Attillius * vint offrir à Fabius, après la Bataille de

Cannes, de lui livrer Arpi qu'il avoit auparavant livré à Annibal : Fabius ayant porté cette proposition au Senat, on délibéra de faire périr Attilius, comme un Transfuge qui n'étoit ni ami des Romains ni ennemi des Carthaginois, & dont la fidélité changeoit au gré de la fortune. Annibal fit périr dans la suite la femme & les enfans de ce traître.

On doit garder sa promesse & sa foi, dit Onozander, * aux traîtres mêmes. On peut en effet leur tenir ^{* Art. milit. Ch. 35.} parole sans rien craindre, pourvu qu'on sçache s'en méfier ; mais il y a bien loin de la ruse à la trahison : on peut se mettre à couvert de l'une ; mais toute la prudence humaine ne peut se garantir de l'autre. Lorsque dans Virgile, par l'artifice de Sinon, les Troyens introduisent eux-mêmes l'Ennemi dans leurs murs, on ne peut blâmer que leur imprudente crédulité ; mais lorsque dans l'Iliade ^{* Liv. 4.} on voit Minerve, au mépris d'une alliance jurée, persuader à Pandarus de décocher une flèche contre Ménélas, on est étonné qu'Homère ait osé faire de Minerve la Déesse de la sagesse.

Pour conduire une surprise par ruse, un des moyens les plus sûrs, est de calculer le tems qu'il faut à l'Armée pour arriver au point du jour, près du chemin par où l'Ennemi doit passer, afin de pouvoir reconnoître le pais, & de faire les dispositions nécessaires pour l'Attaque. Dans un pais de plaine on peut cacher

l'Armée derrière des blés ou derrière un rideau.

* *Histoire du Prince Eugène T. 2.* M. le Prince Eugène en 1702, * après le Combat de Crostolo, ayant dérobé quelques jours de marche au Roi d'Espagne, vint se placer entre le Zéro

Mem. de Feuquieres T. 3. & le Pô; il mit son Armée si bien à couvert derrière

la digue du Zéro, que l'Armée combinée de France & d'Espagne, qui marchoit & qui étoit près d'entrer dans son Camp, fut obligée de se ranger en bataille & de combattre sans avoir le tems, pour ainsi dire, de faire aucune disposition; & sans celles qui avoient été sagement prévues par le Roi d'Espagne & M. de Vendôme, il est probable que l'Armée combinée auroit été battue.

Dans un païs de bois il y a plus de ressources pour cacher des Troupes; mais comme on doit croire que l'Avant-garde de l'Ennemi s'avancera au moins à une demi-lieue ou trois quarts de lieue en avant pour fouiller le païs, si c'est le flanc qu'on veut attaquer, il faut montrer sur le front de l'Armée ennemie de la Cavalerie & des Hussards, afin d'attirer son attention. Derrière ces Troupes, il faut mettre de l'Infanterie dans les bois pour les soutenir; cette Cavalerie & ces Hussards se retireront à mesure que l'Avant-garde s'avancera, pour faire croire qu'ils ne sont point en force & qu'ils ne se sont avancés que pour reconnoître la marche de l'Armée: lorsque l'Ennemi sera parvenu à

l'endroit convenu par les Généraux, qui conduisent les Colonnes qui doivent attaquer, le gros de l'Infanterie embusquée dans le bois, sur plus ou moins de Colonnes, selon la situation du pais, marchera en silence ; & lorsqu'elle sera près de l'Ennemi, elle le chargera la bayonnette au bout du fusil, sans lui donner le tems de se reconnoître : pendant cette Attaque la Cavalerie, les Hussards & les Dragons, qui tenoient le front de l'Ennemi en respect, chargeront les Troupes qui auront passé le bois, & qui se feront étendues dans la plaine. Ces Troupes de Cavalerie seront secondées par l'Infanterie qui étoit dans le bois derrière eux & qui doit mener avec elle du canon. Ces deux attaques faites l'une après l'autre, mais à peu de distance, rendront l'Ennemi incertain sur les dispositions qu'il aura à faire. Il sera indécis où porter du secours, le canon qu'il entendra à la tête, pourra lui faire croire que cette Attaque est la véritable ; il y volera ; il affoiblira par conséquent le flanc attaqué par toute l'Infanterie. Cette diversion donnera plus de facilité pour le percer & pour le prendre par derrière ; ainsi entouré & se trouvant entre deux feux, il ne peut qu'être battu.

Il est plus difficile de former des embuscades dans un pais de plaine, surtout pour une Armée entiere, à moins qu'on ne trouve une digue comme celle du Zéro ; alors c'est au Général à voir si l'Attaque de

270 ESSAI SUR L'ART

l'Ennemi dans sa marche est possible ou non ; si par sa supériorité il peut , sans s'affoiblir , diviser son Armée & trouver à la cacher , il tentera l'Attaque , pourvû que chaque Corps détaché soit posté avant que l'Ennemi soit en marche , qu'ils puissent tous se rejoindre au premier ordre , sans pouvoir être coupés & qu'ils ne trouvent aucun obstacle pour marcher à l'Ennemi ; mais pour réussir avec plus de certitude , ces premières dispositions faites , il faut de la précision dans les ordres , de l'activité dans l'exécution , & que chaque Corps séparé charge en même tems & par différens endroits ; mais comme il peut arriver que l'Attaque ne réussisse point , soit par la bonne disposition de l'Ennemi , soit par les Attaques qui n'ont point été faites ensemble & avec la même vivacité , il faut avoir prévu la retraite & que les Officiers commandans les différens Corps , sachent par où & comment se retirer . Pour plus de sûreté , les Officiers Généraux doivent communiquer leurs instructions au Chef de chaque Corps , qui compose celui qui est sous leurs ordres , afin que dans le moment de l'Attaque ou de la Retraite , ils puissent comprendre dans l'instant ce qu'on leur ordonnera de faire .

Si l'Armée qui veut attaquer l'Ennemi dans sa marche , est plus foible ou égale en nombre ou en espèce d'Armes , ce n'est plus que la situation du pais

& la facilité qu'on aura de surprendre l'Ennemi, qui peut faire tenter cette grande entreprise ; la sagesse du Général, son expérience, celle des Officiers Généraux qui sont sous ses ordres, la qualité de ses Troupes, si elles sont aguerries ou non, si elles sont toutes d'une seule Nation ou de plusieurs, la qualité de celles qu'on veut attaquer & enfin le génie de leur Général doivent en décider ; il est impossible de donner des décisions sur des manœuvres qui dépendent entièrement du terrain, de la vigilance du Général Ennemi, de l'ordre qu'il fera observer à ses Troupes dans leur marche & enfin des Troupes qu'on a sous ses ordres : avec une Armée aguerrie, composée de vieux Soldats & de bons Officiers Généraux, on entreprendra & l'on exécutera des projets, auxquels on n'oseroit pas même penser avec une Armée de nouvelle levée, quoique plus nombreuse : de même il est difficile de surprendre un Général vigilant, qui joint à cette qualité celle d'être un Homme de guerre, & qui est secondé par des Officiers habiles & intelligents.

On doit encore attaquer l'Ennemi dans sa marche selon le païs & l'espèce d'Armes dont son Armée est composée. S'il marche dans un païs de plaine, & qu'on soit égal en Infanterie, mais supérieur en Cavalerie, il ne faut point négliger de l'attaquer ; si c'est dans un païs de bois ou de montagnes, & que l'Ennemi ait

beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie, on a le même avantage avec beaucoup d'Infanterie; parce que la Cavalerie ennemie engagée dans ces pais ne peut agir contre de l'Infanterie, & que celle que l'Ennemi peut avoir, ne peut jamais être assez en force pour se maintenir sur des hauteurs contre des forces si supérieures; or si les hauteurs sont forcées, il n'est pas douteux que l'Ennemi sera battu, que sa Cavalerie sera écrasée, que sa retraite fera bien difficile & qu'il perdra une grande partie de son Armée & peut-être la totalité.

Il est vrai qu'une Armée si foible en Infanterie, & si nombreuse en Cavalerie, s'engage rarement dans un pais de bois ou de montagnes; mais il peut arriver que l'Ennemi ait été obligé de passer par ces pais pour porter la guerre sur un autre terrain plus favorable à la Cavalerie. Dans cette occasion c'est au Général à prendre si bien ses mesures, que l'Ennemi ne soit point à portée de l'inquiéter, de lui disputer le passage & de l'attaquer dans sa marche; s'il s'y engage témérairement, c'est imprudence & même incapacité.

* *Polyb.* Si Amiclar Barcas * se fût engagé dans le Détroit de *Liv. 1. c. 18.* la Hache avec plus de Cavalerie que d'Infanterie, il n'auroit jamais pu vaincre les Rebelles d'Afrique, dont les forces principales consistoient en Infanterie.

* *Tit. Liv. Decad. 3.* Annibal * ne s'engagea dans les Alpes qu'avec beaucoup *Liv. 1.*

coup plus d'Infanterie que de Cavalerie , & la difficulté qu'il trouva dans ce passage , venoit plus de l'embarras que causoient la Cavalerie & les bagages , que des Montagnards , qui le harceloient continuellement.

Enfin l'Attaque d'une Armée dans sa marche doit être prévue d'avance ; cette opération exige beaucoup de combinaisons , un secret impénétrable , une connoissance exacte du pais , un arrangement fait sur les précautions que l'Ennemi prend dans sa marche , des précautions qu'on doit prendre pour dérober des marches à l'Ennemi , & pour s'approcher de lui en ordre , & un silence rigide dans la marche ; il faut encore autant qu'on peut , tâcher d'avoir les Habitans du pais pour soi , choisir un terrain où l'on puisse marcher à couvert , sans quoi l'on ne peut marcher que de nuit ; alors il est bien difficile que quelques Colonnes ne s'égarent , ce qui suffit pour faire manquer l'entreprise ; avoir des guides sûrs & intelligens , être assûré de ses Troupes , & n'avoir point à craindre des déseferteurs ; il n'en faut qu'un pour faire tout échouer. En 1693 M. le Prince Eugene * ayant eu avis que les Turcs préparoient un grand Convoi pour la garnison de Temeswar , forme le dessein de l'enlever , il se met lui-même à la tête du Détachement destiné à exécuter ce projet ; mais un Soldat qui déserte aux Ennemis ,

* Hist. du Prince Eugene , Liv. 3.

Mm

fait que les Turcs ne marchent point, & que ce Prince est obligé de revenir sans avoir pu exécuter son projet.

C H A P I T R E I V.

De l'Attaque des Camps retranchés.

LA Guerre, chez toutes les Nations & dans tous les tems, a été fondée sur les mêmes principes ; mais dans les premiers âges du monde, le peu d'expérience qu'on avoit acquise, ne permettoit pas à ces principes de se développer, comme il est ensuite arrivé, & ce développement a fait imaginer de nouvelles ressources pour l'attaque & pour la défense.

Dans les tems fabuleux de la Gréce, les premiers Conquérans furent regardés comme des Dieux, parce que leur valeur & leur génie suppléants à l'art qui leur manquoit, faisoient regarder comme des êtres supérieurs à l'humanité, des mortels nés pour sa destruction ; mais aujourd'hui que les arts dans tous les genres, & surtout celui de la guerre, ont pris leur essor & sont presque parvenus à leur perfection, ces Dieux de l'antiquité ne sont plus regardés que comme de grands Hommes qui se sont élevés au-dessus de leur siècle ; à mesure que la postérité a acquis de nouvelles

lumieres, elle est devenue plus juste ; elle a conservé le titre de Héros à ceux qui n'ont point abusé de leurs talents & de leurs forces ; mais elle a donné le nom détestable de Tyrans à ceux dont la vengeance & la colere survivoient à leurs succès.

La premiere époque du talent militaire est le Siège de Troye, quoiqu'il y eût eu des guerres antérieures à celles-là. Homere * en décrivant le bouclier d'Achille, parle des guerres qui s'étoient souvent élevées pour l'enlèvement des bestiaux : Horace assure ce fait, & parle dans ses Satyres, d'une guerre antérieure à celle de Troye, dont le sujet fut le même, * & sans mêler parmi ces autorités celles des Livres saints, il suffit de connoître les passions, pour être persuadé que les hommes ont été en guerre dès qu'ils les ont ressenties, ou pour mieux dire, dès qu'ils ont été en société. Avant même le Siège de Troye, Hercule & Thésée avoient déjà étonné les Grecs par leurs conquêtes : mais quoique ces deux Héros aient purgé l'Univers de plusieurs scélérats, leurs victoires sont plutôt une preuve de leur force & de leur adresse, que de leur capacité dans l'Art militaire. A mesure que la Grece se poliça par les Loix de Lycurgue, les peuples plus éclairés trouverent dans la nécessité de se défendre, des principes pour l'Attaque. Les Grecs virent naître cet Art que les Romains étendirent, que les siècles

** Iliade,
Liv. 18.*

** Nam fuit
ante Helle-
nam mulier
terrina
Bella-causa.*

qui les ont suivis ont éclairé, & que nous avons perfectionné.

Quelle différence en effet de l'Art militaire, tel qu'il est à présent, avec celui dont Onozander, Végece, l'Empereur Leon, Frontin, Aelian & tant d'autres, nous ont transmis les préceptes ? Leurs Villes n'avoient pour toute défense que des murs élevés à grands frais, flanqués de tours de distance en distance, & un large fossé en avant ; il est vrai que la faiblesse de leurs armes donnoit plus d'avantages à leurs fortifications ; leurs Camps retranchés n'avoient qu'un large fossé avec quelques charriots derrière, & lorsqu'on vouloit employer tout l'Art connu jusqu'à lors, on entouroit le Camp de murailles, ainsi que les Villes, avec des tours de distance en distance : tel étoit celui de Pompée à Dirachium en Epire, dont le plan est tracé dans l'Art de la Guerre de M. le Maréchal de Puységur ; le mur qui l'entouroit, avoit quinze mille pas d'étendue. L'Empereur Leon * ne connoît d'autre art pour retrancher un Camp, que d'entasser des fascines, d'amonceler des arbres, & de placer des gardes avancées.

* *Leon.*
Imperatoris
Taciti.

L'expérience qu'on a acquise depuis, sans abréger le travail, a rendu les ouvrages des Places plus forts & plus aisés à défendre ; on a abrégé le travail pour les Retranchemens des Camps ; ils ont pris une nouvelle

forme, & construits sur les principes des fortifications d'une Ville, on les a rendus plus difficiles à forcer : cette même expérience a fait imaginer les moyens pour les attaquer ; à mesure que les armes ont changé, & qu'elles sont devenues plus fortes, le système de la fortification a pris une forme nouvelle.

Le jet des armes étant plus considérable, ainsi que leur effet, il a fallu leur opposer des fortifications qui pussent leur résister, & la nécessité a fait ce que le génie n'avoit pu faire jusqu'alors ; c'est pour cela que dans les Guerres des derniers siècles, & dans celles du siècle présent, on ne s'est point contenté de faire un fossé en avant des Camps pour les retrancher, à l'imitation des Romains ; on y a joint des lignes, des angles & des redoutes de distance en distance ; on a poussé l'Art plus loin encore, on a ajouté des puits en avant du fossé ; enfin dans cette dernière guerre, M. le Maréchal de Saxe, au lieu de lignes pour retrancher son Camp devant Maestrick, ne fit faire que des redoutes de distance en distance ; chacune avoit un chemin couvert, lequel étoit palissadé & la redoute frangée, & il fit creuser dans le fossé des puits larges & profonds. Ceux qui viendront après nous, trouveront peut-être à ajouter à la force de ces retranchemens ; les siècles précédens servant toujours à éclairer ceux qui leur succéderont.

On doit décider l'Attaque & la maniere d'attaquer, sur l'espèce des retranchemens & sur la situation du Camp. Des retranchemens tels qu'étoient ceux de M. le Maréchal de Saxe à Maestrick, sont très-difficiles à forcer, & l'on ne peut en former le projet qu'avec des forces très-supérieures ; la réussite en est même incertaine. On a fait voir la force de ces retranchemens dans le Chapitre sixième du premier Livre.

Mais un Camp retranché par des lignes peut être attaqué, quoique nous ayons vu au Siège de Philisbourg en 1734, M. le Prince Eugene à la tête d'une Armée de quatre-vingt mille hommes, n'oser attaquer celles que M. le Maréchal de Berwick avoit fait faire ; mais cet exemple ne peut servir de règle : Deux grands Hommes se craignent & se respectent ; M. le Prince Eugene connoissoit la capacité de M. de Berwick, & il étoit certain que son Rival avoit pris toutes les précautions qu'il auroit employées en pareil cas. M. de Berwick, rendant à M. le Prince Eugene la justice que l'Europe rendoit à ses talens, avoit ajouté l'art à la sagesse de ses dispositions. Ce Prince vint reconnoître les lignes, il les trouva partout en force, il prit le parti d'un homme sage & expérimenté, elles ne furent point attaquées, & Philisbourg fut pris.

Les Camps retranchés par des lignes ne sont pas toujours également en force partout ; ils ne sont pas

tous commandés, ni à même d'être attaquées par des Généraux égaux en talents, en capacité & en expérience ; & quand ils le seroient, il est des occasions où la force & l'audace doivent être jointes à la sagesse des dispositions.

L'on suppose une Armée retranchée derrière des lignes, où l'art est joint à la nature, dont les flancs sont appuyés & assurés, garnis de Troupes & d'artillerie sur tout le front, avec d'autres Troupes derrière pour soutenir celles qui bordent les lignes. Le Général qui veut attaquer, doit auparavant reconnoître par lui-même la position des lignes, & autant qu'il pourra, la disposition de l'Ennemi ; il examinera la construction des lignes, les appuis qu'elles ont, leur étendue, si la terre est ferme ou mouvante. Lorsqu'il sera parfaitement instruit de toutes ces circonstances, il peut faire son plan d'Attaque, & faire marcher son Armée sur autant de Colonnes qu'il doit y avoir d'Atttaques ; mais autant qu'il est possible, occuper tout le front de l'Ennemi, soit en force, soit pour l'empêcher de porter du secours aux endroits où l'Attaque sera plus vive. Chaque Colonne doit avoir à sa tête une forte Artillerie, & lorsqu'elle sera à portée de pouvoir canoner les lignes avec fruit, elle doit faire un feu vif & continu pendant une bonne heure, afin d'ébouler les terres du parapet, & de les faire tomber dans le

fossé, ce qui donnera moins de difficulté aux Troupes de le passer. Le moment de l'Attaque doit être une heure avant le jour, afin que le canon puisse avoir tiré avant que l'Ennemi sçache où diriger son Artillerie; le canon doit changer de place à droite ou à gauche après chaque décharge, pour tromper les Canoniers Ennemis, & qu'ils ne puissent sçavoir où pointer leurs pièces; si l'on trouve quelque éminence à portée, il faut y placer le canon, si l'on peut canonner les lignes en revers, l'Artillerie fera un plus grand effet.

L'Infanterie doit suivre l'Artillerie munie de clayes, de planches, de fascines, de pioches & de pelles; les fascines serviront à combler les puits s'il en a en avant du fossé, ou s'il n'y a point de puits, on comblera le fossé & ensuite on jettera les clayes dessus. La Cavalerie sera derrière l'Infanterie en bataille sur deux lignes, pour soutenir l'Infanterie. Il faut tâcher de trouver quelque rideaux pour la cacher à l'Ennemi, sinon la placer assez loin, afin qu'elle ne soit point exposée au canon des lignes; si on la mettoit trop près, elle seroit bientôt anéantie sans pouvoir être d'aucune utilité; ce grand feu qu'elle effuyeroit pourroit lui donner une impression de terreur, qui lui feroit faire une manœuvre en arrière & décourageroit l'Infanterie, ou du moins lui ôteroit cette audace &

cette

cette vivacité qu'elle a lorsqu'elle en est soutenue. D'ailleurs il y a toujours de l'inhumanité à exposer des Troupes qu'on peut garantir. L'Ennemi paroît moins redoutable quand on peut opposer la force à la force ; mais souvent le Soldat le plus brave se rebute, quand il se voit en butte à tous les coups sans pouvoir en rendre. De plus comme dans le commencement d'une Attaque de lignes, la Cavalerie ne peut être d'aucun secours, & qu'elle ne peut agir que lorsque l'Infanterie a pénétré par quelqu'endroit, il seroit inutile de la faire avancer de trop près, pourvû qu'elle soit à portée de marcher promptement lorsque l'Infanterie a passé, & qu'elle lui a fait un passage assez grand, en abattant les lignes & en comblant le fossé ; la Cavalerie alors n'aura plus à craindre le canon des lignes, parce que l'Ennemi sera plus occupé à tâcher de repousser l'Infanterie qu'à tirer sur la Cavalerie. Dès qu'on aura canoné les lignes assez de tems pour les avoir éboulées & mis de la confusion parmi l'Ennemi, l'Infanterie doit marcher ensemble & avec audace ; on doit observer de laisser de la place à l'Artillerie, afin qu'elle puisse avancer en même tems, & qu'elle continue son feu ; l'Attaque doit se faire par des Grenadiers soutenus de Piquets ; ils protégeront les Soldats qui comblent les puits & le fossé, & dès qu'ils trouveront jour à passer, ils tâcheront de monter, soutenus

de toute l'Infanterie de la Colonne, qui alors sera débarrassée des fascines, des clayes, & enfin de chasser l'Ennemi de ses lignes. Lorsqu'il y aura sur les lignes assez de Troupes pour soutenir l'effort de l'Ennemi, les Soldats qui ont des pelles & des pioches, & qui doivent être les derniers,acheveront de combler le fossé, en abattant le parapet des lignes, & y feront une ouverture assez large pour donner passage à un Escadron rangé en bataille. Alors toute l'Infanterie de la Colonne qui a percé, passera & se partagera en deux, pour laisser passer la Cavalerie, qui se rangera en bataille sous le feu de son Infanterie, & elle n'attaquera la Cavalerie ennemie que lorsqu'elle sera en force.

Si une des Attaques réussit, à la première nouvelle qui en sera bientôt répandue dans toute l'Armée, toutes les Troupes doivent attaquer avec vivacité tout le front des lignes, pour occuper l'Ennemi & l'empêcher de porter du secours à l'endroit forcé; la réserve qui est d'Infanterie & de Cavalerie, doit se joindre aux Troupes qui ont pénétré les lignes, pour soutenir la Cavalerie qui charge celle de l'Ennemi, ne pouvant être soutenue par l'Infanterie qui a passé la première, parce qu'elle est occupée à prendre l'Ennemi en flanc de droit & de gauche. Dans cette position lorsque la réserve & toute la Cavalerie qui suivent la Colonne qui a passé, à laquelle on en peut encore

joindre d'autres, seront passées, elle doit attaquer l'Ennemi ; si elle est repoussée, elle ne peut jamais l'être bien loin, parce qu'elle a de l'Infanterie derrière elle pour la soutenir & pour arrêter l'Ennemi par son feu. Si plusieurs Colonnes forcent les lignes, le succès n'en sera que plus certain, ainsi que la défaite de l'Ennemi.

Cette disposition paroît bonne, parce que les lignes ont été en partie détruites par le canon, que l'Ennemi ne peut qu'avoir perdu du monde, & qu'une partie de son Artillerie aura été démontée sans que l'Armée qui attaque, ait beaucoup souffert. M. le Prince d'Orange en 1639, * étant posté sur la Ghete à Nervinde, retrancha son Armé de façon qu'elle ne pouvoit être tournée, sa droite étoit appuyée à la Riviere & sa gauche au Village de Romdorff, sur le bord du Ruisseau de Landen : M. de Luxembourg voulant l'attaquer, ne put arriver que le soir avec sa Cavalerie ; son Infanterie & son canon n'arriverent que la nuit : ce Général disposa ses Troupes pendant ce tems, & entre cinq & six heures du matin, il mit en mouvement son Armée, qui se trouva en bataille en marchant, l'Infanterie & le canon à la tête & la Cavalerie derrière.

Lorsque M. le Duc de Savoie & M. le Prince Eugene, * encore campés entre le Bourg de Pianeza

^{* Mémoires de Fenequieres T. 3.}

^{* Histoire du Prince Eugene.}

& la Venerie en 1706, marcherent pour attaquer les lignes de l'Armée Françoise qui assiégeoit Turin, ils firent marcher leurs Armées sur huit Colonnes, l'Infanterie faisoit l'Avant-garde, l'Artillerie distribuée par Brigades, marchoit à la tête entre les Colonnes; la Cavalerie étoit derrière sur six, & hors de la portée du canon.

**Tiré d'un
Mémo. ma-
nuscrit de M.
le Maréchal
de Coigny.*

La disposition de M. le Maréchal de Coigny, * en 1744, pour attaquer les lignes de Wissembourg, dont les Ennemis s'étoient emparés, étoit semblable, à cela près que la totalité de son Artillerie n'avoit pas eu le tems d'arriver; mais comme les momens étoient précieux, il ne l'attendit point; l'Armée qui venoit de Landau, se partagea en quatre, ce qui forma les quatre Attaques, dont une étoit à Wissembourg, l'autre à un moulin entre cette Ville & le Village des Picards, la troisième au Village des Picards & la dernière se fit au-dessus de ce Village, qui fut confié aux Troupes Hessoises, sa Cavalerie étoit derrière qui passa après que l'Infanterie eut percé les lignes; mais les Ennemis y avoient été presque tous pris ou tués, & ceux qui purent se sauver, se retirerent à Lautrebourg, où leur Armée se rassemblloit après avoir passé le Rhin. On ne sçait qu'admirer davantage, ou la disposition de ce Général, son coup d'œil prompt & son sang froid dans une circonstance aussi délicate, ou la valeur des

Troupes Françaises, qui forcerent ces lignes en moins de deux heures.

Lorsque l'Ennemi est battu & qu'il abandonne ses lignes, il faut le suivre, mais avec précaution. La vivacité avec laquelle on doit le suivre, dépend de l'ordre avec lequel il se retire; si le pais est ouvert, on peut aller tant qu'on voit devant soi; mais si le pais est coupé par des défilés & des bois, il ne seroit point sage de s'y engager, de peur des embuscades que l'Ennemi auroit pu y mettre pour assurer sa retraite; cependant il faut profiter de sa victoire autant que les circonstances le permettent, & ne jamais gagner une Bataille à demi; il faut du moins que l'Ennemi se ressente de sa perte, & qu'il se trouve hors d'état de tenir ouvertement la Campagne.

Mais si l'Armée qui a attaqué les lignes ne peut parvenir à les forcer après plusieurs Attaques réitérées, & si le Général s'apperçoit que ses Troupes se découragent, il doit prendre le parti de la retraite; s'il se retire par une plaine, il doit commencer par faire marcher le canon, ensuite l'Infanterie, la Cavalerie fera l'Arrière-garde sur deux ou trois lignes, les Hussards & les Dragons sur les flancs de la Cavalerie; s'il y a des défilés ou des bois à passer, il faut laisser de l'Infanterie à l'entrée, pour soutenir & protéger la Cavalerie, qui se retirera par échelons; si l'Ennemi

est en force, on peut laisser à l'entrée des bois ou des défilés quelque pièces de canon de Campagne avec l'Infanterie qu'on y a postée, qui certainement arrêteront l'impétuosité de l'Ennemi ; si au contraire il suit l'Armée avec peu de Troupes, on peut le charger s'il approche de trop près ; par cette disposition on pense qu'une Armée peut se retirer facilement, pourvu que l'ordre y soit observé, & que les mouvements ne soient point faits avec trop de précipitation.

CHAPITRE V.

De l'Attaque d'un Convoi.

LEmême motif qui doit obliger à mettre en œuvre toutes les ressources de l'Art pour conduire sûrement l'Escorte d'un Convoi, doit engager à employer ces mêmes ressources pour enlever à l'Ennemi ses subsistances, & pour le forcer de reculer, s'il s'est avancé dans le pays, près de quelque une de ses Villes pour y subsister. Enlever les Convois à l'Ennemi, & le mettre hors d'état de subsister, c'est vaincre, pour ainsi dire, sans combattre. La vigilance si nécessaire pour toutes sortes d'opérations, l'est surtout pour celles qui peuvent décider du sort d'une Campagne. De quelque nature que soient les Convois, on ne doit jamais négliger

aucune occasion de les attaquer ; si ce sont des vivres, l'Armée la plus nombreuse qui vient à en manquer, se détruit par elle-même : si ce sont des fourrages, leur enlèvement fait périr les chevaux, rend la Cavalerie inutile ; les munitions de guerre ne peuvent point être transportées à l'Armée, ni l'Artillerie y être traînée. Sans munitions le Général le plus intrépide est sans ressource, & si l'on s'empare de l'argent, le Soldat se décourage, son feu s'éteint, & ces mêmes hommes que le salaire rendoit des Héros, deviennent autant de Transfuges. Le plus brave homme qui s'expose sans crainte à tout ce que la guerre a de plus effrayant, ne soutient pas les apparences même de la disette.

Si l'Escorte d'un Convoi marche dans un pays de montagnes, celui qui la commande, doit avoir un Corps d'Infanterie à l'Avant-garde, un autre à l'Arrière-garde, & un troisième au centre, parce qu'il peut arriver qu'il sera attaqué par le flanc, surtout si l'ennemi trouve quelque gorge, qui donne sur le chemin que tient le Convoi, & il doit trouver partout des Troupes pour s'opposer à son attaque.

On attaque un Convoi avec avantage en formant trois Attaques, l'une vraie, les deux autres fausses. On appelle vraies celles que les Troupes font avec vigueur lorsqu'elles font en force, & que leur charge est prévue & décidée ; les fausses font lorsqu'on n'a en vue

que de contenir l'Ennemi, & de l'empêcher de porter du secours aux Troupes qui sont réellement attaquées.

Ces Attaques vraies ou fausses, se décident selon la situation du pais, & selon le plus de facilité que l'on peut avoir à détourner le Convoi du chemin qu'il tient, c'est - à - dire, que s'il se rencontre une gorge près de l'Avant-garde qui l'éloigne de son Armée, & qui puisse conduire à celle des Troupes qui l'attaquent, c'est à cet endroit qu'il faut attaquer réellement ; si elle se trouve à l'Arriere-garde, les deux fausses Attaques doivent être à l'Avant-garde & au centre, supposé que l'on ait trouvé jour à attaquer le centre. Les Troupes des fausses Attaques doivent être assez en force pour occuper l'Ennemi sans s'exposer à en être battues, & pour l'empêcher de porter du secours ailleurs.

Si les Troupes destinées pour attaquer le Convoi sont assez nombreuses, quoique séparées en trois Corps pour attaquer en même tems partout avec la même vigueur, le succès n'en sera que plus certain. Souvent l'escorte d'un Convoi est plus nombreuse que les Troupes qui l'attaquent, il est vrai qu'elle est affoiblie par la division qu'elle est obligée de faire pour en garder toute la longueur ; mais les Troupes qui attaquent ont bien de l'avantage, quoiqu'inférieures en nombre, parce que celles qu'on attaque, ne peuvent

vent porter du secours aux endroits qui sont attaqués, surtout si elles le sont de tous côtés.

Si le chemin est assez large, & qu'il y ait assez de place pour faire retourner un chariot, il faut plutôt attaquer l'Arrière-garde & l'Avant-garde que le centre, pour empêcher l'Ennemi de sauver quelques chariots de l'Arrière-garde, ce qui arriveroit indubitablement si l'on n'attaquoit que l'Avant-garde & le centre ; si le chemin est resserré, & que les chariots ne puissent retourner pour rétrograder, il faut attaquer l'Avant-garde, & occuper, autant qu'il est possible, le centre & l'Arrière-garde.

On Attaque aussi un Convoi au sortir d'un défilé dans une petite plaine : alors c'est encore l'Avant-garde qu'il faut attaquer ; mais il faut faire en sorte que l'Arrière-garde le soit aussi. Les Troupes du centre seront embarrassées & ne sauront où porter du secours, parce qu'elles entendront du feu à la tête & à la queue ; mais il faut attendre pour charger qu'une partie des chariots soit passée, & que les Troupes du centre soient encore en-deçà du défilé. Une Attaque imprévue, vive & soutenue ne peut manquer de réussir, surtout quand les Troupes attaquées sont séparées sans pouvoir se secourir, & si l'on n'enlève le Convoi en entier, on est comme assuré d'en enlever une bonne partie ou du moins d'en priver l'Ennemi, en y mettant

le feu & en coupant les jarrets aux chevaux si l'on n'a pas le tems de les emmener.

Le succès de ces Attaques dépend en partie du choix des endroits où les Troupes qui doivent enlever le Convoi s'embusqueront ; les plus sûrs sont ceux qui sont les moins exposés aux recherches des Partis ennemis. Il suffit d'avoir des Sentinelles sur le haut des montagnes, afin qu'elles puissent voir dans les chemins, & qu'elles viennent avertir que le Convoi est près de l'endroit marqué pour l'Attaque : alors les Troupes chargées de l'Attaque de l'Arriere-garde n'ayant plus à craindre d'être découvertes par les Partis ennemis, peuvent s'approcher à l'entrée des gorges.

Si l'embuscade est reconnue, la conduite que les Troupes embusquées doivent tenir, dépend de leur force & de celle de l'escorte ; cependant il semble que quand même elles seroient plus faibles, elles peuvent tenter l'Attaque ; si elles ne réussissent point, du moins auront-elles retardé la marche du Convoi, dont l'Armée ennemie peut être très-pressée. On ne risque jamais beaucoup à attaquer un Convoi ; l'objet de celui qui conduit l'Escorte est de le conduire & d'éviter le combat plutôt que de se battre. Il en est de l'Escorte d'un Convoi, comme d'une chaîne de fourrage, dont le but est de le finir ; & par conséquent les

Troupes qui en sont chargées, s'attachent bien moins à suivre l'Ennemi quoique battu & plié, qu'à exécuter les ordres qui leur ont été donnés ; la conduite d'un Convoi & des manœuvres qui ont rapport à un fourrage, sont bien différentes de celles d'un simple Détachement à la Guerre : le fourrage & le Convoi ont une destination fixe & un point où ils doivent aboutir ; au lieu qu'un Détachement n'a d'autre objet que de chercher l'Ennemi & de le combattre, à moins qu'il n'ait ordre de porter un secours ou de s'emparer de quelque poste : alors celui qui le commande doit agir comme pour la conduite d'un Convoi ou d'un fourrage, c'est-à-dire, qu'il doit tâcher de parvenir sans combattre, à l'endroit déterminé par ses ordres ; mais s'il n'en a d'autre que de chercher l'Ennemi, les Troupes embusquées se trouvant trop faibles, doivent se retirer ; si elles sont plus fortes ou même égales en nombre, il n'y a aucun inconvénient qu'elles attaquent, la célérité de leur charge décidera du succès.

Si c'est un païs de bois, il en faut considérer la situation, pour régler la disposition de l'Attaque ; si le bois est fourré, on ne peut faire manœuvrer que de l'Infanterie ; s'il ne l'est point, on peut joindre à de l'Infanterie des Hussards ou des Dragons ; si le chemin par où passe le Convoi est large, il faut attaquer l'Avant-garde & l'Arrière-garde, les Troupes du centre

seront facilement occupées par peu de Troupes ; s'il est étroit & que les chariots ne puissent rétrograder ni être doublés , il faut attaquer la tête & faire de fausses Attaques à l'Arrière-garde & dans toute la longueur du Convoi.

Lorsque le Convoi marche en plaine , il faut former plusieurs embuscades ; un pays découvert donne moins de crainte à l'Ennemi , parce qu'il voit devant soi ; ses recherches sont d'autant moins exactes que le pays est moins favorable aux Troupes pour s'embusquer ; cependant on trouve toujours quelques ravins , quelques éminences ou autres endroits semblables où l'on peut cacher des Troupes. Dès que le Convoi sera dans l'endroit fixé pour l'Attaque , il faut tomber sur l'Avant-garde & sur l'Arrière-garde pour les contenir & pour engager , s'il se peut , les Troupes du centre à se partager pour courir à leur secours ; alors la troisième embuscade sortira , ira attaquer le centre & tâchera de couper le Convoi en deux , avant que le Commandant de l'Escorte ait eu le tems de le faire partir ou doubler : si l'on réussit à faire diviser le Convoi en deux , si les Troupes du centre de l'Escorte sont battues & pliées , il faut laisser de l'Infanterie , de la Cavalerie & des Hussards à leur suite , le reste sera partagé en deux pour aller attaquer les Troupes qui bordent le Convoi ; elles iront ensuite se joindre à celles

qui attaquent l'Avant-garde & l'Arrière-garde. Les Troupes réunies doivent faire cette Attaque avec vigueur, & décider entièrement la défaite de l'Escorte & par conséquent l'enlèvement du Convoi.

Un Convoi qu'on a coupé en deux, est à moitié pris dès que le Détachement du centre est battu, parce qu'on peut partager les Troupes victorieuses, en mettre une partie à la poursuite du Corps qui est battu & employer l'autre à renfoncer celles qui trouveroient encore de la résistance; au lieu que si l'on n'attaque qu'une partie, celle qui n'est point attaquée peut porter un prompt secours, surtout dans un pays de plaine où rien n'empêche la Cavalerie ni l'Infanterie d'agir & de se secourir mutuellement.

On ne risque jamais rien, quand on veut attaquer un Convoi, de partager ses Troupes pour diviser celles de l'Ennemi. Plus les Troupes de l'Escorte seront divisées, plus celui qui attaque aura de facilité à les battre. Celui qui veut attaquer, doit connoître la force dont est l'Escorte, régler le nombre de ses Troupes sur celui de l'Ennemi & être plus fort à proportion; celui qui est attaqué ignore les forces de l'Ennemi, & lorsqu'il est chargé de tous côtés, il est embarrassé de savoir où porter du secours & de pourvoir à tout. Celui qui attaque, par la connoissance qu'il doit avoir du pays, a placé ses Troupes de façon à

occuper celles de l'Ennemi sans s'affoiblir ; les Troupes qui attaquent ont certainement de grands avantages , parce qu'en les partageant elles sont encore plus fortes que le Corps attaqué , & qu'elles peuvent choisir le lieu le plus favorable pour l'Attaque ; quelques précautions que prenne l'Officier commandant l'Escorte , quelque vigilance qu'il ait , il est très-difficile moyennant ces diverses Attaques & le nombre des Troupes de l'Ennemi , qu'il puisse disposer les siennes assez promptement , surtout si l'Attaque se fait avec célérité , pour mettre le Convoi en sûreté.

Voyez la Planche quinzième.

L'Attaque & la défense doivent toujours être prévues , & l'on doit avoir pris d'avance les moyens les plus sûrs pour le succès ; sur ce principe celui qui veut attaquer un Convoi , doit sçavoir le jour qu'il doit partir & le nombre de Troupes dont il sera escorté . Sur la connoissance qu'il doit avoir du pais , il placera ses embuscades hors de la vûe & des recherches des Détachemens en avant de l'Ennemi ; il choisira pour l'Attaque les endroits les plus favorables pour lui & les plus désavantageux pour l'Ennemi . Si ce Convoi a un pont à passer , c'est l'endroit le plus favorable pour l'attaquer .

Il faut dans cette occasion partager les Troupes qui doivent attaquer en trois Corps ; deux seront em-

busqués au-delà du pont, & le troisième en-deça. Lorsque l'Officier des Troupes embusquées verra la tête du Convoi, il laissera passer l'Avant-garde, le Corps du centre & quelques chariots : alors les deux Corps embusqués au-delà du pont sortiront & chargeront les Troupes, l'une celles de l'Avant-garde, & l'autre celles du centre. On laisse passer quelques chariots après les Troupes du centre, afin que le pont se trouve embarrassé ; le troisième Corps qui est en-deça, doit marcher pour attaquer l'Arrière-garde, qui ne peut avoir de communication avec l'Avant-garde & les Troupes du centre, parce que le passage du pont est bouché par les chariots dont il est couvert & que l'Avant-garde & l'Arrière-garde sont attaquées ; il est à présumer que ces trois Attaques faites en même tems par des forces supérieures, auront tout l'avantage de l'action, d'autant mieux que les Troupes de l'Escorte sont occupées partout, & ne peuvent se prêter du secours, si les deux Corps qui ont attaqué l'Avant-garde & le centre, les rompent & les mettent en fuite ; il faut laisser à leur poursuite assez de Troupes pour achever leur défaite entière, sans craindre d'en être repoussé ; le reste doit marcher au pont, faire ranger les chariots qui sont dessus & marcher à l'Arrière-garde, pour achever sa défaite si elle résiste encore.

Il faut observer de laisser à la tête & le long du Convoi quelques troupes pour empêcher qu'on ne dételle des chariots les chevaux & que quelques Soldats ou Charetiers ne s'en servent pour fuir.

Si l'on n'a pas assez de Troupes pour les partager en trois Corps, l'embuscade en deçà de la rivière ne peut plus avoir lieu ; mais il faut attaquer l'Avant-garde & le centre avec vigueur. En observant de n'attaquer, que lorsque les Troupes du centre seront passées : cette attaque doit se faire sans feu, mais toujours la bayonnette au bout du fusil, & la Cavalerie, les Hussards & les Dragons le sabre à la main. Il ne faut point alors s'arrêter à faire des prisonniers ; il faut passer par les armes tout ce qui se trouve armé. Si les deux premiers Détachemens sont battus, on marchera avec le reste à l'Arrière-garde, qui n'étant point assez forte pour résister à un Corps de Troupes beaucoup plus nombreux, prendra sans doute le parti de la retraite ; comme les Troupes de l'Escorte ne sont pas l'objet principal, que c'est le Convoi, il ne faut laisser à la suite de l'Arrière-garde que quelques Troupes de Hussards, il faut faire filer les chariots le plus vite qu'il sera possible, & les conduire par le chemin le plus court vers le Camp ou la Ville voisine.

Si l'action s'est passée trop loin de l'Armée, & que la conduite de ces chariots ne puisse se faire sans risquer

quer d'être attaqué, il faut couper les traits, emmener les chevaux & mettre le feu aux chariots. Les Hussards & les Dragons qu'on a laissés à la poursuite de l'Avant-garde, de l'Arrière-garde & du centre, ne doivent point les suivre plus d'une demi-lieue, & doivent ensuite revenir pour faire ensemble l'Arrière-garde du Convoi enlevé, à laquelle on joindra de l'Infanterie, surtout s'il faut passer par un pays de bois; si c'est dans un pays de montagnes, c'est à l'Infanterie que doit être confiée la poursuite de l'Ennemi, ainsi que l'Arrière-garde pour le retour.

C H A P I T R E V I.

De l'Attaque des Fourrages au vert ou au sec.

A PRÈS les Convois, les Fourrages sont ce qu'il y a de plus nécessaire pour la subsistance d'une Armée; c'est par-là que se soutient la Cavalerie, & si l'on peut parvenir à les ôter à l'Ennemi, ou à l'inquiéter lorsqu'il les fait, sa Cavalerie est bientôt sans ressource, l'Infanterie reste sans équipages, & l'Artillerie ne peut être transportée. L'Armée la plus nombreuse réduite à cette extrémité, est nécessairement

obligée à se tenir sur la défensive, quelque inférieure en force & en Troupes que soit l'Armée qui lui est opposée ; ses mouvements ne tendront qu'à avoir de quoi subsister, & tous ses projets se trouveront par-là dérangés : un Général assez vigilant pour saisir de semblables occasions, combattrra plus sûrement ; au lieu qu'il étoit sur la défensive, il se trouvera bientôt à même d'agir offensivement.

On ne se bat point tous les jours, mais on a besoin journallement de vivres & de fourrages. Lors de la Campagne de 1743, M. le Maréchal de Noailles par des marches aussi sagement réfléchies que prudemment exécutées, sçut si bien resserrer les Ennemis près d'Aschaffembourg sur le Mein, en s'emparant de Wrts & de Miltemberg sur le haut Mein, de Seltguenstat & de Sthenheim sur le bas de cette rivière, en joignant à cela des Détachemens de Hussards & de Volontaires, qui passoient cette rivière, faisoient des courses jusqu'à Haneau, & enlevoient aux Ennemis tout ce qui pouvoit venir de cette Ville, qu'ils furent obligés de décamper faute de pain & de fourrages. Cette Campagne étoit digne d'un Turenne, & auroit sans doute donné la paix à l'Europe, si la valeur ordinaire des François, qui ce jour-là prévalut sur leur prudence, n'eût tiré l'Ennemi de ce mauvais pas, non sans beaucoup de perte & avec un si grand empresse-

ment de sortir de cet entonnoir, qu'ils abandonnèrent leurs morts & leurs blessés, dont Selinguenstat fut rempli le lendemain.

Quant au Fourrage au vert, il faut être instruit du jour & du lieu où il doit se faire, & s'il se peut, de la quantité de Troupes qui doivent fourrager. Sur cette connoissance, on calculera l'étendue du terrain qu'elles embrasseront, & par conséquent le nombre de Troupes qu'il faut pour former la chaîne, sur cet avis & sur cet examen, il faut faire un Détachement assez fort, pour pouvoir attaquer la chaîne dans plusieurs parties, & être comme assuré par les Attaques multipliées en différens endroits, de pénétrer d'un côté ou d'un autre.

On doit dans cette occasion se servir des embuscades, c'est une manœuvre très-utile & très-sûre lorsqu'elle est bien faite. La Guerre de Campagne est presque toute fondée sur les embuscades, il ne s'agit que de les faire placer : mais il est inutile d'en parler ici, On est entré dans un détail assez long sur cette matière, au Chap. 2. de ce Livre.

Si le Fourrage se fait dans un pais de plaine, le Détachement destiné à l'attaquer, sera composé d'Infanterie, de Cavalerie & de Hussards ; l'Infanterie ne doit point paroître, & doit rester embusquée dans quelques ravins, derrière quelques hayes ou autres

300 *ESSAI SUR L'ART*

endroits favorables, & elle aura attention de ne point montrer ses armes, parce que l'éclat de l'acier pourroit la faire découvrir. La Cavalerie doit être partagée en deux Corps à trois quarts de lieue l'un de l'autre, en observant qu'ils puissent se joindre au cas de nécessité. Pour les Hussards, ils doivent être distribués en plusieurs petits Détachemens à droite, à gauche & dans le centre des deux Corps de Cavalerie ; sur un des flancs, il faut avoir un Corps plus nombreux de Hussards embusqués plus loin que les petits Détachemens ; toutes ces petites Troupes doivent avoir plusieurs Trompettes avec elles, & lorsque la chaîne sera formée & que les Fourrageurs seront répandus dans la plaine, une partie de ces petits Détachemens sortira des embuscades avec grand bruit, attaquera ceux de l'Ennemi qui sont en avant, & les chargera d'autant plus vivement, que ces Détachemens seront soutenus par le gros Corps de Hussards qui est embusqué derrière eux, & qui doit marcher pour les soutenir & attirer l'attention du Général qui commande l'Escorte. Il peut se faire que cette première Attaque faite d'un seul côté engage l'Ennemi à dégarnir la chaîne dans quelques endroits, & que par conséquent il s'affoiblisse ; c'est alors que les autres petits Détachemens de Hussards doivent s'avancer, suivis d'un des Corps de Cavalerie, pour attaquer

l'endroit qui a été dégarni. Si l'Ennemi plus prudent ne dérange point la disposition de sa chaîne qui est en force partout, & qu'il se contente de faire marcher la réserve au secours des Troupes qui ont été les premières attaquées, la seconde Attaque doit toujours avoir lieu ; mais pour occuper l'Ennemi partout, le second Corps de Cavalerie doit marcher & attaquer le centre ; cette Attaque doit se faire avec célérité & le sabre à la main : ou l'entreprise réussit ou non : si elle réussit on peut tirer un grand fruit de la déroute de la chaîne, & en suivant les Troupes de la chaîne avec la Cavalerie & une partie des Hussards, l'autre partie doit tomber sur les Fourrageurs, où ils trouveront sans doute peu de résistance ; si l'Attaque ne réussit point, & que par la bonne disposition des Troupes de la chaîne, on n'ait pu parvenir à la forcer, il faut se retirer sur l'Infanterie qui est restée embusquée derrière ; cette Infanterie facilitera la retraite de la Cavalerie & des Hussards ; mais supposé que l'Ennemi trop ardent se livre à ce premier succès, on peut tirer un grand avantage de son imprudence, en l'attaquant avec audace ; toutes les forces & les armes étant réunies, il est à croire & à espérer que l'avarage sera du côté des Troupes qui étoient un moment auparavant répoussées, d'autant mieux que le Général commandant la chaîne n'aura pu suivre qu'avec sa Cava-

lerie, ses Hussards & ses Dragons, que son Infanterie sera restée dans les postes qu'elle occupoit, ou pour les garder, ou pour soutenir ses Troupes à cheval, supposé qu'elles soient repoussées.

Si le Fourrage se fait dans un pays de montagnes, c'est à l'Infanterie à agir, & il ne faut avoir de Cavalerie que dans le cas qu'elle puisse avoir du terrain pour manœuvrer & soutenir l'Infanterie, au cas qu'elle soit repoussée ; l'Infanterie doit attaquer les gorges & les hauteurs, s'emparer, autant qu'elle le pourra, de celles qui pourroient dominer, & attaquer comme en pays de plaine par plusieurs endroits : ces différentes Attaques rendent indécis l'Ennemi sur ce qu'il a à faire ; il ne sait où porter du secours ; l'incertitude du Général se répand dans l'esprit de chaque Officier & se communique bientôt à toutes les Troupes, de-là leur confusion & leur déroute prochaine.

Lorsque l'Ennemi est battu & chassé, on doit le suivre assez loin pour l'empêcher de revenir achever le Fourrage, en observant de ne point trop approcher du Camp d'où il pourroit arriver du secours, parce que l'allarme y aura sans doute été portée par les Fourrageurs qui auront pu se sauver.

Les prisonniers & les chevaux qu'on aura enlevés, marcheront les premiers avec une escorte ; le reste des Troupes se retirera ensuite en bon ordre par le plus

court chemin. C'est une cruauté d'abandonner les blessés amis ou ennemis, & comme on a sans doute trouvé dans l'enceinte quelques chariots attelés, il faut s'en servir pour faire transporter les blessés, & les envoyer aussi devant; s'il n'y en a point, il faut en prendre dans les Villages voisins.

La Guerre, dit-on, ne s'accorde pas avec la pitié; cette vieille tradition convenoit à la féroce des Hé-rules & des Vandales. Les François & leurs voisins, héritiers de leur valeur, ont fait rentrer l'humanité dans ses droits; ils combattent pour la gloire, mais après avoir vaincu, ils savent offrir une main secourable à l'Ennemi qu'ils ont terrassé.

Voyez la Planche seizième.

L'Attaque d'un Fourrage au sec, se fait à-peu-près de même que celle d'un Fourrage au vert, mais souvent il faut y employer plus de Troupes, parce que le Fourrage se faisant dans des Villages, il est comme assuré qu'ils sont tous gardés par de l'Infanterie soutenue de Cavalerie; au lieu que les Fourrages au vert ont beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie pour former la chaîne, à moins que ce ne soit un pays fourré où la Cavalerie ne puisse agir; il est difficile de forcer dans des Villages de l'Infanterie, qui est soutenue par de la Cavalerie, au lieu qu'il est plus aisé à de la Cavalerie d'en attaquer d'autre en plaine; on la

304 *E S S A I S U R L' A R T*

bat où l'on est battu dans le moment, ce qui n'est pas sitôt décidé avec de l'Infanterie retranchée & attaquée par d'autre Infanterie ; mais quelque résistance qu'on puisse trouver, il faut toujours tenter de la forcer; comme le premier objet est d'empêcher le Fourrage, il est rempli en attaquant la chaîne de toutes parts & avec vivacité, parce qu'il est assuré que le Général commandant le Fourrage, fera rassembler les Fourrageurs, ou bien voyant la chaîne attaquée, sans attendre l'ordre, ils se débanderont & fuiront vers le Camp ; mais soit qu'il les rassemble, qu'ils se retirent en ordre ou qu'ils fuient d'eux-mêmes, l'objet est rempli & le Fourrage n'est point fait. Si par leur fuite on ne peut point espérer de faire des prisonniers, il faut tenir les Troupes de la chaîne en échec assez de tems, pour qu'il ne soit plus possible de continuer le Fourrage ce jour-là ; il faut même, si cela se peut, tâcher de les contraindre à se retirer, & s'ils se retirent, les suivre assez de tems pour être assuré de leur retraite, & alors ramasser les chariots de tous les Villages les plus voisins, les faire charger du Fourrage destiné pour l'Armée ennemie, & le conduire au Camp ; s'ils ne se retirent point, il faut rester en présence pendant la nuit, & envoyer au Camp demander un renfort de Troupes, pour obliger l'Ennemi de se retirer. Comme on ne doit abandonner un Fourrage qu'à

qu'à la dernière extrémité, de même des Troupes qui veulent empêcher l'Ennemi de le faire, doivent s'y opiniâtrer, sans cependant s'exposer à être battues par un secours qui pourroit arriver du Camp aux Troupes de la chaîne.

Il y a des occasions à la Guerre, où il ne faut point ménager les gros Détachemens. Dans les attaques qui se font de jour, il est plus prudent & plus nécessaire d'être en force, que dans celles qui se font de nuit; un Détachement inférieur peut pendant la nuit battre un Détachement supérieur, s'il le surprend, & qu'il soit le premier à attaquer; au lieu que le jour l'Ennemi peut voir la force des Troupes qui l'attaquent, & faire ses dispositions pour la défense ou pour la retraite.

Quand les Détachemens ne sont que pour reconnoître, les plus petits sont les meilleurs; quand c'est une surprise de quartier ou une embuscade, il est inutile qu'ils soient plus forts, il ne faut que surprendre & attaquer vivement; mais lorsqu'il s'agit de couper les vivres à l'Ennemi ou de lui ôter ses subsistances, on ne peut les faire trop forts, il y a cependant un milieu à garder; c'est à la prudence du Général à sçavoir le prendre: si les Détachemens sont trop faibles, le succès est comme impossible; on ne porte aucun préjudice à l'Ennemi, l'on fatigue inutilement les Troupes, & on les sacrifie sans effet. S'ils sont trop forts,

le succès à la vérité n'est point douteux ; mais à la fin de la Campagne, les Troupes sont aussi fatiguées que l'Armée à qui l'on a ôté les subsistances ; il y a donc le même inconvenient à les faire ou trop forts ou trop faibles ; il est vrai que dans le dernier cas les Troupes ne réussissent dans aucune entreprise, se découragent, & en attribuent la faute à ceux qui les commandent : de-là plus de confiance ; & si elle manque à l'égard des Chefs, la discipline en souffre, la subordination n'est plus la même, & les entreprises les mieux concertées échouent.

Des Troupes qui ont de la valeur, ne se contentent pas de n'être point battues, elles languissent si leur courage n'est excité par quelque légère victoire ; la perte d'un combat leur est souvent moins funeste que des Attaques multipliées sans succès ; après un échec, leur courage irrité fait de nouveaux efforts & prend le dessus : il se roidit contre le malheur même, & souvent un succès inespéré naît de leur défaite ; au lieu que par des tentatives inutiles, leur espérance se détruit & leur courage s'énerve.

M. de Turenne, qui s'étoit attiré la confiance entière du Soldat par des succès réitérés, qui devoit ses triomphes autant à l'estime que le Soldat faisoit de ses talens & à l'amour qu'il avoit pour lui, qu'à son génie, réussissoit mieux avec vingt ou vingt-cinq mille

hommes, que les Généraux de l'Empereur avec cinquante mille.

Quel trésor pour l'Etat qu'un tel Général ! Outre qu'il sçait avec peu de monde contenir les Ennemis & remplir ses desseins, il forme encore au Roi des Soldats intrépides & d'excellens Officiers. Combien de grands Hommes ne sont point sortis de l'Ecole d'un tel Maître ? Qu'il est heureux pour la Patrie & pour le Roi, d'avoir un Sujet qui sçache réunir en lui les talens d'un Héros & les vertus d'un Citoyen !

C H A P I T R E V I I.

Attaqué d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine, coupé de Rivieres.

SI l n'y a point de précautions que ne puisse prendre un Détachement pour se défendre, pour n'être point surpris & pour avancer dans un païs, celui qui marche dans l'intention d'attaquer, a le même avantage ; mais les précautions changent à mesure que l'objet & l'assiette du païs sont différens.

Il y a trois choses principales à observer dans toutes les manœuvres qui supposent une marche, l'Attaque, la défense & la retraite. L'Attaque est volontaire, on

l'exécute quant on veut & où il plait ; on peut choisir son terrain & ses Troupes selon les circonstances ; la défense ainsi que la retraite sont forcées : elles doivent être prévues de même que l'Attaque ; mais ces différentes opérations ne peuvent l'être que par conjectures ; au lieu que l'Attaque se fait avec pleine connoissance, qu'on a le tems de réfléchir & de combiner. On sait à-peu-près le nombre des Troupes qu'on doit attaquer ; on prend ses mesures pour les charger dans un lieu favorable, & l'on peut se diviser en autant de parties qu'on le juge nécessaire ; celui qu'on veut attaquer ignore le nombre de Troupes qui l'attaquera, il ne sait pas s'il sera attaqué en tête, en flanc ou à l'Arrière-garde, & dans quel terrain il le sera ; ainsi celui qui attaque a l'avantage, il est comme le maître des circonstances ; mais ces avantages lui deviendront funestes s'il néglige les précautions nécessaires pour y réussir, s'il ne prend le poste le plus favorable, si son Attaque n'est pas vive & faite ensemble, s'il n'occupe point tout le front de l'Ennemi, & s'il lui donne le tems de se reconnoître & de faire de justes dispositions.

On suppose un Détachement d'Infanterie & de Hussards, destiné à en attaquer un autre d'Infanterie & de Dragons, qui marche dans un pays de plaine, coupé de Rivieres ; la disposition pour l'Attaque doit

être relative à l'assiette du païs, au nombre de Troupes dont est le Détachement & à l'espece d'arme qui le compose.

Ou le Détachement Ennemi marche ensemble ou séparément; s'il est ensemble, ce ne peut être qu'en Colonne ou en Bataille; s'il marche séparément, il peut être rangé suivant sa force, en Colonne ou par Troupe. Dans ces deux cas, les Troupes qui veulent attaquer, doivent être divisées en quatre Corps selon la force du Détachement; chaque Corps d'Infanterie doit en avoir un de Hussards avec lui, qui sera posté en avant, pour le couvrir, & tous les Corps seront placés de façon qu'ils puissent se joindre pour attaquer l'Ennemi & pour occuper toutes ses Troupes, lorsque l'Ennemi sera à l'endroit marqué pour l'Attaque.

Si les Hussards du Corps du centre sont reconnus des Avant-coureurs de l'Ennemi, ils doivent les charger vivement, sans cependant approcher trop près du gros de l'Ennemi; & lorsqu'ils verront l'Infanterie, ils se battront en retraite vers leur Infanterie, qui doit se tenir cachée. Si l'Ennemi fait une recherche exacte, il n'est pas possible qu'il n'y ait un des Corps embusqués qui ne soit découvert; c'est à celui qui l'est le premier, à le charger seulement avec les Hussards & jamais avec l'Infanterie, pour tâcher de l'engager à les suivre, & pour les faire donner dans l'embuscade.



Si l'Ennemi suit avec précaution, les quatre Corps de Hussards attaqueront les Dragons Ennemis, & s'approcheront le moins qu'ils pourront de l'Infanterie, ne pouvant point espérer de la rompre; cette Attaque n'est faite que pour donner le change à l'Ennemi sur l'Infanterie qui est embusquée, & afin que pendant qu'elle sera occupée à secourir & à protéger les Dragons, les quatre Corps d'Infanterie sortent avec vivacité de leur embuscade, & viennent charger l'Ennemi en tête, en flanc & en queue. Le moment de la surprise de l'Ennemi, est le plus favorable pour le battre, mais il ne faut pas le laisser revenir de son étonnement; il croyoit n'avoir affaire qu'à des Hussards, & il se trouve avoir à combattre de l'Infanterie.

Le Soldat & même souvent l'Officier sont indéterminés dans ce premier moment, qui est précieux & qu'on ne retrouve plus si on le laisse échapper; il est à craindre que l'Ennemi revenu de son étonnement, ne joigne l'audace aux bonnes dispositions, & ne fasse non-seulement manquer les premières précautions prises pour le battre, mais même qu'il ne fasse tourner à son profit la lenteur avec laquelle il a été attaqué.

Si par la position du pais, on peut espérer d'attirer l'Ennemi au milieu d'une embuscade, sans que les Troupes qui y sont cachées, sortent en plaine pour

L'attaquer, le succès n'en sera que plus certain ; mais pour exécuter cette Attaque il faut compter sur la confiance & sur l'ardeur de l'Ennemi ; malheureusement ces exemples ne sont point rares parmi les François, qui ne consultent souvent que leur courage, & n'ont recours à leur prudence que lorsque la faute est faite & qu'il n'y a plus de remède. Combien de jeunes Officiers qui se croiroient déshonorés, si en rencontrant l'Ennemi, il ne l'attaquoient avec chaleur ; il arrive alors que les Troupes attaquées se plient sur d'autres, ces dernières sur d'autres encore, & lorsqu'elles sont en force, elles reviennent ensemble à la charge & se dédommagent amplement du terrain qu'elles ont perdu volontairement, & que ces jeunes Officiers croyoient avoir gagné par leur valeur ; ils en perdent souvent même plus qu'ils ne pouvoient espérer d'en gagner : Heureux encore si pouvant attaquer avec cette ardeur, ils sçavoient se retirer en gens de guerre, & ne pas perdre une partie de leurs Troupes ; mais il est souvent moins difficile d'inspirer le courage dans une âme timide, que d'arrêter l'impétuosité de ceux qui en ont trop !

On peut encore attaquer un Détachement sans former des embuscades, c'est-à-dire, à force ouverte ; mais il faut être plus fort ou au moins d'égale force, & le succès dépend des bonnes dispositions & d'une

Attaque vive. Les Détachemens sont ce qui forme le plus les jeunes Officiers ; ils exécutent en détail ce qu'un Général exécute avec une Armée : avec un peu de réflexion, on se forme mieux en peu de tems aux grandes entreprises par gradation , que si l'on n'en voyoit exécuter que de très-considerables pendant plusieurs années. C'est par les Détachemens qu'on apprend à connoître le pais , à ne marcher qu'avec sagesse & avec précaution , à sçavoir prendre une position avantageuse , à faire des dispositions justes relativement à l'affiette du pais , à faire une retraite avec ordre , à attaquer avec tout l'avantage du terrain ; & quoiqu'on ne puisse pas dire d'un Officier qui sçait bien commander un Détachement , qu'il soit un bon Général , on ne peut cependant pas disconvenir qu'il n'ait une partie de ce qu'il faut pour le devenir.

On a vû bien souvent que celui qui pouvoit conduire avec intelligence dix mille hommes à la Guerre, ne sçavoit pas en conduire cinquante mille. Mais ce n'est pas toujours un défaut de capacité. Un tel Officier a de la sagesse , du détail , de l'expérience & même du sang froid ; mais son génie moins étendu ne peut embrasser un objet aussi considérable , il est restraint dans un certain cercle & ne peut s'étendre au-delà. Tel qui peut passer pour un grand Homme, lorsqu'il n'est exposé que sur un petit Théâtre , n'est plus

plus digne d'attention, lorsqu'il passe sur un plus grand.

Il en est d'autres d'un degré bien inférieur, qui à la tête d'un Détachement de mille ou quinze cens hommes, ont fait des prodiges & remporté des avantages considérables sur l'Ennemi; mais qui ensuite n'avoient scu pourquoi ni comment ils les avoient remportés: ceux-là n'ont que des bras; & quoique leur génie se borne à bien peu de chose, non-seulement ils ne sont pas inutiles, mais encore ils sont souvent très-nécessaires. Des Détachemens de cette sorte sont plus ordinaires dans une Campagne que de gros Détachemens, parce qu'on n'a pas toujours des Officiers généraux pour les conduire. Il est essentiel, dans tous les états, de connoître le génie & les talens des hommes avant de les employer aux grandes choses. Tel qui n'a jamais été employé, auroit été un grand Homme, si ses talens avoient été mis en œuvre; tel autre, après avoir été long-tems employé, est resté dans le même état. Une étude réfléchie, la pratique & l'expérience viennent à bout de perfectionner les uns, les autres parviennent avec moins de peine, & les autres enfin semblent si fort enveloppés dans leurs organes, qu'ils ne font aucun profit des instructions les plus frappantes, souvent avec le desir le plus ardent de s'instruire.

C'est au Général à scavoir distinguer ces différens

R r

génies, à leur donner des emplois conformes à leurs talens, à laisser crier la naissance & la faveur, & à ne mettre en œuvre que les talens de ceux qui peuvent être utiles à l'Etat & à la gloire du Prince.

CHAPITRE VIII.

Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un pays de montagnes.

LA Ruse, comme on l'a, observé ailleurs, est plus nécessaire & plus facile dans un pays de montagnes que dans un pays de plaine ; un Détachement à la vérité y avance avec plus de difficulté & moins sûrement ; on doit y multiplier à l'infini les précautions, mais un pays de montagnes offre à celui qui veut attaquer des ressources sans nombre & mille moyens pour former des surprises.

Un pays de montagnes est rempli de gorges, de cols, de sentiers, de cavernes, de ravins, de bois, de détours, de vallons, &c. qui sont autant d'endroits où l'on peut facilement embusquer l'Infanterie & la partager en différens postes de droit & de gauche, de façon qu'elle puisse se communiquer & attaquer ensemble un Détachement Ennemi qui marcheroit

dans ce pais ; le gros des Troupes qui veut attaquer, doit être embusqué sur les hauteurs si elles sont praticables : si elles ne le sont pas dans un endroit, il est assûré qu'elles le feront dans un autre ; c'est au Général qui les conduit à choisir le plus facile & celui où il puisse avoir ses Troupes plus réunies ; le reste des Troupes, toujours assez en force pour ne pas craindre d'être enfoncé par l'Ennemi, doit être embusqué dans une gorge, un ravin ou dans d'autres endroits semblables : la première Attaque doit se faire par la gorge, pour arrêter la tête du Détachement Ennemi, pour l'occuper & attirer l'attention des Détachemens qui sont sur les hauteurs pour garder ses flancs ; alors les Troupes embusquées sur les hauteurs se montreront & attaqueront celles de l'Ennemi avec vivacité, tâcheront de les forcer à abandonner les hauteurs & à se régler sur le gros de leurs Troupes. L'Ennemi ainsi pressé en tête & en flanc dans un lieu resserré, ne peut qu'être battu, parce qu'il ne peut manœuvrer ni se défendre contre des Troupes, qui ont sur lui l'avantage du terrain ; tout ce qu'il peut tenter de plus sage, c'est de tâcher de se retirer, ce qu'il fera très-difficilement, & pour peu que la retraite soit longue, il sera accablé par le feu des Troupes qui sont sur les hauteurs & par les pierres qu'ils feront rouler sur lui.

Si les hauteurs ne sont pas praticables, l'Ennemi

R r ij

ne pourra pas les occuper : alors il faut changer la disposition de l'Attaque. Il n'est point de gorges qui ne soient traversées par d'autres gorges , il s'en trouve aussi dont les embouchures aboutissant au même point, forment ce qu'on appelle des pattes d'oyes & dont les chemins conduisent souvent à de nouvelles gorges. Dans cette occasion , il faut faire plusieurs Corps , suivant le nombre de Troupes que l'on a ; on en suppose trois : deux doivent être embusqués , le premier sur le côté d'un des chemins qui forment la patte d'oye , le second dans une gorge qui traverse celle où passe le Détachement , le troisième , qui doit être aussi fort que les deux ensemble qui sont embusqués , doit être en partie embusqué , & le reste doit marcher sur le chemin que l'Ennemi tient , comme s'il n'avoit d'autre destination que de le chercher : dès que ces Troupes rencontreront les Avant-coureurs de l'Ennemi , elles les chargeront & les pousseront jusqu'à l'Avant-garde. Si par la position de la gorge qui peut faire un coude , elles ne découvrent point encore le gros du Détachement Ennemi , elles chargeront l'Avant-garde ; mais dès qu'elles appercevront le gros des Troupes , elles s'arrêteront & se battront en retraite , comme n'étant pas assez en force pour résister à une force supérieure ; cette retraite simulée n'est faite que pour attirer l'Ennemi plus avant dans la gorge , pour

L'engager à passer celle qui forme la patte d'oye & qui donne dans le chemin que tient l'Ennemi, & afin que la partie du Corps qui a attaqué l'Ennemi puisse se rapprocher de celle qui est embusquée derrière elle. Si l'Ennemi suit avec vivacité, il ne pourra éviter d'être attaqué en flanc par le Corps embusqué dans l'un des chemins qui se croisent, de l'être encore en queue par celui qui l'est dans la gorge qui traverse le chemin où est l'Ennemi, & en tête par les premières Troupes qui auront été jointes par celles qui étoient embusquées derrière elles : ce Détachement ainsi attaqué de tous côtés, ne peut qu'être battu.

Si l'Ennemi plus prudent & plus précautionné, lorsqu'il sera vis-à-vis de la gorge qui traverse le chemin après l'avoir fait reconnoître, y laisse une Troupe pour en défendre la sortie & assurer sa retraite, si lorsqu'il sera parvenu à l'endroit où aboutissent les chemins, il fait alte, & s'il envoie faire une recherche très-exacte, alors il n'est plus question de le surprendre, parce qu'il est certain que les embuscades feront découvertes, du moins celle qui est dans un des chemins qui forment la patte d'oye ; c'est dans cette conjoncture qu'il faut l'attaquer de vive force en tête, parce qu'il est certain qu'il le sera en flanc par la gorge où il a placé une Troupe. S'il eût reconnu l'embuscade de cette gorge, il ne se feroit pas avancé jusqu'à la

croisée, & seroit resté à l'entrée de cette gorge ; mais si l'ayant reconnue, il fait alte, & qu'il détache quelques Troupes pour aller attaquer les Troupes embusquées, il s'affoiblit, & alors les deux autres Corps peuvent marcher, attaquer ce qui est resté, tâcher de les faire reculer, & détacher un Corps suffisant pour prendre par derrière l'Ennemi, qui s'est avancé dans la gorge pour attaquer celui qui étoit embusqué.

Si l'Ennemi ayant reconnu la première embuscade reste en patte, & qu'il ne soit pas possible de le tourner ni de l'attaquer par les hauteurs, il est inutile de sacrifier ses Troupes dans un combat, dont le succès seroit très-incertain, parce que l'Ennemi étant réuni & occupant toute la gorge, on ne peut lui présenter un plus grand front ; comme il aura certainement fait toutes ses dispositions pour se bien défendre, & même pour attaquer s'il est en force, ou pour se retirer s'il se croit trop foible, on ne doit espérer de succès qu'autant qu'on sera prompt à attaquer, & que les dispositions qu'on aura faites feront justes & sages ; mais comme dans un pais de montagnes on ne peut faire manœuvrer des Troupes aussi facilement qu'en plaine, le succès dépend souvent beaucoup du hasard : dans ces occasions il faut se contenter de harceler l'Ennemi avec peu de Troupes, sans rien engager de général, de tâcher de l'empêcher de pénétrer plus avant dans

le paix & d'attendre qu'il se retire pour le suivre, mais avec précaution, de crainte qu'il ne forme lui-même quelque embuscade, qui pourroit lui donner tout l'avantage de cette journée, si elle étoit bien faite & si elle chargeoit à propos.

Lorsqu'un Détachement débouche d'un défilé pour entrer dans un vallon, il offre une occasion favorable pour l'attaquer, pourvû que les embuscades n'ayent pas été découvertes par les Avant-courreurs de l'Ennemi; si elles l'ont été, il est certain que l'Ennemi ne passera pas le défilé, à moins qu'il ne puisse faire occuper les hauteurs qui bordent le défilé & qui donnent dans le vallon. Il lui seroit facile de faire passer le défilé au reste des Troupes; cependant si l'on peut trouver jour à attaquer celles qui sont sur les hauteurs & à leur couper la retraite, en occupant en même tems l'entrée du défilé, quoique les embuscades aient été reconnues, il faut les attaquer & garder un Corps de réserve, pour porter du secours aux Troupes qui pourroient en avoir besoin; si l'on peut chasser l'Ennemi de hauteurs, il est assûré que les Troupes qui sont dans le vallon se voyant coupées, se décourageront ne sçachant plus par où se retirer. Des Troupes découragées sont à moitié battues, & pouvû qu'on les attaque vivement, leur défaite est certaine; si les Troupes qui occupent les hauteurs ne peuvent être

chassées du terrain dont elles se sont emparées, & que par leur valeur ou par l'avantage du lieu, elles puissent s'y maintenir, il faut du moins les occuper & les tenir en échec, afin qu'elles ne puissent point protéger celles qui sont dans le vallon, & qui seront vigoureusement attaquées par les embuscades reconnues.

Les principes de l'Art Militaire sont infinis ; ils ne sont sûrs qu'autant qu'on les applique à propos aux conjonctures : ce sont les principes qui découlent, pour ainsi dire, des circonstances, & non les circonstances qui sont ammenées par les principes : si l'on prévoit celles-là, ceux-ci ne tromperont jamais. Ce n'est donc que par une prudence longtemps réfléchie & à force de combinaisons qu'on peut, en quelque façon, aller au-devant des occasions ; cette lenteur qui fait qu'on ne marche qu'en hésitant & qu'on prend cent précautions superflues, tient trop de la timidité & de l'inquiétude ; le sage marche avec une active lenteur ; les précautions qu'il prend, sont toujours fondées sur des principes, & ces principes sont relatifs à quelques circonstances. Les démarches les plus utiles en apparence deviennent souvent la source de ses succès ; sans trop les multiplier, il les étend à ses besoins présens & à ceux qu'il prévoit pour l'avenir.

CHAPITRE IX.

De l'Attaque d'un Détachement de Cavalerie dans un Païs de plaine.

COMME les embuscades sont moins à craindre dans un païs de plaine, qu'il y a moins d'obstacles à surmonter pour faire de bonnes dispositions, & qu'on prend moins de précautions, parce qu'on voit devant & autour de soi, il est plus facile de former des Attaques presque sûres, pour tomber sur un Détachement de Cavalerie.

Il n'y a point de profession plus dépendante du hasard que la Guerre ; mais l'activité d'un Chef, sa prudence & sa capacité peuvent le fixer & changer en réalité ce qui d'abord n'est fondé que sur une supposition. Dans la spéculation on atteint au but par une seule combinaison ; dans la pratique cette même combinaison devient inutile par un seul mouvement de l'Ennemi : il faut donc multiplier les combinaisons, ne s'arrêter à aucune ; mais tâcher de profiter de toutes, surtout ne laisser échapper aucune faute de l'Ennemi, parce qu'un Général expérimenté, par les avantages considérables qu'il sait en tirer, la rendra non-seulement irréparable pour l'Ennemi, mais encore il le

Ss

fera tomber malgré lui dans des fautes nouvelles.

La force d'un Détachement de Cavalerie est d'être réuni & de marcher bien ensemble par Escadrons ou par Troupes sur deux lignes, & d'avoir des Détachemens en avant & sur les flancs pour fouiller tout le pais. Celle d'un Détachement qui veut en attaquer un autre, est de se partager en plusieurs Corps, & d'attaquer l'Ennemi en différens endroits, afin de diviser ses forces, & par conséquent de leur donner moins de solidité.

Il n'y a point de plaine de quelque étendue qu'elle soit, où il n'y ait quelques petites hauteurs, quelques chemins creux, quelques haies. C'est derrière ces endroits qu'il faut embusquer les Troupes, pourvû qu'elles soient assez éloignées du Détachement qu'on veut attaquer, pour être à l'abri des recherches de ceux qu'on envoie à la découverte. On peut encore former des embuscades, surtout en Allemagne, derrière les bleds de Turquie, où de la Cavalerie couchée sur le col des chevaux, peut très-bien se cacher. Ces embuscades sont d'autant plus sûres, que rarement, en voyant une plaine bien étendue sur laquelle on domine, se doute-t-on qu'on ait pu y former des embuscades; ce sont cependant les endroits les plus découverts & par-là les moins suspects en apparence, dont un Général doit le plus se méfier.

Ces Troupes embusquées doivent toujours se tenir

bien cachées & se partager en quatre Corps. Pour réussir plus sûrement dans ces sortes d'expéditions, il faut attaquer l'Ennemi en tête, au centre & à l'Avant-garde, & avoir toujours un Corps de réserve qui fera le quatrième.

Celui qui doit attaquer la tête, ne doit point être embusqué, mais il doit marcher comme un Détachement qui va à la découverte, & qui est surpris de rencontrer l'Ennemi en force : le quatrième Corps qui doit le soutenir, sera embusqué plus loin derrière lui. Cependant le premier Corps doit détacher en avant des petites Troupes, qui feront le coup de pistolet avec les Partis & les Avant-coureurs de l'Ennemi, pour engager ceux des flancs à joindre la tête, afin de donner plus de force à l'Avant-garde, & d'empêcher, en abandonnant ainsi les flancs, que les embuscades qui y sont ne soient découvertes. Ce Détachement doit avancer tout doucement, comme pour reconnoître, & après cela faire une retraite simulée.

Si l'Officier du Détachement qu'on veut attaquer est sage, il n'avancera que très-lentement, & ne permettra pas que les petites Troupes qui sont sur les flancs pour la découverte le quittent; mais il redoublera son attention, & fera faire une recherche encore plus exacte. Si au contraire par imprudence ou par une valeur trop impétueuse, il néglige & il oublie

toute autre précaution, s'il marche sur le Détachement qui se retire, s'il laisse dégarnir ses flancs pour fortifier l'Avant-garde, les deux Détachemens qui sont embusqués sur les flancs, n'auront plus à craindre d'être découverts, & lorsque celui qui fait une retraite simulée, fera à la place convenue pour attaquer, au lieu de continuer sa retraite, il chargera vivement, & par un grand feu de ses Hussards, il avertira les Troupes embusquées, qui sortiront & tomberont en même tems sur le centre & sur l'Arriere-garde du Détachement. Cette place convenue pour attaquer, doit être assez avancée pour qu'une des Troupes embusquées puisse tomber sur l'Arriere-garde.

Les deux Troupes qui attaquent le centre & l'Arriere-garde, doivent les charger le sabre à la main. Le premier Détachement attaquera avec la même arme, dès que les deux autres auront attaqué : le premier feu n'étant qu'une espece de signal, il est certain que des Troupes qui attaquent vigoureusement le sabre à la main, non-seulement doivent battre, mais encore qu'elles perdront beaucoup moins de monde : le feu ne sert que dans une retraite ou pour amuser ; mais quand il faut charger, ce ne doit être que le sabre à la main : l'Ennemi a moins de tems pour se reconnoître & par conséquent l'affaire est plutôt décidée.

Lorsque les trois Corps seront aux mains, le quatrième doit paraître & se porter où il y aura plus de résistance pour terminer le combat, d'autant que par son arrivée l'Ennemi déjà occupé par les Détachemens, & qui en voit encore venir un tout frais & le nombre des Assaillans se multiplier, perdra l'espérance de pouvoir se défendre; alors découragé il tâchera de trouver son salut dans la fuite: c'est l'instant où les Hussards du Détachement qui attaque, peuvent & doivent servir beaucoup pourachever la déroute de l'Ennemi. Ces Troupes sont plus propres que la Cavalerie à empêcher le ralliement des Troupes déjà battues: leurs chevaux sont moins pesans, plus faits à la fatigue, & par conséquent ces Troupes peuvent mieux qu'aucune autre tirer tout l'avantage qu'on peut espérer d'une déroute.

Les Hussards du Détachement attaqué seront entraînés dans la déroute, & ne pourront se former pour couvrir leur Cavalerie; mais on suppose qu'ils le puissent, ils faut alors que la Cavalerie tombe dessus le sabre à la main, pendant que les Hussards seront à la poursuite de la Cavalerie ennemie.

Lorsque le Commandant du Détachement victorieux croira avoir remporté tout l'avantage qu'il pouvoit espérer, & qu'il aura fait autant de prisonniers qu'il aura pu, sans se laisser entraîner par l'appas d'un

plus grand succès , il doit faire sonner la retraite pour ne pas tomber dans quelque embuscade , que l'Ennemi auroit pu faire pour assurer la sienne.

Si l'Ennemi a un pont à passer avant d'arriver à l'endroit où il doit aller , les embuscades doivent être placées au-delà du pont , mais éloignées l'une de l'autre ; parce que l'Ennemi ne sera pas certainement assez imprudent pour faire passer son Détachement , avant que le païs qui est au-delà de la Riviere , n'ait été parfaitement reconnu ; il ne faut même l'attaquer qu'à une demi - lieue ou trois quarts de lieue au-delà du pont. Cette distance doit être réglée sur le terrain qu'occupe le Détachement qu'on veut attaquer ; mais il faut toujours que l'Arriere-garde soit hors de vu du pont ; alors celui des quatre Corps qui sera embusqué près de la Riviere , mais loin du pont , doit marcher dès qu'il verra le Détachement s'avancer dans la plaine. Il doit le masquer , afin qu'au moment de l'Attaque , les Ennemis étant battus , voulant se sauver & ne connaissant que le pont où ils ont passé , ils le trouvent occupé , & que se voyant entre deux feux , ils soient forcés de se rendre prisonniers. Un Détachement conduit ainsi ne doit pas laisser échapper un seul Cavalier ou Hussard.

Cependant si l'Ennemi , après avoir fait reconnoître le païs au-delà du pont , & après y avoir fait passer le

Détachement, y laisse une ou deux Troupes pour assurer sa retraite, le Détachement d'Hussards dont on a parlé, qui doit venir s'en emparer & le masquer, ne quittera point sa place. Si le Détachement Ennemi a été battu, il en sera informé par des Sentinelles, qui du haut des arbres découvriront au loin dans la plaine. S'il est battu, comme il y a apparence, & qu'il soit vivement repoussé, alors il sortira de son embuscade & chargera les deux Troupes qui gardent le pont; il est comme assuré, lorsqu'elles verront leur Détachement battu & en déroute, qu'elles ne tiendront point ferme & qu'elles repasseront le pont pour éviter le sort des autres; alors l'Officier qui commande ce Détachement, laissera deux Troupes pour masquer le pont & pour contenir celles de l'Ennemi qui sont passées, ensuite il marchera avec le reste en tête des Ennemis qui fuient ou qui se retirent & leur fermera le passage.

Si au contraire le Détachement qui attaque ne réussit pas, ce qu'on ne peut croire à cause des précautions dont ont a déjà parlé, & qu'il soit battu, alors celui qui commande les Troupes embusquées proche la Rivière, doit sortir, envoyer deux Troupes vers celles qui sont au pont, avec ordre de charger l'Ennemi le sabre à la main, dans le tems qu'il les soutiendra lui-même. Si les deux Troupes ennemis

sont battues & si elles repassent le pont, il en laissera deux pour les contenir, & marchera avec le reste, pour charger vivement l'Ennemi par derrière. Cette Attaque imprévue fera vraisemblablement changer l'Attaque de face, ranimera les Troupes pliées, qui se voyant secourues & voyant l'Ennemi entre deux feux, le chargeront vivement le sabre à la main.

CHAPITRE X.

Du Passage des Rivieres.

LE sujet de ce Chapitre est peut-être le plus intéressant de tous ceux dont ont a parlé jusqu'ici; cette matière qui n'a jamais été approfondie par les anciens, & sur laquelle la plupart des Auteurs modernes n'ont fait que glisser légerement, a été mise dans un nouveau jour, par M. le Chevalier Folard dans ses

* *Tom.* Commentaires sur Polybe. * Il avoue qu'elle lui a paru bien difficile. On a pris de cet Auteur plusieurs des principes qu'on a répandus dans ce Chapitre; & pour ne point répéter ce qu'il a déjà dit, on a renvoyé le Lecteur à ses détails; l'on a extrait les règles qu'il donne, on les a citées comme des axiomes, enfin on s'est

4. & 5.

s'est servi de son Ouvrage, comme il s'est servi lui-même de Montécuculli; quelque solides que soient ses principes, on s'est cru quelquefois permis de ne pas le suivre en tout. Il arrive souvent qu'en voulant trop approfondir une matière, on s'expose à dire bien des choses inutiles, & qu'on s'égare de son sujet sans s'en appercevoir. On ne prétend point cependant faire ce reproche à ce savant Commentateur; ses réflexions sont si savantes & si profondes, que le Militaire ne peut qu'y trouver des instructions solides.

Avant d'entrer en matière, on donnera quelques définitions pour n'être plus obligé de revenir sur ses pas.

On peut diviser les Rivieres en Marais, Ruisseaux, grandes & petites Rivieres & Fleuves; souvent elles forment des Lacs, souvent leur lit se rétrécit & leur cours se perd dans des fables. On appelle Marais une certaine étendue d'eau, dont le fond profond ou non, est ou mouvant ou bourbeux. Tel étoit le Marais de Clusium, au-travers duquel Annibal continua sa marche.

Un Lac est une grande étendue d'eau & est formé par la réunion de plusieurs Ruisseaux, ou par quelque Riviere qui y a son embouchure ou qui passe au-travers; tels sont les Lacs de Trasimene, de Constance & de Genève.

Un Ruisseau coule dans un lit inégal, tortueux, dont

T t

les bords souvent innondés sont mouvans ; il grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source , & il a son embouchure dans une Riviere.

Une Riviere tire ordinairement sa source des montagnes ; elle reçoit dans son lit le cours des Ruisseaux & des Fontaines , & se jette dans les Fleuves : ceux-ci ont la même origine ; mais grossis par les eaux des Rivieres qui y aboutissent , ils conservent leur nom & leur lit jusqu'à la Mer.

Une Riviere est guéable , lorsque son lit est assez large pour laisser un libre cours & pour en diminuer la rapidité par le moins de profondeur ; suivant cet axiome , que tout liquide qui passe d'un lit plus large dans un canal plus étroit , acquiert plus de rapidité.

Un Gué est un endroit de la Riviere moins profond , ou parce que le lit est plus large , ou parce que le terrain est plus élevé par les sables qui y ont été déposés.

On traverse une Riviere , ou en allant d'un bord à l'autre sur une ligne droite , ou en se détournant par une ligne oblique , comme fit Alexandre au passage du Granique , pour obéir au courant.

Il est des Rivieres dont la rapidité exige des précautions infinies , d'autres qui sans être rapides , ne sont pas moins dangereuses , parce que le fond en est mouvant , & qu'il glisse sous les pieds des Soldats & des

chevaux, d'autres dont les flots reviennent par-dessous eux-mêmes, effet très-sensible, lorsqu'on y enfonce des piquets & des pilotis; les flots en écartent le sable & les déracinent avant le tems, c'est ce qu'on appelle *renarder*.

Avant de tenter le passage d'une Riviere, on doit se munir de toutes les choses qui peuvent y être nécessaires. On les passe à la nage, à gué ou sur des ponts.

Il n'y a que de petits Corps qui puissent passer une Riviere à la nage; encore seroit-il très-difficile de traverser ainsi une Riviere, surtout si l'Ennemi faisoit le moindre effort pour s'y opposer. L'antiquité fournit peu d'exemples de Passages d'une Armée entière à la nage. Cet effort étoit réservé aux François animés par l'exemple de leur Roi, lorsqu'ils traverserent le Rhin à Tolhuis. C'est une action, dit M. de Feuquieres, * dont la témérité fit le succès, & qu'on ne doit jamais citer comme un exemple à suivre.

* *Mem. de Feuquieres, T. 3.*

Quand on a trouvé un gué, on doit le faire sonder dans toute son étendue, examiner la solidité du fond, & si le rivage opposé est escarpé ou facile.

Il y a des gués qui deviennent impraticables, lorsque quelques Troupes y ont passé, parce que le fond n'est pas assez ferme.

Si l'on craint que l'Ennemi n'ait armé le fond de

pointes de fer, de pierres enchaînées ou d'autres choses, on doit faire prendre à quelques Soldats des râteaux pour ôter tout ce qui pourroit retarder le Passage ; ils doivent encore prendre avec eux des pioches, des pelles & généralement tous les instrumens propres aux remuemens de terre, parce que si le bord auquel le gué aboutit, est trop escarpé, ils le mettront en rampe.

Si la Riviere n'est pas guéable, on se servira de ponts faits avec des batteaux ou des pontons, & si l'on n'a ni l'un ni l'autre, on se servira de radœux ; on peut voir ce que dit M. Folard * à ce sujet.

Liv. 5. Ch. 12. §. 5. Les pontons sont de cuivre ou de fer-blanc, tels que ceux qui furent pris aux Hollandais, dont parle cet Auteur, ou de cuir bouilli dont l'origine est fort ancienne.

On appelle pontons dans l'Artillerie, des batteaux qui joints ensemble à côté l'un de l'autre à une certaine distance & couverts de planches, servent à former des ponts sur lesquels les Troupes, l'Artillerie & les Bagages passent des Canaux, des Fossés, des Rivieres & des Fleuves. On peut voir dans les Mémoires

** Mém. d'Artillerie de Saint Remy* *, les différentes manieres de se servir & de faire des ponts de batteaux portatifs *T. 2. P. 3.* ou de batteaux ordinaires, & tout ce qui entre dans leur composition.

Lorsque les Rivieres ne sont pas assez larges, pour qu'on soit obligé de se servir de batteaux ou de pontons pour établir un pont, on les fait sur des pilotis ou sur des chevalets ; alors ils sont fixes ou volans. S'ils portent sur des pilotis, ils sont fixes ; si c'est sur des chevalets, ils sont volans. On a donné dans le Chapitre IV. du premier Livre, la méthode de construire des ponts avec des poutres ou de gros madriers fortement attachés l'un à l'autre ; si la Riviere est si large que les poutres ou madriers ne puissent aller d'un bord à l'autre, on se sert de pilotis qu'on enfonce dans le gravier, afin qu'ils servent d'appuis aux extrémités des poutres pour pouvoir établir le pont ; si l'on a des batteaux ou pontons, il vaut mieux s'en servir, parce que le pont est plutôt fait.

Les pilotis sont de gros troncs d'arbres, dont l'extrémité a une pointe qu'on arme de fer pour les enfouir plus aisément ; les chevalets sont plus solides & le pont est plutôt fait ; plus solides, parce qu'ils ont une double base, & que les deux troncs dont ils sont coupés, s'appuient mutuellement ; plutôt faits, parce qu'il n'est pas nécessaire de les enfouir dans le gravier, qu'ils se soutiennent par leur à-plomb & que par le poids des madriers & des planches qu'on met dessus, ils sont en état de résister au courant de l'eau ; d'ailleurs il est facile d'enfoncer dans le gravier au pied de cha-

que chevalet du côté du courant, un gros madrier pour rompre la rapidité du courant, afin qu'il ne frappe point contre le chevalet.

On assûre la tête des ponts par des retranchemens en terre, c'est-à-dire, en creusant un fossé & en élévant un parapet formé de la terre du fossé. Ces retranchemens sont plus ou moins considérables, selon l'usage qu'on veut en faire, ou l'utilité qu'on veut en tirer. Quelquefois on fait un ouvrage à corne avec une demi-lune en avant, le tout bien fraisé ; on y ajoute encore un chemin couvert qu'on palissade ; mais souvent on se contente de couvrir la tête du pont par une simple demi-lune, c'est selon l'importance du poste. On forme encore des retranchemens avec des chariots, où l'on fait des puits à la Turque en avant, c'est-à-dire, des creux profonds de distance en distance & en échiquier.

Le passage sur des radeaux est moins dangereux que sur des batteaux ; mais il ne faut pas que ce Passage se fasse sur une Rivière très-rapide, parce que le radeau n'a pour appui que des cordes qui peuvent casser ; d'ailleurs ce Passage est très-long, à moins qu'on n'ait une très-grande quantité de radeaux ; le tems qu'on met à les construire, pourroit être employé à faire trois ponts : l'on ne doit se servir de cet expédient, que lorsqu'on n'a point de batteaux &

qu'il faudroit trop de tems pour en faire venir. Les radeaux sont des soliveaux de sapin unis ensemble. On peut voir dans M. le Chevalier Folard celui qu'il a imaginé ; son invention pour faire passer la Cavalerie à la nage , paroît plus ingénieuse que solide.

Les Anciens avoient encore d'autres méthodes pour le Passage des Rivieres navigables : On les passe , dit Végece , * au moyen des chevalets qu'on enfonce dans l'eau , ou bien on se sert de cuves vides , qu'on lie ensemble à la hâte , & l'on fait un plancher dessus ; mais , ajoute-t-il , on n'a rien trouvé de plus commode que des petits batteaux faits d'un seul arbre , fort légers par la qualité du bois , qui suivent l'Armée sur des chariots.

* Liv. 3:
Chap. 2.

La méthode de M. de Quinci * paroît bien singuliere : elle consiste à rassembler les meilleurs Nageurs de l'Armée , qu'on fait passer par petits Détachemens , suivis d'autres plus considérables avec des Officiers & des Sergens à leur tête , à ne laisser pour toute arme à chaque Soldat , qu'une épée & un pistolet attachés au cordon du chapeau , à choisir ensuite les deux meilleurs Nageurs , à chacun desquels on attache un havresac au col , dans lequel on met un rouleau de ficelle , dont on laisse le bout sur la rive pour y attacher une corde qu'on tient à des pontons ou batteaux , où l'on met les armes & les habits des Nageurs , avec

* Art. Mi.
M. T. I.

des outils propres à remuer la terre. Si ces Nageurs , ajoute-t-il , rencontrent quelques Troupes ennemis après leur Passage , ils doivent courir sur elles avec le pistolet & l'épée , tandis que d'autres titent avec des cordes les batteaux où sont les outils & leurs habits , avec le plus d'Infanterie qu'il leur sera possible , pour travailler avec diligence à se retrancher. Cette méthode paroît bien difficile & même impossible dans l'exécution.

Avant de s'engager dans une entreprise aussi considérable , que celle de passer une Riviere devant l'Ennemi , on doit , selon M. le Chevalier Folard , examiner le temps , l'état des forces de son Ennemi , les obstacles & les facilités dans l'attaque comme dans la défense & les comparer ensemble , examiner la nature & le cours de la Riviere , marquer les endroits où il y a des gués , leur largeur , leur profondeur , leur éloignement de l'un à l'autre , quel en est le fond , s'il est ferme ou marécageux , s'il n'y a pas quelques marais en-deça ou en-delà , si ces marais sont praticables , si le Passage en devient plus difficile à mesure qu'il y passe plus de monde , si les bords sont escarpés , & à quel point ils le sont , si le terrain qui est en-delà est plus favorable à l'Infanterie qu'à la Cavalerie , les hauteurs qui sont en-deça pour y placer du canon , & celles qui sont en-delà pour s'y porter , la nature de la

Riviere

Riviere , si elle est sujette à grossir tout d'un coup par les pluies ou par la fonte des neiges.

Lorsqu'on tente un Passage en force , comme tout l'avantage est du côté de celui qui se défend , on doit supposer un Ennemi vigilant , hardi , habile à profiter des circonstances , d'une résolution ferme , prêt à tenter tous les moyens possibles pour s'opposer au Passage.

On doit surtout connoître le terrain qui borde la Riviere , tant du côté opposé que de son propre côté , pour être en force partout , & pour que toutes les attaques se fassent également & avec tout l'avantage que le terrain peut permettre. En un mot il est essentiel à un Général de connoître , non-seulement tout ce qui concerne les Rivieres qu'il a à passer , mais encore tout ce qui a rapport aux Rivieres en général.

Ces principes ainsi établis , on divisera ce Chapitre en quatre Articles ; on supposera premierement une Armée qui rencontre une Riviere dans sa marche , & qu'il faut passer.

Secondement , on parlera de la défense qu'on doit opposer à l'Ennemi , pour lui en empêcher le Passage.

Toisièmement , on détaillera les moyens qu'un Général doit employer pour faciliter le Passage à ses Troupes , malgré celles de l'Ennemi.

Quatrièmement , on démontrera par des faits quelle est la retraite la plus sûre.

V v

Comme les exemples sont toujours plus instructifs que les préceptes, on rapportera suivant que la matière le permettra, ceux des modernes qui ont paru les meilleurs.

ARTICLE PREMIER.

Il est facile de passer une Rivière lorsque l'Ennemi est trop loin pour s'y opposer; on peut choisir le lieu, le tems & faire telle disposition qu'on jugera à propos; ou on la passe sur des ponts, sur des radeaux, ou au gué; si on trouve un gué, on peut y faire passer la Cavalerie, pourvû que le fond soit bon; pour l'Infanterie il vaut mieux faire un pont que de l'exposer à se mouiller & à se fatiguer inutilement. « L'Infanterie, se-

** Liv. 2.
Chap. 2.* » I'on M. de Montécuculli, * est la base & le soutien d'une Armée, soit pour les batailles, soit pour les sièges, & c'est avec elle que les Romains & les Suisses ont fait des choses si admirables. » Il faut donc la ménager & ne pas l'exposer à gagner des maladies, en lui faisant traverser des Rivieres à gué, quand il est facile de les lui faire passer sur des ponts. L'Artillerie & les Bagages doivent aussi passer sur des ponts; ainsi au lieu de deux ou trois ponts qu'on feroit, on n'en fait que deux ou un, selon le nombre de Troupes qui composent l'Armée, sur lesquels l'Artillerie, l'Infanterie

& les Bagages passent & la Cavalerie passe au gué ;
s'il n'y a point de gué, on doit faire plusieurs ponts
pour accélérer le Passage.

La Méthode de détourner les Rivieres, enseignée
par Santa-Cruz * en choisissant un terrain plus bas
que le lit, en faisant des coupures, en l'obligeant
à se faire un nouveau cours par la grande quantité
de pierres dont on comble le lit, est une entrepri-
se qui ne peut être exécutée que sur de petits ruif-
feaux ou par des Armées, telles que celles de Xerxès
dont la soif, suivant Juvenal, pouvoit désécher un fleu-
ve en un jour. Santa-Cruz a équivocqué, lorsqu'il a
dit que c'étoit le sentiment de M. de la Valiere ; L'Au-
teur François n'employe une telle Méthode que pour
passer le fossé d'une Place. Il veut qu'on jette des
Fascines dans le Fossé jusqu'à ce qu'elles soient à fleur
d'eau, & puis pour les affermir on met des pierres ou
de la terre dessus. * Le Passage de la Segre par Cé-
sar, rapporté par Santa-Cruz, n'est d'aucune consé-
quence. César dans ses Commentaires * avoue lui-
même qu'ayant fait passer sa Cavalerie, après s'être
servi de cette Méthode, il n'osoit exposer son Infan-
terie ; il marque ses craintes là-dessus, & n'oublie pas
d'avertir que ce qui animoit les Soldats au milieu de
l'eau, étoit l'espoir du butin qu'ils feroient sur l'Ar-
mée d'Affranius : d'ailleurs, comme le remarque M. le

* *Traité
du Passage
des Riv.
Chap. 1.*

* *Prat. &
Max. de la
guerre. L. 3.
Ch. 6 & 7.*

* *De Bel.
Civ. Lib. 1.*

* *Art de Maréchal de Puységur, la Guerre.* * la Segre est très-guéable à Part. Ch. en plusieurs endroits dans le tems même des plus 9. Art. 4. fortes inondations, car dans les autres saisons cette Riviere est très-peu de chose. Il est vrai que César dit lui-même que les pluies avoient été si abondantes, que l'innondation lui avoit emporté ses ponts. Cette manœuvre de César est trop belle pour n'être point rapportée; on ne fera que transcrire les termes mêmes de M. le Duc de Rohan son Abréviateur dans

* *Des Guer. Civ. Liv. 1.* son parfait Capitaine. *

» Aussitôt après, les pluies continues emportent ses deux ponts & rendirent la Riviere *inguéable*; ce qui le mit en des nécessités extrêmes, ne pouvant recouvrer des Vivres ni joindre de nouvelles forces qui lui venoient des Gaules, ni refaire ses ponts, à cause de la rapidité de l'eau & de l'empêchement que ses Ennemis lui donnoient, qui étoient sur l'autre bord de la Riviere. Enfin il fait faire des batteaux; & tandis que Pompée s'amusoit à attraper quelques Gaulois qui venoient joindre César, il poste dans des Chariots les batteaux à vingt milles de son Camp, les met sur la Riviere, fait passer quelques Soldats sur l'autre bord, & sans perdre de tems y couvre le deux légions à la faveur desquelles il fait son pont, & par ce moyen il rétablit le chemin & la sûreté de ses Vivres, & joignit les Troupes qui venoient à

» son secours. Cette action rassura son Armée, éton-
» na l'Ennemi & donna tant de réputation à ses affai-
» res, que cinq bonnes Villes se rendirent à lui, & di-
» verses autres traitèrent; ce fut ensuite qu'il fit passer
» à gué sa Cavalerie, & qu'il hasarda le passage avec
» son Infanterie.

Quant à la maniere de se frayer une route à-travers les flots; il seroit bien plus aisé, faute de batteaux, si le tems & l'éloignement de l'Ennemi pouvoient le permettre, de faire au moyen des pilotis & des pierres une espèce de chaussée, en élevant le terrain. Le seul inconvénient qu'il y auroit à craindre, c'est que les flots venans de front & le volume se trouvant augmenté par l'obstacle, la force de l'eau ne rompit la digue. Alors pour la rendre plus solide, on pourroit lui faire faire un angle par le milieu, & la faire de chaque côté en glacis; mais ces opérations demandent un tems trop considérable & des travaux trop longs & trop pénibles.

Les cordes dont on traverse quelque fois les Rivières & qui servent à appuyer l'Infanterie, lorsque le gué devient trop profond, peuvent être de quelque utilité; mais il est à craindre que les Soldats en s'y accrochant ne s'embarrassent les uns les autres, & que les premiers ne soient un obstacle pour ceux qui les suivent.

Santa-Cruz veut qu'on mette au haut des gués quelques Escadrons de Cavalerie, qui se tiennent fermes & bien ferrés pour rompre le courant, tandis que l'Infanterie passera plus bas, qu'ils s'ouvrent de tems en tems pour laisser couler les eaux qu'ils ont retenues.

Il veut encore qu'il y ait quelques Escadrons plus loin, afin que les Soldats qui pourroient avoir été entraînés, s'y arrêtent; mais cette manœuvre est inutile contre la profondeur d'une Riviere, elle ne peut servir qu'à retarder la rapidité des flots; aussi Végece ne l'employe-t-il que dans cette occasion.

Mais de quelque maniere qu'on tente un Passage à gué, les Troupes qui passent, doivent occuper autant de front qu'il est possible, parce qu'elles en résistent mieux au courant, & qu'elles se trouvent rangées après le Passage.

Quant au passage sur des radeaux les premiers Fantassins qui passent, peuvent prendre avec eux le bout d'une corde, dont l'autre bout sera attaché à l'extrémité du radeau, & lorsqu'ils seront arrivés, ils tireront ces radeaux à bord. Dès que la Cavalerie qui étoit dessus, sera débarquée, ceux qui sont à l'autre bord, retireront le radeau avec une autre corde qui y sera attachée, & insensiblement toute la Cavalerie passera: pour abréger ce Passage on se servira de plusieurs radeaux.

Il est encore plus sûr, lorsque cela se peut, de faire passer de l'Infanterie en croupe avec la Cavalerie ; mais alors il est dangereux que si l'Ennemi se présente à l'autre bord, il ne culbute le Cavalier & le Fantassin : ni l'un ni l'autre ne se défendroient que très-difficilement, parce qu'ils ne pourroient assez promptement mettre pied à terre sans s'embarrasser. Le moindre obstacle dans cette occasion mettroit de la confusion parmi les Troupes, & les exposeroit ou à se noyer, ou à se retirer en désordre & à la nage, ce qui ne se pourroit faire sans une perte bien considérable : ce moyen ne peut servir que lors qu'on est certain de l'éloignement de l'Ennemi.

Les Cavaliers, dit Végece, * après s'être débarrassés de leurs équipages, mettent leurs Cuirasses & leurs Armes sur des radeaux secs ou sur des jones dont ils font des faisceaux, & passent à la nage eux & leurs Chevaux entraînant ces faisceaux après eux avec une longe. Cette Méthode ne peut être aujourd'hui d'aucun usage, parce que les Armes ne sont pas si pesantes qu'on ne puisse les porter.

* *Liv. 3.
Ch. 2.*

» Lorsqu'il y a deux gués dans une Riviere, dit M. le Chevalier Folard, quoique voisins l'un de l'autre, & qu'on ne peut y passer sur un front de plusieurs Bataillons, il est toujours avantageux d'y jeter un ou deux ponts au - dessus & au - dessous de l'un & de

» l'autre, de crainte qu'un orage qui surviendroit, ne fit
» grossir un gué, & ne le rendit impraticable ; outre
» qu'on fait passer un plus grand nombre de Trou-
» pes à la fois.

Cette réflexion paroît assez inutile, car si l'on a le tems de jeter deux ponts, pourquoi hasarder les Troupes au Passage d'un gué toujours plus dangereux ou du moins plus difficile que celui du pont. Alors il suffira de les bien affermir, & si l'on peut en construire un troisième sur le gué, on se servira aisément de radeaux ou de pontons qui sont protégés par les deux ponts. A la guerre les moyens les moins périlleux & les plus simples sont toujours les meilleurs. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'Annibal put prendre un chemin plus facile que celui des Alpes pour entrer en Italie, Annibal seroit un téméraire, qui dans cette occasion n'auroit eu d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée.

Il arrive quelque fois qu'on traverse une Riviere qui s'ensle tout-à-coup par la fonte des neiges. On doit observer dans ce cas, comme le remarque Santa-Cruz, de n'entreprendre le Passage qu'autant que l'on sera assuré qu'avant l'entiere crûe on aura fait passer toute l'Armée, l'Artillerie, les Munitiōns, les Vivres & les Bagages. Il avertit dans le même endroit des précautions qu'on doit prendre, afin que la confu-

sion

sion ne se mette point parmi les Troupes lors du Passage.

ARTICLE SECOND.

Il seroit impossible de parcourir toutes les précautions qu'on peut prendre pour défendre le Passage d'une Riviere ; on s'arrêtera aux principales en rapportant succinctement les Systèmes de différens Auteurs qui ont traité cette matière.

Dans le Passage des Rivieres tout l'avantage est du côté de celui qui se tient sur la défensive ; cependant, dit M. le Chevalier Folard, * il est bien rare que celui qui le tente , échoue dans son entreprise, ce qu'il attribue à deux raisons : 1°. c'est que l'Ennemi par ses fausses attaques oblige celui qui se défend , à diviser son Armée en tant de Corps différens, qu'il s'affoiblit partout. 2°. Qu'on ne peut avoir aucun avis de ce qui se passe dans l'Armée ennemie , & qu'on ignore tous les projets de l'Ennemi, jusqu'à ce qu'ils soient exécutés. Il y en a encore une troisième qui revient à la première & qui paroît très-plausible : c'est, dit M. de Fcuquieres, * qu'il est impossible de garder les bords d'une Riviere , lorsque le terrain à garder est d'une grande étendue , parce que l'assaillant qui paroît faire effort en plusieurs endroits , se détermine enfin pour le lieu où il trouve le moins de résistance ;

mais si celui qui se défend , connoit la Riviere & les gués comme celui qui attaque , ne pourroit-il pas opposer la ruse aux stratagèmes de l'Ennemi ? La Méthode la plus sûre dans cette occasion , selon M. de Feuquieres , est de se tenir ensemble à une portée raisonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de passer , & d'avoir des gens fort vigilans sur le bord de la Riviere , afin d'être averti à propos pour avoir le tems de se porter avec toute l'Armée sur l'Ennemi pour le combattre , soit avant qu'il soit entierement passé , soit avant qu'il ait pu se former.

Les Autrichiens en 1743 , voulant passer le Danube pour nous chasser entierement de la Baviere , firent dans les premiers jours de Juin plusieurs marches & contre-marches. Le cinq à onze heures du soir , ils firent des fausses attaques le long de l'Iser à Wert , Plisling & à Dekendorff ; Pladling fut attaqué à trois heures du matin par des Pandoures ; M. le Marquis de Clermont-Galerande qui y commandoit , fut averti que les Ennemis avoient passé à onze heures du soir à Posching , Village sur le Danube , entre Straubing & Dekendorff ; il fut obligé de brûler son pont & de se retirer ; il le fit en très-bon ordre ; & avec trois Escadrons il contint onze cens chevaux des Ennemis , & donna le tems aux autres Corps de Troupes de se retirer & de le venir joindre.

Cette manœuvre des Ennemis ne réussit que parce que notre position étoit trop étendue, que par-là nous n'étions en force en aucun endroit, & que par la négligence impardonnable d'un Officier chargé de faire des patrouilles, nous ne fûmes point informés ni de l'arrivée des batteaux des Ennemis, ni de la construction de leurs ponts ni de leur Passage.

La première précaution à prendre, dit M. le Chevalier Folard, * est de retirer tous les batteaux qui sont sur la Riviere, d'observer s'il n'y a pas quelqu'autre riviere qui se jette dans celle-là, d'en reconnoître le cours, les sinuosités & les endroits les plus accessibles, de faire éléver de bonnes redoutes près des bords, de couler à fond au moyen de sacs & de paniers remplis de pierres, de gros arbres avec leurs branches & en les arrêtant avec des pieux.

* *Liv. 3.
Ch. 8. §. 3.*

A cette précaution on peut en ajouter une autre, qui, exécutée avec précision, peut produire de grands effets; c'est de jeter dans la Riviere au-dessus de l'endroit où l'Ennemi tente le Passage, des arbres entiers avec leurs branches, dont la masse soit assez légère pour se soutenir entre deux eaux, mais dont le volume & la quantité soient assez considérables pour pouvoir n'être pas aisément arrêtés, de faire en sorte que leurs branches s'entreliassent & forment comme un chaîne d'un rivage à l'autre, de les soutenir jusqu'à ce que

l'Armée ennemie soit engagée dans les gués ou sur les ponts, de les livrer alors au courant, dont la vitesse augmentera les forces de cette espece de digue mouvante, qui renversera tout ce qu'elle rencontrera, Soldats, Bagages, chevaux, ponts & batteaux; rien ne pourra lui résister pour peu que le torrent soit rapide. Cette méthode n'est indiquée dans M. le Maré-

^{* Art. de la Guerre, Art. 9. ch. 8. part. 2.} chal de Puyfégur * que contre les ponts. On peut encore, pour ne point donner de soupçon à l'Ennemi, ranger cette chaîne d'arbres sur le bord de la Rivière, dont on aura eu soin de faire prendre la largeur par un Ingénieur, & lorsqu'elle aura à-peu-près la même largeur que la Rivière & que l'Ennemi passera, on la retiendra par un bout, tandis qu'on poussera l'autre. Le courant la prendra dans toute sa largeur & la dirigera sans autre secours contre les Ennemis.

Quant aux Troupes destinées pour la défense, le meilleur moyen, dit M. Folard, est de former de petits Camps de deux ou trois mille hommes, à une lieue l'un de l'autre avec des gardes & des signaux de l'un à l'autre; d'avoir de petits canots pour faire traverser sourdement la Rivière pendant la nuit à des Soldats, qui tâcheront de faire quelques prisonniers, & qui prêteront l'oreille pour sçavoir si l'Ennemi ne médite pas une marche. On doit surtout tâcher de s'emparer des îles, à l'abri desquelles l'Ennemi peut tenter le Pas-

sage , & si l'on peut être assuré que l'Ennemi les ait en vue pour y jeter un pont, afin de partir de-là pour abréger le chemin , on s'assure par ce moyen de l'endroit où il tentera le Passage , & c'est presque assez pour l'empêcher.

Mais si l'on peut s'emparer de ces îles , & y transporter du canon , alors le Passage devient impossible à l'Ennemi dans cet endroit , car outre que le feu du canon l'écarte de vis-à-vis l'île , il l'inquiète beaucoup de droit & de gauche à une grande distance.

Pour rendre plus intelligible la manière dont on doit défendre une Rivière , on supposera deux Armées , dont l'une de quarante mille hommes , en défend le passage à une autre de soixante mille. Cette dernière est partagée en trois Corps ; celui du centre est de quarante mille hommes , les deux autres de dix mille chacun ; celui du centre est campé à-peu-près vis-à-vis de l'endroit où le Général a dessein de passer ; les deux Corps qui sont sur les flancs de celui du centre , serviront à tenir l'Ennemi en suspens sur le véritable Passage. Il doivent sans cesse se mouvoir , s'éloigner du gros de l'Armée , faire semblant de vouloir jeter des ponts plus haut ou plus bas , afin d'engager l'Ennemi à se diviser & à séparer les différents Corps de son Armée , de façon qu'ils ne puissent plus se secourir , & qu'ils ne soient plus assez en force

350 *E S S A I S U R L' A R T*
pour s'opposer à un Corps de Troupes supérieur, qui
pourroit tenter le Passage.

L'Armée qui défend le Passage est partagée en plusieurs Corps ; trois de dix mille hommes à une lieue l'un de l'autre , & deux autres de cinq mille hommes chacun , composés de Troupes légeres à pied & à cheval & de Dragons , campés à une demi-lieue sur les deux flancs de l'Armée : il doit y avoir des communications entre chaque Corps , des patrouilles continues sur le bord de la Riviere , qui se croisent sans cesse , & des Détachemens d'Hussards de droite & de gauche en remontant & en descendant la Riviere ; on a établi des batteries de canon dans différens endroits sur le bord ; on s'est emparé de deux isles qu'on a fortifiées , où l'on a placé des Troupes & du canon ; enfin on a profité de tous les avantages du terrain , pour rendre le Passage difficile à l'Ennemi , & pour lui opposer des Troupes dans tous les endroits où il pourroit tenter le Passage. On ne peut point assurer que l'Ennemi , malgré tous ces obstacles , ne passera pas ; on ne peut que donner les moyens de l'empêcher & de lui rendre ce Passage très-difficile & très-meurtrier. Les précautions les plus sages peuvent bien déterminer le succès , mais non pas le rendre immuable.

Voyez la Planche dix-septième.

Si malgré tous ces obstacles, l'Ennemi tente le Passage, on doit l'attaquer à mesure qu'il débarque. C'est pour cela qu'il est si essentiel de ne se point diviser en des Corps trop petits, qui, trop faibles pour résister à un nombre supérieur de Troupes, seroient aisément enfoncés. Dans l'attaque des Troupes ennemis, on n'a rien à craindre de leur canon qui ne pourroit tirer sans inquiéter leurs propres Troupes ; au lieu que le canon placé sur le bord de la Riviere pour en défendre le Passage, peut toujours tirer sur les Troupes qui suivent, pour soutenir celles qui tentent le passage. On doit encore placer de l'Infanterie près de ces batteries pour les défendre & pour prendre en flanc l'Ennemi qui seroit passé.

Il est encore beaucoup de ruses à employer dans ces occasions ; on peut se servir de celles dont il est parlé dans le Chapitre des embuscades : il faut surtout les dresser aux endroits qu'on prévoit devoir être les plus praticables à l'Ennemi. L'Histoire de M. le Prince Eugene, que le Chevalier Folard appelle un grand Traverseur de Rivieres, en fournit plusieurs exemples.

On doit surtout s'attacher à inquiéter l'Ennemi dans la construction de ses ponts. Cette manœuvre paroît d'autant plus aisée que le pont n'est jamais assuré, s'il n'est gardé à l'un & à l'autre bout ; d'ailleurs avec

352 ESSAI SUR L'ART

de l'Artillerie on empêche aisément l'Ennemi de travailler. M. de Feuquieres à l'endroit déjà cité, rapporte des exemples où l'Ennemi n'a pu l'empêcher de construire un pont sous ses yeux mêmes; mais outre que ces exemples sont rares, les précautions qu'il prit sont une preuve bien forte de la difficulté qu'il y a à vaincre.

La Méthode de M. Folard à ce sujet, est d'un Homme de guerre consommé. Les épaulemens, au moyen desquels le canon fait tout son effort contre l'Ennemi qui ne peut l'éviter, sont d'un très-grand secours.

Quand on est inférieur à l'Ennemi, dit Montécuculli, * il est bien difficile de lui empêcher le Passage. ^{* Liv. 1. Chap. 6.} Il faut selon lui arriver au bord opposé, avant que l'Ennemi ait le tems de faire ses préparatifs dans l'endroit où il veut tenter le Passage, se porter sur quelque hauteur, & alors se servir des moyens qu'indique M. le Chevalier Folard. La manœuvre de Timoléon contre les Carthaginois au Passage de la Crimere, prouve contre Montécuculli qu'avec peu de Troupes bien aguerries, & conduites par un Général sage & expérimenté, on peut si ce n'est empêcher le Passage, repousser du moins l'Ennemi & le battre à mesure qu'il passe.

Un Général prudent, & qui connaît par lui-même

la Riviere dont l'Ennemi veut tenter le Passage , se regle sur le moins ou le plus de profondeur qu'elle a , sur la difficulte de gagner les bords , sur le plus ou le moins de rapidite : souvent il affecte de la lenteur , laisse jeter les ponts à l'Ennemi , & attend qu'il s'engage dans le lit ; alors il fait un feu violent sur lui , il porte la confusion dans les Troupes ennemis , culbute les rangs , & il pérît beaucoup de monde sans qu'il puisse venir à bout de son entreprise.

On peut tirer un avantage considérable d'une Ville qu'on a à soi ou alliée , & qui se trouve en-delà de la Riviere : dans cette position on fera camper en-delà un Corps de Troupes , qu'on appuyera à la Riviere & à la Ville pour tenir en échec l'Ennemi , qui auroit toujours à craindre d'être pris en flanc par ce Corps , s'il tentoit le Passage. Le reste de l'Armée sera campé en-deçà , partagée en plusieurs Corps pour garder plus d'étendue de pais , de façon que l'Armée fera à cheval sur la Riviere.

En 1744 M. de Sckendorff prit cette position près de Philisbourg , Ville Impériale & gardée par des Troupes de l'Empereur , alors notre allié ; s'il y fût resté , qu'il n'eût point repassé le Rhin & joint la droite de l'Armée que commandoit M. le Maréchal de Coigny , jamais le Prince Charles n'auroit osé tenter le Passage , du moins à l'endroit où il le passa.

Y y

On finira cet Article par un autre exemple, qui prouve combien il est dangereux dans la défense d'un Passage de Rivieres, de n'avoir pas des Troupes suffisantes pour s'opposer à un Ennemi trop supérieur.

Pendant la Campagne de 1746, les Espagnols nos alliés s'étant retirés, M. le Maréchal de Maillebois ne se trouva plus assez en force pour disputer aux Ennemis le Passage du War; il ne laissa que quelques petits Corps sur cette Riviere; cependant les Ennemis firent les mêmes dispositions que s'ils avoient eu toute l'Armée à combattre.

A six heures du matin ils démasquèrent trois batteries, qui firent un feu très-vif; trois bâtimens qui portoient sept cens Croates, firent aussi un grand feu de canon sur le flanc des Troupes Françaises.

A sept heures le feu cessa pour laisser passer trois grosses Colonnes de Cavalerie, portant en croupe l'Infanterie; les Hussards avoient la tête de la Colon-
ne. Les Croates débarquèrent en même tems, tandis qu'au même instant les Piémontois passoient le War au Château de la Gande.

La disposition des Ennemis étoit bonne, quant au Passage, mais non quant à l'objet, parce que M. le Maréchal de Maillebois séparé des Espagnols, n'étoit plus assez en force pour disputer le Passage aux Ennemis; il fit tout ce que la prudence put lui suggé-

rer ; mais elle ne put suppléer à la force qui lui manquoit.

ARTICLE TROISIÈME.

Quant à la distribution des Troupes , au Passage d'une Riviere , on doit toujours , dit M. le Chevalier Folard , * régler l'ordre de la marche & la distribution des Colonnes d'Infanterie & de Cavalerie , selon qu'on s'est résolu de combattre. On peut voir ses dispositions dans l'endroit déjà cité , tant pour ce qui regarde le Passage , que pour ce qui est de l'ordre qu'elles doivent observer en sortant de l'eau. Ses réflexions sur le Passage du Granique sont très-solides ; on y renvoie le Lecteur , parce qu'elles seroient trop longues à rapporter.

* Liv. 4.
ch. 12. §. 2.

Lorsqu'on a découvert deux ou plusieurs gués sur une Riviere , il est bon quelquefois de tenter le Passage par tous ces gués , ou du moins de le faire croire à l'Ennemi , afin qu'en voulant les faire garder il s'affaiblisse. On trouvera parmi les réflexions du même Auteur sur cette matière , la ruse dont se servit Xéophon dans une occasion semblable. On en peut encore faire autant de fausses qu'il y a de gués , non à l'endroit même où sont ces gués , ce seroit les découvrir à l'Ennemi ; mais un peu au-dessus ou au-dessous , pour tenir les Troupes ennemis divisées , parce que sans

Y y ij

cela une Armée ne pouvant passer toute à la fois, seroit exposée à être battue en détail au Passage.

Un Général qui tente un Passage devant l'Ennemi, doit être assuré de ses Troupes ; il doit mettre les plus intrépides à la tête, afin d'encourager celles qui suivent : il y a tout à craindre dans ces occasions de Troupes peu aguerries, parce que dès qu'elles sont engagées dans la Rivière ou sur les ponts, comme il n'y a plus lieu à la fuite, elles se découragent & portent le trouble dans l'Armée entière.

* *Tud.* L'Empereur Léon * rapporte que son pere au Paf-
Leonis Imp. sage d'un Fleuve, se tenoit au milieu des flots pour
cap. 9. encourager ses Soldats, qu'il donnoit du secours aux

uns, qu'il tendoit la main aux autres & qu'il en sauva plusieurs du danger. C'est ainsi qu'un Général doit exciter ses Troupes ; s'il est dispensé par son grade de s'exposer aux plus grands périls, du moins il doit les animer, autant qu'il le peut, par ses discours & par son exemple même aux travaux les plus pénibles, les partager avec eux & les soulager autant qu'il est possible.

Si l'Armée passe sur des ponts, on ne scauroit prendre assez de précautions pour les assurer. L'histoire est remplie d'exemples funestes de ponts rompus sous le poids des Troupes. Un des plus grands dangers que Charles XII. ait couru, c'est lorsqu'ayant fait jeter

un pont sur la Wistule , le bois qu'on y avoit employé se trouvant trop foible & la charpente mal-assemblée , le pont rompit tandis que le Roi passoit. Charles , le Prince de Wurtemberg & plusieurs autres tombèrent dans la Rivière , le Roi ayant saisi une pièce de la charpente qui flottoit , fut emporté par le courant , & les Troupes qui étoient déjà passées se trouvoient à la merci de l'Ennemi , qui auroit pu les renverser ; mais il n'en fit rien , dit l'Historien Nordberg , * à cause de la hauteur qu'occupoient les Suédois , & d'où ils faisoient feu sur les Saxons : ne seroit-
Charles ^{* Hist. de} XII. L. C. ce pas plutôt par ce bonheur qui suivoit partout ce Prince intrépide ?

Il est probable que lorsqu'on passe une Rivière sur des ponts en présence de l'Ennemi , ils ont été construits avant son arrivée , & qu'on a eu par conséquent le tems de les retrancher aux deux bouts ; mais surtout du côté de l'Ennemi. Ces retranchemens doivent être faits de façon que l'Ennemi ne puisse par son canon , prendre les ponts en revers ; dans cette occasion au lieu de retranchemens à la tête du pont , tels qu'un ouvrage à corne , ou à couronne , ou une demi-lune , il faut faire des redoutes , dont la plus éloignée sera à deux cens toises vis-à-vis le pont , & les autres se rapprocheront des bords de la Rivière , en formant un demi-cercle , & l'on suivra pour leur défense les mêmes

dispositions qu'on a marquées au Chapitre sixième du premier Livre ; s'il y a plusieurs ponts, il faut, autant qu'on peut, les approcher l'un de l'autre, afin que ces mêmes redoutes servent également à les couvrir ; on met ces redoutes éloignées des ponts, parce qu'à mesure que les Troupes passent, elles ont du terrain pour se mettre en bataille & soutenir celles qui occupent les redoutes ; ces redoutes demandent sans doute beaucoup plus de travail que n'en exige une demi-lune & même un ouvrage à couronne ; mais il paroît impossible de passer une Riviere sur des ponts en présence de l'Ennemi quelque bien retranchés qu'ils soient, si entre les retranchemens & les ponts il n'y a assez d'espace pour contenir un nombre suffisant de Troupes pour s'opposer en force à l'Ennemi & donner le tems au reste de l'Armée de passer : le travail est compté pour rien, lorsqu'on réussit dans son entreprise ; il ne faut donc point l'épargner ; mais il faut prendre toutes les précautions nécessaires pour réussir sans s'embarrasser du tems que coûte le travail. La gloire d'avoir forcé l'Ennemi à hisser le Passage libre, dédommage assez de la peine qu'il a fallu se donner pour y parvenir.

Pour empêcher le Passage à l'Ennemi, il faut soi-même prévenir toutes ses démarches, & être en état de le tenter. On va détailler succinctement les moyens

de passer une Riviere en attaquant l'Ennemi, & de faciliter le passage à ses Troupes, contre les efforts d'une Armée ennemie. On peut en voir plusieurs dans M. le Chevalier Folard. *

Dans ces occasions la ruse fert souvent plus que la force; le secret en est l'ame; la vigilance & l'exac-
titude en sont les ressorts. On a vu un des plus grands Hommes de mer exécuter des projets incroyables à la faveur de la nuit & du silence, traverser une Flotte entière, & brûler dans le Port le Vaisseau le plus redou-table qu'on eut encore vu.

* Tom. 4.

On suppose une Armée de soixante mille hommes qui veut passer une Riviere gardée par une Armée de quarante mille. On suppose que celle qui veut passer a trompé l'Ennemi, soit qu'il ne fut pas encore arrivé, soit qu'elle l'ait amusé par des marches & des contre-marches; qu'elle a eu le tems de construire trois ponts & de les retrancher de la façon dont on l'a dit plus haut; il faut commencer par faire occuper les redoutes par un Bataillon ou un demi-Bataillon, suivant leur grandeur; il faut placer entre ces redoutes du canon & de l'Infanterie pour les garder: ces dispositions ainsi faites, l'Armée marchera sur trois Colonnes, celle du centre sera toute d'Infanterie, les deux autres seront composées d'Infanterie & de Cavalerie. A mesure que l'Infanterie passera les ponts, elle se partagera & for-

mera des Colonnes de quatre Bataillons chacune, qui passeront entre les redoutes, ayant du canon sur leurs flancs : la Cavalerie passera de droite & de gauche par l'intervalle des deux redoutes qui sont le plus près de la Riviere, & se formera en Bataille sur le flanc des Colonnes : l'aile droite aura sa droite vers la Riviere, & l'aile gauche y aura sa gauche : lorsque toutes ces Colonnes seront formées & prêtes à marcher à l'Ennemi, la droite & la gauche des deux lignes de Cavalerie soutiendront, & la droite de celles de la droite, ainsi que la gauche de celles de la gauche marcheront pour se mettre en ligne en présence de l'Ennemi ; l'Armée dans cette position marchera à l'Ennemi, & l'attaquera s'il est assez téméraire pour hasarder le combat : s'il se retire avant que l'Armée soit entièrement passée, le Passage n'en sera que plus facile,

Voyez la Planche dix-huitième.

Par cette disposition il paroît que l'Armée qui tente le Passage, est comme assurée de réussir : elle est à couvert derrière les Redoutes pendant le Passage des ponts : elle a du terrain pour se former & pour déboucher en force. Si l'Ennemi vouloit attaquer les Redoutes, il ne pourroit les enlever si promptement qu'on ne pût leur porter du secours : d'ailleurs le Canon placé entre chaque Redoute empêchera l'Ennemi d'en approcher, ou s'il en approche, ce ne sera qu'en

qu'en perdant beaucoup de monde , perte qui rebute-
ra le Soldat , rallentira son ardeur & donnera le tems
à une partie de l'Infanterie de passer , de se former
en plusieurs Colonnes & d'attaquer vivement.

Mais il est rare qu'on ait le tems de retrancher ainsi
des ponts & de les construire , lorsque l'Ennemi
est de l'autre côté dans l'intention d'en défendre le
Passage : dans cette circonstance il faut tâcher de trou-
ver quelques gués , & à la faveur d'une ou de plusieurs
Isles construire derrière elles plusieurs radeaux ; il faut
tâcher d'éloigner les Ennemis de ces endroits - là
par des marches & des contre-marches , & lorsqu'on
y est parvenu , faire passer de la Cavalerie à gué avec
des Grenadiers & des Travailleurs en croupe ; ces
Travailleurs leveront de la terre aussi promptement
qu'ils pourront , tandis qu'on fera passer de nouvelle
Infanterie sur les radeaux : pourvû que ces retranche-
mens puissent arrêter quelque tems l'Ennemi & qu'ils
renferment assez d'Infanterie pour lui résister , le reste
de l'Armée sera bientôt passé ; la Cavalerie passera en
même tems par les gués qui auront été reconnus pour
couvrir les flancs de l'Infanterie ; elle se déployera
dans la plaine protégée elle-même par l'Infanterie à
mesure que celle-ci sortira des retranchemens en Co-
lonnes.

On ne peut tenter le passage d'une Riviere en sù-

362 ESSAI SUR L'ART

reté si l'on ne se tient sur la défensive & si l'on ne prend des précautions infinies pour protéger l'Armée dans son Passage.

Tout ce que les Auteurs ont dit sur cette matière, revient à ce principe de Végece qu'ils semblent avoir commenté, & qu'ils ont appuyé de différens Exem-

* Liv. 3. ples. » Comme les Ennemis, dit-il, * ont coutume
Ch. 2. » de dresser des embuscades ou d'attaquer ouverte-
» ment au Passage des Rivières, il faut auparavant s'ê-
» tre emparé d'un bon poste au de-là de l'eau & se re-
» trancher de même en-deçà pour empêcher que l'En-
» nemi n'attaque vos Troupes séparées par le lit de la
» Rivière. Pour plus grande sûreté on fera retrancher
» & bien palisser les deux postes, afin de soutenir
» avec moins de perte les efforts de l'Ennemi en cas
» d'attaque.

On rapportera une disposition de M. de la Valière, qui est faite sur ce principe. » Le canon étant placé,

* Liv. 2. » dit-il, * on fera un parapet sur le bord de l'eau de
Ch. 4. » 100. toises de long ou environ, derrière lequel on
» logera de la Mousqueterie, & aussitôt par le milieu
» du parapet on mettra les batteaux à l'eau & l'on fera
» passer des Soldats & des Travailleurs qui feront
» promptement une petite demi-Lune : lorsqu'elle se-
» ra faite, on enverra d'autres Soldats pour la défen-
» dre en cas qu'elle fut attaquée, & d'autres Tra-

» vailleurs qui feront une autre demi-Lune sur la droite & sur la gauche.

» Si l'on n'est point pressé par les Ennemis, on tra-
» vaillera dans le tems qu'on fait la demi-Lune, à un
» ouvrage à corne, dont les aîles feront flanquées du
» premier parapet & du canon qu'on y aura logé:
» si la Riviere se trouvoit si large que le mousquet ne
» défendît pas bien l'aile de la corne, on lui seroit
» tirer sa défense des demi-Lunes qui auront été faites
» de-là l'eau.

Cependant on doit toujours travailler au pont, & sitôt qu'il est fait, faire passer les Troupes, si les Ennemis ne sont point en présence; mais s'ils y sont, il fautachever la corne, afin qu'ils ne combattent pas les Troupes à mesure qu'elles passeront. La corne étant faite aussi forte qu'on l'a jugé nécessaire, on y loge autant d'Infanterie que l'on peut, & quelques pieces de Campagne; & comme le canon qui est sur le côteau, tient les Ennemis éloignés, on peut faire passer la Cavalerie: tout cela ne se peut cependant exécuter que devant une Armée très-inférieure: si l'Armée ennemie étoit plus forte, alors le plus sûr seroit de faire un Passage un peu plus loin, en tenant cependant l'Armée en présence aussi long-tems qu'on le pourroit, & en ne lui donnant pas à connoître qu'on ait détaché des Troupes.

On ne peut prévoir toutes les ruses qu'on peut mettre en œuvre, parce qu'elles dépendent de plusieurs circonstances ; mais il est toujours avantageux d'envoyer pendant la nuit, si cela se peut, quelque Espion affidé pour découvrir quelle est la position des Ennemis au delà de la Riviere, quels obstacles ils peuvent porter au Passage, quels moyens ils veulent employer pour l'éviter, & quels sont les endroits du rivage les plus ou les moins escarpés ou les mieux gardés.

On doit faire plusieurs fausses tentatives, surtout aux endroits où l'on a le moins résolu de passer : on doit les faire le plus secrètement qu'il est possible ; & même pour tromper l'Ennemi, on peut jeter un ou deux ponts au hasard, à la vûe de l'Ennemi, aux endroits mêmes où l'on n'a pas résolu de passer ; tout l'effort de l'Ennemi se réunira de ce côté, on fera toujours feu sur lui de l'autre bord, afin qu'il ne se doute point de la ruse. Il est certain que ces ponts seront emportés, mais qu'importe, pourvu qu'on l'amuse & qu'on ait le tems de jeter un autre pont loin delui où l'on puisse passer ?

On peut encore se servir de la méthode que Cé-
* Comment. far * suivit pour passer la Ségre dont Affranus gardoit
Caf. de Bel. Cap. L. 1. les bords opposés.

Mais en réunissant ces deux méthodes, on peut

tandis qu'on occupe les Ennemis par un Passage simulé ou par des ponts qu'on hasarde, se servir de ces batteaux portatifs & passer aux endroits que les Ennemis auront abandonnés pour s'opposer aux ponts.

Lorsque deux Armées sont de chaque côté du rivage, on peut feindre d'abandonner le projet du Passage, faire semblant de continuer sa marche & de vouloir tenter un Passage ailleurs.

L'Ennemi suivra l'Armée sur le bord opposé ; alors on peut laisser à une Brigade d'Infanterie des pontons & du canon dans un bois ou derrière une montagne ; elle attendra que l'Ennemi abandonne son poste pour suivre l'Armée qui marche plus bas : alors celles qui seront restées derrière, jeteront un pont, le passeront & en retrancheront la tête. Cela fait, le Général détachera quelques Brigades d'Infanterie & d'Artillerie pour renforcer les Troupes qui sont déjà passées, afin que réunies elles soient assez en force pour donner le temps au reste de l'Armée d'arriver & de passer.

Il seroit impossible de ramener tous les Stratagèmes dont on peut se servir : on peut voir dans l'Histoire de M. le Prince Eugene & dans celle de Charles XII, les différentes méthodes qu'ils ont employées. On se contentera de rapporter les préceptes de M. de Montécuculli * & quelques exemples modernes qui semblent appuyer ces principes.

* Metz.
L. L. A.

1°. Il faut placer, dit cet Auteur, l'Artillerie à bord vis-à-vis du poste qu'on veut prendre; ce sera un grand avantage si la Rivière fait un angle rentrant, & s'il y a un gué près de-là.

2°. A mesure que le pont se construit y faire avancer de la Mousqueterie pour tirer au-delà de l'eau.

3°. Lorsque le pont est achevé, faire passer un Corps d'Infanterie, de la Cavalerie, quelques pieces de Campagne & des Pionniers pour fortifier la tête qui est au-delà; l'on fortifie même celle qui est en-deça, si l'on craint pour l'Arrière-garde.

4°. Il faut bien prendre garde qu'on n'ait pas posé des barques armées ou d'autres machines, pour rompre le pont quand la moitié de l'Armée est passée.

5°. Si l'on veut conserver le pont, il faut en fortifier les deux bouts & y mettre des gardes suffisantes.

En 1743, le Prince Charles voulant passer le Rhin, fit faire un feu continual sur tous nos postes, depuis 11 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin, pour nous dérober son véritable projet de Passage.

M. le Maréchal de Coigny rassembla son Armée en trois gros Corps, & passa la nuit en bataille, seul bon parti qu'il y eut à prendre dans cette occasion.

Par cette disposition il se trouva en état de se porter en force vis-à-vis l'Isle de Raignac, dont les Ennemis s'étoient emparés, & l'on fait qu'ils y fini-

rent la Campagne sans pouvoir pénétrer en Alsace.

On doit régler le nombre des Colonnes sur l'éten-
due du gué ou sur la quantité de ponts établis.

Le 3 Juin 1747, au point du jour l'Armée com-
mandée par M. le Maréchal de Belleisle passa le War
sur cinq Colonnes.

Ce Passage se fit sans aucune résistance de la part
de l'Ennemi ; nous eûmes 15 hommes noyés, quoi-
qu'on eût fait une chaîne de paysans guéyeurs pour
diriger la marche des Colonnes & pour soutenir les
Soldats que la rapidité de l'eau entraînoit.

ARTICLE QUATRIÈME.

Toutes ces espèces de Passages, soit dans la mar-
che, soit dans la défense ou pour l'attaque, peuvent
être prévues. On peut faire de loin tous les prépara-
tifs de ces opérations ; on peut dévancer ou prévenir
les dispositions de l'Ennemi : il n'en est pas de même
d'une retraite, car quoiqu'on ait dû la prévenir, on
ne fait pas si elle pourra se faire de la maniere dont
on l'a prévue ; d'ailleurs il faut réunir dans la retraite
les différentes manœuvres dont on a déjà parlé. La
moindre négligence devient irréparable & donne un
très-grand avantage à l'Ennemi. Un moment perdu,
un mouvement découvert, peuvent être la cause d'une

déroute & rendre la retraite impossible ou du moins bien meurtrière. Comment dans ces circonstances , si l'on ne connoit à fond la Rivière que l'on a à passer , si l'on n'a eu soin de conserver les ponts ou de garder des matériaux & des instruments propres à en jeter de nouveaux , pourra-t-on passer à la vûe de l'Ennemi ? La retraite des dix mille par Xénophon fournit des exemples de Passages de Rivieres qu'un Général devoit toujours avoir sous les yeux. Quelle prudence , quelle activité à sonder lui-même les gués à mesure qu'il rencontre un fleuve ou une Rivière à traverser ! quels ordres pour empêcher la confusion parmi les Troupes , & quels stratagèmes pour n'être point repoussé !

Si l'on étoit assûré de revenir par le même endroit par où l'on a d'abord passé , le mieux seroit , comme

^{* Liv. 3. Ch. 2.} dit Végece , * de faire garder les ponts & d'élever pour leur sûreté un fort à chaque tête avec de grands fossés , d'y mettre des Troupes pour garder le pont & le Passage autant de tems qu'il seroit nécessaire.

Il faut dans cette occasion retrancher la tête des ponts de la même maniere qu'on l'a indiqué à l'Article 3 de ce Chapitre ; & afin que les Troupes puissent passer les ponts sans confusion , à mesure qu'il entrera une Brigade d'Infanterie dans le cercle que forment les redoutes , une autre passera le pont , &

celle qui entre , prendra les postes qu'occupoit celle qui passe ; il faut avoir attention d'établir de l'autre côté de l'eau des batteries de Canon de droite & de gauche , pour flanquer les redoutes & pour défendre leur approche , afin que , lorsque toute l'Armée sera passée , les Troupes qui occupent les redoutes , puissent se retirer facilement. La Cavalerie passera les ponts sans s'arrêter derrière les redoutes.

Dans cette retraite l'Infanterie doit marcher en colonne & la Cavalerie en bataille sur les flancs de l'Infanterie. Avant de commencer à marcher , il faut envoyer des Troupes pour occuper les redoutes : lorsqu'elles s'en feront emparées , l'Armée se mettra en marche & s'en approchera. La Cavalerie de la droite passera sur le pont qui fera le plus près d'elle , celle de la gauche en fera de même. Les Colonnes d'Infanterie entreront par les espaces qui sont entre chaque redoute : les Grenadiers & les Piquets resteront pour soutenir les Troupes qui occupent les redoutes : on laissera aussi quelques pieces de Canon pour tirer sur l'Ennemi s'il s'approchoit de trop près ; les Colonnes passeront sur les trois ponts : les Grenadiers & les Piquets se rapprocheront de la tête des ponts à l'entrée de la nuit ; les Troupes qui occupent les redoutes , les abandonneront en silence & passeront les ponts ; elles seront suivies du Canon qu'on a laissé

Aaa

pendant le jour ; les Grenadiers passeront les derniers ; après qu'ils seront passés, on repliera les ponts. Avec de l'ordre & du silence cette manœuvre peut être facilement exécutée, car si l'Ennemi avoit le moindre soupçon que les redoutes fussent abandonnées, il viendroit en force attaquer les Troupes qui seroient encore en-delà. Ces Troupes trop faibles pour résister à un nombre supérieur, ne pourroient qu'être battues, massacrées ou noyées, le Canon pris & les ponts brûlés.

Pour plus de sûreté, on peut munir les Grenadiers & les Piquets de chevaux de frise, qui, s'en feront un retranchement lorsque toutes les Troupes qui occupoient les redoutes, se seront retirées. Une retraite n'est belle qu'autant qu'elle se fait avec ordre, & qu'on ne sacrifie point plusieurs braves gens pour sauver le reste de l'Armée.

Dans toutes les entreprises que l'on forme en des

** Prat. & Max. de la Guerre. L. 2. Ch. 4.* lieux difficiles, il faut, dit M. de la Valiere, * prévoir comme on pourra se retirer. Dans toutes sortes de retraites, ajoute M. le Duc de Rohan, * un Capitaine ne fauroit apporter trop de soin pour la rendre sûre & pour éviter le désordre. Quand il la fait par son choix, il doit la faire de si bonne heure & si promptement qu'il ne soit point obligé de combattre.

Pendant le Passage d'une Riviere ou même lorsqu'on vient de la passer, si l'on est repoussé, la re-

** Parf. Cap. L. 1. des Com-
ment. de Céf.*

traite est très-difficile, & ne peut se faire sans perdre beaucoup de monde ; c'est pour cela que plusieurs Généraux qui se méfiaient de la fermeté de leurs Troupes, ont brûlé leurs vaisseaux dans le port pour leur faire regarder la retraite comme impossible & pour les animer à la victoire.

Les Passages des Rivieres dont on va parler, serviront à la fois d'exemples & de préceptes. Les détails où l'on entrera, ne laisseront rien à désirer à ceux qui ne cherchent qu'à s'instruire.

Dans la Campagne de 1742 la manœuvre dont se servit M. le Comte de Saxe au Passage du Danube, dût tout son succès au secret, à la diligence & à l'adresse du Général à profiter des circonstances & surtout d'un brouillard fort épais.

L'Armée des Ennemis étoit campée à deux lieues de la nôtre, & les Troupes légeres escarmouchoient pendant toute la journée.

M. le Comte de Saxe envoya chercher les Officiers Généraux à sept heures du soir, leur remit leurs instructions & fit doubler les gardes.

A neufheures les Equipages défilèrent sur un pont de radeaux & sur un autre de pilotis, après quoi l'Infanterie passa, & les Grenadiers qui faisoient l'Arrière-garde, couperent & brûlerent les deux ponts. Les Ennemis s'avancèrent pour charger notre Arrière-

garde, dix-huit pièces de canon placées d'avance, arrêterent bientôt le feu de leur mousqueterie, & nous ne perdîmes pas un seul homme.

Au point du jour l'Armée se mit en bataille sur deux lignes, pour donner le temps aux Impériaux de se retirer de Pladling & lorsqu'il nous eurent rejoints, l'Armée se mit en marche sur quatre Colonnes.

Il est surtout nécessaire dans les passages ou retraires, de connoître la nature des lieux, & s'ils sont propres à fournir les bois nécessaires à faire des radeaux & des ponts. En Allemagne & dans les pays où le bois est fort commun, on peut, pour passer plus promptement, se servir de radeaux ou de ponts volans. On peut en placer deux, l'un à droite l'autre à gauche d'un pont sur pilotis, & par-là trois Colonnes peuvent passer à la fois. On doit observer que les ponts volans ne sont point en sûreté sur des Torrents.

En 1742, M. le Comte de Saxe s'étant emparé d'avance de Thonaftauf, y fit construire deux ponts volans de radeaux & un grand ouvrage à redents, dans lequel il plaça cinq Bataillons & du canon.

Le 9 Septembre tous les Equipages passèrent le Danube, le 10 l'Armée se mit en bataille sur deux lignes, qui se retirerent successivement jusqu'au Fleuve.

Les lignes passèrent l'une après l'autre, scavoir la

Cavalerie à gué & l'Infanterie sur des ponts volans.

Six mille hommes de l'Avant-garde des Ennemis, furent témoins de cette retraite sans oser la troubler, tant les ordres étoient donnés à propos & exécutés avec précision.

C'est le plus souvent dans les retraites que les ponts rompent sous le poids des Troupes ; c'est qu'alors on prend moins de précautions, parce qu'on est occupé d'un danger plus pressant, & qu'on ne connoît point assez les Rivieres sur lesquelles on jette des ponts.

Si César, dit M. de Puységur, * ayant fçu que tous les ans dans la saison où il se trouvoit, il arrivoit des débordemens en Espagne, il se seroit précautionné contre l'accident qu'il décrit ; on peut voir à la suite de cette réflexion, les moyens qu'il indique pour remédier à ces inconvénients.

* Part. 2.
Ch. 9. Art.
4.

On verra dans le détail qui suit, qu'un Passage ne peut être malheureux, lorsqu'il est conduit par un Général sage & éclairé, & lorsqu'il est exécuté par des Soldats intrépides.

Depuis la Bataille donnée le 16 Juin 1746 sous Plaisance, l'Armée combinée de France & d'Espagne, postée au-de là du Pô, vivoit aux dépens du Milanois, & tiroit par les communications de Lody, des subsistances du pais Vénitien. Les Autrichiens tenterent le Passage du Pô au nombre de douze mille hommes, soutenus de trente mille du Roi de Sardaigne.

L'Armée combinée s'avança sur l'Ambro, pour leur en disputer le Passage : elle établit pour cela une défensive vigoureuse sur la partie basse de l'Ambro ; par ces dispositions ils se trouverent restraints à tenter la conquête de Lody, place très-médiocre ; cependant comme Lody étoit la seule porte par où notre Armée tiroit ses subsistances du pais Vénitien, & dans la crainte de se trouver renfermée une seconde fois dans Plaisance, où il n'y avoit plus de subsistances, M. le Maréchal de Maillebois proposa de repasser le Pô ; & malgré les contradictions que cette proposition avoit déjà effuyées, & qu'elle eut encore à effuyer de la part de S. A. R. l'Infant, elle en fut acceptée.

Il fut donc résolu de passer le Pô sur trois ponts en-deçà de l'embouchure du Tydon, la nuit du huit au neuf Août.

M. le Vicomte de Crussol eut ordre d'abandonner la nuit du sept au huit Lody, que les Ennemis pressoient beaucoup. Le huit au soir la retraite ayant servi de générale, tous les Corps se mirent en marche.

Un Corps de huit mille hommes, sous les ordres de M. de Camposancto, étoit destiné à contenir l'Armée du Roi de Sardaigne & à faire notre Arrièregarde.

M. le Marquis de la Chetardie Maréchal de Camp, avec trente Compagnies de Grenadiers, six Ba-

taillons, cinq cens chevaux & six pièces de canon fai-
soit l'Avant-garde : il devoit jeter le pont & occuper
le Tydon, tandis que M. le Marquis de Monteynard
Brigadier avec quatre Compagnies de Grenadiers, trois
Bataillons, trois cens chevaux & deux pièces de canon
débarqueroit à la droite, pour fermer l'intervalle du
Pô au Tydon, & masquer les Détachemens Piémon-
tois & Autrichiens dispersés sur la Rive droite du Pô
jusqu'à Parpancze.

Le 8 à l'entrée de la nuit, le Corps que comman-
doit M. de la Chetardie, déboucha de Corte S. An-
drea, & se posta sur la Rive gauche de l'Ambro, où
devoit se faire l'embarquement d'une partie de ses
Troupes, tandis que M. de Monteynard, qui débou-
choit d'Albarone, vint s'embarquer avec tout son Dé-
tachement sur la rive droite : les batteaux étoient pon-
tonés d'avance & disposés de deux à deux dans l'em-
bouchure de cette Riviere.

Ces arrangements furent pris à minuit ; M. de la
Chetardie donna l'ordre de déboucher une demi-heure
après, afin que le reste du Corps, qu'il conduissoit &
qui n'avoit pu s'embarquer, pût arriver à Bottarone
di Sotto, dans l'endroit où le pont devoit aboutir d'un
autre côté.

A une heure après minuit, les soixante-huit bat-
teaux qui devoient former les deux premiers ponts,
déboucherent de l'Ambro sur deux colonnes.

Il n'y eut dans l'embarquement que douze Grenadiers ou Volontaires tués ou blessés ; le premier pont fut achevé au point du jour, le second deux heures après, & le troisième, qui remontoit de Plaisance, fut achevé à midi : l'Armée suivie de tous ses Equipages, de quatre mille Mulets, de mille Chariots & de soixante pieces de canon, passa dans la journée & dans la nuit.

M. de la Chetardie, avec son Avant-garde, occupa le Tydon, depuis son embuchure jusqu'à Verate, après avoir fait brûler le pont que les Ennemis avoient sur le bas Tydon où M. de Nogent s'étoit porté en débouchant.

M. le Marquis de Pignatelli avoit ordre d'occuper le Tydon depuis Verate jusqu'à la Strada Romea ; mais n'ayant pas assez de Troupes, il se contenta de faire occuper une Cassine qui étoit à une portée de fusil de la Romea. M. le Marquis de Senectere l'ayant joint & connoissant l'importance de garder jusqu'à la Romea, prit la droite de M. de Pignatelli avec le Corps qu'il commandoit ; mais son Corps de Troupes réuni à celui de M. de Pignatelli n'étant pas assez considérable pour occuper le terrain nécessaire, il se contenta de renforcer les Troupes que ce Général Espagnol avoit envoyées dans la Cassine.

M. de Monteynard chassa les Ennemis de Parpaneze, tandis

tandis qu'un Détachement Espagnol s'avança sur Castel Saint-Giovany.

L'ordre fut donné pour marcher le 10 à la pointe du jour : les Ennemis s'étant apperçus que la droite de M. de Pignatelli ne touchoit point à la Romea, commencèrent leur attaque dans cette partie à 8 heures du matin.

M. de Pignatelli, sur les ordres de M. le Maréchal de Maillebois, fit occuper avec ses Grenadiers un petit rideau, placé dans une anse que formoit le Tydon & qui dominoit sur l'autre Rive.

Le feu des Grenadiers arrêta un moment les Ennemis, & donna le tems à M. de Senectere de s'avancer avec les deux Brigades d'Anjou & des Gardes Lorraines, pour couvrir la Chaussée de Castel S. Giovany, sur laquelle il fit prendre poste à des Piquets de cette dernière Brigade dans des Cassines à droite & à gauche. Il fit passer M^{rs}. de Larnage & de Saulx à sa gauche avec la Brigade d'Anjou derrière une haye qui favorisoit son feu.

Le premier effort de ces deux Brigades força les Ennemis à repasser le Tydon en désordre, poussés à la gauche par la Cavalerie Espagnole, par les Régimens de la Reine, de Sagonte Dragons Espagnols & par un Escadron de Dauphin.

Les Ennemis s'étant reformés passèrent la Rivière

B b b

auprès de la grande Chaussée, déboucherent en colonne sur les Cassines que nous venions d'occuper, & forcèrent les Piquets des Gardes Espagnoles à se replier : alors M. de Senectere fit marcher M. de Wigier avec la Brigade des Gardes Lorraines commandée par M. le Chevalier de Beauveau ; elle reprit les Cassines, s'y soutint jusqu'à ce que les Piquets, obligés de céder au feu de la Colonne ennemie, laissent à découvert notre droite & le canon ; alors les Gardes Lorraines se replierent en bon ordre, jusques dans leurs premiers postes.

Par un à-droite que fit la moitié de la Brigade d'Anjou, elle prit en écharpe la Colonne ennemie qui vouloit dépasser la Brigade des Gardes Lorraines, l'arrêta & se mêla avec elle.

Trois Escadrons Espagnols la firent reculer jusqu'à sa Cavalerie ; alors la Brigade des Gardes Lorraines revint prendre son poste ; elle reçut ordre de marcher, pour attaquer une Batterie de quatre pieces de canon ; mais la Cavalerie Espagnole, qui devoit la soutenir, n'ayant pu tenir au feu qu'elle effuya, culbuta les Brigades qui reprirent bientôt leur terrain & le conservèrent jusqu'à ce qu'elles furent relevées par celle des Gardes Espagnoles, soutenue par toute la Cavalerie Françoise aux ordres de M. d'Argouges : enfin les Ennemis furent obligés de se replier derrière les hayes.

Tandis que M. le Prince de Beauveau occupoit le Château de Verate à la gauche, M. de la Chetardie qui soutenoit ce Village, s'approcha de la gauche de M. de Pignatelli qui venoit d'être joint par les Gardes Walones & par les Grenadiers Provinciaux ; M. de la Chetardie vouloit charger la Bayonnette au bout du fusil : M. de Pignatelli s'y opposa ; mais ce Général François fit toujours un feu si violent, que celui des Ennemis diminua & s'éloigna.

Les choses resterent en cet état jusqu'à deux heures après midi que la retraite fut ordonnée : M. de la Chetardie fit avancer M. de Beauveau, avec trente Compagnies de Grenadiers & un Régiment de Dragoons, pour garder la grande Chaussée : sa contenance arrêta les Ennemis, & M. de la Chetardie continua sa marche sans être inquieté.

Le Corps qui étoit sorti de Plaisance, avec M. de Castellar, reprit le terrain où nos Troupes avoient combattu : l'Ennemi repassa le Tydon & M. de Castellar replia M. de Beauveau avec ses Grenadiers.

Le Passage du Pô & le Combat du Tydon sont deux actions qui méritent d'être transmises à la postérité, par la promptitude, l'audace & la fermeté avec lesquelles elles ont été exécutées. Le Passage du Pô, à l'aide de trois ponts, fut exécuté en vingt-quatre heures, malgré la grande quantité de chariots que les

Espagnols firent passer de force. Le Combat qui suivit ce Passage, c'est une instruction pour tous les Militaires sur la maniere dont il faut se former après un Passage. Le Pô fut passé entre deux Armées ennemis & sous leurs yeux; la fermeté de nos Troupes & la sagesse des Généraux effrayèrent l'Ennemi.

Le succès de la journée du Tydon est dû en partie à M^{me}, les Marquis de Seneçtere & de Pignatelli, sous les ordres de M. le Maréchal de Maillebois.

En un mot, on ne sauroit prendre assez de mesures dans le Passage d'une Riviere, assez de précaution pour empêcher l'Ennemi de la passer, ni trop de dextérité & de souplesse dans une retraite, & l'on doit se servir de la ruse même, lorsqu'on est supérieur en force, surtout lorsque l'Ennemi harcelle les Troupes.

Il est impossible de tout dire sans un mortel ennui, dit M. de Montesquieu; * ainsi on a pris le parti de citer les Auteurs, lorsqu'on a cru qu'on pourroit trouver dans leurs ouvrages des instructions solides, qu'il étoit inutile de répéter ici; mais on a cru faire plaisir aux Militaires, en remettant sous leurs yeux des exemples, dont la plûpart ont été témoins, plus instructifs que tous les préceptes qu'on pourroit donner.

* *Pref. de l'Esprit des Loix.*

C H A P I T R E X I.

Des Batailles.

DEtoutes les opérations d'une Campagne, la plus importante & celle qui mérite le plus d'attention, c'est une Bataille, parce qu'elle est presque toujours décisive; toutes les autres ne sont que les préparatifs ou les suites de celle-là. Une affaire générale, dit Végece, * est souvent décidée en deux ou trois heures, après quoi il n'est presque plus de ressource pour le parti vaincu. Les Batailles donnent & ôtent les couronnes, dit M. de Montécuculli; * elles dé-
cident entre les Souverains sans appel, finissent la Guerre & immortalisent le Vainqueur. Il faut donc tout imaginer, tout essayer, tout tenter avant d'en venir à cette dernière extrémité.

Un Général ne doit jamais se laisser forcer à une Bataille, & ne doit pas non plus la donner sans nécessité. En la livrant même il doit avoir en vue d'épargner le sang plutôt que de le répandre, de soutenir les droits de son Maître & la gloire de sa Patrie plutôt que d'affliger l'humanité.

Quelque meurtrière que soit une Bataille, elle l'est

* *Liv. 1.*
Chap. 3.

* *Liv. 1.*
Ch. 6. Att.

toujours moins qu'une longue Guerre qui, par des playes toujours réitérées, dévore peu-à-peu les trésors des Souverains ce nerf des Etats, & épuise le sang des sujets. Il est cependant des occasions où le Général n'a pas le choix de donner ou de recevoir une Bataille. Une Armée d'observation & une Armée qui est sur la défensive, ne peuvent ni ne doivent chercher à donner une Bataille. L'une & l'autre n'ont d'autre parti à prendre que de se poster assez avantageusement pour ôter à l'Ennemi toute idée de l'attaquer dans son Camp, & toute espérance de l'y forcer. L'Armée d'observation qui n'a pour objet que de protéger ou de couvrir les Troupes d'un Siège, ne doit pas chercher à combattre l'Ennemi à moins qu'il ne vienne l'attaquer : l'autre dont la foiblesse l'oblige à se tenir sur la défensive, ne doit chercher qu'à s'emparer des postes avantageux pour empêcher l'Ennemi de pénétrer dans le pais & de l'attaquer dans sa position.

Si le Général a le choix, il doit surtout examiner avant de se résoudre à la livrer, si l'avantage qu'on peut retirer en la gagnant, est plus considérable que le dommage qu'on recevroit en la perdant.

Ce n'est donc ni le caprice ni une valeur mal entendue, ni le désir de se distinguer hors de propos, qui doivent déterminer le Général à donner une Bataille.

Les raisons qui peuvent l'y engager, sont, comme

» dit M. de Feuquieres, * la supériorité sur l'Ennemi
 » en nombre & en qualité de Troupes, leur incapa-
 » cité, leur négligence dans les Campemens & dans
 » les Marches, la nécessité de secourir une Place, la cer-
 » titude d'un secours dont la jonction rendroit l'En-
 » nemi supérieur, ce qui pourroit changer les pre-
 » miers projets de la Campagne. » Raison pour la-
 quelle M. le Vicomte de Turenne donna en 1674 la
 Bataille d'Ensheim, parce que M. le Prince de Bour-
 nonville attendoit l'Électeur de Brandebourg qui s'a-
 vançoit vers lui avec un renfort considérable, & que
 s'il n'eût donné cette Bataille avant la jonction, l'Ar-
 mée ennemie auroit eu une superiorité marquée sur la
 sienne. Les raisons d'éviter la Bataille, suivant M. de
 Montécuculli, * sont, » quand il y a plus de mal à la
 » perdre, que de profit à la gagner ; quand on est infé-
 » rieur à l'Ennemi, quand on attend du secours, quand
 » l'Ennemi à l'avantage du terrain, quand on voit qu'il
 » se détruit lui-même par la faute ou la division des
 » Chefs ou par la désunion des ligués. On peut ajouter
 encore, lorsque l'Armée ennemie est affligée de quel-
 que maladie, qu'elle effuye la disette des vivres & du
 fourrage, & que le découragement fait déserter le Soldat.

C'est surtout le jour d'une Bataille qu'il est néces-
 faire de connoître le terrain où l'on est & celui que
 l'Ennemi occupe, de savoir quels sont les appuis de

* Ch. 8.
des Mem.

* Mem.
Liv. 1. Ch.
6. Art. 2.

fes ailes, la nature des lieux où sont ces appuis ; s'il peut être tourné, & l'endroit le plus facile à attaquer.

Mais quelque essentielles que soient ces connaissances, ce n'est bien souvent, ni la supériorité du nombre, ni la qualité des Troupes, ni l'avantage du terrain qui mettent l'Armée la mieux disposée à l'abri d'une déroute : c'est la prévoyance du Général dans les précautions qu'il a prises avant la Bataille, c'est son génie, son activité, son sang froid dans le moment de l'action, & la capacité des Officiers généraux qui sont sous ses ordres, qui en décident le succès.

Souvent le terrain le plus avantageux offre des obstacles, qui d'abord ne frappent point un Général quoi qu'expérimenté, & qui pourroient être funestes dans le cours de la Bataille ; comment un Général corrigea-t-il ces défauts, s'il les croit de peu d'importance ? A la

** Guichard.* Bataille de Cérignole donnée le 28 Avril 1503, * le
duin T. 1. L. front de l'Ennemi se trouvant plus étendu qu'on ne l'a-
voit d'abord imaginé, on fut obligé pour donner plus

d'étendue à celui de l'Armée Françoise de continuer les lignes à travers des vignes & des broussailles, de sorte qu'on négligea de combler un fossé qui fut la cause de la déroute des François & de la mort de M. de Nemours leur Général.

Un Général ne doit pas toujours s'en rapporter à ses propres lumières ; il est impossible qu'un seul hom-
me

me puisse tout voir ; mais il doit se faire rendre un compte exact de ce qu'il ne peut connoître par lui-même , s'informer par des Espions de l'ordre de bataille que les Ennemis se proposent de garder , agir ensuite sur ces notions , s'empêtrer des lieux susceptibles d'embuscades , qu'il doit avoir fait reconnoître quelques jours avant la Bataille. On peut voir un détail de tous ces préparatifs dans Santa Cruz. *

C'est dans ces momens qui décident du sort d'une Nation entiere que le génie & la sagesse du Général doivent éclater. Il doit voir en même tems ce qui se passe parmi ses Troupes & parmi celles de l'Ennemi. Outre les précautions qui doivent avoir précédé le jour du Combat , celles qu'il doit prendre pendant le cours de l'Action , sont si multipliées , qu'il est impossible de les rapporter toutes ici.

Les unes dépendent de la capacité du Général , les autres des circonstances , qu'il est presque aussi difficile de saisir que d'y appliquer les manœuvres qu'elles exigent.

C'est au génie & à la prévoyance du Général de choisir des Aides de Camp intelligens , actifs & sages , d'assigner à chaque arme l'Officier le plus propre à la commander , de ne point mettre par exemple , à la tête de l'Infanterie celui qui a servi long-tems dans la Cavalerie , ou à la tête de la Cavalerie celui qui a

* *Traité
des Dispos.
avant la Ba-
taille, T. 5.*

plus d'usage de l'Infanterie, &c. d'encourager les Soldats par l'espoir des récompenses & par les motifs qui peuvent les exciter, d'effrayer par des menaces ceux qui seroient assez lâches pour trembler à la vue de l'Ennemi, ou assez téméraires pour courir sans ordre au-devant de lui, de prévenir les ruses de l'Ennemi & d'en former de nouvelles, d'avoir attention dans quelque paix que ce soit que l'ordonnance d'une Bataille soit faite de façon qu'elle soit en force partout, que chaque arme puisse se protéger & se secourir sans s'embarrasser, que les intervalles pour manœuvrer soient bien observés, & que la réserve puisse facilement se porter où il lui fera ordonné ; en un mot de disposer les Troupes de façon qu'avant même le Combat elles puissent prévoir leurs manœuvres.

C'est au génie à saisir les circonstances & à les soumettre ; il est impossible de prévoir les précautions qui en dépendent, puisque les circonstances mêmes ne peuvent être prévues ; c'est par son adresse à en profiter que le Général tirera quelquefois d'un mouvement de l'Ennemi le succès du combat, de l'inégalité du terrain un moyen assuré de le battre. M. de Montécuculli réduit tous les avantages qu'on peut remporter à quatre sources principales, qui, à proprement parler, se réduisent à savoir profiter des circonstances, telles sont l'avantage du nombre, lorsque

l'Ennemi est battu dans ses gardes, dans ses convois, dans ses fourrages, qu'on enveloppe une embuscade ou qu'on tombe avec l'Armée sur un petit Corps faible & séparé. La seconde source est dans la science du Chef; la troisième dans la maniere de combattre, & la quatrième dans l'avantage du terrain. Un Général qui fait toutes les conjectures, disposera une Armée combinée de maniere qu'elle puisse en même tems recevoir ses ordres sans équivoque & les exécuter sans confusion; précaution nécessaire & que ne prit point Hannon Général des Carthaginois à l'égard des étrangers leurs alliés; ce qui occasionna les troubles dont parle Polybe. * Il entremèlera les Soldats des païs où la bravoure est comme naturelle avec ceux des païs où elle est plus rare.

* *Liv. 11.
Ch. 15.*

Quoique Tacite veuille faire entendre qu'il est plus à-propos de ne les point séparer, parce que, dit-il, chaque nation cherchant à se distinguer, elles se piquent à l'envi d'émulation; l'expérience a souvent prouvé le contraire.

Végece indique les précautions qu'un Général doit prendre pour n'avoir ni le vent ni le soleil en face. Le vent qui élevoit la poussière & la portoit dans les yeux des Romains, contribua à la perte de la Bataille de Cannes. Le Soleil éblouit les Soldats & leurs manœuvres sont plutôt apperçues de l'Ennemi; en un

mot, le Général ne doit pas mépriser les précautions qui paroissent même inutiles soit avant la Bataille, dans le moment même ou qui peuvent avoir lieu avant le Combat, comme le ralliement des Troupes, leur rafraîchissement, la retraite devant les Ennemis ou leur poursuite s'il gagne la Bataille. Il doit avoir formé son projet pour les marches & pour les entreprises qu'il voudra tenter, être comme assuré des moyens de les exécuter, s'il la perd au contraire, avoir déterminé les positions où l'Armée assise dans un Camp fort par son assiette puisse empêcher l'Ennemi de profiter amplement de sa Victoire ; il doit pourvoir d'avance à la sûreté des Prisonniers, aux Hôpitaux, au pillage des Soldats, enfin tout ce qui est d'ordre, de discipline, tout ce qui tend à la sûreté des Troupes, à la perte des Ennemis, à la gloire du Prince, doit être prévu sans attendre l'événement, parce qu'alors la confusion & le désordre deviendroient plus funestes que le Combat même.

On peut voir un plus long détail des précautions qui dépendent du génie & de celles qui sont relatives aux circonstances, dans le Traité de Santa-Cruz sur les dispositions avant & après la bataille.

Végece fixe le poste du Général pendant la bataille à l'aile droite, entre la Cavalerie & l'Infanterie. Onozander sur quelque éminence ; Santa-Cruz vers

le centre au-devant de la seconde ligne ; Tite-Live & Polybe ont observé que les postes de Scipion & d'Annibal étoient aux endroits les moins exposés , parce qu'un Général qui court au danger , dit Onozander , est un téméraire , plus rempli de présomption que de courage , & qu'un Guerrier qui est hardi , ajoute son Commandantur* après Platon , n'est pas toujours courageux ; au lieu qu'un homme courageux n'est hardi que lorsqu'il le faut. Enée tout vaillant que le peint Homere , * ne juge point à propos d'attendre Antiloque qui se joint à Ménélas , contre lequel il combattoit.

Un Général ne doit point toujours s'arrêter au physique qui le frappe , il doit remonter aux causes morales , pour en tirer des conjectures infaillibles ; il doit , dit Végece , * connoître l'Ennemi & le caractère de ses Généraux , s'ils sont sages ou téméraires , hardis ou timides , s'ils combattent par principes ou au hasard ; en effet c'est sur le plus ou le moins de témérité de l'Ennemi qu'il doit faire une attaque plus ou moins prompte. Si l'on apperçoit , dit M. de Montécuculli , * quelque signe de crainte ou de confusion parmi les Ennemis , ce qu'on connoit lorsque les rangs sont troublés , que les Troupes se mêlent ensemble sans intervalles , que les drapeaux flottent & que les piques s'ébranlent toutes à la fois , il faut

* Vigore.
sur Onoz.

* Iliad. L.
5.

* Liv. 1.
Ch. 2.

* Liv. 1.
Ch. 2.

les charger & les poursuivre sans leur donner le tems de se reconnoître, faire avancer les Dragons, la Cavalerie légere, quelques pelotons, quelques Troupes débandées, qui, tandis que l'Armée s'avance en bataille, vont devant occuper quelques postes où il faut que l'Ennemi tombe. Un Général doit encore, ajoute Végece, sonder l'ame de ses Soldats, observer s'ils ont la contenance plus assûrée que l'Ennemi. Il est dangereux de mener au combat une Armée qui n'est pas bien déterminée. « Ce n'est ordinairement, dit-il

* *Liv. 3.* » ailleurs, qu'un petit nombre d'hommes qui gagnent
Ch. 4. » les Batailles. Le grand art est de sçavoir les choisir,
» de les bien placer conformément à son plan & aux
» services qu'ils peuvent rendre.

Je ne sçais pour quelle raison, dit-il, certains Corps combattent mieux contre certains autres, & pourquoi ceux qui en ont battu de plus forts, sont souvent battus par de plus foibles ? c'est sans doute par le défaut de confiance, parce que le lieu du combat a changé ou par d'autres circonstances qu'on ne peut saisir que dans le moment même. Les mouvemens de l'ame se peignent sur le visage des Soldats, ils s'annoncent par leurs discours & par leurs moindres dé-marches. Le Général doit les consulter ; il doit même aller encore plus avant ; la meilleure contenance ne décele pas toujours le courage le plus ferme. La lâ-

cheté prend souvent le masque de l'intrépidité ; mais au moment du combat le voile tombe , & le faux brave se fait connoître malgré lui. Ce n'est pas que dans ce moment une sage crainte soit condamnable ; il doit être permis à la nature de frémir dans l'incertitude de sa destruction. Le lâche se livre à ses terreurs , le faux brave cherche envain à se les dissimuler , le téméraire , qui ne voit rien , est incapable de les sentir ; le vrai Soldat les réprime ; un bon Général tire parti de tout , & même de la foiblesse. Annibal à la Bataille de Cannes , mit ses meilleures Troupes aux ailes , afin que le centre , qui étoit composé des plus faibles , fût bien-tôt enfoncé , & que les ailes enveloppassent plus aisément les Romains.

C'est après un examen aussi détaillé , qu'un Général connoîtra les circonstances sur lesquelles il doit régler ses manœuvres & changer quelquefois ses principes. C'est un avantage de mettre en Corps de réserve de vieilles Troupes , & même une partie de l'élite de l'Armée , parce que s'il arrive que l'on plie , cette réserve seule peut rétablir le combat : c'est ainsi que fit Annibal à la Bataille de Zama , où Scipion après avoir défait les Troupes qui s'offroient à lui , fut étonné d'avoir à combattre une nouvelle Armée , à la Bataille de Fontenoi , la Maison du Roi mise en réserve , décida avec quelques autres Brigades

d'Infanterie le succès du combat: cependant il est des occasions où cette disposition pourroit être défavantageuse, telles que seroient celles où il faut présenter à l'Ennemi un grand front, où l'on veut lui fermer les issues d'une gorge ou d'un défilé, celles où l'on se trouveroit trop inférieur & où il y a des postes à défendre.

Il seroit inutile de rapporter tout ce que dit Végece des précautions qu'il faut prendre avant la Bataille, le tems & les armes ont fait changer les dispositions; le fusil dont on se sert au lieu de traits & de la fronde, la bayonnette au lieu de piques, ont diminué les intervalles qu'il falloit nécessairement laisser entre chaque Soldat.

* *Traité de
aciebus infi-
nituendis.*

L'Empereur Léon * porte encore plus loin ses spéculations; il exhorte le Général à faire durer le combat avec l'Ennemi, suivant les circonstances des tems, des saisons & des tempéramens: en effet il n'y a point d'égalité entre une Armée fatiguée par une longue marche, & une Armée qui, quoiqu'inférieure, s'est reposée: des Soldats transplantés d'un climat dans un autre, ne sont plus les mêmes; des peuples méridionaux faibles par eux-mêmes, le sont encore davantage dans un pays septentrional: des peuples septentrionaux languissent dans un climat plus tempéré, cette vérité a été souvent confirmée par l'expérience de pres-

que

que toutes les Nations ; nous l'avons éprouvé nous-mêmes dans plusieurs guerres d'Italie , & en dernier lieu dans nos Campagnes de Bohême.

C'est sur ces circonstances & sur bien d'autres encore qu'il feroit trop long de détailler , que le Général doit régler les dispositions d'une Bataille. Végece * ne fait que sept combinaisons différentes , qu'on peut même , à quelque chose près , réduire à trois : * Liv. 3:
Ch. 4. art.
7.

» La première façon de ranger une Armée en bataille ,

» est , selon lui , le quarré long ; la seconde , en joignant

» obliquement par la droite la gauche de l'Ennemi ;

» la troisième , en engageant le combat par la gauche

» contre la droite de l'Ennemi ; la quatrième , en pré-

» cipitant ses ailes contre celles de l'Ennemi , lorsque

» les Armées s'approchent , en laissant le centre en

» chemin , (c'est celle d'Annibal à Cannes) & en tâ-

» chant de rompre les ailes de l'Ennemi promptement

» & contre son attente. » La cinquième est semblable

à la quatrième , ou plutôt elle en est la correction ,

parce qu'il masque le centre , & le met à couvert par

des Archers & des légèrement-armés. » La sixième

» ressemble à la seconde ; lorsque l'Armée en bataille

» s'approche de celle de l'Ennemi , on attache brus-

» quement la droite à sa gauche , on y engage vive-

» ment le combat avec les meilleures Troupes , en

» tenant le reste de l'Armée éloigné de la droite des

Ddd

» Ennemis , & disposé en long comme un javelot
» qui présente la pointe. La septième , lorsqu'on peut
» appuyer une aile à la mer , à une rivière , à un lac ,
» à un marais ou à un ravin , & que l'on renforce des
» meilleures Troupes , l'aile qui n'est point ap-
» puyée.»

M. le Chevalier Folard & M. de Puységur ont aussi imaginé d'après eux-mêmes , des dispositions particulières ; quelles que soient leurs hypothèses , elles mettent dans son jour leur génie & donnent plus de clarté aux principes qu'ils établissent dans leurs ouvrages ; quoique le hasard ne fasse peut-être jamais rencontrer réellement toutes les circonstances qu'ils ont supposées , il est des cas où elles peuvent se trouver à-peu-près semblables , & leurs manœuvres idéales être mises en exécution ; mais quand même ces suppositions n'auroient d'autre avantage que d'exercer le génie d'un Officier qui aime son métier , de lui donner cet esprit de combinaison si nécessaire à la tête des Troupes , la facilité d'appliquer promptement les principes aux circonstances , la théorie à la pratique , ils mériteroient les éloges de la postérité.

L'ordre & la disposition des Troupes pour le combat , dépendent entièrement du Général , qui sait profiter des circonstances ; l'exécution juste dépend

de la capacité des Officiers Généraux. Le Général ne peut être partout n'y avoir l'œil à tout ; il est obligé de s'en rapporter à l'intelligence de ceux qui commandent sous lui pour l'exécution de ses ordres ; c'est aux Officiers Généraux à sçavoir les varier à mesure que les circonstances & les manœuvres de l'Ennemi varient. Ils doivent avoir le coup d'œil assez prompt & assez juste pour les saisir & pour s'y opposer, & comme le dit M. de Puységur, * la disposition des Troupes une fois réglée sur celle de l'Ennemi, sur l'assiette du terrain, & les ordres généraux donnés, toute la part qu'un Général peut avoir dans une action, n'est qu'aux endroits où il est à portée de donner des ordres par lui-même.

M. de Montécuculli* dit avec raison, qu'il ne sçaurait jamais y avoir trop d'Officiers dans une Armée le jour d'une Bataille, afin qu'ils puissent prendre la place les uns des autres ; mais peut-on approuver sans inhumanité, ce qu'il ajoute, qu'on doit multiplier ce nombre en tems de guerre, & le diminuer pendant la paix ? Quelle perspective pour un Militaire, qui, après avoir prodigué son sang pour le salut de l'Etat & la gloire de son Prince, se verroit exposé à subir le sort de Bélizaire ! Quelques vertus qu'ait eu Justinien son Maître, peut-on sans indignation voir ce Général, après avoir vaincu les Perses, réuni l'Afrique à

* *Art de la Guer. ch. 10. art. 5.*
2. part.

* *Liv. 1.*
Chap. 2. §.
21.

l'Empire, puni les Vandales, chassé les Goths de l'Italie, ravagé l'Afrique, écarté loin de l'un & de l'autre Empire cette foule de Barbares qui l'innondoient, sauvé le Trône & la vie à l'Empereur, sur le simple soupçon ou plutôt sous le prétexte d'une conspiration, privé de la vûe, & réduit à demander l'aumône aux passans, dans les rues de Constantinople, qu'il avoit tant de fois sauvé ?

On a déjà vû que les dispositions changeoient selon le terrain dans un païs de montagnes ; elles ne sont pas les mêmes que dans un païs de plaine. Végece *
ch. 3. répète, en parlant du champ de Bataille, ce qu'on a si souvent établi dans les Chapitres précédens, qu'un païs de plaine est toujours plus avantageux, lorsqu'on est plus fort en Cavalerie, & qu'un terrain ferré, coupé de fossés & de marais, couvert de montagnes & de bois, convient mieux à l'Infanterie. Dans celui-ci la connoissance du païs, la ruse, l'habileté du Général & l'intelligence des Officiers Généraux qui sont sous ses ordres, assurent plutôt du succès, que la supériorité des Troupes dans un païs de plaine, qui ne présente que peu ou point de variété dans le terrain, & qui permet à la plus grande partie des Troupes & même à la totalité d'agir : la supériorité du nombre donne de grands avantages, pourvû d'ailleurs que la disposition soit bonne.

Les combinaisons des Troupes sont si multipliées, les circonstances sont si différentes, que quand même on pourroit rassembler en un seul Corps toutes les Batailles, qui se sont données depuis que les hommes sont convenus de régler leurs droits par la loi du plus fort, le nombre des combinaisons qui resteroient à faire, l'emporteroit sur le nombre de celles qui ont été exécutées. Il est impossible de tout détailler, il faudroit marquer chaque terrain en particulier & la disposition qui lui est propre, chaque païs & toutes les circonstances qui peuvent obliger à varier ces dispositions. Dans celles qu'on va tracer, on n'a eu en vûe que de donner des règles & de mettre dans un plus grand jour les préceptes, qui conduisent à la connoissance de toutes les autres.

Puisse la paix dont nous jouissons, ne jamais permettre que des principes acquis pendant la guerre, soient mis en pratique, ou si le nécessité nous oblige à reprendre les armes, puissent ces dispositions être utiles au bonheur de l'Etat & à la gloire du Roi!

PREMIERE DISPOSITION.

On suppose deux Armées d'égale force, dans un païs de plaine traversé d'une Riviere, composées de 57 Bataillons chacune & de 72 Escadrons, Cavale-

rie, Hussards & Dragons. Les deux Armées sont du même côté, la droite de l'une & la gauche de l'autre appuyées à cette Rivière. La gauche de celle dont la droite est appuyée à la Rivière, n'a aucun appui, & celle dont la gauche est appuyée, a un bois à sa droite. On voit par cette disposition qu'il s'agit de couvrir la gauche de l'Armée A. qui est en l'air.

L'Armée I. dont la droite & la gauche sont appuyées, est sur deux lignes, & présente le même front que l'Armée A. avec une réserve derrière. Voici à-peu-près quelle on conçoit que feroit la disposition du Général, qui commanderoit l'Armée qui n'a point d'appui à sa gauche. Il semble que pour faire une disposition sûre, la première ligne devroit être de vingt Bataillons, avec des intervalles d'environ trois toises entre chaque Bataillon, douze Escadrons à la droite tant plein que vuide, quatre Bataillons à la droite de la Cavalerie, dix pièces de canon & un Bataillon en Colonne joignant la Rivière, douze Escadrons à la gauche de la première ligne tant plein que vuide, seize Bataillons en seconde ligne à trois cens pas de la première, onze Escadrons à sa droite placés derrière les intervalles de ceux de la première ligne & à leur droite, six Escadrons de Dragons appuyans à la Rivière pour soutenir l'Infanterie & le canon qui couvrent la droite, onze Escadrons à la gauche placés de même que ceux de

la droite , dix pièces de canon soutenues d'un Bataillon en Colonne entre l'Infanterie & la Cavalerie de la droite , dix autres soutenues aussi d'un Bataillon en Colonne entre l'Infanterie & la Cavalerie de la gauche , quatre Bataillons & dix pièces de canon derrière la seconde ligne de la gauche , avec ordre de se porter sur le flanc en écharpe , lorsque l'Armée s'ébranlera pour aller attaquer celle qui est postée ; douze Escadrons de Cavalerie derrière la première ligne de la gauche pour se porter sur le flanc & en écharpe , à cent pas du premier Escadron de la gauche , appuyés aux quatre Bataillons & au canon , la réserve de dix Bataillons & de huit Escadrons de Dragons placés en troisième ligne sur le flanc gauche , afin qu'elle se porte en première ligne dès que les Escadrons de Cavalerie qui étoient derrière ceux de la première ligne , seront placés en écharpe : dans cette position , cette Armée s'avancera en avant , sans que jamais la droite abandonne les bords de la Rivière.

Si l'Armée ennemie s'avance , la disposition de l'Armée A , n'en deviendra que meilleure , parce que l'Armée I. abandonnera l'appui qu'elle a à sa droite ; si au contraire elle reste dans son poste pour ne pas perdre cet appui , alors les dix Bataillons de la réserve suivis des huit Escadrons de Dragons , se joindront aux quatre qui appuient les flancs de la Cavalerie qui est en écharpe.

Dans la marche, cette ligne en écharpe doit aller obliquement, & lorsque le canon sera à portée de pouvoir canonner le bois, on fera faire plusieurs décharges, pour rompre & pour abattre les retranchemens ou les abattis que les Ennemis auroient pu faire, & pour déranger leur disposition. Lorsque l'Armée A. sera à portée de canonner avec fruit l'Armée I, elle fera alte, & l'occupera par un feu continual de canon. La principale attaque doit être au bois par les quatorze Bataillons ; pour donner plus de force & de certitude à cette attaque, on en détachera six autres de la seconde ligne avec dix pièces de canon, continuant toujours de front à faire tirer. Si dans cette attaque on s'apperçoit que l'Ennemi dégarnisse sa ligne pour porter du secours au bois attaqué, alors le centre de l'Armée & la droite doivent marcher sur lui & le charger vivement ; les Troupes qui canonneront le bois, ne doivent point s'avancer, mais seulement tenir les Troupes qui y sont, en échec, parce que l'endroit que l'Ennemi a dégarni, devient l'attaque principale ; il est probable qu'ayant affaibli son front, il soit certainement enfoncé. S'il ne le dégarnit point, & que l'attaque du bois réussisse, dès que l'Ennemi en sera chassé, les Troupes qui l'ont attaqué, prendront l'Ennemi en flanc, alors le Corps de l'Armée en marchant en avant, doit décider une affaire

affaire à moitié gagnée ; si par les avis qu'on a & par le nombre des Troupes qu'on connoît à l'Ennemi, & qu'on voit devant soi, on juge que le bois est farci de beaucoup d'Infanterie, & que par conséquent l'attaque en seroit difficile, il faut attaquer le côté de la riviere, en marchant imperceptiblement par la droite en faisant soutenir la gauche. Pour réussir plus certainement dans cette attaque, il faut joindre aux cinq Bataillons qui sont à la droite, quelques autres de la seconde ligne : la gauche doit rester dans la position dont on a parlé pour contenir l'Ennemi. S'il arrivoit que l'Ennemi voyant sa gauche attaquée, fit sortir des Troupes du bois pour venir remplacer celles du centre, qu'on a fait marcher au secours de la gauche, les quatorze Bataillons qui sont en écharpe, doivent attaquer le bois avec vivacité soutenus de Dragons. Ces derniers se mettront sur le flanc gauche de l'Infanterie pour la couvrir, & lorsqu'on sera à soixante pas de l'Ennemi, il faut marcher sur lui la bayonnette au bout du fusil, & les Dragons l'attaqueront en flanc en même tems qu'il le sera en tête, le tout supposé que le bois soit praticable pour les Dragons à cheval ; s'il ne l'est pas, ils mettront pied à terre, l'Infanterie étant suffisamment soutenue par les douze Escadrons de Cavalerie qui sont en écharpe.

On pourroit bien, surtout dans un païs de plaine,

E e e

faire attaquer toute l'Armée ensemble ; mais cette manœuvre est dangereuse , & si la première ligne est pliée dans tout son front , on a peu de fond à faire sur la seconde ; au lieu qu'en attaquant un ou deux points de l'Armée ennemie , si on réussit dans un , la Bataille est gagnée , parce que les Troupes qui ont battu , prennent l'Ennemi en flanc en même tems qu'on le fait attaquer en tête par l'Armée ; si elle ne réussit point , les Troupes qui ont attaqué , peuvent se retirer , protégées de toute l'Armée qui n'a point souffert.

Autant qu'on le peut , il faut cacher à l'Ennemi les manœuvres qu'on veut faire , par conséquent les cinq Bataillons & les dix pieces de canon qui appuient la droite de l'Armée à la Riviere , doivent marcher derrière les Escadrons de la première ligne , l'Infanterie ayant les armes sous le bras , & ne se mettre en Bataille dans la position où elle est sur le plan que lorsque les deux Armées seront prêtes à marcher pour se charger ; il en est de même des Escadrons de Cavalerie qui doivent être placés derrière ceux de la première ligne de la gauche , pour faire la manœuvre qu'on a vû ci-dessus.

Voyez la Planche dix-neuvième.

SECONDE DISPOSITION.

Si les deux Armées n'ont aucun appui à leur droite ni à leur gauche , on doit laisser subsister la même position qu'on a déjà établie pour la Cavalerie qui est derrière celle de la première ligne, à cela près qu'elle doit être distribuée à la droite & à la gauche. Si l'on n'a pas assez de Cavalerie , il faut y substituer des Hussards ; mais si l'on a assez de Cavalerie , il faut s'en servir pour cette manœuvre , parce que la Cavalerie est plus solide , que sa charge est plus pesante & qu'elle en imprime davantage à d'autre Cavalerie, pourvu que ce mouvement se fasse avec célérité. Cette Cavalerie ou ces Hussards qui sont en écharpe , ne doivent point quitter leur poste , mais attendre le succès de l'attaque ; si l'Ennemi est repoussé , ils tomberont sur ses flancs & tâcheront par une charge vive & rapide d'entraîner la seconde ligne avec la première ; ils seront suivis d'une partie de l'aile de la Cavalerie qui a battu , pour donner plus de force à l'attaque de la seconde ligne , en prenant garde , autant qu'on le peut , de ne point laisser sur l'aile de l'Infanterie aucune Troupe de Cavalerie en état de la protéger. Après que ces deux lignes de Cavalerie auront été pliées & poursuivies , la moitié de la ligne victorieuse doit ref-

E e e ij

ter en ordre, & par un à-droite par la gauche, prendre en flanc l'Infanterie ennemie dans le moment qu'elle sera attaquée en tête par celle de l'Armée. La seconde ligne doit alors prendre la place de la première pour être à portée de la secourir, au cas que l'Infanterie ennemie tînt ferme ; mais il est probable qu'étant dépourvûe de sa Cavalerie, elle n'aura pas la même fermeté ni le même nerf que si elle en étoit soutenue, surtout se voyant attaquée de toutes parts.

La Cavalerie & les Hussards qui suivent l'aile battue, ne doivent pas trop se hasarder & se débander dans leur poursuite, de peur que les Hussards ennemis qui sont derrière, ne tombent sur eux & ne les battent en les attaquant de tous côtés, ce qui arriveroit sans doute s'ils n'observoient point de rester en ordre de bataille, manœuvre qui doit être observée du moins par la Cavalerie. Après que les Hussards auront suivi la Cavalerie ennemie assez de tems pour la mettre en désordre, ils doivent revenir & reprendre la même place qu'on a marquée ci-dessus, pour se porter de-là aux endroits où ils pourroient être nécessaires : quoiqu'il paroisse un peu difficile de faire revenir des Hussards, il n'est rien dont on ne vienne à bout, quand l'ordre & la discipline sont établis & que l'Officier fait se faire obéir.

* *Polite, I. 3, Ch. 4.* A la Bataille de Cannes, * l'Armée Carthaginoise,

supérieure à celle des Romains, l'ayant enfoncée, une partie resta à sa poursuite, & l'autre tomba sur le derrière & sur les flancs de leur Infanterie, dans le même tems que l'Infanterie Carthaginoise chargeoit celle des Romains de toutes parts, ce qui décida la victoire. Annibal la dût ainsi en partie à la supériorité de sa Cavalerie & à son attaque par les flancs. Les Numides qui étoient sur l'aile droite de l'Armée Carthaginoise, & qui combattoient à-peu près dans le même ordre que les Hussards, firent dans cette occasion ce que les Hussards feroient certainement dans la disposition qu'on suppose, tant il est vrai que l'Infanterie dépourvûe de sa Cavalerie & attaquée en flanc par de la Cavalerie, n'a pas la même fermeté ni le même nerf, & si elle est encore attaquée en tête par l'Infanterie, elle ne peut qu'être battue. La principale attention qu'on doit avoir, dit M. de Montécuculli, * Ch. 2. c'est d'assurer les flancs de la Bataille, l'expérience ayant appris que, lorsque les ailes de la Cavalerie ont été rompues, l'Infanterie est aisément enveloppée & n'a plus de moyens ni même le courage de se défendre. On peut voir les principes qu'il donne là-dessus. On voit par l'exemple de la Bataille de Cannes quel est l'usage qu'on doit faire de la Cavalerie, surtout dans un pays de plaine où elle peut agir facilement. Quel avantage n'en peut-on point espérer, puisque

* *Liv. 1.*

l'Armée des Romains, sorte de quatre-vingt mille hommes d'Infanterie & de six mille chevaux, fut vaincue par celle des Carthaginois moins forte en Infanterie de moitié, mais qui tiroit sa principale force de dix mille hommes de Cavalerie, tous vicux Soldats bien aguerris..

C'est la maniere de disposer les Troupes, l'ordre & la discipline , & non le grand nombre qui gagnent les Batailles ; rarement peut-on les employer toutes. Pendant la dernière Guerre , à peine la moitié a-t-elle été occupée dans toutes les Batailles que nous avons gagnées.

Mais si l'aile de la Cavalerie est battue , elle doit se retirer le plus en ordre qu'elle pourra ; la Cavalerie ou les Hussards qui sont en écharpe , doivent toujours demeurer dans la même place ; il n'est pas à craindre que l'Ennemi s'avance vivement pour la poursuivre, parce qu'il seroit pris en flanc par le Corps qui est en écharpe , ce qui doit non seulement rallier l'ardeur des Vainqueurs , mais même ranimer les Vaincus. Cette manœuvre laisse le tems à ceux-ci de passer dans les intervalles de la seconde ligne & de se rallier derriere , ce qu'ils peuvent faire d'autant plus aisément qu'ils ne sont suivis ni inquiétés du moins que très-légèrement.

Pour prévenir tous les inconvénients qui pourroient arriver si les Hussards, en chargeant en flanc la premie-

re ligne de l'Ennemi, étoient chargés par la seconde ligne, il faudroit dans l'instant détacher de la réserve un Corps suffisant de Dragons pour remplir les intervalles des Hussards, qui formeroient une ligne pleine, sans occuper plus de terrain, d'autant mieux qu'il peut se faire qu'il n'y eût point de terrain par de-là les Troupes qui sont en écharpe, & que d'ailleurs ces Dragons se trouveroient trop éloignés du Corps de bataille.

On peut encore, sans leur faire remplir les intervalles des Hussards, les mettre en seconde ligne derrière eux, & lorsque les Hussards attaqueront le flanc de l'aile ennemie, les Dragons prendront leur place pour contenir la seconde ligne de l'Ennemi. Cette manœuvre a le même effet, & est moins difficile à exécuter. Il est comme évident que la seconde ligne n'osera pas s'avancer pour protéger sa première, de peur d'être chargée en flanc par les Dragons, & qu'au contraire elle sera obligée de se retirer.

Cette manœuvre, dont l'exécution paroît assez difficile, ne l'est point si on l'a prévue comme on le doit, si l'on a des Troupes disciplinées, & qui sachent manœuvrer avec ordre & précision. Quand bien même ce mouvement ne seroit pas fait avec toute la précision possible, il ne pourroit jamais être dangereux, parce que le front des deux lignes ne se dérange point

que cette manœuvre se fait sur les derrières, & que si les Huffards & les Dragons étoient attaqués & battus en arrivant, leur défaite ne pourroit porter aucun préjudice au Corps de l'Armée. Il est rare que dans un Champ de Bataille en plaine, toutes les Troupes ne donnent point, surtout quand il n'y a nul obstacle qui les empêche de se joindre.

Dans ces occasions il faut que l'ordonnance des Troupes soit forte dans toutes ses parties ; il faut toujours en avoir en réserve soit Infanterie ou Dragons, pour porter un prompt secours aux endroits qui auraient été affoiblis.

Si dans un pays de plaine il est possible de trouver un ravin auquel on puisse appuyer la droite, & un village pour la gauche, il faut s'emparer de cette position, supposé qu'on soit dans l'intention de recevoir la Bataille, & non de la donner. Si l'on vouloit la donner, il seroit inutile de prendre cette position, parce qu'on seroit obligé de l'abandonner pour aller attaquer l'Ennemi ; mais si les circonstances exigent qu'on la reçoive, il faut occuper ce poste, mettre de l'Infanterie & du canon dans le village & mettre derrière d'autre Infanterie pour soutenir celle qui y est postée.

Quant à la disposition de l'ordre de Bataille, surtout pour le front de la ligne, il faut s'accommoder

au

au terrain, à la disposition que l'Ennemi a prise, aux Troupes qui peuvent agir le plus aisément & à celles qu'il peut opposer.

Si l'Ennemi a pris un Champ de Bataille & qu'on veuille l'y attaquer, il faut l'occuper dans tout son front; mais on doit faire de plus grands efforts à un ou deux endroits comme sur les ailes ou au centre. C'étoit la Méthode de M. le Maréchal de Saxe dans toutes les Batailles qu'il a données. Quand on la reçoit, comme il y fut obligé à Fontenoy en 1745, il ne dépend point de l'Armée postée d'être attaquée d'un côté plutôt que de l'autre; dans cette occasion la disposition doit être prévue, les postes retranchés & occupés, le canon distribué & avoir des Troupes derrière chaque poste pour soutenir celles qui y sont; alors on doit attendre la victoire de la capacité des Chefs, de la fermeté des Troupes & du secours qu'on leur donne à-propos; mais quand on la donne, on peut attaquer ou la droite ou la gauche ou le centre, en s'assujettissant cependant toujours à la situation du terrain dont on ne peut être instruit que par la connoissance exacte du pays & du Champ de Bataille que l'Ennemi occupe.

Il est dangereux d'attaquer une Armée postée avec la même vivacité surtout son front, parce que si l'on ne réussit point, les Troupes se rebutent, & que les unes sont témoins de la défaite des autres. Si la pre-

410 ESSAI SUR L'ART

miere ligne est repoussée, rarement la seconde est-elle de quelque secours; au lieu qu'en occupant seulement le front de l'Ennemi & en l'attaquant en force dans une ou deux parties; si l'on y réussit, les Troupes peuvent le prendre en flanc, & celles qui l'occupoient sur son front, l'attaqueront alors vivement & l'empêcheront de porter du secours à celles qui sont battues; si l'on ne réussit point à la première attaque, on peut la recommencer & y donner plus de force en faisant marcher des Troupes de la seconde ligne; c'est ce qu'on a vu à la Bataille de Lawfeld, donnée en 1747: nos Troupes furent repoussées quatre fois, M. le Maréchal de Saxe leur envoya un renfort; ces Troupes réunies emportèrent le village à la cinquième attaque, ce qui décida le succès de la Bataille.

On peut aussi dans un pays de plaine rase n'attaquer qu'une partie de l'Armée. L'Antiquité en fournit des exemples. Epaminondas à Leuctres n'attaqua que la droite de l'Armée Lacédémonienne par une grosse colonne d'Infanterie qui formoit sa gauche; & en faisant fouter la droite & marcher la gauche, toute l'Ar-

* *Trait. de la Colonne, Chap. 10.* mée, comme le conjecture M. le Chevalier Folard * fit un quart de conversion. Celle de Mantinée * gagnée

* *Trait. de la Colon. ob- serv. sur la Bat de Man- tunée.* par le même Général, est dans le même genre, à cela près que ce fut le centre de l'Armée Lacédémonienne qui fut attaqué. On ne propose ces exemples que

comme des manœuvres possibles, mais qu'il seroit dangereux d'imiter dans toutes les occasions & qu'il ne faut suivre que dans les circonstances où un Général pourra espérer d'en tirer avantage.

Comme dans un pays de plaine la Cavalerie peut agir facilement, & être d'un grand secours à l'Infanterie, il faut lui donner toutes les facilités possibles pour attaquer avec succès; elle doit toujours avoir des Troupes derrière pour la protéger. La Cavalerie est si essentielle, dans le cas où les deux Armées par la situation du pays peuvent se joindre sans trouver d'obstacles, que si la Cavalerie, comme dit M. de Puysegur, * est battue, quand même l'Infanterie de la même Armée seroit victorieuse, le mieux qui peut lui arriver, est de pouvoir se retirer en bon ordre. * *Art de la Guerre, Ch. 14. art. 4. part. 1.*

Le terrain varie si souvent, que dans un pays même de plaine, on trouve des inégalités, des broussailles, des hayes, des marais & des ravins; dans chacune de ces situations les dispositions doivent changer: si ces broussailles se trouvent dans la ligne de la Cavalerie, & qu'elle puisse y manœuvrer, (car si elle ne le peut pas, ce seroit une très-grande faute de l'y placer) il faut l'entremêler de pelotons d'Infanterie, observer cependant de ne les point tirer du Corps de Bataille, mais de la réserve pour ne point diminuer les forces du front, ce qu'il ne faut faire dans quelque

occasion que ce soit , à moins qu'une partie de l'Armée , par sa position ou par celle de l'Ennemi , ne puisse agir offensivement , par quelque marais , ravins ou quelque autre obstacle que l'Ennemi aura mis devant lui ; si cependant on peut prendre une position avantageuse , en faisant occuper ces broussailles ou ces hayes par l'Infanterie , il faut la préférer , afin que la Cavalerie puisse agir plus facilement .

On a grand soin , en fortifiant une place , de s'emparer des lieux les plus avantageux , soit en fortifiant ce qui domine sur la plaine , soit en aplaniissant ce qui pourroit commander les Fortifications : tels que dans un Poligone , tous les Bastions , tous les ouvrages avancés se flanquent & se protégent l'un l'autre ; telles les Troupes rangées en Bataille doivent se protéger & se soutenir mutuellement . On ne doit rien omettre ; on ne doit rien négliger , souvent les plus petits avantages sont décisifs .

Non seulement les dispositions varient suivant la situation du terrain , mais encore selon les vues des Généraux . Les uns rangent les Bataillons sans intervalles ou en muraille ; les autres avec de petits intervalles ; d'autres laissent la distance d'un demi-Bataillon entre chacun , & d'autres enfin , en suivant le système de M. le Chevalier Folard , les mettent en Colonnes .

La première disposition est sans doute formidable ,

quant à l'Infanterie ; mais , comme on l'a déjà remarqué , elle est mauvaise , quant à la Cavalerie ; dans la troisième , l'intervalle d'un demi-Bataillon a trop d'étendue , il faudroit un terrain immense ; de plus les Bataillons ne sont pas assez près l'un de l'autre pour pouvoir se protéger. La seconde paroît meilleure , parce que le front est moins considérable , que les Bataillons sont plus à portée de se secourir l'un l'autre , & qu'ils n'ont la distance nécessaire pour ne pas se confondre ensemble. La quatrième est sans doute très-bonne ; mais peut-on se promettre que le Soldat pourrat toujours marcher d'un pas égal & ensemble sans s'arrêter ? Le feu de la Colonne est continu , elle se défend de tous les côtés ; mais son feu oblique ne fait pas un grand effet , & il est des situations & des terrains où cette position en Colonne seroit défectueuse ; lorsqu'on ne peut approcher de l'Ennemi , & qu'on est exposé à son canon , cette disposition seroit dangereuse , parce qu'il est certain que le canon a bien plus de prise sur une profondeur que sur une largeur ; de plus ne pouvant approcher de l'Ennemi , il n'y a que les têtes des Colonnes qui peuvent faire feu , & le reste est dans l'inaction , exposé au canon. Ce n'est donc que lorsqu'on peut approcher de lui , & le charger que la position en Colonne est très-bonne.

M. le Maréchal de Puységur * avance qu'une Armée

** Art. de
la Guerre ,
L. 2. Ch. 1. 4.
Art. 3.*

dans un pays de plaine, rangée sur deux lignes dont la première est sans intervalles, doit nécessairement battre l'Armée qui est rangée avec des intervalles.

La raison qu'il en donne est sensible : Il est certain que la ligne pleine se tient bien plus serrée en marchant, & que venant à charger la première ligne de l'Armée qui a des intervalles, elle doit l'avoir enfoncée avant que la seconde ligne qui est à cent cinquante toises ou à trois cens pas derrière, puisse avoir le tems de la venir secourir ; il est vrai que cela peut arriver, & même qu'on en peut citer des exemples ; mais aussi ne peut-on pas opposer à cette ordonnance en muraille, en gardant les intervalles nécessaires, une disposition non seulement capable de lui résister, mais même plus forte, soit par la position & l'arrangement des Troupes, soit par le prompt secours qu'elles peuvent se donner l'une & l'autre sans s'embarrasser dans leurs manœuvres ?

On suppose deux Armées dans un pays uni, sans appui aux ailes de part & d'autre, sans aucun obstacle qui puisse les empêcher de se joindre. L'Armée ennemie est, comme on l'a dit, sur deux lignes, dont la première est en muraille, tant Infanterie que Cavalerie, la seconde est avec de grands intervalles & un Corps de Hussards derrière. L'Armée qu'on veut lui opposer est d'égale force & est de quarante Bataillons & de cinquante-quatre Escadrons, tant en Cava-

lerie, Hussards que Dragons. Voici à-peu-près dans quel ordre il semble qu'on devroit manœuvrer contre l'Ennemi, qu'on suppose rangé en muraille.

La première ligne d'Infanterie composée de quinze Bataillons, auroit trois toises de distance d'un Bataillon à un autre, & d'un demi-Bataillon entre chaque Brigade, huit Escadrons à la droite & autant à la gauche tant plein que vuide, quinze Bataillons en seconde ligne à deux cens pas de distance de la première, sept Escadrons à la droite & autant à la gauche, derrière les intervalles de ceux de la première ligne, appuyant l'Infanterie de la seconde, dix Bataillons en réserve sur deux Colonnes, dont une de cinq Bataillons derrière les Escadrons de la droite de la seconde ligne, & l'autre de la même force placée de même à la gauche, douze Escadrons de Dragons derrière la seconde ligne, moitié à droite, moitié à gauche, & douze Escadrons de Cavalerie, ou de Hussards faute de Cavalerie, derrière ceux de la première ligne.

Par cette ordonnance, l'Armée paroît rangée sur deux lignes avec une réserve, & ne permet point à l'Ennemi de se douter des mouvemens qu'elle peut faire en marchant: cette ordonnance aura sans doute cet effet, & ne paroîtra pas bien formidable; mais dès que les deux Armées s'ébranleront pour marcher en

avant, la seconde ligne de l'Infanterie s'avancera insensiblement, en se formant en Colonnes par Bataillons, dont chacun ira appuyer sa tête au Bataillon de la première ligne, ce qui formera des T. Les dix Bataillons de réserve qui forment deux Colonnes de cinq Bataillons chacune, iront remplir le vuide qui est de droite & de gauche, entre l'Infanterie & la Cavalerie. La Cavalerie ou les Hussards qui sont derrière la première ligne, les uns par un à-droite les autres par un à-gauche, iront se placer en écharpe, à cent pas des des ailes de l'Armée; les Dragons se placeront derrière eux en seconde ligne. Cette manœuvre en marchant est d'autant plus aisée à faire, qu'elle n'est point combinée, qu'elle se fait sur les derrières, que le front de la première ligne ne se dérange point, & que par conséquent l'Ennemi ne peut avoir le tems de l'appercevoir assez tôt pour changer sa position, & s'opposer l'ordonnance qu'on lui présente; cette première ligne, par cette ordonnance, forme autant de Colonnes qu'il y a de Bataillons, & la profondeur de ces Colonnes, doit nécessairement enfoncer l'Armée ennemie qui est en muraille, mais qui n'a tout au plus que quatre hommes de profondeur, parce que l'impulsion d'une Colonne doit être bien plus vive que celle d'un Bataillon sur quatre ou six de hauteur,

Voyez la Planche vingtième.

En

En supposant que les ailes de chaque T. plient, les Bataillons qui y pénétreront, se trouveront entre deux Colonnes hérissées de bayonnettes ; les dix Bataillons de réserve qui doivent, suivant cette disposition, joindre la droite & la gauche de l'Infanterie, doivent nécessairement séparer les deux ailes de l'Infanterie, qui débordent l'ordonnance en Colonnes. Quatre Bataillons doivent rester à leur poursuite, & les deux derniers prendre la ligne en flanc en même tems qu'elle sera attaquée en tête. La Cavalerie doit charger la ligne qui est en muraille avec impétuosité, & la seconde ligne doit la suivre de près, mais en ordre, la Cavalerie ou les Hussards qui sont en écharpe, l'attaquer en flanc & les Dragons rester en panne pour contenir la seconde ligne ennemie.

Quelques dispositions qu'on fasse dans l'arrangement d'une Armée, il faut toujours qu'elles aient un objet. On doit prévoir tout ce que l'Ennemi pourra faire, croire toujours que sa disposition sera bonne, & lui en opposer une au moins aussi forte & toujours meilleure, s'il se peut, lui cacher surtout les mouvements qu'on veut faire, ou les lui déguiser si bien qu'il n'ait point le tems de s'y opposer, ou qu'il ne le puisse jamais assez promptement, ni d'assez près pour ne pas donner jour à découvrir les manœuvres qu'on veut faire & en profiter.

L'ordonnance de l'Armée en muraille est bonne, mais ce n'est ordinairement que relativement à l'Infanterie, parce que cette Arme manœuvre sur elle-même & qu'elle n'a besoin que de très-peu de terrain pour se retirer ou pour se présenter devant l'Ennemi ou pour faire un à-droite ou un à-gauche; mais cette même ordonnance est défectueuse & même mauvaise pour la Cavalerie, à moins qu'elle ne soit physiquement sûre de battre: or comme à la Guerre une certitude physique seroit une vraie présomption, cette disposition de la Cavalerie en muraille seroit dangereuse, parce qu'il peut arriver qu'elle seroit enfoncée; si celle qui lui est opposée, marche hardiment vers elle sans s'embarrasser & sans s'épouvanter de cette masse de Cavalerie, & si elle la charge la première en se servant de son épée, comment pourroit-elle se retirer en ordre, si elle étoit pliée étant aussi ferrée dans sa retraite que dans son ordonnance; tous les Escadrons remplissant le terrain, elle ne pourroit ni manœuvrer ni agir, & si elle vouloit se retirer par les grands intervalles de la seconde ligne, elle l'entraîneroit dans sa fuite; y eut-il même six lignes derrière elle, tout seroit entraîné, la seconde par la première, la troisième par la seconde, ainsi des autres.

Il est vrai qu'elle peut donner le premier coup de

poitail, & par conséquent faire plier les Escadrons qui ont des intervalles; mais comme ceux-ci ont plus de terrain pour manœuvrer, ils pourront se retirer plus aisément que ceux qui n'en ont point, en passant par les intervalles de la seconde ligne, ce qu'une ligne pleine ne pourroit faire; ils peuvent se rallier derrière pendant que la seconde chargerà la ligne qui est pleine, & qui est déjà désunie par sa première attaque; quand même ses deux lignes seroient battues, elles pourroient se retirer plus aisément, chaque Escadron ayant assez de terrain pour manœuvrer; elles ne seront jamais en désordre comme la ligne pleine, qui ne peut qu'être taillée en pièces si elle est pliée, ou qui ne peut trouver son salut que dans la fuite; au lieu que les deux lignes qui ont des intervalles, peuvent se retirer par échelons & en gens de guerre, se soutenant l'une & l'autre.

D'ailleurs pour obvier à l'impétuosité de cette Cavalerie en muraille, il semble qu'il n'y a qu'à placer des Hussards, si l'on n'a point assez de Cavalerie, derrière les Escadrons de la première ligne, qui, lorsque les deux Armées se mettent en mouvement pour se charger, vont se mettre de droite & de gauche en écharpe, à cent pas de la première ligne de la Cavalerie; par cette position ils peuvent prendre en flanc la ligne ennemie lorsqu'elle viendra attaquer la Cavale-

rie ; si une partie de cette ligne voyant ce mouvement, se partage en deux, l'une pour attaquer la ligne qui a des intervalles, & l'autre les Hussards, c'est autant de forces diminuées, par conséquent la ligne tant pleine que vuide a moins de Troupes à combattre, & elle peut espérer de les plier en chargeant la première ; n'importe que les Hussards soient battus, la défaite de ces Troupes ne décide point le succès de la Bataille : c'est le Corps entier qu'il faut rompre, & non deux Régimens d'Hussards qui se retireront facilement devant la Cavalerie, qui se rallieront & qui reviendront l'attaquer aussi promptement qu'ils se seront retirés. Mais si au lieu de Hussards, on peut y placer de la Cavalerie, la ligne ennemie, qui se partage en deux, se trouve avoir à combattre à armes égales : ce ne sera que la promptitude avec laquelle on l'attaquera qui assurera le succès, d'autant plus qu'elle sera obligée de faire un mouvement pour se séparer devant des Troupes postées & prêtes à charger. Si cette ligne pleine, sans faire attention aux Hussards, s'avance pour charger la Cavalerie, les Hussards doivent tomber sur les flancs, du moins une grande partie, & les Dragons qui sont derrière eux en réserve, doivent prendre leur place pour contenir la seconde ligne ennemie, & pour l'empêcher de prendre les Hussards par derrière.

Ces deux dispositions sont idéales : ordinairement

on ne choisit point, pour combattre un terrain où les ailes manquent d'appui, & l'on empêche, autant qu'on le peut, l'Ennemi de s'emparer d'un poste avantageux, ou du moins on ne l'y attaque point, lorsqu'on n'a pu le prévenir, surtout si le terrain que l'on occupe est en l'air de toutes parts. Il est cependant des circonstances où l'on est obligé de combattre, quoique le poste ne soit point fort par son assiette. Par les deux dispositions qu'on vient de détailler, on a voulu faire voir l'ordre qu'il seroit plus à propos de garder pour couvrir des ailes qui pourroient se trouver exposées par la situation du terrain ; on voit de quelle importance il est de bien connoître & de s'assurer de toutes les élévarions, des marais, des ravins & de tous les obstacles qu'on peut rencontrer. On doit prendre dans des occasions si importantes, les mêmes précautions qu'on prendroit sous le canon d'une Place, s'il se trouvoit des élévarions qui dominassent sur leurs ouvrages ; alors on ne manqueroit pas d'en construire d'autres plus avancées, pour empêcher l'Ennemi de s'y porter & pour en retarder les approches.

Si M. le Duc de Savoie, à la bataille de la Marsaille gagnée en 1698. par l'Armée du Roi, commandée par M. de Catinat, s'étoit emparé des hauteurs de Piosaque, l'Armée de ce Prince auroit eu un appui aux

deux ailes ; au lieu que sa gauche étoit en l'air ; M. de Catinat profitant de cette faute , étendit sa droite jusqu'au pied de ces hauteurs , dont il s'empara & déborda la gauche de l'Ennemi : c'est par ces hauteurs que le défordre commença à se mettre dans l'Armée de M. le Duc de Savoie ; il se communiqua bientôt à tout son front , & gagna le Corps entier , tant il est vrai que le plus petit objet négligé change entièrement l'ordre des choses , que la moindre faute est essentielle , que la confiance dans le nombre & dans la valeur de ses Troupes est souvent dangereuse , & que le mépris de l'Ennemi est toujours funeste . L'Ennemi inférieur en Troupes , sera bientôt supérieur s'il a l'avantage du terrain .

Il est impossible que dans une Bataille les deux Armées se trouvent également bien postées . Celle qui est attaquée , en s'emparant d'une bonne position , en y ajoutant par le secours de l'art , ce qui manque à l'assiette du terrain , peut se maintenir dans ce poste & s'y défendre avec opiniâtréte . Celle au contraire qui veut attaquer , ne peut en approchant de l'Ennemi , que profiter des avantages que le pais lui donne , & suppléer au terrain par l'ordonnance de ses Troupes , & attaquer l'Ennemi quoique dans une position avantageuse ; c'est dans cette occasion que la capacité d'un Général se développe , & que le grand Homme

paroît, soit en attaquant à propos l'Ennemi dans l'endroit le plus foible, en occupant tout son front & l'empêchant de porter du secours aux Troupes attaquées avec force & avec vigueur, soit en postant les siennes de façon, que quoique dans un poste désavantageux vis-à-vis celui de l'Ennemi, elles ne puissent être tournées ou prises en revers. C'est toujours une faute de donner à l'Ennemi le tems de se poster avantageusement. Il faut le prévenir en s'emparant du poste qu'il a résolu de prendre, non pour l'y attendre & pour recevoir la Bataille, à moins que le poste ne soit inattaquable; mais il faut s'en saisir pour empêcher l'Ennemi de s'en emparer, & l'attaquer ou dans sa marche, ou dans quelque position moins forte, qu'il ne puisse avoir reconnu parfaitement, ni avoir eu le tems de fortifier, (ce qu'il faut cependant entendre pour la Guerre offensive, car pour la Guerre défensive, il faut éviter avec soin de combattre, se contenter de garder son pais, de couvrir ses places & ses magasins, en occupant les Camps les plus forts par leur assiette & en ajoutant l'art à la nature.)

Dans la Guerre offensive, il faut faire en sorte de prévenir l'Ennemi dans tous ses desseins, dans ses marches, dans les postes qu'il veut occuper; & supposé qu'il ait eu le tems de s'emparer d'une bonne position, il ne faut pas lui laisser celui de s'y fortifier & de la rendre difficile à forcer.

Mais qu'un Général soit sur l'offensive ou sur la défensive, il doit toujours veiller ; le sommeil est dangereux pour celui à qui la sûreté de l'Armée & de l'Etat est confiée. Un songe envoyé par Jupiter à ^{* Ilia de} Agamemnon dans Homére, ^{6.} lui dit qu'un Général qui préside à tant de conseils, qui a sous sa conduite tant de peuples & qui est chargé de tant de soins, ne doit point dormir les nuits entières.

Les Armées peuvent combattre sur tant de positions différentes, qu'il est impossible de les marquer toutes. On a mis dans le commencement de ce Chapitre deux Armées en présence, dans un païs de plaine, sans aucun appui à leurs ailes, & dans deux dispositions différentes ; on en a ensuite placé deux autres, dont l'une est sur un terrain avantageux, ses deux ailes couvertes, l'autre n'a que l'aile droite appuyée & sa gauche est en l'air. On a tâché de donner à celle dont l'aile gauche n'a point d'appui, le plus de force dans tout son front qu'il a été possible, & par la disposition de l'aile gauche elle est en force & en sûreté ; mais il est tant d'autres terrains où deux Armées peuvent se trouver en présence, qu'il suffit de connoître en général les avantages qu'on peut tirer de leur situation.

On peut empêcher la communication du secours que l'Ennemi voudroit porter aux Troupes attaquées avec

avec force & vigueur , en l'occupant sur tout son front par peu de Troupes ; mais il faut les soutenir , & ne pas les exposer à être coupées.

C'est toujours une très-grande faute de donner Bataille dans un terrain défavantageux , & si quelque-fois les circonstances exigent de combattre , il faut faire en sorte , autant qu'on le peut , de ne point exposer la Cavalerie au canon ; mais avoir attention qu'elle n'abandonne point l'appui qu'elle donne à l'Infanterie , ce qui ne peut s'exécuter qu'en la couvrant d'un rideau ou de hayes , qui ne puissent cependant pas l'empêcher de marcher au premier ordre.

Il ne faut jamais permettre à l'Ennemi , autant qu'il est possible , de s'emparer du moindre poste & même de le lui laisser reconnoître. S'il s'en est emparé il faut du moins empêcher qu'il ne s'y fortifie , avoir des espions sûrs qui pénètrent dans ses desseins , des Détachemens en avant , qui , en observant sans cesse l'Ennemi , puissent donner avis de tous ses mouvements.

La négligence dans un Officier , est plus dangereuse que son incapacité. Le désir de parvenir aux honneurs donne de l'activité ; mais c'est l'amour de son métier qui donne cette pénétration nécessaire pour fouiller jusques dans les desseins les plus secrets.

TROISIÈME DISPOSITION.

Cette troisième Disposition est bien différente des deux autres : on suppose l'Armée ennemie postée avantageusement ; elle a un ravin à sa droite , dans lequel coulent les eaux d'un marais impraticable, qui forment un ruisseau. Sa gauche est appuyée à un gros Bourg traversé par un ruisseau. Dans le centre elle a une hauteur qui peut contenir douze Bataillons ; devant elle est une plaine de sept à huit cens toises qui regne depuis sa gauche jusqu'à sa Cavalerie de la droite. Vis-à-vis de cette Cavalerie , la plaine se rétrécit un peu par une hauteur qui aboutit au ruisseau , & qu'on n'a pu occuper , parce que l'Ennemi s'en est emparé pendant la nuit. Le Bourg est retranché & farci d'Infanterie & d'Artillerie. Seize Bataillons sur deux lignes sont appuyés au Bourg pour soutenir les Troupes qui sont dedans. Il y a derrière le Bourg trois ponts sur le ruisseau : en avant du Bourg de l'autre côté du ruisseau , on a placé quatre Bataillons & cinq pieces de canon pour prendre en flanc les Troupes qui voulaient venir attaquer le Bourg : ces quatre Bataillons sont soutenus de huit Escadrons de Dragons. Le centre de l'Armée est de vingt Bataillons en première ligne & vingt en seconde. Huit sont appuyés au ma-

rais soutenus de six Escadrons de Dragons ; douze Escadrons en première ligne & douze en seconde. La Cavalerie de la gauche est de onze Escadrons en première ligne & onze en seconde. Trente Escadrons de Huf-fards partagés moitié à droite & moitié à gauche & tout le front de l'Armée garni d'Artillerie.

L'Armée A qui étoit campée à un quart de lieue de la hauteur qui la séparoit de l'Ennemi, s'est mise en marche à nuit-fermante ; elle a fait alto au pied de la hauteur, & a envoyé des Détachemens d'Infanterie pour s'emparer du sommet. L'Armée I a fait les dispositions dont on a parlé ci-dessus, parce que l'Armée A se trouvoit trop près pour pouvoir éviter la Bataille. L'Armée I est de soixante & dix-huit Bataillons & de quatre-vingt dix Escadrons. L'Armée A est de soixante & seize Bataillons & de quatre-vingt dix Escadrons. Ces deux Armées sont d'égale force à peu de chose près.

La gauche de l'Armée A a une belle plaine devant elle, qui s'étend depuis le marais jusqu'au commencement de la hauteur. On y a placé huit Bataillons en deux Colonnes de quatre Bataillons chacune, appuyés au marais, dix pieces de canon entre les deux Colonnes : quatorze Escadrons en première ligne & treize en seconde : quatre Bataillons appuyés à la hauteur & à la Cavalerie. Seize Bataillons occupent la hauteur jus-

qu'à un petit bois : quatre Bataillons occupent l'autre côté du bois & trente-deux Bataillons sur deux lignes très-serrées : douze Bataillons derrière la hauteur appuyans au ruisseau : douze Escadrons de Cavalerie & vingt de Hussards qui ont ordre de passer sur trois ponts construits sur le ruisseau , & d'aller attaquer le Bourg sur trois Colonnes de quatre Bataillons chacune , soutenus des douze Escadrons de Cavalerie & des vingt de Hussards. Derrière la Cavalerie de la gauche on a placé seize Escadrons de Dragons un peu loin avec des intervalles , afin que si l'Ennemi attaque cette gauche & qu'il la batte , la Cavalerie puisse se retirer facilement par les intervalles des Dragons , pour lui donner encore plus de facilité , & retirer même de sa défaite une victoire presque assurée ; on a placé derrière la hauteur quinze Escadrons de Cavalerie dont la droite est appuyée à la hauteur , & la gauche vers le Camp pour prendre l'Ennemi en flanc , lorsqu'il sera occupé à suivre la Cavalerie de la gauche qu'il aura pliée. Le fort de l'attaque doit être le Bourg , quoique la plus difficile ; s'il est forcé , l'Ennemi sera battu sans ressource , parce que l'Infanterie qui l'aura battu dans ce poste , le prendra à revers en même tems que l'Infanterie qui est restée sur la hauteur en descendra , pour se joindre à elle & pour attaquer ou du moins pour occuper l'Ennemi qui est sur la hauteur , & pour l'empêcher

par cette attaque de porter du secours aux Troupes déjà chassées du Bourg & mises en fuite ; la Cavalerie de la gauche s'avancera en même tems pour soutenir l'Infanterie, &, s'il est nécessaire, pour charger la Cavalerie ennemie.

Les trente-deux Bataillons qui sont sur la hauteur sur deux lignes, se partageront en six Colonnes, dont quatre de six Bataillons serviront à attaquer le Village, excepté le dernier Bataillon de chaque Colonne qui restera à l'entrée du bois avec les deux Colonnes de quatre Bataillons qui sont sur la gauche, pour soutenir l'Infanterie qui attaque le Bourg, & pour contenir la Cavalerie ennemie de la gauche. Ils descendront la hauteur à la faveur d'un bois dont elle est couverte & qui finit à quatre cens toises du Bourg. Ces Troupes seront suivies de l'Artillerie qui se placera entre les Colonnes ; elles seront alte à la sortie du bois, & l'on commencera par faire un feu continual de canon sur le Bourg & sur la Cavalerie ; pendant ce feu d'Artillerie, les douze Bataillons qui sont de l'autre côté du ruisseau, doivent attaquer les quatre Bataillons ennemis & les huit Escadrons de Dragons, & quand ils les auront forcés à se replier, ils les amuseront par un feu continual de Mousqueterie ; lorsque l'Artillerie aura tiré assez de tems pour avoir rompu les retranchemens de l'Ennemi, & dérangé l'ordre des Troupes, les

quatre Colonnes formées de vingt Bataillons marcheront la bayonnette au bout du fusil, & tâcheront de pénétrer par quelque endroit ; les douze Bataillons qui sont de l'autre côté du ruisseau, chargeront en même tems ; les deux Colonnes de quatre Bataillons chacune, ainsi que les quatre derniers Bataillons des Colonnes qui attaquent le Bourg, resteront à l'entrée du bois avec de l'Artillerie pour contenir la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui est appuyée au Bourg. Si quelques-unes des Colonnes peut pénétrer jusqu'au pont qui est dans le Bourg, elle s'en emparera, ainsi que de la place ; les autres qui la suivront, s'empareront des hayes & des jardins. Une seule suffira pour longer le ruisseau & pour s'emparer des ponts. Dès que les ponts seront libres d'Ennemis, les douze Escadrons de Cavalerie & les vingt de Hussards passeront & attaqueront tout ce qu'ils trouveront devant eux ; alors la gauche doit s'avancer : les Bataillons qui ont resté sur la hauteur, doivent en descendre, & le tout ensemble doit attaquer le front de l'Armée dont l'aile gauche est déjà battue & prise en flanc.

Mais si l'Ennemi, après avoir reconnu la disposition de l'Armée A, croyant que la principale attaque sera le Bourg, au lieu de rester dans sa première disposition, la change entièrement, & s'il fait marcher une partie de sa seconde ligne d'Infanterie au Bourg,

& s'il fortifie sa droite de la Cavalerie de sa gauche, (terrein plus favorable à la Cavalerie qu'à l'Infanterie) alors l'attaque du Bourg devient impossible par le nombre supérieur des Troupes qui le défendent; ainsi il est inutile de s'y opiniâtrer; mais il faut attaquer sa droite avec force & célérité: il est vrai qu'elle est renforcée de la Cavalerie de la gauche; mais comme le terrain entre la hauteur & les huit Bataillons qui sont appuyés au marais, ne peut contenir que douze Escadrons, ceux qu'il a fait venir de sa gauche, ne peuvent être placés que derrière la hauteur ou en troisième ligne; s'ils sont derrière la hauteur, rien ne peut empêcher d'attaquer; mais supposé qu'on rompe la première ligne, il ne faut pas la suivre avec trop de chaleur, de peur de se défunir & d'être pris en flanc par cette Cavalerie qui est derrière la hauteur. Les seize Escadrons de Dragons qui sont derrière, doivent rester dans leur place; les quinze Escadrons de Cavalerie qui sont appuyés, leur droite à la hauteur, & leur gauche au vieux Camp, doivent prendre la place de ceux qui ont attaqué l'Ennemi, & alors les vingt Bataillons qui sont sur la hauteur, descendront dans la plaine & iront attaquer l'Infanterie ennemie dans le tems que les quinze Escadrons de Cavalerie & les seize de Dragons attaqueront la Cavalerie qui est derrière la hauteur. S'ils réussissent à la battre, ou l'En-

nemi portera du secours ou non : s'il en porte, il affoiblira sa gauche, & alors les quarante-quatre Bataillons qui n'ont encore rien fait, pourront descendre de la hauteur & attaquer le Bourg, non pour le forcer, mais pour contraindre l'Ennemi à ne le point dégarnir ; s'il n'y porte point de secours, l'aile droite sera moralement battue, étant attaquée par des forces très-supérieures ; ainsi toute la Cavalerie étant en fuite, le parti le plus sage que l'Ennemi puisse prendre, c'est de tâcher de passer le ruisseau sur les trois ponts qui sont derrière le Bourg, & de se mettre par cette position hors d'insulte ; s'il prend ce parti, les douze Bataillons, les douze Escadrons de Cavalerie & les vingt de Hussards se retireront par le même chemin qu'ils ont tenu en allant ; ils seront en sûreté dès qu'ils seront dans le bois : d'ailleurs une Armée battue, n'est point à craindre, ainsi ils peuvent se retirer tranquillement & en ordre.

Mais s'il arrive que l'Ennemi, sans changer sa position, ne puisse être forcé dans aucune des attaques, il faut se retirer sur la hauteur où l'on ne doit point craindre qu'il tente de venir attaquer ; mais s'il tentoit d'attaquer la gauche de l'Armée A, il faudroit la renforcer de toute la Cavalerie qu'on pourroit employer sans qu'elle pût s'embarrasser & joindre deux Brigades d'Infanterie aux deux qui appuient au marais.

Voyez la Planche vingtunième.

QUA-

QUATRIÈME DISPOSITION.

La quatrième Disposition est supposée dans un pays mêlé de broussailles & de plaine. L'Armée ennemie a sa droite appuyée à des montagnes & la gauche à une Rivière ; au tiers de son front il y a un village un peu en arrière de sa droite : sa disposition est quatre Bataillons & six pieces de Canon sur une hauteur qui domine la plaine, à laquelle est appuyée la Cavalerie de la droite ; derrière il y a deux gorges retranchées & gardées par quatre Bataillons ; sur les hauteurs de ces gorges il y en a quatre autres pour empêcher l'Ennemi de pénétrer par le flanc ; huit Escadrons en première ligne, quatre Bataillons appuyés au village, douze dans le village avec du canon. Seize Bataillons à la gauche du village ; quatorze Escadrons & quatre Bataillons appuyés à la Rivière. La seconde ligne a onze Escadrons à la droite, huit Bataillons derrière le village pour y porter promptement du secours ; douze Bataillons derrière les seize, qui sont en première ligne ; quinze Escadrons & quatre Bataillons appuyés à la Rivière. La réserve est de dix-huit Escadrons de Dragons appuyés à la montagne pour être à portée en mettant pied à terre, de donner du secours aux Bataillons qui gardent les gorges, & de vingt-quatre Esca-

drons de Hussards à la gauche appuyés à la Riviere. On suppose une Isle un peu en avant de la premiere ligne. On a placé dans cette Isle deux Bataillons & six pieces de canon. On suppose encore un pont de pierres entre les deux lignes, derrière lequel on a placé deux Bataillons pour soutenir ceux qui sont dans l'Isle & pour faciliter leur retraite. Cette position paroît inattaquable : toutes les Troupes se soutiennent mutuellement. Les flancs sont assurés & bien gardés ; on a placé de l'Artillerie sur tout le front & les gorges sont retranchées & occupées.

Devant le front de l'Armée ennemie il y a une grande plaine qui regne depuis les montagnes jusqu'à la Riviere ; mais elle est coupée dans sa largeur par des broussailles où cependant la Cavalerie peut agir. Pour attaquer cette Armée dans une position aussi avantageuse , il faut faire une disposition toute différente de la sienne. Si l'on attaque le village qui est retranché où il y a beaucoup d'Infanterie & d'Artillerie , il est douteux qu'on le force ; mais supposé qu'il soit forcé, ce ne sera pas sans perdre beaucoup de monde, ce qu'il faut éviter, parce qu'on le doit, autant qu'on peut, ménager le sang du Soldat , & même , s'il est possible , employer de Troupes contre un plus grand nombre de celles de peu l'Ennemi. Si l'on attaque seulement les gorges pour prendre l'Ennemi en flanc , il est certain qu'il y

portera du secours sans dégarnir son front, pouvant y faire marcher les huit Bataillons qui sont en réserve derrière le village, & faire mettre pied à terre aux dix-huit Escadrons de Dragons; si l'on attaque seulement sa gauche qui est appuyée à la Rivière, il est vrai que l'attaque est plus facile; aucun obstacle, aucun retranchement n'empêchent de joindre l'ennemi; mais il n'a qu'une aile battue, & il peut en repliant ses Troupes sur le village, faire sa retraite par les montagnes dont il est le maître. Il y a tout lieu de croire qu'il sera battu; mais il faut tâcher de profiter, autant qu'on le peut, de cette victoire. On pense donc que pour ne pas en perdre le fruit, il faut l'attaquer par son flanc gauche depuis le centre jusqu'à environ deux cens toises de la Rivière, en même tems que les gorges retranchées seront attaquées. Il faut pendant ces deux attaques, canoner vivement le Village, l'Infanterie & la Cavalerie de la droite, l'Infanterie qui est dans l'Isle & celle qui est appuyée à la Rivière; ces deux attaques le mettront également en inquiétude de son flanc droit & de son front; il ne faura où porter du secours, & dans l'incertitude il n'en portera peut-être point où le danger sera le plus pressant; mais supposé que ses manœuvres soient justes, comme on doit le penser, les secours qu'il portera dans cet endroit, ne peuvent se faire sans en dégarnir ou affaiblir quel-

que autre : s'il fortifie les gorges & les hauteurs des huit Bataillons qui sont derrière le village , peut-être ne feront-elles pas forcées ; mais il n'osera dégarnir le village pour marcher au secours du front qui est attaqué ; s'il le dégarnit , alors on peut l'attaquer , mais avec vigueur ; ce qu'on peut faire d'autant plus aisément qu'il a déjà été canoné pendant long-tems , par conséquent les terres sont éboulées & les ouvertures faites du moins assez pour que l'Infanterie puisse y entrer : cette attaque ne peut empêcher celle du front.

Pour exécuter l'attaque de l'Armée ennemie , on pense que les Troupes doivent être ainsi disposées : toute l'Infanterie doit être en première ligne , excepté celle de la réserve qui est de vingt Bataillons , la Cavalerie en seconde ligne , les Dragons & les Hussards en troisième. Les vingt Bataillons de la gauche formant cinq Brigades , doivent rester en bataille au débouché des broussailles avec de l'Artillerie distribuée dans les intervalles de chaque Brigade ; les vingt-huit Bataillons ensuite faisant sept Brigades , dès qu'ils seront hors des broussailles , se formeront en Colonne ; alors les vingt-quatre Escadrons qui sont derrière l'Infanterie qui s'est formée en Colonne , iront se placer par quatre Escadrons dans les intervalles de chacune. La Brigade qui appuie le flanc droit , s'avan-

cerà en longeant la Riviere , & alors les sept Colonnes & les vingt-quatre Escadrons marcheront à l'Ennemi sans tirer & la bayonnette au bout du fusil. Dès que les Colonnes auront enfoncé ou ébranlé la première ligne de l'Ennemi , la Cavalerie fondra dessus le sabre à la main ; une partie des Dragons & des Hussards doivent suivre , pour être à portée ou de soutenir les Troupes qui ont attaqué , ou pour se joindre à la Cavalerie qui a enfoncé l'Ennemi. Il est à observer que dès que les Hussards seront aux prises & suivront l'Ennemi , la Cavalerie doit se rallier pour les soutenir ou pour prendre en flanc l'Infanterie qui résisteroit encore. La Brigade d'Infanterie qui appuye la droite , suivie de sept Escadrons , doit attaquer les quatre Bataillons de la première ligne de la gauche , & les sept Escadrons les prendre en flanc , ce qu'ils peuvent faire d'autant plus aisément , que la Cavalerie a été mise en fuite. La septième Colonne doit attaquer avec quatre Escadrons , les quatre Bataillons de la seconde ligne , en même tems que cette attaque s'exécutera depuis le front jusqu'à la Riviere ; des vingt Bataillons de la réserve , seize doivent entrer dans les gorges & les attaquer de même que les hauteurs ; les quatre autres longeront à l'abri de la montagne , soutenus d'une Brigade d'Infanterie & de huit Escadrons , pour aller attaquer la Cavalerie de la droi-

te ; ainsi de tout le front de l'Armée ennemie, il n'y aura que le Village qui ne sera point attaqué , à moins qu'il ne se trouve assez dégarni pour qu'on puisse espérer de l'emporter facilement. Il est à croire qu'une de ces trois attaques réussira ; celle des Colonnes plutôt que les autres : cette ordonnance de Colonnes entremêlée de Cavalerie est formidable ; parce que chaque arme se soutient sans s'embarrasser : d'ailleurs il est à croire qu'une Colonne de quatre Bataillons de profondeur sur dix-huit à vingt hommes de front , doit enfoncer une ligne qui n'est que sur quatre de profondeur , & que celle-ci étant une fois percée , la Cavalerie peut facilement y entrer.

Voyez la Planche vingt-deuxième.

Si à la Bataille de Fontenoy , gagnée par le Roi en 1745 , la Colonne Angloise , quoique formée sans dessein , avoit pu avoir sur ses flancs de la Cavalerie pour la soutenir & la protéger , elle n'auroit jamais été enfoncée.

Le mouvement de l'Infanterie pour se mettre en Colonne , & les évolutions de la Cavalerie pour remplir les intervalles de chacune , doivent se faire avec célérité , assez près de l'Ennemi pour qu'il en soit surpris ; mais non pas assez loin pour qu'il ait le tems d'y remédier.

Le terrain qui change de nature de distance en dif-

tance, n'a point permis de le suivre dans toutes ses variations ; on a tâché de former des dispositions sur l'assiette la plus ordinaire des païs, ainsi que de ces dispositions générales, on pût tirer des inductions pour les situations particulières. On n'a point parlé du païs de montagnes, parce qu'il est rare qu'il s'y donne des Batailles rangées, ce ne sont pour l'ordinaire que des affaires de poste, qui ne peuvent jamais être décisives pour une Armée quelque vives qu'elles puissent être. Les quatre dispositions qu'on vient de marquer, sont idéales ; quand même on pourroit en garantir la justesse, on se gardera bien d'en assurer le succès, parqu'à la guerre tout dépend des circonstances & que la moindre rend souvent mauvaise la disposition qui paroît la meilleure. Un mouvement de l'Ennemi, des Troupes mal conduites par leurs Chefs, trop de lenteur ou trop d'ardeur dans l'exécution, un propos d'un Officier, d'un Soldat, qui se multiplie en passant de bouche en bouche, causent souvent la déroute de l'Armée la mieux disposée & la plus avantageusement postée. Le meilleur Général est celui qui fait le moins de fautes, puisqu'il n'en est point qui puisse se flatter de n'en faire jamais ; il ne peut ni tout voir par lui-même, ni tout prévoir & porter reméde à tout, s'il n'est secondé par des Officiers Généraux, qui voyent ce qu'il est impossible qu'il apperçoive. Ils doivent

440 ESSAI SUR L'ART DE LA GUERRE.

non-seulement être les interprètes de ses ordres pour les faire exécuter, mais même dans certaines circonstances, ils doivent les prévenir & faire les manœuvres que le Général devroit faire, & qu'il ordonneroit s'il étoit à leur place.

Fin du Tome premier.





T A B L E

Des Chapitres contenus dans le premier Tome.

L I V R E P R E M I E R.

D IS COURS préliminaire.	page 1
CHAP. PREM. <i>De la Connoissance du païs.</i>	23
CHAP. II. <i>Préparatifs avant d'entrer en Campagne, & Marche d'une Armée qui sort de ses Quartiers pour aller camper.</i>	42
CHAP. III. <i>Marche d'une Armée dans un païs de plaine.</i>	49
CHAP. IV. <i>Marche d'une Armée dans un païs de Bois & de Montagnes.</i>	62
CHAP. V. <i>Des Camps dans la Guerre offensive.</i>	82
CHAP. VI. <i>Des Camps dans la Guerre défensive.</i>	92
CHAP. VII. <i>De l'Escorte des Convois.</i>	109
CHAP. VIII. <i>Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au Vert.</i>	126
CHAP. IX. <i>Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au Sec.</i>	141
CHAP. X. <i>Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine coupé de Rivières.</i>	152
CHAP. XI. <i>Marche d'un Détachement d'Infanterie &</i>	
	KKK

<i>d'Hussards dans un pays de Bois & de Montagnes.</i>	166
CHAP. XII. Marche d'un Détachement de Cavalerie & de Hussards dans un pays de plaine.	174
CHAP. XIII. Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un pays de plaine, coupé de Rivières.	191
CHAP. XIV. Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un pays de Bois & de Montagnes.	209
CHAP. XV. Retraite d'un Détachement de Cavalerie & de Hussards dans un pays de plaine.	221

L I V R E S E C O N D.

CHAP. I. Des Espions.	235
CHAP. II. Des Embuscades.	246
CHAP. III. De l'Attaque d'une Armée dans sa Marche.	263
CHAP. IV. De l'Attaque des Camps retranchés.	274
CHAP. V. De l'Attaque d'un Convoy.	286
CHAP. VI. De l'Attaque des Fourrages au Vert ou au Sec.	297
CHAP. VII. Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un pays de plaine, coupé de Rivières.	307
CHAP. VIII. Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un pays de Montagnes.	314
CHAP. IX. Attaque d'un Détachement de Cavalerie dans un pays de plaine.	321
CHAP. X. Du Passage des Rivières.	328



DES CHAPITRES.	443
CHAP. XI. <i>Des Batailles.</i>	381
PREMIERE DISPOSITION.	397
SECONDE DISPOSITION.	403
TROISIÈME DISPOSITION.	426
QUATRIÈME DISPOSITION.	433

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.

ERRATA.

- D**iscours Préliminaire, pag. 9, à la marge, *Thublet*, lisez *Trublet*.
Idem, page 15, ligne 10, défuniroit, lisez défuniroient.
Idem, page 16, ligne 7, conjecture, lisez conjecture.
Page 72, ligne 15, les flancs des quatre Colonnes, lisez les flancs des Colonnes.
Page 78, ligne 14, & donner l'échange, lisez le change.
Page 80, ligne 16, lorsqu'on ne peut se tromper, lisez le tromper.
Page 82, ligne 6, reconnus ouverts, lisez reconnus & ouverts.
Page 86, ligne 23, si l'on avoit cette attention, lisez si l'on n'avoit.
Idem, dans la variation, Liv. 4, Chap. 2, lisez Liv. 6, Chap. 3.
Page 109, ligne 5, que telles sont, lisez telles sont.
Page 123, ligne 17, & ce qu'il lui célera, lisez & ce qui lui restera.
Page 184, ligne 15, elle ne puissé, lisez elle puisse.
Page 201, ligne 13, qui bordent la Rivière, lisez qui bordo.
Page 206, ligne 6, ou moins lentement, lisez ou plus lentement.
Page 215, ligne 4, supérieure, lisez supérieur.
Page 233, ligne 14, retrancha son armé, lisez armée.
Page 292, ligne 21, patir, lisez parquer.
Page 299, ligne 2, Seliguenstat, lisez Seliguenstat.
Page 331, ligne 4, avant le tems, lisez avec le tems.
Page 340, ligne 20, il posse, lisez il porte.
Page 385, ligne 3, avant le combat, lisez après le combat.
Page 401, ligne 14, qu'on a fait marcher, lisez qu'il a fait marcher.
Idem, ligne 16, soutenes de Dragons, lisez des Dragons.
Page 413, ligne 9, n'ont la distance, lisez n'ont que la distance.
Page 416, ligne 18, s'opposer l'ordonnance, lisez s'opposer à l'ordonnance.
Page 421, ligne 19, sur leurs ouvrages, lisez sur les ouvrages.
Page 434, ligne 22, parce qu'on le doit, lisez parce qu'on doit.
Idem, ligne 23, employer de tropes, lisez peu de troupes.
Idem, ligne 25, de celles de peu l'Ennemi, lisez de celles de l'Ennemi.